

“Superbement réussi!”
Dennis Lehane

Lisa Unger

L'Appel du mal

SUSPENSE



TOUCAN
NOIR

Du même auteur

chez Toucan Noir

Les Voix du crépuscule
2012, livre de poche, 2013

L'Île des ombres
2013, livre de poche, 2014

Collection « Suspense »
dirigée par Johanna de Beaumont

Version originale copyright © Touchstone,
division of Simon & Schuster Inc, 2014
Édition française en accord avec l'éditeur d'origine
Touchstone,
division de Simon & Schuster Inc, New York.

eISBN 978-2-8100-0617-5

© 2014, Les Éditions du Toucan, pour la traduction française

Éditions du Toucan – éditeur indépendant
16, rue Vezelay, 75008 Paris.

www.editionsdutoucan.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Du même auteur](#)

[Page de copyright](#)

[Dédicace](#)

[PROLOGUE](#)

[PREMIÈRE PARTIE - LANA](#)

[CHAPITRE UN](#)

[CHAPITRE DEUX](#)

[CHAPITRE TROIS](#)

[CHAPITRE QUATRE](#)

[CHAPITRE CINQ](#)

[CHAPITRE SIX](#)

[CHAPITRE SEPT](#)

[CHAPITRE HUIT](#)

[CHAPITRE NEUF](#)

[CHAPITRE DIX](#)

[CHAPITRE ONZE](#)

[CHAPITRE DOUZE](#)

[CHAPITRE TREIZE](#)

[CHAPITRE QUATORZE](#)

[CHAPITRE QUINZE](#)

[CHAPITRE SEIZE](#)

[CHAPITRE DIX-SEPT](#)

[CHAPITRE DIX-HUIT](#)

[CHAPITRE DIX-NEUF](#)

[CHAPITRE VINGT](#)

CHAPITRE VINGT-ET-UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX

DEUXIÈME PARTIE - LANE

CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE ET UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS

REMERCIEMENTS

Pour Ocean Rae,
Je t'aime comme la fleur de cerisier aime le vent.

Tigre, Tigre ! ton éclair luit
Dans les forêts de la nuit,
Quelle main, quel œil immortels
Purent fabriquer ton effrayante symétrie ?

Dans quelles profondeurs, quels cieux lointains
Brûla le feu de tes yeux ?
Aucune aile ne pourrait les atteindre.
Aucune main ne pourrait forger ton regard.

Et quelle épaule et quel art
Purent tordre les fibres de ton cœur ?

Extrait du poème « Le Tigre », de William Blake
(traduction d'Alain Suied)

PROLOGUE

Il y a douze lames de parquet sous mon lit. Je le sais parce que je les ai comptées. Encore et encore. Undeuxtroidesquatrecinqsixsept huitneuf dixonzedouze. Les murmurer me réconforte, comme une prière réconforterait un croyant. C'est incroyable ce que ça peut être fort, un murmure. Entourée par le tissu blanc immaculé de mon cache-sommier, avec le son de ma voix qui résonne à mes oreilles, j'arrive presque à ignorer les hurlements et les cris perçants. Quand, tout à coup, plus aucun son. Et c'est encore pire.

Dans le silence, qui est tombé aussi vite qu'une nuit d'hiver, j'entends le battement de mon cœur, je le sens cogner contre ma poitrine. Je reste allongée, immobile, en m'efforçant de m'enfoncer le plus possible dans le plancher, jusqu'à ne plus exister. Ça bouge, en bas. Je perçois le bruit de quelque chose de lourd qu'on traîne par terre, sur le sol de la salle à manger. Qu'est-ce qu'il fiche ?

Ce n'est pas la première fois que je me retrouve là. Ici, je me cache des disputes, fréquentes et terribles, qui émaillent le mariage raté de mes parents. Et j'écoute. Leurs voix s'infiltrant à travers les murs épais et les lourdes portes fermées. D'habitude, je ne discerne que l'intonation énervée qui perce dans leurs voix, et je ne distingue que très rarement les paroles qu'ils prononcent, même si je me doute qu'elles sont emplies de haine et truffées d'anciennes blessures et de ressentiments amers. Comme un poison dans l'air. Un nuage toxique.

Un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix onze douze.

« Un coup de langue est pire qu'un coup de lance », comme dit le proverbe. La lance peut vous briser les os, mais les mots peuvent vous briser le cœur.

Ce soir, cependant, c'est différent. Mes paumes sont moites et chaudes. Je les retourne et je me rends compte qu'elles sont couvertes de sang. Les lignes de mes mains créent un contraste blanc saisissant par rapport au rouge, presque noir, de ce liquide épais. Je me laisse submerger par une confusion teintée de panique. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Je ne me rappelle déjà plus très bien ces dernières heures. Une sorte d'amnésie s'empare toujours de moi quand il s'agit des disputes de mes parents. Je m'efforce de les oublier et, bien souvent, j'y parviens. Tout va bien à la maison ? m'a demandé un professeur il n'y a pas longtemps. Très bien, j'ai répondu. Très bien. Je le pensais véritablement, même si, tout au fond de moi, bien enfoui, je savais que ce n'était pas vrai. J'aurais dû envoyer des signaux de détresse, mais je préférais lancer des sourires. J'aurais tellement voulu que tout soit normal. J'y avais travaillé tellement dur...

En bas, mon père a poussé un grognement d'effort. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? J'essaie de me souvenir, mais c'est trop tard, une partie de moi se replie sur elle-même. Je revois ma main, propre, se tendre pour attraper la poignée de la porte d'entrée, j'entends le crissement du bus scolaire qui repart et ma copine Joelle qui tape contre le carreau. Je me retourne pour lui dire au revoir de la main et elle me fait signe de l'appeler plus tard.

Je me souviens de ce sentiment familier d'angoisse qui me serre la gorge quand j'ouvre la porte. Mon père n'a plus de travail. C'est un journaliste, à l'ère des supports numériques. Les gens ont été de moins en moins nombreux à bosser dans son département jusqu'à ce que, lui aussi, soit appelé

un matin dans le bureau du rédacteur en chef. Au départ, il a gardé le moral. Mais, quand les mois de chômage se sont transformés en une année complète, il s'est montré de plus en plus aigri. Mes parents restaient à la maison tous les deux, toute la journée. Je ne savais jamais ce qui m'attendait en rentrant à la maison, vu qu'ils passaient d'un extrême à un autre, d'une euphorie enfantine à un sombre désespoir.

Dans mes souvenirs, après avoir ouvert cette porte, c'est le trou noir.

Undeuxtroisquatrecinqsixsept huitneuf dixonzedouze. Et, maintenant, j'entends les pas de mon père s'approcher. Il sort de la cuisine pour emprunter le couloir de l'entrée, d'une foulée lente mais ferme. Comme toujours, il s'arrête devant le miroir. Je perçois ensuite le craquement familier de la première marche de l'escalier. Il monte, d'un pas lourd et fatigué. À mi-chemin, il marque une pause. Il m'appelle, mais je ne réponds pas. Mon corps tout entier tremble violemment. Je sombre dans un tunnel sans fond sans pouvoir m'arrêter, tourbillonnant dans tous les sens. Comme si on me plaçait sous un masque d'anesthésie, attendant le décompte à partir de cent et que je n'arrivais même pas à quatre-vingt-dix-huit.

Il atteint le palier et se dirige vers ma chambre. Il répète mon nom et je ne réagis toujours pas.

Il faut qu'on parle. Pas besoin de te cacher avec moi. Tu ne pourras pas échapper à ce qui nous attend.

Le voilà dans l'embrasure de ma porte. J'entends sa respiration, semblable au bruit de la mer, ou bien à la façon dont ma mère inspire et expire quand elle fait du yoga sur le porche, à l'arrière de la maison, ou encore au vent qui balaie les feuilles devant ma fenêtre.

Et alors les hurlements recommencent et me traversent de part en part. Je mets une seconde à me rendre compte que ce n'est pas ma mère mais moi qui crie, aussi fort et aussi longtemps que le permettent ma peur et ma détresse. Mon père se laisse tomber sur les genoux et j'aperçois son visage,

rendu méconnaissable par ce qu'il vient de se passer. Il tend le bras sous le lit pour m'attraper.

PREMIÈRE PARTIE

LANA

CHAPITRE UN

Le temps était gris et froid, mais plus aussi glacial que les semaines précédentes. Ça restait toutefois une journée typique d'un mois de janvier dans le nord de l'État de New York : aride, froide et monotone. Je traversais le petit campus désert sur mon vélo, me réjouissant du calme absolu qui précédait toujours le retour des étudiants après les vacances de Noël. Les arbres étaient nus, leurs branches semblables à des doigts tordus qui s'élevaient vers l'épaisse couverture nuageuse, basse dans le ciel.

Je venais tout juste de revenir à la fac, après avoir passé des vacances insupportables aux côtés de mon insupportable tante et de mes insupportables cousines. Et je sais pertinemment qu'elles me trouvent tout aussi insupportable. Mais on a tenu le coup jusqu'au bout, parce que c'est ce qu'est censée faire la famille, pas vrai ? Se supporter, tous ensemble, bon gré mal gré.

Ils ont supporté l'indésirable à l'air boudeur, aux cheveux noirs et aux yeux foncés que j'étais (un véritable spectre dans leur milieu, où tout le monde arbore des cheveux blonds). Et moi j'ai supporté leur horrible unité familiale. Mais je me rendais bien compte, et eux aussi, que je ne m'étais jamais tout à fait intégrée chez eux. J'étais le vilain petit canard. Trop polis pour m'avouer ma laideur, ils m'évitaient du regard.

Je ne peux vraiment pas leur en vouloir. Parce qu'ils sont généreux et gentils, et qu'ils m'ont ouvert grand la porte de leur maison, à l'encontre de tout bon sens. Et j'essaie moi aussi de me montrer polie, comme eux. Quand il s'agit de supporter les malheurs de la vie, notre famille se surpasse.

Et tout particulièrement ma tante, qui avait déjà pas mal d'expérience dans ce domaine.

– J'ai construit ma vie, m'avait-elle dit au cours de l'une de ces discussions à cœur ouvert qu'elle essayait à chaque fois d'instaurer avec moi. Et tu es suffisamment intelligente pour faire pareil.

Elle y croit dur comme fer. Elle fait partie de ces gens à la « pensée magique », qui sont persuadés qu'on se façonne, qu'on ne naît pas comme on est, que c'est notre pouvoir de décisions qui forge notre existence. Qu'armé d'énergie positive et d'un bon feng shui, on peut quasiment tout surmonter. Je l'envie, même si j'ai du mal à cacher mon mépris.

On est en plein dans cette époque de l'année où les examens et la remise des diplômes approchent, où les gens veulent à tout prix savoir ce que vous comptez faire dans la vie. Le Master me semblait un bon choix, tout simplement parce que ça retardait ma sortie de l'univers académique, de sa liberté et de son indulgence, et mon entrée dans le monde du travail, dans un bureau rythmé par l'ambition et les horaires stricts. Je ne me voyais pas passer mes journées assise dans un open space, entre les étagères remplies de dossiers, les téléphones qui sonnent à longueur de temps, les anniversaires des collègues à fêter et les innombrables petites coupures aux doigts causées par les feuilles de papier qu'on manipule tout au long de la journée. Qu'est-ce qu'une étudiante en psychologie pouvait bien faire, à part continuer ses études ? L'esprit humain, qui regorge de mystères, nécessite des recherches sans fin. Non ?

Mais si je n'étais pas encore très décidée sur mon avenir, il y avait en revanche une chose dont j'étais sûre : il me fallait un job. J'avais de l'argent pour tout : l'école, le logement, les livres, les extras. Mes parents, malgré tous leurs torts, s'étaient assurés que je ne manquerais de rien. J'avais un compte. Si j'avais besoin de quoi que ce soit, il me suffisait

d'appeler Skylar Lawrence, l'avocat qui détenait mon carnet de chèques. Au téléphone, il avait toujours l'air jeune, on croirait presque un adolescent. Mais il était âgé, vieux même : voûté et chauve, il portait des costumes hors de prix et des lunettes aux montures en or. Il connaissait mes parents depuis des années et c'était l'exécuteur testamentaire des biens de ma mère et administrateur en fidéicommis de mes finances. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises, lors de visites solennelles dans son bureau, où il blablatait à propos des biens, des investissements et du budget de mes parents, ainsi que des conditions établies pour mon argent. Je me contentais d'acquiescer sagement, en n'ayant pas la moindre idée de ce dont il parlait et trop timide pour lui demander des précisions.

Quand je pensais à lui (et c'était vraiment uniquement quand j'avais besoin d'argent), je l'imaginais toujours enfoncé dans son immense fauteuil en cuir avec, en toile de fond, la vue imprenable sur Manhattan dont il jouissait depuis son bureau. De sa main noueuse, il lui suffisait d'appuyer sur un bouton pour que de l'argent apparaisse sur mon compte courant. Oui, je sais, vous vous dites : « encore l'histoire d'une pauvre petite riche héritière... ». Mais vous n'aimeriez pas être à ma place. Croyez-moi.

Au cours de ma dernière conversation avec Sky, il m'a suggéré de chercher un travail, vu que mon emploi du temps était plus léger ce semestre.

– Ça serait une bonne chose pour vous, a-t-il affirmé.

Je l'ai entendu inspirer bruyamment et expirer lentement. C'était un fumeur. Ça s'entendait quand il parlait et, souvent, de violentes quintes de toux le secouaient.

– Vous gagneriez de l'argent par vous-même.

– D'accord.

C'était ce que je répondais toujours, quand je ne savais pas quoi dire.

– Parce que vous êtes adulte, maintenant, a-t-il continué

comme si j'avais protesté. Vous allez devoir vous décider sur ce que vous ferez dans la vie. Et gagner de l'argent constitue déjà une première étape.

– On dirait ma tante Bridgette.

J'ai entendu le sifflement d'une allumette qu'on gratte, et il a pris une profonde inspiration. Ils avaient d'ailleurs sûrement échafaudé tout ça ensemble. On choisit qui on est, m'a-t-elle répété encore une fois pendant les vacances. Je me rends compte que, pour elle, c'était important que j'y croie aussi. On n'hérite pas tout de nos parents.

– Est-ce que je n'ai plus d'argent ? ai-je demandé à Sky.

– Pas encore. Mais, comme vous le savez, une fois votre diplôme en poche, vous en toucherez un peu moins. L'héritage entier vous reviendra à vos trente ans. C'était le souhait de votre mère, que vous trouviez votre vocation et gagniez votre propre argent.

– Bien sûr.

J'étais déjà au courant, évidemment. Sky et Bridgette me l'avaient répété et répété et répété... Mais ça m'avait toujours paru tellement loin, l'époque où il serait temps pour moi de voler de mes propres ailes... J'étais au bord du nid qu'évoquait l'école et, quand je baissais les yeux, il m'était impossible de savoir si je réussirais à m'envoler ou si je m'écraserais lamentablement au sol.

– Quand vous dites un peu moins d'argent, ça représente quoi, précisément ?

Il m'a donné la petite somme annuelle que je percevrai. Juste assez pour joindre les deux bouts et m'accorder quelques plaisirs, au cas où je me dégoterais un job qui ne payerait pas des masses.

– Votre mère voulait vous voir poursuivre vos rêves, apporter votre contribution à la société. Elle aurait aimé que vous aidiez les autres. Et non pas que vous choisissiez votre voie en fonction de votre salaire. Mais elle voulait que vous travailliez.

Bien évidemment, personne ne mentionnait mon père, ni ce qu'il aurait voulu pour moi.

– Je sais. Je vais me mettre à chercher.

Donc, en ce premier jour au retour des vacances et après avoir fait un tour à vélo toute seule dans le campus, je me suis arrêtée au bureau de la scolarité pour examiner le tableau où étaient affichées les petites annonces. Bizarrement, j'en étais tout excitée. J'aimais l'idée de faire autre chose que suivre des études, ce que je faisais assidûment depuis des années. J'étais sortie major de promotion de mon lycée. J'avais une moyenne parfaite à la fac. La régurgitation de mes connaissances sous forme de dissertation ne me posait aucun problème. Tout le reste, en revanche...

Promeneuse de chiens ? Serveuse dans un café ? Vendeuse en librairie ? Assistante bibliothécaire ? Professeur particulier en maths ? Le tableau était rempli d'annonces colorées de recrutement. Les possibilités m'ont paru infinies. L'employé du bureau était en train de taper sur son clavier derrière moi. Le téléphone a sonné trois fois, s'est coupé puis a recommencé à sonner. J'ai arraché plusieurs petites bandes de papier où figuraient les numéros de téléphone à contacter si on était intéressé. Je me suis imaginée en train de me faire traîner dans la rue par cinq chiens dont les vessies étaient sur le point de craquer, ou de passer en coup de vent entre les tables du bistro pour servir leurs expressos à ces accros à la caféine, ou encore de ranger en silence des livres abandonnés. C'était ça que ma mère aurait voulu pour moi ? Est-ce que ce genre de job rentrait dans la catégorie « venir en aide aux autres » ?

– Et celui-là, qu'est-ce que tu en dis ?

Interrompue dans mes rêveries, j'ai aperçu mon professeur de psychologie de l'enfance qui se tenait là, devant un autre tableau qui regorgeait lui aussi d'annonces. C'était dingue le nombre de gens qui proposaient des boulots ingrats à ceux

d'entre nous qui avaient désespérément besoin d'argent de poche. Comme une économie souterraine : des petits boulots sans prise de tête pour la jeunesse dorée. Une vraie blague. Alors que l'économie mondiale s'écroule et que les classes les plus pauvres travaillent dur et sans relâche pour pouvoir simplement joindre les deux bouts, certains d'entre nous restent sur leur petit nuage, à attendre que tout leur tombe directement dans les mains. Ou alors je suis peut-être juste cynique.

J'ai été voir de quoi il parlait. Plissant les yeux derrière ses lunettes, il a retiré une annonce du tableau et me l'a tendue.

– « Mère célibataire a besoin d'aide pour s'occuper de son fils de onze ans l'après-midi », ai-je lu. « De la fin des cours jusqu'au dîner, parfois la nuit. »

– Avec ton emploi du temps, ça devrait coller, m'a-t-il fait remarquer.

Avant les vacances, je lui avais parlé de ma quête d'un petit boulot, et il m'avait promis de jeter de temps en temps un œil aux annonces accrochées ici, au cas où une opportunité intéressante se présenterait pendant mon absence.

En plus d'être mon professeur, c'était aussi mon conseiller pédagogique. Il est arrivé à la fac peu de temps après le début de ma première année. On a toujours entretenu une relation amicale, facilitée aujourd'hui par le fait que je sois plus âgée.

Langdon Hewes était un modèle d'intégrité. On ne se retrouvait pour discuter que dans des endroits publics ou dans son bureau, avec la porte grande ouverte. Il était trop jeune pour se montrer aussi prudent, mais il m'avait laissé entendre qu'il avait eu une mauvaise expérience par le passé. Je ne lui ai rien demandé de plus – parce que je n'avais absolument pas la moindre envie de mentionner mon propre passé non plus.

Il a passé la main dans ses cheveux noirs, toujours

ébouriffés, et m'a regardée du haut de sa taille de géant.

– Nounou ? ai-je relevé, sceptique.

– Baby-sitter, plutôt.

– Vous voyez une différence entre les deux ?

Il a haussé les épaules et levé les yeux au plafond. Scruter le ciel ou le plafond, c'était sa manière à lui de chercher des réponses. Il penchait la tête en arrière et plissait les yeux sans rien regarder de particulier, comme si la réponse se cachait dans les cieux, à n'attendre qu'une chose : qu'on la découvre.

– Nounou, c'est pour les bébés, a-t-il fini par répondre. Ça représente un travail à temps plein. Le baby-sitting, c'est... plus cool. On y fait appel uniquement en cas de nécessité.

Le hochement de tête qui a ponctué son explication ne laissait pas la place à la protestation. Il n'y connaissait rien en nounou ni en baby-sitter, mais je l'ai cru sur parole. Après tout, il avait un doctorat en psychologie de l'enfance et passait pour un expert dans son domaine, la pédopsychiatrie. Il avait publié plusieurs articles dans des magazines prestigieux, comme le New York Times Magazine, Psychology Today, Vanity Fair, et les sempiternelles et incontournables revues pédagogiques. Avoir vu certains de ses articles publiés, c'était un impératif dans cette fac. En ce moment, il travaillait sur un livre qui reprenait un éventail de cas pratiques et qu'il espérait être un mélange de textes scientifiques et de quelque chose d'un peu plus « grand public ». Donc son avis là-dessus devait bien valoir quelque chose. C'est du moins ce que je me suis dit.

J'ai baissé les yeux sur l'annonce que je tenais à la main. Contrairement aux autres, écrites en caractères amusants ou fantaisistes, sur des feuilles roses, vertes ou jaunes, celle-ci avait été tapée en Times New Roman, avec la police centrée, sur du papier blanc. Simple. Un besoin à combler, noir sur blanc.

– Tu n'as que trois cours ce semestre, a-t-il insisté. Le

mien, psychologie criminelle et art. Pas trop chargé. Ce n'est jamais bon d'avoir trop de temps libre.

Je ne l'aurais pas qualifié de beau, mais il y avait quelque chose d'agréable qui se dégageait de lui. Même son allure, avec son dos rond, ses chemises blanches en oxford parfaitement repassées, ses pantalons chino (parfois, il mettait des jeans) et les baskets de randonnée Merrell qu'il portait aujourd'hui, offraient une certaine forme de réconfort. Parce qu'ils étaient prévisibles. Avec Langdon, il n'y avait jamais de surprise. Au fond de moi, tout était toujours tellement chaotique, agité, que je me demandais ce que ça faisait d'être aussi équilibré, aussi mesuré. Sa présence avait toujours un effet apaisant sur moi.

- Je serai ta référence sur ton CV.

- Mais je n'ai aucune expérience en baby-sitting.

- Tu étudies la psychologie. Tu as fait un stage au centre et tu as été fantastique avec les gamins, a-t-il protesté avec un sourire, comme s'il venait de faire une blague que lui seul comprenait. Et tu as décroché un A dans mon cours.

Mon stage à Fieldcrest, une école partenaire de l'université qui accueille de jeunes personnes turbulentes manifestant d'importants troubles émotionnels, avait été pour le moins intense. Ça m'a fait plaisir qu'il trouve que j'y avais fait du bon boulot. C'était la première fois qu'il le disait de vive voix, même si le rapport de stage qu'il avait écrit avait été on ne peut plus élogieux. Je me suis légèrement rapprochée de lui en ressentant une petite pointe d'excitation. Ce papier dans ma main, sa présence ici, la perspective de connaître du nouveau dans ma vie, tout ça, ça provoquait en moi un je-ne-sais-quoi très spécial.

J'ai sorti mon téléphone de mon sac à dos et j'ai composé le numéro figurant sur l'annonce alors qu'on entrait dans son bureau. Je me suis assise sur la chaise installée devant la table, et lui de l'autre côté, face à l'ordinateur, sur lequel il s'est mis à pianoter.

– Bonjour, je m'appelle Lana Granger, ai-je déclaré quand une femme a décroché. Je suis intéressée par votre annonce.

– Oh, c'est génial ! s'est-elle exclamée d'une voix un peu essoufflée.

J'ai entendu le bruissement de feuilles de papier à l'autre bout du fil.

– Vous seriez disponible pour un entretien aujourd'hui ?

Dehors, on aurait dit qu'un rayon de soleil venait de percer les nuages et, par la fenêtre, j'ai aperçu un tout petit bout de ciel bleu, pour la première fois depuis ce qui m'a paru être des mois.

– Euh... ai-je répondu bêtement.

Je ne m'étais pas attendue à ce que ça aille aussi vite. Mais pourquoi pas. J'imagine que, quand on a besoin d'une baby-sitter, c'est assez urgent. J'ai baissé les yeux sur mon poignet avant de me rendre compte que je ne portais pas de montre. Je n'en possédais même pas. Et puis, les cours ne recommençaient pas avant la semaine prochaine, donc je savais que je n'avais rien d'autre de prévu pour la journée.

– Bien sûr.

– Parfait. Qu'est-ce que vous penseriez de passer après le déjeuner, vers quatorze heures ?

Elle avait l'air joyeux et enjoué. Elle devait être gentille. On a donc tout organisé et on s'est échangées toutes les informations nécessaires, comme son adresse (à quelques minutes du campus à vélo), son nom (Rachel Kahn, et son fils s'appelait Luke) et mon numéro de portable. Après avoir raccroché, Langdon s'est tourné vers moi. Il avait une drôle d'expression sur le visage, que je n'ai pas réussi à déchiffrer. Mais c'était tout lui, ça. Un génie, dont les méninges étaient toujours en surchauffe, à imaginer et à développer des théories.

– Bien joué, m'a-t-il félicitée.

– Je n'ai rien fait de particulier. Ce n'était qu'un coup de fil.

– Aujourd’hui, c’est le commencement de ta véritable vie. Ça pourrait être ton premier vrai job.

Je n’ai pas su s’il se moquait de moi à sa manière à lui, toujours douce et gentille, mais je lui ai souri. Il m’a semblé qu’une grande étape venait d’être franchie, et j’ai senti mon ventre se tordre de joie. J’étais heureuse de pouvoir partager ça avec lui.

– Je t’invite à déjeuner pour fêter ça, a-t-il annoncé. Une pizza, ça te va ?

J’ai repensé à ma tante Bridgette, qui n’était pas aussi insupportable que ça, en fait. Non, mais vraiment, je veux dire. C’est juste que... ce n’est pas ma mère. Je sais qu’elle tient à moi, mais elle ne m’aime pas. Seul un enfant qui a perdu sa mère sait à quel point l’écart entre ces deux notions est béant et impossible à combler. Ce n’est pas parce que des choses horribles te sont arrivées que tu ne peux pas avoir une vie heureuse et normale, m’a-t-elle dit un jour. J’avais eu pitié d’elle, parce que je pensais qu’elle avait tort. J’étais marquée à vie, après tout... non ? Étrangement, pourtant, en sortant du bureau de Langdon, je me suis surprise à me demander si, peut-être, finalement, elle n’avait pas raison.

CHAPITRE DEUX

J'aurais pu aller dans n'importe quelle fac. Mes notes, mes résultats d'examens, mes dissertations et mes recommandations me permettaient d'entrer à Harvard, à Columbia et à Stanford. Ce n'est pas pour me vanter, c'est l'entière vérité. Mais je n'arrivais pas à me projeter là-bas. C'étaient des établissements gigantesques et impersonnels, et je me voyais déjà en train de me frayer un passage parmi la foule d'étudiants et devoir m'asseoir au fond d'une salle de classe de la taille d'un stade. Je m'imaginais, vêtue de noir, petite, indésirable, loin d'être à ma place parmi les élites intellectuelles et financières du monde, comme un raisin sec au soleil.

– Mais un diplôme de l'une de ces universités t'ouvrirait toutes les portes, avait souligné mon oncle d'un ton incrédule. Ta mère aurait été tellement fière de toi.

Ce qu'il n'avait pas compris c'était que, à ce moment-là, je ne voulais en fait rien faire du tout. La seule chose qui m'importait, c'était de me cacher. Je voulais me trouver un endroit sûr, où je pourrais disparaître, me fondre dans le décor. Je n'avais aucune envie d'accomplir de grandes choses, de rendre fière la famille ou de prouver au monde entier qu'ils avaient eu tort. Je souhaitais simplement qu'on me laisse tranquille.

Je me suis donc décidée pour Sacred Heart College, aux Hollows, dans l'État de New York. Et même si tout le monde s'est montré déçu que je choisisse une minuscule université (quoique très réputée pour son cursus en lettres et sciences humaines), implantée dans un coin paumé, personne n'en a été surpris. Personne ne s'étonnait plus des mauvaises

décisions, et de leurs conséquences désagréables, qui découlaient de cette branche-là de la famille.

À la seconde où j'ai mis le pied sur le campus, petit et isolé, niché sur un terrain de 50 hectares, je m'y suis sentie à l'aise, à l'abri. Ici, on n'attendrait rien de spécial de ma part, avais-je pensé avec soulagement. On ne compterait pas me voir me distinguer. Cette ville, les Hollows, et cette école allaient m'envelopper et me protéger. Exactement ce que je recherchais. On m'a tout de suite acceptée, et je me suis inscrite sans plus y réfléchir.

Des bâtiments flambant neufs en côtoyaient d'autres à l'architecture historique. Une immense tour normande se dressait au centre du campus et, à mesure qu'on descendait l'interminable allée bordée d'arbres qui menait à la faculté, on se rendait réellement compte de sa grandeur. Derrière, on découvrait un bâtiment colonial de cinq étages, plein de coins et de recoins, qui abritait le bureau de la présidente et de ses collègues. Les étudiants et les professeurs se réunissaient là, dans le vaste hall d'entrée, pour les fêtes et autres assemblées. On y trouvait aussi une chapelle en pierre, où se tenaient des messes. Le long de la bâtisse, au printemps et en été, on pouvait admirer le potager, avec son jardin d'herbes aromatiques bien entretenu. L'équipe d'équitation, qui participait à des tournois, avait obligé la fac à posséder une écurie, ainsi qu'une petite grange pour les animaux, pour accueillir notamment les juments qui allaient mettre bas et les trois vaches laitières.

Des sentiers de course à pied sinueux serpentaient à travers les hectares de forêts, arborés de chênes, d'érables, de sycomores et de bouleaux. Les dortoirs – Evangeline, Dominica, Marianna et Angelica – occupaient quatre manoirs rénovés datant de l'époque victorienne, quasiment collés les uns aux autres. C'était exactement comme ça que je m'imaginais un dortoir d'université, avec les escaliers à balustres arrondis, les baies vitrées et la charpente en bois

restaurée. Imaginez-vous les grandes étagères remplies de livres reliés en cuir, les petites pièces mansardées à l'abri des regards et les escaliers étroits en colimaçon. Ce qui ne nous empêchait pas pour autant de profiter de tout le confort moderne, notamment d'une connexion haut-débit à Internet, de la télé par câble et d'une laverie au sous-sol.

Les bâtiments où se déroulaient les cours, la bibliothèque, le labo de science, le gymnase et le tout nouveau dortoir avaient été construits en verre et en pierre. Bâties en respectant l'essence des vieux bâtiments, ils s'harmonisaient parfaitement au reste et ne détonnaient en rien avec les bâtisses d'époque.

Une partie de moi espérait ne jamais quitter la sécurité et l'isolement d'un campus universitaire. Je savais que c'était possible. Langdon en était la preuve vivante. Il avait passé sa licence à l'université de Boston, puis il avait obtenu son Master et son doctorat en pédopsychiatrie, puis son diplôme postdoctoral en psychanalyse et en psychothérapie. Aujourd'hui, il était professeur titulaire à Sacred Heart.

– C'est ma prison à moi, a-t-il toujours plaisanté.

Il travaillait aussi comme psychiatre dans un hôpital voisin et, bien sûr, pour les enfants admis à Fieldcrest. C'était une école où les gamins atterraient quand plus personne n'en voulait : des enfants atteints de bipolarité, du TDAH ou d'un manque anormal d'empathie.

J'ai effectué plusieurs stages auprès de Langdon dans cette école, pour instaurer une thérapie artistique et des séances de poésie avec les enfants les moins perturbés. Je me voyais sans problème suivre la même voie que lui. Faire ce boulot, ça me permettrait d'aider les autres de manière significative. Mais j'ai commis l'erreur d'en parler pendant les vacances de Noël. Le silence de plomb qui a suivi mon annonce m'a fait l'effet d'un hurlement.

– Oh, mais... a commencé ma tante en me lançant ce sourire forcé qu'elle semblait toujours afficher en ma

présence. Tu pourrais faire tellement de choses...

J'ai senti mes poils se hérissier. Ma cousine Rose étudiait à la Fashion Institute of Technology de New York pour devenir créatrice de mode. Mon autre cousine, Capucine (oui, oui, je sais... Ma tante adore les fleurs, que voulez-vous...) suivait un cursus cinéma à la Tisch School of the Arts. Elles étaient toutes les deux brillantes, créatives, magnifiques, et pleines de vie, d'énergie et de promesse. C'était peut-être dû au fait que ma tante avait « construit » sa vie, comme elle aimait à dire, et que ma mère non. Mais je n'étais pas une des filles de Bridgette, n'est-ce pas ?

– Je veux venir en aide aux autres, ai-je rétorqué mollement. C'est ce que ma mère voulait.

– Ce que ta mère voulait, c'était que tu sois heureuse, libre et à l'abri du besoin ! a rectifié Bridgette avec un emportement peu commun.

D'habitude, elle se montrait toujours si prudente, si gentille à mon égard. Je me suis toujours demandée si elle n'avait pas un peu peur de moi, de ce qui pourrait arriver si elle allait trop loin et me poussait à bout.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire, ai-je répondu.

Mon oncle et mes cousines étaient sortis de la pièce, sûrement pour tester leurs nouveaux iPad. On en avait tous reçu un du Père Noël.

– Ce que je veux dire, c'est que tu n'es pas obligée de consacrer ta vie à t'occuper de psychopathes ! s'est-elle exclamée, presque en criant.

Elle a quasiment tout de suite mis la main devant sa bouche et baissé la tête, ses mèches blondes s'agitant (on aurait dit des diamants qui étincelaient).

– Je suis désolée, a-t-elle ajouté.

Le sapin de Noël scintillait et le feu de cheminée crépitait (même si on était en Floride et que la clim marchait à fond la caisse). De légers accords de musique classique (Mozart ? Beethoven... ? Qui sait ?) s'élevaient des enceintes fixées

aux murs. On était assises sur un canapé de chintz, enfoncées dans des coussins parfaitement assortis. J'ai aperçu mon reflet dans la glace, une silhouette menue, vêtue de noir, les mains croisées et les sourcils froncés. Une tache d'encre sur un tissu en soie couleur crème.

– Mais si... ai-je commencé.

Je n'avais jamais partagé cette pensée avec qui que ce soit. Et je n'en avais pas réellement envie. Elle m'a fixée, attendant la suite, les yeux grands ouverts.

– Mais si... ? m'a-t-elle encouragée.

Elle avait toujours voulu établir le dialogue avec moi. C'était moi qui la repoussais, en débitant des banalités avec indifférence et froideur.

– Mais si je pouvais vraiment venir en aide à quelqu'un ? ai-je terminé. Et si je pouvais empêcher quelqu'un de faire quelque chose de terrible ?

Nos regards se sont rencontrés – ses yeux d'un bleu profond face au noir charbon des miens. On avait toutes les deux vécu des horreurs que la plupart des gens ne pourraient même pas imaginer. Alors, quand on se regardait, on avait du mal à voir au-delà de ça. Mais ce soir-là, je l'ai vue, la vraie elle. J'ai compris à quel point elle était effrayée et triste tout au fond d'elle-même, et que toute cette beauté dont elle s'enveloppait lui servait d'armure. Derrière celle-ci, le cœur d'une petite fille battait à toute allure, à la fois de terreur et de chagrin.

– Alors tu es bien plus forte que moi.

On savait toutes les deux que c'était la vérité, donc je n'ai pas pris la peine de protester. Quand elle s'est mise à pleurer, je me suis rapprochée d'elle et j'ai glissé mes bras autour de ses épaules. Elle m'a embrassée sur la tête. On est restées comme ça pendant un certain temps, sans que rien ne soit résolu entre nous pour autant.

Arrivez ici avec un but dans la vie et découvrez comment

l'atteindre. Voilà la devise de la fac. Je n'ai pas arrêté de l'entendre résonner à mes oreilles depuis le retour des vacances. Le baby-sitting, ce n'était pas vraiment mon but, dans la vie. Mais, sans réellement savoir pourquoi, en empruntant à vélo, dans l'air glacial, la route sinueuse qui menait hors du campus et débouchait sur la rue qui rejoignait la ville, je me sentais prise d'un nouvel élan.

Skylar avait raison : ça faisait du bien de chercher à faire quelque chose, peu importe ce que c'était. Si je n'avais pas décroché cet entretien, je me serais retrouvée le nez plongé dans un bouquin ou bien à la salle de gym pour tuer le temps jusqu'à ce que les cours reprennent. Les filles qui partageaient mon dortoir n'étaient pas encore revenues, donc je ne pouvais même pas me divertir en écoutant leurs pauvres petits problèmes de nanas – à savoir, les mecs, qui a dit quoi sur Facebook, et les « Lana, tu pourrais rédiger la dissert' à ma place ? ».

La jolie petite maison des Kahn, aux murs blancs et à l'architecture coloniale, se trouvait à proximité immédiate de la place. Les gens des Hollows appelaient ce quartier « Soho », un diminutif de « South Hollows ». Toutes les fenêtres étaient décorées de nœuds rouges et de guirlandes de lumière blanche, qui dataient de Noël. Les volets de la maison étaient noirs et la porte d'un rouge éclatant. Ma tante n'aurait pas manqué de me rappeler que le rouge était de bon augure et que, dans le feng shui, une porte de cette couleur représentait l'opportunité. Je m'étais dit qu'il faudrait lui envoyer un texto, au moins par gentillesse. Mais, comme à chaque fois, bien sûr, je n'en ai rien fait. J'ai parcouru les quelques marches peintes en gris qui menaient à la porte d'entrée et je me suis saisie du heurtoir en or poli, vu qu'il n'y avait pas de sonnette.

J'ai patienté en écoutant un oiseau solitaire gazouiller dans les branches de l'arbre au-dessus de moi. J'ai levé les yeux sur lui. C'était un moineau gris et noir, tranquillement posé là.

– Que s’est-il passé ? l’ai-je interrogé. Pourquoi tu n’as pas migré au sud pour l’hiver ?

Il a émis un long sifflement grave en me scrutant, comme s’il était en colère contre moi de lui avoir posé une question aussi embarrassante, à laquelle il était contraint de répondre par pure politesse. La politesse, c’est très important aux yeux de ceux qui ont des choses à cacher. On compte sur les autres pour ne pas qu’ils nous fixent trop longtemps, ni qu’ils nous posent trop de questions. Finalement, après un bref instant de confrontation, il s’est envolé.

Trente secondes sont passées, puis une minute. Me demandant si je ne m’étais pas trompée sur l’heure convenue, j’ai frappé une seconde fois. J’ai alors entendu le son saccadé de talons sur le parquet, et la porte s’est ouverte d’un coup. Elle était petite mais solide, comme une danseuse étoile, avec ses cheveux bruns rassemblés en un chignon serré. Par contraste, son visage pâle ressortait et j’ai senti son regard scrutateur me jauger rapidement avant qu’elle ne sourie. Mes épaules se sont légèrement affaissées, comme si mon corps se voûtait pour échapper à sa vue. J’ai toujours été encline à réagir ainsi dès qu’on m’observait de trop près.

– Lana.

Elle était encore essoufflée. Une femme toujours en mouvement.

– J’adore ce prénom. C’est tellement... romantique !

– Merci, ai-je répondu.

On ne me l’avait encore jamais dit et ça m’a fait bêtement rougir.

– Rachel. Rachel Kahn, s’est-elle présentée en me tendant sa minuscule main.

Elle a toutefois serré la mienne d’une poigne d’acier.

Pourquoi son nom me paraissait familier ? me suis-je demandé pour la énième fois depuis notre conversation téléphonique. Dès que je m’apprêtais à mettre le doigt

dessus, l'explication m'échappait. J'aimais son nom ; c'est le genre de nom qui vous permet d'accomplir des choses géniales, comme gérer des entreprises, participer à des triathlons ou encore conquérir d'autres pays. Trois syllabes au son brutal et sec. Mon nom, lui, était constitué de boucles et de murmures, c'était celui d'une rêveuse, de quelqu'un qui fait la grasse matinée tous les jours. Je parie que Mme Kahn est du genre à se lever à cinq heures du matin au plus tard, qu'elle y soit obligée ou pas.

Elle m'a invitée à entrer en s'excusant des cartons encore fermés qui encombraient le hall et qui étaient entassés à côté du grand canapé d'angle, sous l'imposant tableau inspiré du peintre Pollock, suspendu au-dessus du manteau de la cheminée et touchant presque le haut plafond.

– J'aurais cru en avoir déballés plus que ça, a-t-elle soupiré, frustrée, en se massant le front d'une main aux veines saillantes. Mais les journées passent à une vitesse folle, non ?

Pas mes journées à moi, non. Elles traînaient plutôt en longueur et je me retrouvais avec de nombreuses heures creuses à combler, que je passais à réviser, à lire, à regarder un film, à faire la tournée des bars avec mes camarades de chambre, à participer à des fêtes le week-end (qui se prolongeaient tard dans la nuit), et parfois à faire du shopping sur Internet. Non, clairement, mes journées à moi ne passaient pas à une vitesse folle.

– Oui, en effet, ai-je répondu par politesse.

La meilleure façon d'éviter d'attirer l'attention sur soi, c'est d'être toujours d'accord avec ce que les autres disent. Même en restant silencieux, on attire l'attention.

Je l'ai suivie dans une immense salle à manger et on s'est installées autour d'une longue table, où on aurait pu tout à fait servir le festin d'un roi. C'était le genre de tables qu'on voit dans les magazines de design intérieur et jamais nulle part ailleurs. Elle était basique, rustique même. On y

distinguait les caractéristiques naturelles de l'arbre, avec des nœuds sur la surface et différentes nuances de couleur. Mais rien qu'au toucher, j'ai su qu'elle coûtait plus cher qu'une voiture. Un simple morceau d'acacia, sur lequel étaient alignées trois pommes vertes parfaitement rondes, qui servaient de joli centre de table.

De sa robe grise impeccable à ses mocassins argent, en passant par les lunettes très simples aux montures noires qu'elle a lentement et précautionneusement dépliées comme on pourrait le faire d'un origami, il émanait d'elle une classe qui ne s'achetait pas. Je lui ai donné mon CV, préparé à la hâte. Tandis qu'elle le lisait, j'ai jeté un œil autour de moi. Même dans le désordre qu'entraînait systématiquement un emménagement, il y avait ici une beauté qui se dégageait. Le torchon plié à côté de l'évier, par exemple. On aurait dit un magnifique hasard, un raffinement que l'on surprenait par chance.

– Très bien, a-t-elle déclaré après un moment. Est-ce que vous avez de l'expérience dans la garde d'enfants ?

Elle a posé la paume de la main sur mon CV et l'a fait glisser au milieu de la table. Il est resté là – un élément complètement déplacé dans ce décor. Ne sachant pas si elle n'avait pas vraiment lu la feuille ou si elle voulait juste m'entendre le dire, je lui ai parlé de mes stages auprès d'enfants perturbés, à différents postes. Mais est-ce que j'avais déjà été récupérer un enfant à l'école, passer du temps à l'occuper et lui préparer des sandwiches au beurre de cacahuète et à la confiture ? Non, ai-je admis.

Elle s'est frotté la nuque. À ce moment-là, je me suis dit qu'on allait encore discuter quelques minutes avant qu'elle ne me demande de partir. Ça me paraissait maintenant évident, qu'elle voudrait embaucher quelqu'un qui savait ce qu'il faisait. Ça avait été stupide de se présenter et je me suis sentie mal de lui faire perdre son temps, dont elle manquait déjà suffisamment, apparemment.

– Ce qui est intéressant, a-t-elle souligné, c'est que votre expérience pourrait s'avérer plus utile que ce que j'aurais pu espérer trouver chez une baby-sitter pour Luke.

Elle a retiré ses lunettes et j'ai vu dans ses yeux un sentiment que je connaissais bien : une profonde et redoutable tristesse.

– Vous voyez, a-t-elle repris, on a déménagé ici pour que Luke puisse aller à Fieldcrest, aussi bien pendant l'année scolaire que durant les vacances d'été.

– Oh, ai-je répondu. Je vois.

D'accord, donc il était perturbé. Aucun problème. Qui ne l'était pas ? Enfin, je veux dire, moi-même j'ai été diagnostiquée comme enfant perturbé et je n'avais jamais mis le feu à quoi que ce soit. Ou presque pas. Non, je plaisante.

– À son âge, les parents d'un autre petit garçon auraient pu envisager de le laisser seul à la maison, certains après-midi. Mais je ne me vois pas laisser Luke livré à lui-même. Il est plutôt intelligent et je suis sûre qu'il serait capable de s'occuper. Mais il lui faut quelqu'un pour...

Elle s'est interrompue en plein milieu de sa phrase.

– Le recadrer ? ai-je suggéré.

Elle a paru soulagée.

– Tout à fait.

J'ai réfléchi à une façon convenable de lui demander quel problème il avait, mais elle m'a demandé si j'avais envie d'un thé, et j'ai accepté. Elle m'a fait signe de la suivre dans la cuisine. Je me suis assise à la petite table disposée devant la fenêtre qui donnait sur un petit jardin bien aménagé à l'arrière de la maison – avec un carré de pelouse, un seul arbre, qui avait perdu ses feuilles, et une table de bistrot encadrée de deux chaises. Tout au fond, on apercevait une zone densément boisée. Je savais qu'il y avait des maisons de l'autre côté, mais je ne les apercevais pas d'ici.

– Luke a reçu différents diagnostics, m'a expliqué Rachel

comme si elle avait lu dans mes pensées, tout en mettant la bouilloire électrique en marche. Mais aucun ne convient vraiment. Au départ, on a pensé au TDAH, le trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité. Un médecin a cru déceler une dépression clinique, qu'on se traîne depuis des années dans la famille.

À ces paroles, une certaine noirceur a assombri ses traits mais s'est dissipée aussi vite qu'elle était venue.

– Un autre a déclaré Luke bipolaire. Il a suivi une thérapie et a pris divers médicaments.

Elle a sorti des sachets de thé d'une petite boîte qui reposait à côté de la bouilloire et a versé l'eau chaude dans deux mugs. Elle m'a confié être au bout du rouleau, à devoir tout le temps le changer d'école, trouver de nouveaux médecins, quitte à en faire pâtir son travail (elle ne m'a pas dit ce qu'elle faisait) et aussi au fait que Luke, en grandissant, devenait de plus en plus difficile à gérer pour elle toute seule.

C'est alors qu'elle a entendu parler dans un journal du travail du Dr Charles Welsh à Fieldcrest. Je le connaissais, c'était le responsable direct de Langdon. Un homme chaleureux et débraillé, que tout le monde adorait et tenait en très haute estime. Son travail avec les enfants perturbés et ses théories sur les origines de la pédopsychiatrie étaient avant-gardistes. Quand Luke a été accepté dans le programme du Dr Welsh, ils ont déménagé ici.

– On a laissé notre famille et nos amis, a-t-elle déploré.

Elle s'est assise à la table et a placé l'une des tasses devant moi. Un parfum de menthe et de miel m'est monté aux narines. Elle ne m'a pas demandé le genre de thé que je voulais, ni comment je l'aimais, mais celui-là me convenait parfaitement.

– Pour être tout à fait honnête, nos rapports étaient tendus. À cause du comportement de Luke qui est... enfin, qui peut être spécial. Même le peu de famille que j'ai n'était

pas préparé mentalement à s'occuper de lui.

J'ai pris une gorgée de thé. On ne peut pas vraiment dire qu'elle savait vendre le poste pour lequel elle recherchait quelqu'un.

– Je veux juste me montrer honnête, a-t-elle ajouté, peut-être en remarquant mon expression. Ça ne sert à rien d'accepter le poste si vous ne vous sentez pas à la hauteur.

Peut-être que c'était à cause d'un orgueil démesuré, de la naïveté de ma jeunesse ou encore d'un manque de prévoyance, mais ça ne m'a pas découragée. J'ai même ressenti une petite pointe de fierté, en fait, de vouloir accepter un boulot dont probablement personne d'autre ne voudrait. C'était aussi peut-être dû au fait que, quand j'étais petite, mon comportement aurait pu lui aussi être étiqueté de « spécial » et bon nombre de gens avaient eu du mal à s'occuper de moi aussi. Ou alors, c'était cette idée, profondément ancrée dans mon cerveau, qui m'y poussait : venir en aide aux autres.

Elle a continué à me parler un peu de son comportement, de son attachement anormal à elle, de ses crises de colère, de ses silences, de ses manipulations. Au fur et à mesure de ses explications, elle m'a paru de plus en plus fatiguée, les épaules s'affaissant et la tête s'inclinant. J'ai attendu qu'elle aborde le sujet du père de Luke. Mais elle ne l'a pas fait.

– Ça a été... éprouvant, a-t-elle simplement dit.

Je n'ai pas pu voir son visage au moment où elle prononçait ces mots.

J'ai connu beaucoup d'enfants comme Luke à Fieldcrest et j'ai passé du temps à les aider au cours du programme d'été. Souvent, ils s'en sortent mieux quand leurs parents ne sont pas à leurs côtés. Leur relation est tellement compliquée, les graines de la manipulation sont enracinées si profondément et tellement entortillées les unes autour des autres que, parfois, les enfants perturbés étaient plus détendus dans un environnement qui n'obéissait pas à leur moindre caprice ou

colère.

– Peut-être que je devrais rencontrer Luke et voir si on peut s'entendre ? ai-je suggéré.

Elle a levé les yeux de sa tasse, les sourcils haussés, surprise.

– D'accord ? Oui. Ce serait génial. Vous pourriez revenir pour le dîner, par exemple ?

– Oui, bien sûr.

– Ou bien, a-t-elle continué en regardant autour d'elle, je peux vous payer pour l'après-midi et vous pourriez m'aider à déballer les cartons. Comme ça, vous seriez là à son retour de l'école, dans deux heures. Est-ce que vous seriez libre ?

Je ne me suis même pas demandé si elle avait rencontré d'autres postulants ou pourquoi elle n'a pas vérifié la seule référence présente sur mon CV. Pour être honnête, je l'ai bien aimée. J'ai senti qu'elle avait besoin de quelqu'un, et j'ai eu envie d'être cette personne. Je n'aurais pas pu expliquer pourquoi. Ce serait trop compliqué, de toute façon. Parce que chacune de nos décisions est stimulée par des raisons dont on a conscience et d'autres issues de notre subconscient. Ce qu'on considère comme notre « instinct » se compose en réalité d'une mosaïque particulièrement complexe d'expériences passées, de nos espoirs, nos peurs et nos désirs profonds. Mais ce sentiment, ce « oui ! » optimiste et un peu idiot, me venait du plus profond des entrailles. Je n'aurais jamais cru avoir besoin ou désirer quelque chose aussi fort, pour accepter avec autant d'enthousiasme de faire un boulot qui consistait à déballer des cartons et m'occuper d'un gamin perturbé. Mais c'était pourtant le cas.

Donc on a passé l'après-midi à discuter, à défaire les cartons, à ranger des livres, à déballer des objets en verre. J'ai évité les questions sur ma famille, comme j'en avais l'habitude. C'était devenu une seconde nature, de ne fournir que de vagues réponses, sans entrer dans les détails. La

plupart des gens n'insistaient pas.

D'où est originaire ta famille ? m'a-t-elle, par exemple, demandé.

Floride du sud, ai-je répondu.

Est-ce que tu les vois souvent ? Elle faisait simplement la conversation.

Eh bien, je suis rentrée à la maison pour Noël. Vous avez dit tout à l'heure que votre famille était encore en ville ?

Je n'ai pas manqué de remarquer qu'elle a changé de sujet aussi vite que moi quand sa famille a été au centre de la discussion. Leurs relations étaient tendues, avait-elle dit. Dans des cas comme ça, personne n'avait envie de s'éterniser là-dessus. Mais ensuite on a noué une certaine complicité, et on a abordé diverses questions sur lesquelles on était plus à l'aise, comme l'école, mes camarades de dortoir, ses années passées à l'université de New York, mais aussi à quel point on détestait toutes les deux Hemingway et à quel point on se méfiait des gens qui glorifiaient son travail, ou encore à quel point on était raides dingues de La Mélodie du Bonheur (et de la chanson des collines !). Une très bonne entente s'est instaurée entre nous. Elle me rappelait quelqu'un. Mais, à ce moment-là, je n'aurais pas pu dire qui.

On était en train de rire – je ne sais plus à propos de quoi – quand on a entendu la porte d'entrée. Son sourire s'est aussitôt évanoui et j'ai vu ses épaules se raidir. Elle s'est dépêchée de s'éloigner de moi.

– Je suis rentré, a annoncé une voix dans l'entrée. Maman ? J'ai faim.

– La mère d'un autre élève l'a récupéré aujourd'hui. On fait du covoiturage, m'a-t-elle murmuré.

Elle avait une expression coupable, comme si elle avait fait quelque chose de mal et qu'elle espérait que je la couvre.

– J'ai complètement perdu la notion du temps », a-t-elle terminé à mon intention avant de s'adresser à son fils :
« Dans la cuisine, Luke. Je voudrais que tu rencontres

quelqu'un. »

Il y a eu un silence, durant lequel elle s'est tournée vers moi avec un sourire crispé. J'ai ensuite entendu des pas lents et prudents approcher. Je ne sais pas à quoi je m'attendais précisément, mais sûrement pas à voir un charmant petit garçon, svelte, entrer dans la pièce. C'était le double de sa mère, au masculin et en plus jeune. La même beauté pâle et crémeuse. Comme elle, il avait les pupilles noires, intenses et intelligentes. Les cheveux ébouriffés, il possédait de grands cils. J'hésite presque à parler d'une beauté froide, ça ne dépeindrait pas tout à fait la rougeur de sa peau, l'éclat de ses yeux.

– Luke, l'a salué Rachel.

Elle s'est levée pour l'accueillir, lui a fait un bisou sur le dessus du crâne et l'a entouré d'un bras sur les épaules.

– Voilà Lana. Elle va nous aider.

Il m'a observée d'un air timide, avec l'ombre d'un sourire, et s'est appuyé contre sa mère. Je lui ai rendu son sourire en essayant de détendre l'atmosphère. J'ai ressenti une étrange nervosité en lui. Je me suis demandée si, en m'approchant trop vite de lui, il n'allait pas battre en retraite.

– Bonjour Luke, ai-je déclaré. Ravie de te rencontrer.

– Tu ne dis pas bonjour ? lui a reproché sa mère après un instant de silence.

Elle m'a lancé un regard d'excuse. Il a fini par faire un pas vers moi et me tendre la main. Elle était douce et chaude dans la mienne.

– Ravi de te rencontrer, a-t-il répondu.

Qu'est-ce qui, dans ce tout premier face-à-face, aurait pu prédire tout ce qui allait se passer ? Rien. J'en suis sûre. Rien, pas un sursaut d'instinct, pas de mauvais pressentiment. Il était fort, à ce jeu-là. Très fort.

– Tu es jolie, m'a-t-il lancé.

Le rouge m'est monté aux joues, même si j'ai aperçu Rachel se détendre à vue d'œil. Un large sourire soulagé est

apparu sur son visage. De mon côté, j'ai senti la tension monter : le regard chaleureux mais scrutateur de Luke ne me quittait pas. Intérieurement, je me tortillais, comme à chaque fois que quelqu'un me fixait trop longtemps. J'aurais cru qu'il finirait par détourner les yeux, mais non. Mon visage était en feu, mais je n'ai pas non plus baissé les miens. C'était une étrange confrontation, très subtile, que je n'ai pas aimée du tout, mais quelque chose en moi refusait de céder.

En y repensant aujourd'hui, c'était là la première étape de son jeu, qu'on venait à peine d'entamer. Quelque chose en lui, dans notre alchimie, nous a tout de suite liés. Mais tout ça s'est passé très vite, en seulement quelques secondes. Ça a finalement été Rachel qui nous a interrompus, tout naturellement, comme si elle n'avait rien remarqué. Et peut-être que, effectivement, il ne s'était rien passé de particulier, ai-je pensé sur le coup – juste un petit garçon curieux qui déstabilise une personne trop complexée.

– Pourquoi tu n'irais pas te changer et enlever ton uniforme avant de prendre ton goûter ? a proposé Rachel.

Il a acquiescé avant de partir en sautillant, comme n'importe quel gamin de onze ans. Je me suis sentie stupide.

Je m'étais attendue à quelqu'un de différent. Dont on voit tout de suite qu'il est hyperactif ou perturbé, comme certains des enfants avec lesquels j'avais travaillé à Fieldcrest. Cette impression ne m'était pas venue seulement de la façon dont Rachel l'avait décrit, mais de la façon dont elle s'était comportée en le décrivant. Aussi nerveuse et méfiante qu'une femme battue qui se demande quand tombera le prochain coup et qui est toujours en train de réfléchir aux différentes manières qui lui permettraient de l'éviter. Alors qu'il montait l'escalier (on aurait dit un éléphant), je me suis demandée si ce n'était pas chez elle que ça ne tournait pas rond.

Elle s'est dirigée au pied des marches et a scruté l'étage, comme si elle avait peur qu'il soit en train d'écouter aux

portes. En revenant dans la cuisine, elle m'a attrapée par le bras avec un grand sourire. Elle s'est rapprochée. Je ne sais pas si elle a remarqué que je m'étais crispée à son contact.

– Il t'aime bien, a-t-elle murmuré comme si je venais de remporter le loto.

CHAPITRE TROIS

La proie se rend-elle complice de sa mort ? N'est-on pas séduit, d'une certaine façon, par la beauté, la grâce, voire l'âme dangereuse du prédateur ? Ne voit-on pas dans ses yeux quelque chose qui titille notre curiosité, qui nous attire, qui va même jusqu'à nous hypnotiser ? Oui, je crois qu'on se laisse sciemment tenter par le danger. Quand on se tient au bord d'un précipice et qu'on baisse le regard au sol, qui parmi nous n'a jamais imaginé basculer volontairement et faire la chute mortelle qui nous attendrait ? On ne ressent pas uniquement de la terreur à cette pensée, mais aussi un petit frisson d'excitation, non ? Ou bien est-ce que je suis la seule à voir les choses ainsi ?

– Alors, comment ça s'est passé ? m'a demandé Langdon le lendemain quand je suis entrée dans sa salle de cours.

J'étais la première arrivée. Rien d'étonnant, c'était le cas pour tous mes cours, mais plus particulièrement pour le sien.

– J'ai décroché le job.

Il a levé les yeux de ses notes, a remonté ses lunettes sur son nez et m'a lancé un sourire.

– Génial.

– Oui, je suis plutôt contente.

Il est retourné à son manuel, posé sur le bureau.

– C'est super pour toi, a-t-il conclu d'un ton distrait.

– C'est un élève de Fieldcrest.

J'ai posé mon sac sous ma chaise, contre le mur gauche, au premier rang. En général, Langdon n'allumait pas la lumière, ni le chauffage. Les lumières fluorescentes lui agressaient les yeux et lui donnaient l'impression que tout le monde était bourré, m'avait-il expliqué quand je lui en avais

demandé la raison. « Mais c'est parce que tout le monde est vraiment bourré, en fait », avais-je répondu. Il avait trouvé ça drôle.

– Oh... Qui c'est ? s'est-il enquis en fronçant les sourcils.

– Luke. Mais ça doit être un diminutif pour Lucas. Lucas Kahn ?

Tout ce qui sortait de ma bouche semblait être formulé sous forme de question. Je détestais ça. C'était un tic que je n'arrivais pas à contrôler.

Il a scruté le plafond pendant un instant.

– Je n'ai pas travaillé avec lui.

C'était une bonne nouvelle. Langdon travaillait en général par séances qui se déroulaient en tête-à-tête, avec les cas les plus difficiles, les enfants souffrant de « troubles des conduites », un terme beaucoup utilisé à Fieldcrest. Ces gamins – qui témoignent d'un manque total d'empathie, d'un mépris pour les autres et de troubles affectifs sévères – sont considérés par certains experts comme de futurs psychopathes. Mais un compte-rendu publié en 2008 révèle que les preuves manquent pour inscrire ce diagnostic dans le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. Ce qui n'empêchait pas la majorité des pédopsychiatres de reconnaître ces premiers signaux d'avertissement comme l'annonce de choses bien pires. Mais comme le cerveau reste un mystère, et celui d'un enfant plus encore, tout le monde dans le milieu se montre particulièrement prudent sur le genre de diagnostics qu'on peut établir. Certains gosses se sortaient de leurs troubles. (J'en étais la preuve vivante. Plus ou moins.) Si Langdon ne travaillait pas avec Luke, peut-être que celui-ci n'était pas aussi atteint que d'autres.

Je lui ai raconté l'entretien, l'après-midi passé à ranger leurs affaires et l'agréable dîner qu'on avait ensuite partagé tous ensemble, en papotant et en riant comme si on se connaissait depuis toujours. C'était d'ailleurs un peu étrange. Ce sentiment de connaître Rachel et Luke depuis très

longtemps ne m'avait pas quittée. Je m'étais sentie plus à l'aise en mangeant à leur table, pour cette première rencontre, que je ne l'avais jamais été avec ma propre famille.

– Parfait, a-t-il fait remarquer. Il y a peut-être quelque chose à tirer de tout ça. Je vais me renseigner sur lui.

J'ai failli m'exclamer « Non, surtout pas ! », sans même savoir pourquoi. Je ne voulais probablement pas briser le charme.

– Comment vous avez deviné que j'allais vous le demander ? ai-je préféré dire à la place.

Après tout, c'était lui qui était tombé sur l'annonce et qui avait insisté pour que je tente de décrocher le job.

– Un pressentiment.

Il m'a lancé ce drôle de sourire qu'il avait, et j'ai senti, comme d'habitude, mon estomac se nouer. J'ai fait mon possible pour en faire abstraction. Dans des moments comme ceux-là, j'avais l'impression qu'il avait toujours été à mes côtés pour me conseiller et écouter mes problèmes. Et j'espérais qu'il serait toujours là, d'une manière ou d'une autre. Mais je n'étais pas et je ne serai jamais une élève désespérément amoureuse de son professeur. Je refusais d'incarner ce cliché.

Les autres étudiants ont commencé à arriver et Langdon s'est concentré sur ses notes. C'était le premier jour de mon dernier semestre avec lui pour son cours de psychopathologie. J'en savais bien évidemment beaucoup plus sur le sujet que je ne l'aurais voulu.

Parce que, vous voyez, je garde des secrets. Et je les garde bien cachés, enfermés à clé dans un tiroir de mon cerveau. J'ouvre très rarement le couvercle de ma psyché pour les examiner. Quasiment personne, si ce n'est le médecin qui me suit et qui habite en ville, ne connaissait la vérité sur mon identité, ou sur mon histoire. J'étais prête à tout pour que les choses restent ainsi. La honte, c'était pour

moi un manteau très épais dans lequel je m'enveloppais et derrière lequel je me cachais. À l'intérieur, c'était sombre et complètement isolé des autres mais, au moins, c'était sans danger.

J'ai allumé mon ordinateur portable tandis que Langdon montait sur l'estrade.

– Où se situe la frontière entre la normalité et l'anormalité ? Dans le meilleur des cas, elle est floue et nébuleuse, on est d'accord ? Durant les cours précédents, on a parlé de la difficulté à instaurer cette frontière, des différents critères à utiliser pour établir un diagnostic, et de la façon de dresser la liste des soins appropriés et efficaces. Ce semestre, on va aborder les cas qui sont clairement du côté de l'anormalité. Tout au long de la dernière décennie, de nouvelles recherches dans les domaines de la génétique et des neurosciences nous ont permis de voir les maladies mentales sous un tout nouveau jour. Quelle part joue l'environnement, quelle part joue la biologie ? Et ces deux critères réunis ? Quels autres éléments y contribuent ? Face aux cas les plus extrêmes, quel pouvoir de venir en aide a-t-on – si on a en a un ?

Il a continué son cours et, dans le faible éclairage de la salle, j'ai baissé la tête pour prendre scrupuleusement des notes, tout en me demandant s'il avait vraiment quelque chose à m'apprendre sur les maladies mentales que je ne savais pas déjà.

J'ai pris la clé dans le pot de fleurs, comme me l'avait indiqué Rachel, et je suis entrée. Luke serait là vers quinze heures. C'était jour de covoiturage.

– N'en fais pas trop, tu sais, m'a-t-elle briefé au téléphone. Contente-toi de le laisser faire ce qu'il veut. Prépare-lui un goûter et laisse-le regarder la télé ou jouer à un jeu vidéo. Je m'occuperai de lui faire faire ses devoirs après le dîner.

Elle avait l'air nerveuse.

– Très bien. Ne vous inquiétez pas, ai-je tenté de la rassurer.

– Surtout, s'il y a quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. Je serai là en quelques minutes.

Elle ouvrait une librairie en ville, ce qui m'apparaissait comme un suicide à l'ère du livre numérique. Elle avait loué un local sur la place et s'était lancée dans de gros travaux de rénovation. Elle voulait créer un café-librairie, un endroit où les gens pourraient se retrouver. Elle comptait y installer une connexion wi-fi et prévoyait déjà plusieurs clubs de lecture et soirées poétiques, avec café gratuit pour les groupes de travail. Elle bouillonnait d'idées et on sentait que c'était sa passion – des soirées, des dédicaces d'auteurs, des heures consacrées à la lecture de contes pour enfants, et même un petit espace avec des jouets dans la partie réservée aux tout-petits. J'en étais tout à la fois admirative et désolée.

– Ne vous inquiétez pas, ai-je répété. Tout ira bien.

– Passez me voir si vous avez envie de prendre un peu l'air, tous les deux.

– D'accord, on y pensera.

« On », ce mot magique, cette syllabe d'appartenance. Sa résonnance indique aux autres que vous faites partie de quelque chose et que vous n'êtes pas complètement mis à l'écart de tout, ce qui est pourtant sincèrement ce que j'ai toujours ressenti.

Dans la maison vide, on percevait les bruits qu'on n'entendait pas autrement : le radiateur, le réfrigérateur, le goutte-à-goutte du robinet, le craquement du parquet. Ils créaient une douce symphonie. Rachel avait déballé davantage de cartons et l'endroit semblait plus ordonné. Il y avait une pile de journaux sur la table et une tasse de café vide, rincée, dans l'égouttoir. Je me suis surprise à faire le tour de la maison. Alors que je montais les marches, j'ai entendu des glaçons tomber dans le distributeur et j'ai sursauté.

La chambre de Rachel se trouvait juste devant le palier, en haut de l'escalier. De la lumière filtrait à travers la grande baie vitrée, devant laquelle était installé un petit coin cosy pour s'asseoir, avec des coussins chenille et une couverture pliée. Le lit bas était pourvu de draps, d'oreillers et d'un édredon en plumes, tous d'un blanc immaculé. Un pyjama en soie reposait sur un fauteuil gris tourterelle. Un livre relié, dont le nom de l'auteur ne me disait rien, était posé de travers sur la table de nuit. Sur la couverture, une petite fille pénétrait dans un bosquet.

J'ai parcouru le couloir de l'étage. Les deux autres chambres étaient presque complètement vides, si ce n'était pour les quelques cartons pas encore déballés qui y étaient entassés. Rachel m'avait confié qu'elle prévoyait d'en transformer une en bureau. Elle aimait écrire et elle envisageait de commencer un nouveau roman, une fois qu'ils auraient emménagé. Elle m'avait dit ça avec une certaine mélancolie, comme si elle n'était pas certaine qu'ils puissent s'installer ici une fois pour toutes. Par curiosité, j'avais tapé son nom dans Google, pour voir ce qu'elle avait déjà publié. Mais je n'avais rien trouvé. Rien du tout. Pareil pour Lucas Kahn. J'en avais donc déduit qu'il ne s'était jamais vraiment mis dans le pétrin – ce qui était déjà réconfortant.

La chambre de Luke était telle que je m'y attendais : un foutoir terrible. Des cartons à moitié déballés, des vêtements empilés et des livres superposés les uns sur les autres à côté des étagères. Un très grand écran d'ordinateur était installé sur son bureau, qui était encastré dans le mur et disposait de plusieurs étagères et tiroirs. Il possédait sa propre télévision. Une console était posée au sol et de longs câbles noirs la reliaient à la télé murale grand écran. Une manette sans fil était juchée sur le gros fauteuil rond.

J'avais encore une demi-heure avant qu'il n'arrive. Donc j'ai commencé à ranger les livres dans les étagères. Je ne me voyais pas rester assise là, à réviser mes cours, alors que

j'étais payée quinze dollars de l'heure.

Je me suis plongée dans ma tâche, comme j'étais encline à le faire, à classer les livres par sujet et par taille, jusqu'à en perdre la notion du temps. Je ne l'ai pas entendu rentrer.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Surprise, je me suis retournée. Il se tenait là, une lanière du sac à dos glissée sur l'épaule, le manteau à la main. À la façon d'un guerrier, il arborait une bande de peinture bleue sur la joue droite, et avait une tache de peinture de la même couleur sur sa chemise.

J'ai senti la culpabilité monter en moi, comme s'il m'avait prise sur le fait, en train de voler.

– Oh, Luke. Je suis désolée. Je ne t'ai pas entendu arriver.

– Je vois ça, a-t-il rétorqué.

Il ne restait rien du gentil petit garçon timide que j'avais rencontré l'autre jour. La voix glaciale, le visage calme et le regard acéré, il est entré dans la chambre et a posé son sac par terre. Il s'est placé dans l'encadrement de la porte, de façon à ne me laisser aucune issue, et m'a fixé d'un air indéniablement menaçant. Je me suis surprise à penser à Rachel et à sa nervosité quand son fils se trouvait dans les parages.

– Vu que ta mère m'a proposé de l'aider à déballer les cartons l'autre jour, je me suis dit que je pourrais t'aider à ranger tes livres, ai-je expliqué d'une voix douce, en levant le menton et en redressant les épaules.

Je n'allais pas le laisser m'intimider comme il le faisait avec sa mère, ça, c'était certain.

– Je ne veux pas de ton aide. Sors d'ici, m'a-t-il ordonné d'un ton sourd.

Comme giflée par l'intonation de sa voix, j'ai laissé tomber par terre le livre que je tenais à la main plutôt que de le placer sur l'étagère. J'ai soutenu son regard alors que je le contournais pour atteindre la porte. Je ne suis pas grosse. J'ai toujours été la plus petite à l'école et, adulte, je mesurais

à peine plus d'un mètre soixante-trois, avec une silhouette plutôt svelte. Lui n'avait que onze ans mais ne semblait pas beaucoup plus petit que moi. On faisait presque la même taille. Mon bras a frôlé le sien en passant. Mon visage devait être cramoisi, comme toujours quand j'étais en colère ou embarrassée.

– Ma mère t'a bien dit de me préparer mon goûter et de me laisser faire ce que je veux ?

Je me suis tournée pour lui faire face. Je n'allais pas le laisser s'adresser à mon dos comme si j'étais la boniche – ce que j'étais peut-être, en fin de compte. Mais bon, on s'en fiche.

– Oui, ai-je répondu.

– Alors contente-toi de suivre ses instructions.

À nouveau, nos regards se sont rencontrés.

Il m'a suivie alors que je sortais de la chambre et a refermé la porte derrière moi. Je me suis retournée, hésitant à frapper pour parler, pour essayer de repartir sur le bon pied. Mais c'est à ce moment-là que j'ai remarqué qu'il y avait un verrou à l'extérieur, sur l'encadrement de la porte. Est-ce qu'elle l'enfermait là, parfois ? Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à fixer ce verrou. Ça détonnait tellement avec la femme que j'avais rencontrée... Ça me paraissait si farfelu de faire poser un verrou à l'extérieur de la porte de la chambre de son enfant ! Mais, après tout, il était peut-être déjà là quand ils ont emménagé. Peut-être qu'elle n'y était pour rien.

Je suis descendue et j'ai appelé Rachel pour lui raconter ce qu'il s'était passé. Elle a poussé un profond soupir et j'ai eu l'impression d'avoir tout foiré. À l'autre bout du fil, j'entendais un marteau en bruit de fond.

– Je suis désolée, me suis-je excusée. J'essayais juste d'aider, comme l'autre jour.

Elle a de nouveau soupiré. Je m'étais attendue à ce qu'elle me dise que ce n'était rien et que je n'avais pas à m'inquiéter.

Mais elle n'en a rien fait.

– Fais-lui un sandwich au jambon avec des tranches de pomme, et pose-le devant sa porte. Il le récupérera une fois que tu seras redescendue. Ne cherche pas à lui parler, m'a-t-elle conseillé. Il finira peut-être par descendre te voir quand ça lui passera. De toute façon, je serai là pour dix-huit heures.

– D'accord.

J'ai cru l'entendre raccrocher et je m'apprêtais à reposer le combiné quand j'ai entendu :

– Lana ?

– Oui ?

À l'instar d'une petite fille, j'attendais impatiemment qu'elle me glisse quelques mots de réconfort, histoire de me faire comprendre qu'elle n'était pas en colère contre moi.

– Espèce de cafteuse.

C'était Luke, pas Rachel. Il avait écouté la conversation depuis le téléphone à l'étage et il ramenait sa fraise maintenant que sa mère avait raccroché.

L'embarras et une pointe de colère l'ont emporté sur ma raison.

– Luke ?

– Oui, a-t-il singé en une imitation parfaite – et vexante ! – de ma voix.

– Espèce de sale gosse.

Je l'ai entendu haleter puis se mettre à rire. Il a raccroché mais je l'entendais quand même rigoler à l'étage. Je l'ai immédiatement regretté en me disant que j'allais me faire virer le tout premier jour de ma vie professionnelle. Et bien tant pis ! ai-je pensé. C'était vraiment un sale gosse et il fallait bien que quelqu'un le lui dise en face. C'était lui qui était aux commandes dans cette famille, et ce depuis trop longtemps.

Même si je n'en avais aucune envie, je lui ai tout de même préparé son sandwich, que j'ai ensuite déposé devant la

porte de sa chambre, avec une bouteille d'eau. Avant de redescendre, j'ai frappé un coup. Une fois au bas des marches, je l'ai entendu ouvrir la porte puis la refermer. Le son de son jeu vidéo me parvenait : des coups de feu étaient tirés et des pneus crissaient. Pas vraiment adapté à un enfant émotionnellement perturbé, me suis-je dit. Mais qu'est-ce que j'en savais, moi, au fond ?

Dans la cuisine, j'ai ouvert mon manuel et j'ai sorti mon notebook. Je me suis fait une tasse de thé et je me suis assise à la table en essayant de me concentrer sur ma lecture. Je ne comptais toucher à rien d'autre sans y être invitée. Et dire qu'il n'était que seize heures...

Le soleil était sur le point de se coucher et la cuisine était plongée dans l'obscurité, à l'exception de la petite lampe que j'avais allumée sur la table, quand la porte de sa chambre s'est ouverte. Luke a descendu l'escalier et s'est montré à l'entrée de la pièce, son assiette et sa bouteille d'eau vides dans les mains. J'ai levé les yeux sur lui et il s'est arrêté un instant dans son élan. Il s'est ensuite dirigé vers l'évier. Il a jeté sa bouteille dans la poubelle, installée au-dessous, puis a rincé l'assiette et l'a posée dans l'égouttoir.

Je l'ai observé pendant une minute avant de reprendre ma lecture. Je l'ai senti s'approcher et se tenir à côté de moi. Mes cheveux se sont dressés sur la nuque.

– Tu vas sûrement tomber sur ma photo, là-dedans, a-t-il relevé.

J'avais sous les yeux mon cours sur la psychopathologie.

– Tu te considères comme malade ? lui ai-je demandé.

Il a fait le tour de la table et s'est assis en face de moi. Il a haussé les épaules en guise de réponse. Sous la lumière, il ressemblait exactement à ce qu'il était : un petit garçon. Perturbé, peut-être, mais juste un petit garçon. J'ai ressenti un indésirable élan d'empathie.

– C'est ce que tout le monde pense, en tout cas, a-t-il

constaté.

Il a pris une expression triste, qui ne m'a pas paru véritablement sincère.

– Sans que tu n'y sois pour quoi que ce soit, bien sûr.

Est-ce qu'il était suffisamment grand pour déceler le sarcasme ?

Son visage s'est fendu d'un large sourire, les yeux pétillants. Il était vraiment très beau, et je me suis retrouvée subjuguée par ses pupilles en forme d'amande, le teint laiteux de sa peau, le dessin parfait de ses lèvres et même les quelques taches de rousseur sur son nez.

– Peut-être qu'on est partis du mauvais pied.

– Peut-être, ai-je acquiescé.

J'ai refermé mon manuel, éteins mon ordinateur et les ai rangés dans mon sac.

– Je suis désolée d'avoir touché à tes livres. J'essayais juste d'aider un peu.

Sa tête au port princier s'est inclinée.

– Tu as fait du bon boulot, en fait, a-t-il admis.

– Oh. Merci beaucoup.

– Tu n'es pas comme les autres adultes, a-t-il enchaîné en suivant lentement du doigt, avec un mouvement de va-et-vient, une rainure sur le bois de la table. Il y a quelque chose de très différent chez toi.

Je n'ai pas su quoi répondre à cette observation. Je n'étais pas certaine de pouvoir lui avouer que je ne me sentais pas encore tout à fait adulte. Une grande partie de moi avait la plupart du temps l'impression d'être encore une enfant, ce qui expliquait également pourquoi c'était aussi facile pour moi de m'abaisser à son niveau quand il me traitait de cafteuse. Ou bien est-ce qu'il l'avait déjà pressenti et que c'était en réalité lui qui s'était mis à mon niveau ? Ce n'est que bien plus tard que j'ai envisagé cette hypothèse.

– Tu n'as pas poussé le verrou.

Il m'a à nouveau lancé ce regard provocateur, que je

devais à tout prix soutenir.

– Pourquoi est-ce que je l'aurais fait ? Je n'ai pas peur de toi, ai-je rétorqué.

Il a éclaté de ce rire d'une gaieté un peu folle, la même que tout à l'heure. Il parvenait à lui donner une intonation à la fois innocente et menaçante.

– Tu veux jouer aux échecs ? m'a-t-il proposé, à la façon d'un défi que j'étais heureuse de relever.

– Pourquoi pas. Mais je dois te prévenir que je suis très forte. Donc tu n'as pas intérêt à être mauvais perdant.

J'avais l'intime conviction qu'il était très mauvais perdant, et je prévoyais déjà de le laisser gagner.

Il a déguerpi à l'étage et il est revenu avec un échiquier bas de gamme, qu'il a assemblé avec une rapidité et une dextérité troublantes. Il s'est ensuite mis à m'écraser, partie après partie, jusqu'à ce que sa mère rentre et nous trouve là, les têtes penchées sur la table de jeu. Elle nous a laissés continuer en préparant le dîner. On a tous partagé un délicieux repas composé de poulet rôti, de salade et de macaronis au fromage.

– Lana joue super mal aux échecs, a confié Luke à sa mère.

Les yeux pétillants, il m'observait attentivement pour voir si ça me tapait sur les nerfs. Ce qui était le cas. Est-ce que je pouvais vraiment le lui cacher ?

– Ce n'est pas que je joue mal, ai-je protesté, c'est juste que Luke est très, très fort. Qui t'a appris à jouer comme ça ?

Il était trop jeune, trop gâté, trop arrogant pour se montrer courtois, pour accepter le compliment puis concéder que je n'étais pas si mauvaise que ça, finalement.

– Je suis autodidacte. Et toi, qui t'a appris à jouer ? Un manchot ?

– Luke, ce n'est pas gentil de dire ça. Excuse-toi, l'a réprimandé Rachel en reposant sa fourchette.

– Non, en fait, c'est mon père, ai-je asséné.

Touché. Les couleurs ont disparu de son visage et son corps tout entier s'est tendu. J'ai volontairement abattu la carte du père, que je ne connaissais que trop bien. Personne ne le mentionnait jamais, ce qui ne faisait que ressortir encore davantage l'absence d'une présence masculine dans la maison. Intérieurement, je me suis réjouie d'avoir appuyé là où ça faisait mal. C'était méchant et très immature de ma part, je sais...

– Ça devait être un joueur à chier, alors, a lancé Luke.

J'ai remarqué que Rachel était très tendue, elle aussi. Elle avait baissé la tête et se préparait sûrement à je ne sais quelle crise de nerfs. Une mère plus forte l'aurait puni en lui demandant de sortir de table depuis bien longtemps. Je me suis rendue compte que je la plaignais plus qu'autre chose.

– Eh bien... ai-je répondu avec un petit rire, histoire de détendre l'atmosphère. Je dois reconnaître qu'il était vraiment nul, oui.

Un silence a suivi, puis tout le monde s'est mis à rire et la tension s'est dissipée aussi vite qu'un brouillard qui se lève.

– Qui veut de la glace ? a proposé Rachel.

Le soulagement semblait l'avoir rendue toute guillerette.

Et on a tous les deux dégusté notre glace.

CHAPITRE QUATRE

Cher journal,

Je ne suis pas du genre à tenir un journal intime. Je n'ai jamais ressenti le besoin de confier mes pensées les plus profondes à quelqu'un d'autre. Malgré les difficultés traversées par le passé, j'ai toujours été quelqu'un de joyeux, rarement angoissée. Et, avant, je plaignais les pauvres âmes qui ressentaient le besoin de coucher leurs maux sur du papier – à savoir, les marginaux, les asociaux, les timides. Celle qui est jolie, qui est pom-pom girl, qui est la reine du bal de promo, elle n'en a pas besoin, elle, n'est-ce pas ? Elle n'a aucune douleur secrète à partager avec un cahier. J'ai été du genre à me balader en décapotable le long de la plage, mes cheveux blonds au vent. J'ai été celle que l'on envie, que l'on désire. Je ne sais pas quand ça a changé. Mais ça a changé.

Si, un an auparavant, on m'avait dit où j'en serais aujourd'hui, je n'en aurais rien cru. Depuis, une fine pellicule grise s'est posée sur ma vie. Mon corps me fait souffrir de fatigue ; je peux à peine me tirer du lit le matin. Quand je me regarde dans le miroir, mes cheveux blonds sont devenus châtain clair, mes yeux creusés et ma peau grisâtre. Mes mains tremblent, à cause d'une anxiété permanente. Et mes jours et mes nuits sont remplis des pleurs incessants de mon nouveau-né. Ses hurlements inconsolables atteignent les moindres recoins de ma conscience. On parvient à dormir quelques heures par jour. Mais j'entends encore ses cris de détresse dans mes rêves, qui sont brefs et troublés.

On me punit. Je le sais. Il n'y a pas d'autre explication. Dans une vie antérieure, j'ai dû faire quelque chose

d'horrible. Peut-être que j'ai étouffé mon bébé, perpétré une fusillade ou poignardé un sans-abri dans une allée sombre. J'ai dû réussir à échapper au châtement qui m'attendait et, maintenant, bien des vies plus tard, un enfer tout spécialement prévu pour moi me tombe dessus.

Et si vous considérez que j'exagère, sachez une chose : la privation de sommeil est une forme autorisée de torture, tout comme l'est le fait de confiner dans une chambre close le vacarme d'un bébé qui pleure. Dans ce son perçant, chaque humain peut y reconnaître des notes d'accusation et de jugement : c'est une sirène de détresse, c'est l'accent de l'échec.

En ce moment, alors que mon fils hurle, je suis assise dans mon dressing, avec de la musique classique qui beugle dans la chambre. Mais je l'entends quand même, comme un accord unique et insupportable qui ne cesse jamais. Au cas où vous vous feriez la réflexion que je suis une mère indigne et fêlée – ce que je suis peut-être –, c'est au tour de ma mère de marcher, marcher, marcher et marcher en le portant. On a instauré des relèves : ma mère, mon mari et moi. On marche, on marche, on marche, on marche et on marche, et on reconforte et on chantonne et on chuut et on berce, on berce, on berce. On est toujours en mouvement, on ne s'arrête jamais ; on a traversé des kilomètres et des kilomètres, on a passé les océans et on a même atteint l'espace en promenant notre fils.

Des coliques, a dit le pédiatre. Peu importe ce que c'est. Ça devrait se terminer à huit semaines. Son système digestif devrait être mature, à cet âge-là.

« Murmurer à l'oreille de son bébé ». « Le bébé le plus heureux du quartier ». « À quoi s'attendre quand on attend un enfant ». « Références : T. Berry Brazelton. Dr Spock Ferber. Le parentage proximal. L'allaitement à la demande. L'instauration d'une routine. Porter son bébé en écharpe. Le mettre dans un siège à bascule. Sur l'aspirateur. Le

promener en voiture pendant des heures. Il n'y a pas un livre, un expert, une astuce qu'on n'a pas essayés. Et pourtant, il continue à brailler.

Quand il y a enfin un instant de silence, on reste assis, à attendre, en retenant notre souffle et en évitant de bouger. Une fois, il lui est arrivé de dormir pendant trois heures. Et moi, mon mari et ma mère, on discutait tout doucement, tout excités, dans la cuisine. D'où venait ce miracle ? J'avais arrêté de manger du blé, du lait, du brocoli, du café et des agrumes : parce que tout ça aurait pu lui être transmis par mon lait et lui provoquer une allergie. On espérait avoir enfin trouvé la cause, après une semaine passée à ne rien manger d'autre que de la soupe de poulet sans gluten. Ou bien est-ce que ça venait de son nouveau doudou en forme de mouton, qui émettait une petite berceuse apaisante ? Ou encore ses langes, la musique classique, les nouvelles ampoules rose pâle... ? Mais c'est à ce moment-là qu'il a recommencé.

Demain, mon mari doit retourner au travail. Et ma mère va bientôt devoir rentrer chez elle. Je resterai alors seule avec ce bébé que je voudrais tellement aimer mais qui hurle dès que je le touche. Je n'ai jamais autant pleuré ; je ne pensais même pas qu'il était possible de verser autant de larmes.

J'entends mon mari frapper doucement à la porte. Je ne réponds pas, parce que je ne veux pas qu'il entre. Il ne va pas insister, parce qu'il sait que j'ai besoin de calme. Je le sens qui s'attarde, qui attend. Au fond de moi, je me rends bien compte que je me montre méchante et égoïste. Je ne ressemble plus en rien à celle que j'étais, mais il faut que je m'accroche à chaque cellule de mon corps.

Je suis furieuse. On m'a volée. On nous vend un fantasme. Je me l'imagine encore très bien, la maman blottie avec son nouveau-né. Ces moments de bonheur, où elle reste allongée, à admirer son enfant, à lui montrer ses jouets colorés et à lui suçoter les doigts de pied, ce qui lui vaut des

sourires. Et le bébé dodu, à la peau rosée, qui gazouille dans son adorable body, emmailloté sous ses couvertures toutes douces et entouré de ses peluches. Je n'ai rien eu de tout ça.

Mon bébé s'est frayé un chemin sanglant à l'intérieur de moi. Le travail et l'accouchement ont duré vingt-six heures, un calvaire éreintant qui a fini aux urgences en césarienne, pour nous sauver la vie à tous les deux. Même si j'avais les idées confuses et que j'étais rongée par la douleur, je me souviens m'être demandé pourquoi mon enfant essayait de me tuer. Je sentais que quelque chose n'allait pas. La douleur, les périodes de conscience altérées par des vagues de souffrance atroce qui me traversaient le corps tout entier... tout ça semblait ne servir à rien. Je sentais l'appel du mal et de la mort. Si on avait été au Moyen Âge, ni lui ni moi n'aurions survécu. C'était aussi horrible que ça.

Mais, heureusement, nous sommes aux temps modernes et des professionnels aguerris en blouse blanche qui manient le scalpel comme personne vous ouvrent le corps dans des chambres stériles et vous sauvent la mise. Dans les moments les plus sombres, je me demande si ce n'était pas de la triche, d'échapper ainsi à son destin. Peut-être que, quelque part, un dieu en colère se déchaîne. Il nous voulait et a failli nous avoir. On glissait vers lui sur la rivière de mon sang et on s'en est sorti au moment où ses mains se refermaient sur nos cœurs. Derrière les pleurs incessants de mon bébé, ce dieu se manifeste peut-être.

Mon mari, magnifique, gentil et aimant, se tient toujours derrière la porte. Je le sens s'attarder, hésitant sûrement à frapper une seconde fois ou à s'éloigner. Depuis mon retour de l'hôpital, il s'occupe de moi tellement gentiment, comme s'il avait peur que je me brise en mille morceaux sans que rien ne soit capable de me remettre un jour sur pied.

Je veux me reposer sur lui, sangloter sur son épaule, le laisser me prendre dans ses bras pour me reconforter. Mais

on aurait dit que je n'arrivais pas à laisser parler cette partie de moi qui le désirait. Je ne parviens pas à passer mes bras autour de lui et à pleurer contre son torse. J'aurais voulu le réconforter également, parce que je sais que lui aussi souffre. Mais je suis aussi rigide et froide qu'un cadavre, molle entre ses bras.

Il y avait pourtant de la chaleur, tellement de chaleur, entre nous. Mais on est à des années-lumière de notre première rencontre, durant cette nuit orageuse, humide et lourde d'un été à Key West. J'y étais descendue pour un long week-end entre amies. Bon sang, ce qu'on était jeunes, à l'époque. On venait de terminer le lycée et on travaillait toutes à New York, des jobs apparemment chics mais en réalité très mal payés. On était ambitieuses, on avait les dents longues. On rêvait à de grandes choses et il n'y avait aucune raison pour que ça ne reste que des rêves. On était riches, bien éduquées – on ne savait alors rien du monde et comment il conspirait contre vous et vos rêves.

Quand je l'ai vu au bord de la piste de danse, je l'ai observé. Il était habillé tout en noir, au sein d'une marée de robes et de chemises colorées. Il était calme et détendu, alors que tout le monde autour de lui chahutait et se tortillait sur la musique, qui était d'ailleurs horrible, assourdissante et dissonante. Les gens étaient bourrés et faisaient la fête. C'était une vision désordonnée et désagréable, que tout le monde semblait apprécier, sauf lui et moi.

J'ai remarqué que lui aussi m'avait repérée. Je ne suis pas du genre à participer à tout et à n'importe quoi. Bien souvent, je reste à l'écart pour observer, noter les petits détails. Je ne veux pas me retrouver au sein de la foule et me laisser entraîner par son élan. Les fêtes comme ça, ce n'est pas mon truc, même si personne ne s'en serait douté en me regardant. Je me fonds dans le décor : je ris, je danse, je papote. Mais, intérieurement, je me tiens à l'écart. Instinctivement, il l'a tout de suite compris. J'ai vu de la

douleur, tout de suite, m'a-t-il dit. Il y avait été sensible. Il avait eu envie de s'occuper de moi, de me protéger de tout ce qui me rendait aussi triste.

– C'est un peu le foutoir, tu ne trouves pas ? m'avait-il demandé.

Il me l'avait hurlé aux oreilles, parce que c'était la seule façon pour qu'on puisse s'entendre par-dessus la musique.

– Complètement, avais-je répondu sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Il avait des yeux noirs, une grande bouche fine, une barbe de quelques jours et des cheveux châains coupés ras. Ses épaules, larges et imposantes, étiraient son tee-shirt noir. Je me suis surprise à penser qu'il aurait été beau même s'il avait été une femme.

Quand il racontait notre rencontre, il mettait sur le dos de la pleine lune ou de l'alcool le fait qu'il m'ait embrassée aussi vite. Ça faisait rire les gens. « En voyant qu'elle ne me collait pas une gifle, j'ai su que c'était le véritable amour. » Il en parlait avec légèreté, mais c'était la vérité. Depuis ce soir-là, on ne s'est plus quittés. Jusqu'à aujourd'hui, où nous habitons deux planètes différentes. Le sol de mon univers s'est transformé en sable mouvant et je m'y enfonce de plus en plus. Il tend la main pour essayer de me rattraper, mais je n'ai même pas la force de le laisser me sauver.

Chérie, m'a murmuré ce matin ma mère alors que j'avais posé la tête sur ses genoux, je te promets que ça va s'arranger. Un jour, il va cesser de pleurer. Et sa beauté intérieure ressortira alors pleinement. Et tout ira bien. Cette période ne sera qu'un lointain souvenir.

Je ne l'ai pas crue. Ça me semble complètement impossible que nos vies ne soient pas dictées par l'incessante sirène de détresse que mon fils lance pour manifester sa tristesse. Mais je prie tous les dieux pour qu'elle ait raison. Et pour enfin obtenir le silence.

CHAPITRE CINQ

– Il a l'air infernal ! s'est écriée Rebecca (ou Beck, comme tout le monde la surnomme).

Elle m'observait par-dessus son cahier. C'était la seule étudiante du campus à ne pas prendre des notes directement sur un ordinateur portable.

– Ça ne te dirait pas plutôt de travailler pour Starbucks, par exemple ? Moins d'emmerdes et, en prime, des lattés gratuits pour ta meilleure amie ?

Elle ne communiquait jamais par texto non plus, envoyait des e-mails uniquement quand c'était absolument nécessaire et préférerait « se couper deux doigts de la main gauche » que de se créer une page Facebook. Elle pouvait se laisser convaincre de regarder un film, s'il traitait d'un sujet suffisamment sombre. Mais dès qu'on allumait la télé dans la salle commune, Beck partait. Je suis une artiste. On est ce qu'on regarde. Donc ce genre de conneries, je m'en passe. Je ne vois pas trop quel genre d'artiste elle pourrait être, concrètement. Elle ne peignait pas et n'écrivait pas. Je suis une artiste de la vie. D'accord... bref.

Par deux fois déjà, le bibliothécaire nous a réprimandées d'avoir rigolé, donc on est maintenant penchées sur la table pour murmurer.

– J'ai envie de les aider.

– Encore le même refrain... a-t-elle soupiré en faisant cliqueter contre ses dents le piercing qu'elle avait sur la langue (une habitude assez agaçante). Qui tu veux aider ? Tu n'es encore toi-même qu'une gamine.

– Je peux les épauler, ai-je insisté.

J'ai été moi-même surprise par le ton de ma voix. On aurait

dit que j'étais sur la défensive.

– Ils en ont besoin, ai-je repris plus doucement.

Elle a haussé un sourcil (lui aussi percé) et levé les mains (elle s'était fait tatouer une fleur de lotus sur la paume droite).

– Hé, si tu veux baby-sitter de la mauvaise graine, vas-y, je ne te retiens pas !

De colère, j'ai senti le rouge me monter aux joues, mais j'ai réussi à me contenir. J'étais devenue très douée pour dissimuler mes sentiments. Je les enfouis profondément en moi et, croyez-moi, personne n'aimerait les voir exploser. Les gens étaient tellement prompts à critiquer, qu'ils en faisaient appel à leurs préjugés pour démontrer qu'ils avaient raison. Ce principe de « mauvaise graine » imprégnait notre culture, comme une myriade d'autres notions tout aussi intolérantes et pourtant acceptées. L'idée qu'une personne puisse être née en étant profondément mauvaise, en étant une cause perdue, qu'il aurait mieux valu qu'elle meure... c'était des choses contre lesquelles je m'insurgeais régulièrement, pour toutes sortes de raisons.

– Ne te vexe pas, a-t-elle sorti en me scrutant par-dessus son cahier d'un air penaud. Je te taquine, c'est tout.

– Je sais.

Je me suis forcée à rire et à lui lancer un clin d'œil pour lui montrer que j'avais compris la blague. Mais impossible d'atténuer le picotement qui me titillait à l'intérieur.

– Je suis désolée. Vraiment, s'est-elle excusée. Je suis sûre qu'il est génial.

En parlant, elle tripotait le pendentif en forme de petite étoile dorée que je lui avais offert pour Noël. Au dos était gravée, en tout petit, l'inscription suivante : Les étoiles sont comme les véritables amis : on ne peut pas toujours les voir, mais on sait qu'ils sont toujours là.

J'ai repris mes révisions et elle a fait de même. Depuis notre première année, on avait souvent de petits accrochages

comme ceux-là, Beck et moi. On était très différentes. Elle était elle-même et l'assumait sans crainte. Elle ne réprimait rien – ni ses idées politiques ou religieuses, ni ses rires ou ses pleurs, ni ses éternuements ou ses pets. C'était une tornade d'émotions, d'idées, de sexualité délurée.

– Alors, comment ça se passe avec monsieur Longue-et-bonne ? s'est-elle enquis.

Elle m'a lancé un sourire espiègle, que je ne lui ai pas rendu. Elle me cherchait, elle attendait une réaction. Elle croyait que j'avais le béguin pour lui, du genre amour éperdu à vous bouffer de l'intérieur. Elle n'avait jamais accepté le fait que le seul sentiment un peu personnel qui pourrait qualifier ma relation avec Langdon (vous voyez d'ailleurs son petit jeu de mot ? Langdon, Longue-et-bonne... ? Malin, n'est-ce pas ?), c'était l'amitié. Il était avant tout mon professeur et mon conseiller ; c'était tout ce qu'il y avait entre nous et tout ce qu'il y aurait jamais.

– J'ai entendu dire qu'il avait un petit ami en ville et qu'il allait le voir tous les week-ends, a-t-elle continué.

Elle avait porté un stylo à sa bouche et, tour à tour, elle le mâchouillait et le faisait cliqueter contre son piercing. J'avais envie de le lui arracher de ses lèvres rouge cerise, brillantes et pulpeuses.

– C'est des conneries, tout ça, ai-je protesté.

Est-ce que ça l'était vraiment ? Je n'avais aucune idée de ce que Langdon faisait de son temps libre. Ce n'était pas mes affaires et, en toute honnêteté, je n'en avais rien à faire.

– Je ne pense pas, non, j'ai entendu la rumeur plus d'une fois, a-t-elle précisé en s'humectant les lèvres.

J'ai dû m'efforcer de détourner le regard.

– Oh, alors, dans ce cas, en effet, c'est une preuve irréfutable, ai-je ironisé.

– Il est temps que tu ouvres les yeux : ton chéri, c'est une tarlouze.

J'ai senti monter en moi une bouffée de méchanceté.

Elle m'a embrassée, une fois. On était toutes les deux bourrées. Ça s'est passé au cours d'une fête, dans la salle commune de l'un des trois bâtiments qui appartenaient aux fraternités, à l'entrée du campus. On dansait sur la piste improvisée, bordée de vieux canapés sales. La musique était du genre électronique, mais un peu bizarre. La pièce était éclairée par des lumières stroboscopiques et une boule disco, accrochée au plafond. J'avais franchi le stade où être saoule n'était plus vraiment marrant. Je l'observais, la façon dont son corps bougeait, avec souplesse et grâce. Et elle m'a vue en train de la reluquer. On a été attirées l'une vers l'autre, comme si un rayon d'énergie nous rapprochait de plus en plus près. Je me suis sentie incapable de partir, ce que j'aurais sans aucun doute fait dans d'autres circonstances.

– Viens, a-t-elle murmuré à mon oreille, d'une voix alcoolisée et sexy.

Nos corps se touchaient, main contre main, cuisse contre cuisse. Elle a ensuite passé ses doigts dans mes cheveux.

– Je veux te montrer quelque chose, a-t-elle déclaré.

Elle m'a conduite à l'étage et la pièce autour de nous s'est mise à osciller et à devenir floue. La musique était tellement forte, comme une pulsation qui faisait trembler les murs pas très épais du bâtiment. Je la sentais même se répercuter dans le sol, sous mes pieds. J'étais prise de vertiges et les escaliers tanguaient. (J'en avais été tellement malade par la suite que, même aujourd'hui, je ne peux pas prononcer « Fuzzy Navel » sans sentir la bile me monter à la gorge.)

– Où est-ce qu'on va ? lui ai-je demandé.

Elle ne m'a sûrement pas entendue, avec le bruit, puisqu'elle ne m'a rien répondu et s'est contentée de me mener au sommet de l'escalier, qui débouchait dans un couloir sombre. Le premier étage était réservé aux couples. Et ils s'étaient installés partout : sur les chaises longues, sur

le sol, sur le lit (dans une chambre dont la porte était ouverte). C'était un peu moins bruyant ici, mais mon cœur s'est mis à battre.

La virginité faisait partie des secrets dont j'avais le plus honte. Je n'avais jamais été touchée de cette façon par une personne. Je n'avais jamais embrassé qui que ce soit. Et là, partout autour de nous, des couples s'embrassaient à pleine bouche et se touchaient de toutes les manières possibles dans une atmosphère enfumée et faiblement éclairée. Ça a réveillé en moi des sensations désagréables. J'ai commencé à la tirer vers l'escalier pour redescendre.

– Beck, je ne veux pas rester ici. Je dois redescendre, ai-je déclaré en sentant la première vague de nausée me saisir.

Mais elle a continué à me traîner par le bras, jusqu'à ce qu'on se retrouve toutes seules dans une pièce. Elle m'a plaquée contre le mur et un cadre photo est tombé de la petite armoire bon marché à côté de nous. Elle m'a touché les cheveux, le visage puis s'est penchée et a suçoté doucement le lobe de mon oreille. Mon corps tout entier s'est figé alors que je me mettais à trembler de désir, de peur et de honte.

– Ça va, a-t-elle chuchoté. Ça va, c'est normal de se faire du bien.

Et ce qu'elle me faisait me faisait du bien, c'était indéniable. Ses lèvres étaient chaudes et douces, alors qu'elle posait sa bouche sur la mienne. J'ai senti le goût du whisky et des cigarettes. Je suis restée immobile, même quand elle a glissé une main sous mon tee-shirt. Elle a caressé mon ventre puis est remontée. Là, elle a marqué une pause et elle m'a lancé un regard pénétrant et entendu. J'étais à deux doigts de la prendre dans mes bras pour la rapprocher de moi. J'en avais envie. J'avais envie d'elle. violemment.

L'instant d'après, je me suis retrouvée à genoux, à vomir tout ce que mon corps pouvait. J'ai eu la sensation que ça ne

s'arrêterait jamais. On a passé l'heure suivante dans la salle de bains, tandis que je dégueulais encore et encore dans les toilettes et qu'elle s'était assise à côté de moi pour me frotter le dos, jusqu'à ce qu'on finisse par s'endormir – ou s'évanouir.

En se réveillant le lendemain matin, elle avait la tête posée sur le rebord de la baignoire et moi j'avais le visage pressé contre le carrelage froid. On avait ouvert les yeux au même moment et, si on n'avait pas été aussi saoules, aussi malades et aussi embrouillées par l'alcool et la fatigue, mais aussi par ce qu'il s'était passé entre nous, on en aurait sûrement ri. On était ridicules. Quand je me suis regardée dans le miroir, j'ai vu que les petits motifs carrés du sol s'étaient imprimés sur ma joue droite.

On est rentrées à notre dortoir, avec difficulté, sous la lumière froide et grise du matin et on a dormi pour le reste de la journée. On n'a jamais reparlé de cette nuit-là depuis. Elle a continué à baiser des nanas et des mecs sur tout le campus, tandis que je suis restée aussi chaste qu'une nonne. Mais entre nous, depuis, il y avait indéniablement une tension, un ressentiment qui s'amplifiait, une hésitation. C'était un fil qui s'était tissé dans notre amitié ; ça faisait partie de nous.

Après cette soirée-là, on s'est mises à se disputer à longueur de temps. Des prises de bec éclataient sur tout et n'importe quoi : elle avait emprunté l'un de mes chemisiers noirs boutonnés (qui constituaient en partie l'uniforme que je m'étais imposé : un jean, un chemisier boutonné, de grosses chaussures et un manteau noir en hiver), elle m'avait piqué mes cours puis m'en voulait parce qu'elle avait eu une sale note ensuite, elle me reprochait de l'empêcher de dormir avec ma musique... n'importe quoi nous enflammait. Mais, au fond, ce n'était pas les vraies raisons de nos chamailleries.

– Allez baiser un bon coup et finissez-en avec vos conneries, s'était énervée l'une de nos camarades de dortoir,

Ainsley, la dernière fois qu'on s'était engueulées (parce qu'on ne se rappelait plus qui était censée faire la vaisselle).

On s'est tout de suite arrêtées et on lui a jeté un coup d'œil, avant de nous entre-regarder. Ensuite on est parties chacune dans notre chambre et nos portes ont claqué à l'unisson. Je me suis adossée au mur, mon cœur exécutant, comme d'habitude, une petite danse de la honte. Je sentais encore le whisky et la fumée de cigarette qui se dégageaient de son haleine le soir où elle m'a embrassée.

Ce soir-là, dans la bibliothèque, ma colère contre elle m'a rappelé tout ça. Soudain, je n'ai plus supporté de me trouver à ses côtés. Je détestais cet air suffisant qu'elle arborait, comme si elle avait découvert certaines choses à mon propos, comme si elle me connaissait. Ce qui n'était pas le cas. Pas du tout, même.

J'ai refermé mon livre d'un coup sec, si fort qu'une fille à la table d'à-côté nous a dévisagées. J'ai commencé à tout fourrer dans mon sac d'un grand geste du bras : mon iPad, mes manuels. J'ai attrapé ma petite trousse avec son dessin de poupées russes toutes souriantes. La poupée imbriquée, qui s'empile sur une autre et encore une autre et encore une autre... ça me représentait parfaitement.

– Non mais franchement... a-t-elle soupiré en prenant un air énervé.

Mais j'ai bien vu qu'elle se sentait mal. Elle s'est rendue compte qu'elle avait été trop loin. Elle m'a poussée à bout tout au long de l'année avec des petites réflexions comme celle-là. Et, aujourd'hui, j'en avais ma claque. J'ai enfilé la bretelle de mon sac à dos et je suis partie.

– Grandis un peu ! s'est-elle exclamée dans mon dos.

Tout le monde dans la bibliothèque s'est retourné vers elle (elle a toujours aimé être le centre de l'attention). Mais je passais déjà la porte.

Aux alentours de deux heures du matin, on a frappé

doucement à la porte de ma chambre. Ça m'a tout de suite réveillée, mais je suis restée allongée une minute. J'ai cru que c'était Beck, qui venait s'excuser. Mais non, impossible : Beck ne s'excusait jamais, elle en avait fait un principe et elle tenait à rester droite. Et puis, c'était peut-être à moi de lui présenter des excuses. Mais ça ne me plaisait pas plus qu'à elle de devoir demander pardon.

On a frappé une deuxième fois.

– C'est moi, Ainsley.

Je me suis levée et me suis dirigée à pas feutrés jusqu'à la porte, que j'avais fermée à clé en rentrant. Elle se tenait debout, derrière, à frissonner dans son sweatshirt trop grand et son legging, ses cheveux bouclés retenus haut sur sa tête par un élastique.

– Beck n'est pas rentrée.

– Et ?

Je l'ai contournée pour m'installer sur le canapé douillet de la salle commune. Elle s'est assise à côté de moi. Je lui ai donné la couverture qui était suspendue sur l'accoudoir et elle s'en est enveloppée. Ces vieux bâtiments qui abritaient les dortoirs avaient été construits en pierre et on se les gelait en hiver. Il était quasi impossible de les chauffer convenablement, comme si les murs absorbaient toute la chaleur et la gardait jalousement pour eux. Durant les mois les plus froids, on se baladait tous en robes de chambre et en chaussons, enveloppés dans des couvertures.

– Elle devrait être rentrée, à cette heure-là. La bibliothèque ferme à minuit. Tu n'étais pas censée y être avec elle ?

– Si. Mais je suis partie avant.

– Oh.

– Pourquoi tu en fais tout un plat ? lui ai-je demandé. Tu connais Beck. Si ça se trouve, elle dort dans le lit de quelqu'un d'autre, en ce moment.

Elle a tourné le regard vers la fenêtre, où le vent agitait les branches du grand chêne nu.

– Tu sais... a-t-elle murmuré.

Elle avait ouvert grand ses yeux noisette ; j'ai tout de suite compris à quoi elle pensait. Deux ans plus tôt, une fille, qui faisait partie de nos amies, a disparu du campus. Elizabeth Barnett avait quitté une fête à laquelle on assistait toutes, sans qu'aucune de nous ne le remarque. Elle s'était disputée avec son petit ami et s'était enfuie en pleurs, selon le témoignage d'une personne qui l'avait aperçue et laissée partir, en pleine nuit, alors qu'elle était saoule, un peu hystérique sur les bords et qu'elle ne marchait pas droit.

Avant sa disparition, on considérait tous le campus comme un havre de sécurité. Rien de grave ne s'était jamais déroulé ici, et on avait l'impression que rien ne pouvait nous arriver. Avec son domaine vallonné, ses bâtiments les uns sur les autres, ses allées bien éclairées et les patrouilles des agents de sécurité, on parcourait le campus à n'importe quelle heure, dans n'importe quel état, sans penser une seconde à mal. Certains disaient que la forêt était hantée, mais on savait tous que c'était une histoire de fantômes qu'on se racontait entre nous pour se distraire et qui nous faisait rire plus qu'elle ne nous effrayait.

S'en étaient suivi des jours et des jours de pagaille. Le campus regorgeait de policiers et les parents d'Elizabeth avaient transformé le gymnase en quartier général. On était tous sous le choc et en pleurs. On se soutenait les uns les autres, on participait aux recherches dans les bois « hantés », on se retrouvait tous ensemble le soir pour se reconforter. Les théories et les rumeurs foisonnaient. Les accusations alourdissaient l'atmosphère. Son petit ami avait été interrogé mais pas mis en examen. On avait ensuite découvert que l'entraîneur de natation d'Elizabeth avait été viré de son ancien job pour avoir entretenu une relation inappropriée avec l'une de ses élèves. Il avait été suspendu, sérieusement interrogé par la police et, quatre jours après la disparition d'Elizabeth, avait été considéré comme le

principal suspect.

Trois jours plus tard, son corps était retrouvé. Elle avait dégringolé les marches d'un escalier en béton, l'un de ceux situés à l'extérieur des bâtiments, qui mènent aux caves. C'était un bâtiment dont on se servait peu, à l'extrémité du campus, et qui tenait lieu de débarras. On y entassait des bureaux, des armoires, des ordinateurs. Il y avait un atelier au sous-sol, où le personnel du nettoyage et de l'entretien effectuait des réparations. Qu'est-ce qu'elle fichait là, loin de tout ? Pour l'atteindre, elle aurait dû emprunter une longue allée sinueuse qui traversait les bois, à l'écart des principaux bâtiments du campus. On savait tous qu'elle ne l'aurait pas fait sans raison.

Dans sa chute, elle s'était brisé le cou. On n'avait pas pu déterminer combien de temps elle était restée consciente, allongée là, ni à quel point elle avait souffert. Ça restait louche, mais il n'y avait aucune preuve physique pour relier qui que ce soit d'autre à la scène. On en a tous été plus ou moins bouleversés, et ça avait jeté un froid pour le reste de l'année. C'était une petite université, et Elizabeth était très regrettée parmi les étudiants. On avait tous peur, en plus. Est-ce que ça avait été un accident ou un crime ? Personne ne pouvait en être sûr.

Je revoyais tout ça sur le visage d'Ainsley ; elle en avait été très touchée. L'année dernière, on s'était d'ailleurs mises à la surnommer « Madame Sécurité ». Elle nous rappelait toujours de ne pas rentrer seule et d'appeler si on prévoyait de rentrer très tard ou de passer la nuit ailleurs. On s'y était toutes tenues. Mais les souvenirs s'estompent et la peur qu'on avait tous ressentie à la disparition d'Elizabeth s'était peu à peu effacée. On avait envie de se dire qu'on était en sécurité ici, et on s'est à nouveau laissées bercer par ce sentiment.

– Je croyais qu'on s'était promis de ne jamais laisser l'une d'entre nous rentrer seule, a-t-elle souligné, non pas d'un ton

renfrogné ou accusateur, mais déçu.

– Je sais, mais...

Je ne voulais pas lui parler de la dispute entre Beck et moi. Je ne voulais pas entrer dans les détails devant elle.

– Je ne me sentais pas bien, ai-je préféré terminer. Et elle a décidé de rester pour réviser.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'est-elle tout de suite inquiétée en posant une main sur mon front.

Beck et moi, on était égoïstes et paresseuses. Ainsley, elle, se comportait comme une mère, qui nous élevait et nous éduquait. On comptait sur elle là-dessus, sans toutefois apprécier cette qualité à sa juste valeur. Mais c'était aussi pour ça qu'on l'aimait.

– Tu es un peu chaude, a-t-elle constaté.

En réalité, c'était ses mains qui étaient glaciales.

– Je ne sais pas, je me sens juste ultra-fatiguée.

Ainsley a acquiescé puis a tourné le regard sur la porte, comme si elle s'attendait à ce que Beck débarque. Celle-ci entrait toujours dans la pièce comme un gladiateur, à ouvrir la porte à la volée et à balancer son sac par terre en s'exclamant qu'elle était Épuisée !, Affamée !, En rogne ! ou autre.

– Je suis sûre qu'elle sera rentrée au plus tard pour le petit-déjeuner, ai-je tenté de la rassurer. Va te reposer un peu, lui ai-je conseillé.

Elle a acquiescé, non sans hésitation, puis est retournée dans sa chambre d'un pas traînant.

Mais, le lendemain matin, quand je suis partie en cours, j'ai jeté un coup d'œil dans la chambre de Beck et son lit était intact. J'ai senti une vague de culpabilité et de regrets m'envahir, mais je l'ai vite réprimée. Beck avait été à l'origine de la dispute, après tout, et je n'avais été coupable que d'avoir répondu.

Au cours de notre partie d'échecs cet après-midi-là, j'ai

surpris Luke en train de me fixer. Quand j'ai rencontré son regard, il n'a pas détourné les yeux.

– Tu t'améliores, a-t-il fait remarquer.

En effet... parce que j'avais recherché des astuces sur Internet. Ce gamin me mettait la pâtée, partie après partie. Même si je prenais toujours la défaite avec le sourire, au fond de moi, ça m'énervait, et pas qu'un peu. Il avait onze ans, bon sang ! Mais il était sûr de lui et malin. Il avait toujours cinq coups d'avance sur moi. Agressif, il parvenait à me bloquer dans les recoins de l'échiquier. Même quand j'élaborais une stratégie, il semblait toujours devancer mes prochains coups et sauvait ses pièces de la façon la plus sensationnelle qui soit. Il ne se contentait pas de me battre : il ne me laissait strictement aucune chance.

Du coup, je me suis mise à rechercher des blogs spécialisés dans les échecs et à jouer en ligne. J'ai même téléchargé un livre intitulé Exercices pratiques d'échec. Malgré tout, je n'arrivais toujours pas à le battre, même si je l'ai vu à plusieurs reprises marquer une pause et me jeter un coup d'œil. C'était minable, je sais. Mais l'envie irrésistible de disputer des parties contre lui et de gagner me donnait la rage au ventre. La voix de Beck a alors résonné à mes oreilles : Grandis un peu !

– Il y a d'autres jeux que tu aimes bien ? m'a demandé Luke.

Les commissures de ses lèvres se sont recourbées, à mi-chemin entre un sourire et un rictus.

– Quel genre de jeux, par exemple ?

– Échec et mat, a-t-il annoncé.

Une expression désagréable a pris place sur son visage. Il m'a fallu une seconde pour me rendre compte que c'était de la pitié. Il avait pitié de moi ; il savait que je ne pourrais jamais le battre et il était navré de voir que je persévérais.

– Quoi ? ai-je dit en baissant les yeux sur l'échiquier, consternée. Non...

Il n'a rien répondu et m'a laissée examiner les pions jusqu'à me rendre compte que son chevalier menaçait mon roi et que le positionnement de sa reine et de son fou rendait toute tentative de fuite impossible.

– Waouh. Tu es incroyable, a été la seule réponse qui m'est venue.

J'en ai senti l'amertume dans ma bouche.

Il m'a fait ce signe de tête qu'il semblait avoir perfectionné, comme un aveu princier de sa grandeur. C'est un génie, m'avait expliqué sa mère. On parle « d'intelligence exceptionnelle » quand un QI dépasse 180. Il est aux alentours de ce score.

Ça m'agaçait parce que, moi aussi, je m'enorgueillissais de mon intelligence supérieure, ayant moi-même été considérée comme d'une intelligence exceptionnelle dans ma jeunesse. Mais il paraissait encore plus vif, avait une meilleure concentration, était plus créatif... il avait un petit plus, quoi. Mais c'était puéril de ma part de réagir ainsi, non ? Ce n'était pas une compétition. Alors pourquoi est-ce que j'avais l'impression que c'en était tout de même une ?

Ça le dessert, à cause de ses autres problèmes, avait précisé Rachel. Il se montre plus malin que les gens qui tentent de l'aider.

Mais qu'est-ce qui clochait chez lui, au juste ? Après ce tout premier après-midi, les autres journées se sont déroulées de manière relativement calme, voire même plaisante. Bien sûr, ça ne faisait pas si longtemps que ça... Je ne remettais pas en doute les déclarations de Rachel et je savais très bien qu'il n'aurait pas été accepté à Fieldcrest sans de bonnes raisons. Mais je n'avais encore vu aucune preuve d'éventuels problèmes de comportement. Il était un peu arrogant, trop sûr de lui. Et il y avait quelque chose de déstabilisant dans son regard indifférent d'adulte et dans la formulation souvent mature de ses phrases. J'étais suffisamment intelligente pour savoir que son numéro de

charme était trompeur. Ce n'était que des simagrées. Mais je n'avais pas assisté aux crises de colère contre lesquelles Rachel m'avait mise en garde. Si ça arrive, contente-toi de rester assise sans bouger d'un cheveu et laisse-le s'épuiser. Surtout, n'essaie pas de le maîtriser.

– Tu ne m'as pas répondu, m'a-t-il interrompue dans mes rêveries.

Il a commencé à ranger l'échiquier. Tout dans son attitude démontrait qu'il se demandait à quoi ça servirait de continuer à jouer. J'ai même senti une pointe de suffisance quand il a placé avec soin les pions en stéatite dans leurs emplacements, avant de refermer brusquement le coffret.

– Si j'aime d'autres jeux ? Tu n'as pas répondu à la mienne non plus, ai-je rétorqué. Quel genre de jeux ?

– Ceux auxquels tu pourrais gagner.

– Sympa, merci...

Je lui ai donné une tape amicale sur l'épaule. Ce contact, même très doux, lui a arraché une grimace.

– Quoi ? ai-je demandé.

Il a baissé un peu le col de sa chemise rayée et j'ai distingué un énorme bleu sur son épaule, un contraste noir et violet sur sa peau blanche comme neige. Un élan d'inquiétude m'a submergée.

– Comment est-ce que tu t'es fait ça ?

– Je suis tombé dans les escaliers hier soir.

Mais il observait ses cuticules. Et je me suis surprise à repenser à ce verrou sur la porte. Je suis restée silencieuse pendant une seconde, à attendre qu'il continue.

– Ma mère a mis de la glace dessus. Mais je me suis bagarré à l'école, dans la journée, et, du coup, ça me refait mal.

De nombreuses altercations physiques éclataient à Fieldcrest. Avec tellement d'enfants perturbés dans un si petit périmètre, rien d'étonnant à ce que ça dégénère en violence. C'était d'ailleurs l'une des principales critiques

soulevées par ceux qui restaient sceptiques face au travail du Dr Welsh. Les enfants étaient violents entre eux, se manipulaient, les plus forts s'en prenant parfois aux plus faibles. L'année précédente, après un article paru dans le New York Times Magazine sur l'école, certains parents avaient retiré leurs enfants du programme. Ils s'étaient ensuite réunis pour former un lobby et faire pression afin d'obtenir la fermeture de l'établissement. Tous ces enfants réunis en un seul endroit ? N'est-on pas en droit de penser qu'ils apprennent les uns des autres et forment des alliances ? s'est révolté l'un d'eux dans une discussion en ligne. Certains des enfants deviennent encore pires qu'avant, se plaignaient les parents.

Les deux stages que j'y avais effectués avaient été courts, un semestre chacun seulement. Ce n'était pas un lieu qui respirait le bonheur et je n'étais pas triste de m'en aller à la fin de mes stages. Mon cours de thérapie artistique a été un véritable échec (Langdon voyait ça différemment, mais je savais que ça avait été nul). Mes séances finissaient en général en pagaille totale, avec les enfants qui jetaient de la peinture, qui piquaient une crise de nerfs en se roulant par terre ou qui pleuraient à chaudes larmes parce qu'on venait de leur glisser des mots cruels à l'oreille. Une fois, un garçon particulièrement violent a essayé de me planter son pinceau dans l'œil. Heureusement, Langdon avait été là pour le maîtriser.

– Bon, a repris Luke. Les jeux.

– Bien sûr que j'aime d'autres jeux, ai-je répondu.

Il m'avait paru pressé de changer de sujet, alors j'ai suivi. J'allais en parler à Langdon et lui demander conseil.

– Le scrabble ? ai-je suggéré.

– Qu'est-ce que tu dirais plutôt d'une chasse au trésor ?

J'y ai réfléchi : aucun souvenir d'y avoir un jour participé ne m'est revenu. Je n'avais pas eu ce genre d'enfance, remplie de jeux, de vacances en famille, de colonies de vacances et

de sorties scolaires. Je ne passais pas mon temps sur la plage avec mes cousins. Mes parents ne préparaient aucune activité ni après-midi passé chez des amis. Je ne m'étais donc jamais trouvée dans un endroit où des chasses au trésor étaient organisées pour les enfants.

– Je crois que je n'y ai jamais joué, ai-je admis.

Ses yeux se sont agrandis et il a penché quasiment tout le haut de son corps par-dessus la table.

– Jamais ? s'est-il étonné.

– Nan.

J'ai de nouveau éprouvé ce malaise que je ressentais à chaque fois que je révélais accidentellement à quel point ma vie avait été différente de celle de tout le monde. Pas que l'enfance de Luke soit des plus dorées non plus... mais j'ai campé sur ma position et je ne suis pas revenue sur ma réponse pour ajouter un « enfin, peut-être qu'il y a très longtemps... ». Luke était bien trop intelligent pour gober ça.

– Jamais.

– Tu veux en faire une avec moi ? a-t-il proposé.

En cet instant, il avait l'air tellement impatient et heureux d'y jouer, comme n'importe quel gamin l'aurait été... J'ai repensé au bleu sur son épaule, au verrou sur sa porte, aux jours qu'il passait à Fieldcrest, et je me suis dit : Ce n'est pas bien méchant, après tout. Alors pourquoi pas ?

Peut-être que, même à ce moment-là, il y avait en réalité eu quelque chose d'autre derrière tout ça. Il me lançait un défi et je me suis montrée suffisamment puérile et compétitrice pour le relever. J'avais envie de jouer à son jeu. Plus que ça, j'avais envie de gagner. Non. J'avais envie de battre Luke. Oui, je sais, c'est très puéril, comme réaction... Voilà ce que ça donne quand les adultes agissent comme des gamins. Mais, au final, tous autant qu'on est, on grandit très lentement et on n'est jamais très loin de retomber en enfance par moments.

– D'accord. Quand est-ce qu'on commence ?

– Bientôt.

Il a alors eu un élan bizarre : il a fait le tour de la table et m'a enlacée. Son étreinte était douce et gentille, mais je suis restée figée, assise là sur ma chaise, pendant une minute, sans trop savoir comment me conduire. On ne peut pas vraiment dire que je sois la personne la plus démonstrative qui soit. Tout contact physique me met mal à l'aise, en fait. Donc j'ai pris sur moi pour ne pas le repousser et j'ai refermé maladroitement mes bras autour de lui.

CHAPITRE SIX

En revenant au dortoir, j'ai tout de suite compris que quelque chose clochait avant même d'entrer. La porte était entrouverte et j'entendais des voix à l'intérieur. Quand j'avais traversé le hall du bâtiment, des étudiants bavardaient autour du distributeur de café. Rien d'anormal jusque-là. Mais on aurait dit qu'un silence pesant venait de tomber à mon passage. Et des filles qui, d'ordinaire, ne m'auraient même pas accordé un regard m'avaient fixée bizarrement.

Dans notre salon, deux policiers et deux adultes (qui avaient l'air d'occuper des fonctions très officielles) se tenaient à côté de la cheminée. Ainsley était assise sur le canapé, en pleurs. Margie, la responsable du dortoir Evangeline depuis maintenant vingt-cinq ans, était là, elle aussi. J'ai déjà tout vu, les filles, nous disait-elle chaque année au séminaire d'intégration. Donc n'essayez pas de me la faire. Pas de fêtes dans vos salles communes. Pas de personne non autorisée qui reste pour la nuit dans votre chambre. Pas d'alcool. Pas d'herbe. Il n'y a pas de couvre-feu, mais prenez toujours la peine de prévenir quelqu'un de l'endroit où vous vous trouvez si vous ne rentrez pas. On préfère tous se dire qu'on est en sécurité ici et, en général, on n'a pas à se plaindre. Mais on ne sait jamais ce qu'il peut se passer.

Élancée et frisant la soixantaine, Margie affichait une mine renfrognée. Elizabeth avait fait partie des Evangeline. Certains disaient que Margie n'avait toujours pas surmonté sa mort et qu'elle suivait une thérapie pour tenter de se déculpabiliser. On savait tous, bien évidemment, qu'elle n'aurait de toute façon rien pu faire. C'était un accident. Un

terrible accident. Du moins, c'était ce que l'enquête avait conclu, quasiment un an après son décès.

– Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé.

Tout le monde s'est tourné vers moi. Ainsley a vite détourné le regard. J'ai reconnu l'un des flics, le chauve assez costaud. Il avait travaillé sur la disparition d'Elizabeth. Il avait un aspect gros nounours et un sourire chaleureux, mais ses yeux étaient vifs et calculateurs. Tout le monde trouve les ours adorables, mais leurs griffes peuvent déchiqueter un corps humain en une fraction de seconde. Ses yeux à lui étaient toujours à l'affût de tout, absorbant les moindres détails et regroupant toutes les informations.

– Beck n'a assisté à aucun cours aujourd'hui, m'a expliqué Ainsley, la voix étouffée par son mouchoir.

Je me suis assise à ses côtés.

– Et elle n'est pas rentrée ici.

J'ai haussé les épaules.

– Ce n'est pas la première fois qu'elle sèche les cours, ai-je constaté.

J'ai réprimé la vague d'inquiétude et de culpabilité qui menaçait de m'envahir. Je n'aurais jamais dû la laisser seule.

– On a retrouvé son sac parmi les arbres qui bordent l'allée menant à la bibliothèque, a déclaré l'inspecteur.

Il s'est dirigé vers moi et m'a tendu une main, que j'ai serrée. Sa poigne était dure et ferme. Mais je suis bête de relever ce détail ; elle n'allait pas être moite et molle, hein ? Pas avec ce type. Même s'il avait une calvitie bien avancée et une bedaine impressionnante, une aura de puissance se dégageait de tout son être.

– Inspecteur Chuck Ferrigno, s'est-il présenté. Inspecteur principal de la police des Hollows. Vous êtes Lana Granger, si je ne me trompe ? Est-ce que vous vous rappelez de moi ?

– C'est exact. Et je me rappelle très bien de vous, monsieur. Il m'a lancé un grand sourire.

– Tout va bien ? m'a-t-il demandé par politesse.

– Vous avez découvert son sac ? ai-je préféré demander plutôt que de répondre.

Il a acquiescé.

– À quelle heure êtes-vous partie de la bibliothèque ? s'est-il enquis.

– Vers vingt-et-une heures ou vingt-deux heures.

J'ai essayé de me rappeler l'heure exacte.

– Vingt-et-une heures trente, peut-être...

– Et après, qu'avez-vous fait ?

Je sentais le regard de tout le monde peser sur moi. Être ainsi au centre de l'attention, c'était ce que je détestais le plus. J'aurais voulu m'enfoncer dans le canapé pour me dérober à leurs yeux, et je me suis rendu compte que je m'étais complètement avachie. Je me suis donc obligée à me rasseoir correctement.

– Vous étiez censées aller à la bibliothèque ensemble et en revenir ensemble, non ? C'est ce qu'Ainsley nous a dit.

– C'est vrai. Mais je ne me sentais pas très bien.

Je n'avais aucune envie de mentir, mais le mal était déjà fait : c'était ce que j'avais raconté à Ainsley.

– Et ensuite, où est-ce que vous êtes allée ?

– Je suis rentrée directement ici pour me coucher.

J'ai aperçu du coin de l'œil Ainsley tourner la tête pour me fixer.

– Quelle heure était-il ?

– Il devait être vingt-et-une heures quarante-cinq, dans ces eaux-là.

– Est-ce exact, Ainsley ? a voulu s'assurer l'inspecteur.

– Je révisais dans ma chambre, avec mes écouteurs dans les oreilles. Je ne l'ai pas entendue rentrer, a-t-elle répondu.

J'ai remarqué qu'elle s'était mise à battre du pied. L'inspecteur n'a pas manqué de le remarquer, lui aussi.

Il notait tout dans un petit calepin. Ça faisait un peu vieux jeu. Mais j'imagine que ça doit être une question de génération. Certains s'obstinent à ne pas abandonner

l'utilisation d'un papier et d'un stylo.

Les quelques questions qui ont suivi me sont parvenues comme dans un brouillard. Beck fréquentait-elle quelqu'un ? Personne dont on était au courant. Avait-elle un problème avec qui que ce soit ? Non. Avait-elle mentionné avoir peur de quelqu'un ? Avait-elle semblé déprimée ? Non. Rien de plus que les petites crises existentielles que traversent parfois les jeunes.

– Ses parents sont en instance de divorce, nous a interrompus Ainsley. Ça l'a beaucoup travaillée.

Je l'apprenais en même temps que l'inspecteur. C'était quand même une information importante. Le fait qu'elle ne me l'ait pas confiée soulignait bien l'éloignement qui s'était creusé entre nous dernièrement. Elle en avait parlé à Ainsley et pas à moi. Une pointe de jalousie m'a titillée.

J'ai songé au sac de Beck, qui était resté dehors toute la nuit, mon esprit cherchant en vain une raison logique et innocente expliquant qu'il ait été jeté sur le bord de l'allée, avec à l'intérieur tous ses cahiers, son ordinateur portable et sûrement son téléphone.

Une fois toutes ses questions posées, l'inspecteur et les deux policiers s'en sont allés. Juste avant de franchir la porte, toutefois, il s'est retourné vers moi.

– Au fait, Lana, comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

– Mieux. Ça devait être la fatigue.

– Bien, a-t-il conclu avant de fermer la porte.

Une fois parti, je me suis tournée vers Ainsley, qui m'observait avec une expression étrange.

– Quoi ? ai-je demandé.

– Rien.

Et puis, elle s'est mise à pleurer. J'aurais dû me rapprocher et la prendre dans mes bras. J'aurais pu lui caresser doucement les cheveux en lui assurant que tout allait bien se passer, que ce n'était rien du tout, que Beck serait rentrée d'ici ce soir. C'était mon amie et il n'y avait rien

de mal dans le fait de la réconforter. J'aurais dû le faire. Mais je me suis levée du canapé et elle a entouré son corps de ses propres bras. Je suis restée debout un moment, immobile, mal à l'aise.

– Ne te fais pas trop de bile, d'accord ? lui ai-je conseillé en me dirigeant vers ma chambre. Je suis sûre qu'elle va bien.

Elle a acquiescé sans ouvrir la bouche.

Je consulte un psy, en ville, le Dr Maggie Cooper, et ce depuis que je suis inscrite à cette fac, à raison d'une séance par semaine, parfois une toutes les deux semaines. Tout dépendait de la période, du fardeau de mon passé au cours d'une saison particulière, du stress ou de la tristesse que je ressentais... Quand mon père tentait de rentrer en contact avec moi, ce qui arrivait de temps à autre, je prenais tout de suite rendez-vous avec elle pour en discuter.

On peut dire qu'elle me connaît mieux que quiconque encore en vie et qui ne fait pas partie de ma famille. Et encore, même elle ne savait pas tout. Mais je l'aimais bien et je lui faisais confiance. Je ne me suis jamais sentie autant en sécurité et moins susceptible d'être jugée que lorsque j'étais allongée sur son canapé. Heureusement, j'avais justement un rendez-vous cet après-midi-là.

Je lui ai raconté ce que Beck m'avait balancé à propos de Luke et de Langdon. Je lui ai expliqué que je l'avais plantée à la bibliothèque, alors qu'on était toutes les deux en colère. Et que Beck n'était pas rentrée depuis. Le Dr Cooper m'a écoutée, toujours aussi attentive, en acquiesçant et en émettant de temps en temps des « hmm, hmm » compréhensifs. Dans son bureau, le monde réel me paraissait toujours tellement distant et lointain... comme tout à fait gérable. Je pouvais m'enfoncer dans son canapé ultra-confortable, serrer un des gros coussins contre moi et exister, tout simplement. Tout le reste, aussi chaotique que

ça pouvait l'être, ça attendait derrière la porte de son bureau.

– Je suis désolée de l'apprendre, Lana. Ça doit être terriblement effrayant pour vous.

Le Dr Cooper m'a tendu une boîte de mouchoirs, même si je ne pleurais pas.

– Quand une jeune fille disparaît, il y a toujours lieu de s'alarmer, a-t-elle continué. Mais il est important que vos pensées restent ordonnées. Il se pourrait qu'il s'agisse d'une fausse alerte. La police a réagi rapidement, ce qui est normal. Mais il faut que vous vous efforciez de ne pas envisager le pire scénario possible.

– Mais son sac... Elle ne s'en sépare jamais. Jamais de chez jamais, ai-je fait remarquer.

C'était vraiment ce qui me travaillait le plus. De nouveau, le Dr Cooper a émis un hmm hmm compréhensif.

– Je dois admettre que c'est troublant.

Je ne me pensais pas capable d'ordonner mes pensées et de ne pas envisager le pire scénario, lui ai-je confié.

– Changer notre façon de réfléchir, c'est un processus auquel il faut s'employer, a-t-elle répondu. Vous faites face à des problèmes très particuliers. Mais ça reste possible.

Elle était complètement dépassée par les événements et ne s'en rendait même pas compte. Comme un piètre nageur qui se féliciterait de faire du sur place alors qu'un banc de requins l'encerclait sous l'eau.

– Je vais m'y atteler, ai-je promis.

Elle m'a lancé un sourire qui n'a toutefois pas atteint ses yeux. J'ai remarqué un changement en elle ces derniers mois. Est-ce qu'elle avait perdu de sa chaleur humaine ? Est-ce qu'elle gardait quelque chose pour elle, ou bien s'était-elle rendu compte que c'était mon cas ? J'ai essayé de me remémorer nos dernières séances en me demandant si je n'avais pas dit quelque chose que je n'aurais pas dû. Je devais reconnaître que je me sentais maintenant très à l'aise ici, et que je commençais à attendre avec impatience les

séances que j'avais acceptées de suivre, au départ, uniquement pour apaiser les craintes de ma tante. Il faut que tu te confies régulièrement, vu les choses auxquelles tu fais face. Tu as besoin de quelqu'un qui pourrait t'aider à parler du passé d'une manière positive. Elle croyait fermement aux vertus de la thérapie par la parole. Et elle était, avec Sky, l'administratrice de mon fidéicommis. Elle ne s'en servait pas pour me manipuler, mais j'avais toujours l'impression qu'il valait mieux faire ce qu'elle voulait.

Disposer d'un endroit où je peux parler de certaines des choses (pas toutes, cependant) qui me hantent, qui s'insinuent dans mes rêves, qui me donnent la sensation d'être séparée du monde qui m'entoure, s'est révélé un grand soulagement pour moi. Le docteur n'avait jamais paru ébranlé, répugné ou choqué par ce que je lui confiais.

Bien sûr, ça m'arrive d'être confrontée à des trous de mémoire, des périodes où les choses deviennent floues ou alors complètement noires. Ça me revient, parfois, comme un bruit de fond dans mes rêves ou par flashes, très déstabilisants, dans la journée. Le Dr Cooper dit que c'est dans la nature de notre psychisme de se protéger. Elle me recommande de ne pas chercher à découvrir ce que recèlent ces recoins sombres de mon cerveau, de ne pas ouvrir par la force les tiroirs fermés à clé. Quand vous serez prête à affronter ces souvenirs-là, ils vous reviendront d'eux-mêmes et on les examinera ensemble. Il n'est pas improbable que certains ne vous reviennent jamais – ce qui n'est peut-être pas une mauvaise chose.

Je ne suis pas du genre nombriliste ni particulièrement curieuse. À dire vrai, je préfère éviter toutes les contrariétés, toutes les choses désagréables que je peux ressentir, qu'elles viennent de moi ou de l'extérieur. Ce qui explique peut-être ma virginité, mon manque de désir pour toute sorte de relation. Mes parents avaient affiché leur photo de mariage sur la coiffeuse. Ma mère était une vision de pure

beauté, avec ses cheveux blonds ramenés en arrière et couronnés de roses blanches, ses yeux bleus rayonnants. Mon père était son contraste en tout point : les cheveux bruns, longs et décoiffés, et les yeux noirs, intenses et fixes. L'expression amoureuse peinte sur leurs visages était si passionnée, si avide, si joyeuse, que c'en était presque embarrassant de la regarder. Ils sont passés de cette journée-là, remplie d'amour et durant laquelle ils étaient tout de blanc vêtus, à cette journée qui s'est terminée avec ma mère allongée dans la flaque noire de son propre sang. Dans un couple, les personnes commencent fatalement par s'aimer. C'est donc la façon dont la relation se terminera qui définira réellement sa nature.

On a continué à discuter un peu, de mon nouveau job, de mes cours. Mais mon cœur n'y était pas. Mon cerveau restait concentré sur Beck et sur son sac, abandonné dehors toute la nuit.

– Lana ?

– Désolée.

– Ce n'est rien, je comprends. Impossible de ne pas s'inquiéter pour Beck.

J'aimais le fait qu'elle ne proposait jamais de réconfort physique. J'apprécie les gens qui montrent un respect sensé pour l'espace vital de chacun. Notre culture est trop centrée sur le contact physique ; tout le monde veut une étreinte, de nos jours. Mais le Dr Cooper restait assise et à l'écoute. Elle me laissait tempêter contre elle, à attendre que l'ouragan passe. Elle sentait peut-être que j'étais mal à l'aise avec les contacts physiques. Ou alors elle préférait établir et garder des limites – pour elle-même mais aussi pour ses patients.

– Il y a quelque chose dont je veux vous parler, a-t-elle soudain déclaré. Et, en toute honnêteté, je m'évertue à définir la façon dont je pourrais aborder le sujet, ou même si je le devrais.

Ça ne sentait pas bon.

- D'accord... Allez-y, l'ai-je incitée.
- Votre père m'a contactée par e-mail.

Mon corps tout entier s'est figé. Mon estomac s'est tordu. J'aimais prétendre que mon père était mort. J'y arrivais tellement bien, d'ailleurs, que je parvenais presque à m'en convaincre moi-même. C'est ce que je racontais aux gens qui s'intéressaient de trop près à mon passé, que mes parents étaient décédés dans un accident de voiture quand j'avais seize ans. (En général, après ça, ils me laissaient tranquille. Tous, à l'exception de Beck bien sûr, qui avait cherché à se rapprocher. La tragédie, ça la bottait.)

Le Dr Cooper aurait donc tout aussi bien pu m'annoncer qu'elle avait mené une séance de spiritisme et communiqué avec mon père depuis l'outre-tombe, le choc aurait été le même.

On est restées assises en silence pendant un certain temps.

– Est-ce que je dois continuer ? m'a-t-elle prudemment demandé.

J'ai acquiescé, même si je n'avais qu'une envie : me lever et m'enfuir en courant de son bureau.

– Est-ce que j'ai tort de penser que vous avez le droit de le savoir ? On peut arrêter d'en discuter dès à présent. Je peux tout à fait dire à votre père que je ne lirai pas ses messages et que vous ne désirez pas entendre parler de lui. Si c'est ce que vous voulez, alors c'est ce que nous ferons.

J'étais tentée de lui répondre que oui, c'était ce que je voulais. Mais j'éprouvais encore, malgré tout, une certaine curiosité, une force invisible qui me poussait vers lui. On aurait pu croire qu'après ce qu'il avait fait, tous les liens qui nous unissaient auraient été coupés aussi sèchement qu'un cordon ombilical – une séparation âpre et irrévocable, deux parties d'un même tout qui ne pourront jamais se ressouder. Mais ce n'est pas comme ça que ça marche.

– Qu'est-ce qu'il veut ?

Je me rappelais du sang sur le sol, de l'empreinte parfaite d'une main rouge sur le mur blanc. Tout était encore tellement net que, si je fermais les yeux, je me retrouvais de nouveau dans la maison de mon enfance, à revivre ce moment-là éternellement.

– Il veut vous parler, a-t-elle répondu. Il vous aime et il y a certaines choses dont il voudrait vous mettre au courant. C'est ce qu'il a écrit dans son message. La date de son exécution approche et ses recours en justice ont tous échoué. Il peut éventuellement espérer un sursis, mais ça semble tout de même peu probable.

J'en ai perdu ma voix. Comment cette journée aurait-elle pu encore empirer ?

– Comment est-ce qu'il a su que je vous consultais ? ai-je fini par interroger.

Dehors, le ciel avait pris une couleur gris acier et les branches mortes devant la fenêtre s'agitaient en laissant tomber des traînées de neige.

– Aucune idée, a-t-elle admis en secouant lentement la tête. À qui avez-vous parlé de nos séances ?

– À ma tante et à mon avocat, c'est tout. Ah, si ! J'en ai aussi discuté avec Langdon, mon conseiller d'éducation.

– Est-ce que quelqu'un parmi eux aurait des contacts avec votre père ?

– Mon avocat, Sky Lawrence. Mais il ne m'en a rien dit. On ne parle jamais de mon père, en fait.

Elle s'est adossée à son siège et a décroisé puis recroisé les jambes. Elle ne m'a pas quittée des yeux, me regardant toujours avec la gentillesse que je lui connaissais. Je n'aimais pas quand les gens me fixaient trop longtemps, mais, avec elle, ça ne me posait pas de problème. Je ne distinguais jamais de jugement dans son expression, seulement de l'inquiétude.

– J'ai besoin d'y réfléchir si ça ne vous dérange pas, ai-je ajouté.

Je devais avoir l'air calme et posée, mais des sirènes de détresse hurlaient à tue-tête dans mon crâne. Je suis douée pour cacher mes vrais sentiments. Très douée.

– Bien sûr. Et si vous avez besoin de parler avant votre prochaine séance, surtout, n'hésitez pas à m'appeler.

En quittant son bureau, j'ai jeté un œil à mon téléphone et je me suis rendue compte que, si je ne me dépêchais pas un peu, je serais en retard chez les Kahn et Luke se retrouverait seul en rentrant chez lui. C'était un temps à neige, ce qui m'inquiétait un peu, mais j'ai quand même enfourché mon vélo et je suis partie dans l'air glacial en direction de la ville. Mon visage et mes doigts me brûlaient à cause du froid. Je me suis alors demandée si, en partant du principe que j'aurais été capable de verser quelques larmes, celles-ci se seraient gelées sur mon visage pour former un masque de glace.

CHAPITRE SEPT

Cher journal,

Ses pleurs ont finalement cessé, comme promis. Un étrange silence est maintenant tombé, comme un voile. Tu dois te dire que j'aurais dû en être ravie – comme le sont mon mari et ma mère. Dès que le bébé s'endort, ils sont tout sourire, soulagés, et ils se tapent dans les mains ou se prennent dans les bras. Même ma sœur, qui vit en Floride, était tellement contente pour moi que j'ai senti le soulagement dans sa voix au téléphone. Elle s'est toujours montrée très empathique – tellement, même, que j'ai toujours eu l'impression de me reposer trop sur elle. Oui, ils sont vraiment tous contents. Le pire est passé.

Comme par magie, il dort six heures d'affilée, et nous tous aussi. Le brouillard qui m'avait envahi le cerveau s'est un peu dissipé et je commence à me rappeler ce que ça faisait d'être moi. Je l'observe pour la première fois, alors qu'il est paisiblement allongé dans son berceau. On l'a emmailloté dans un body bleu un peu large, et qu'on pense être en partie la solution à nos problèmes. Son visage rose est aussi ridé que celui d'un vieil homme et ses cheveux noirs de jais forment comme un drôle de petit casque. Je reconnais sa beauté, maintenant qu'il a arrêté de hurler comme une sirène de détresse. Il dégage une odeur poudreuse de propre, comme un cadeau des dieux.

Mais quand je le tiens dans mes bras, et quand il prend mon sein pour téter, je ne sens rien d'autre qu'un vide étrange. Il m'observe de ses yeux intelligents et vifs – et il le comprend. Il se tortille dans mes bras, ne trouve aucun

réconfort dans mon corps, qui est trop fragile et osseux. Il ne se blottit pas contre moi pour gazouiller. C'est un bébé robot : il a l'air vrai et émet des sons comme n'importe quel bébé, mais il ne vit pas. Son regard est aussi étincelant et peu expressif que celui d'un poupon, comme si ses yeux étaient faits de verre.

J'ai commis l'erreur de partager ces impressions avec mon mari.

– Il y a quelque chose qui cloche, chez lui, ai-je constaté.

C'était durant l'un de ces rares moments de calme. Ma mère, qui avait prolongé son séjour parce qu'elle s'inquiétait pour nous, était partie se coucher tôt. Le bébé dormait à poings fermés dans son berceau avec, dans sa chambre, le seul bruit de l'humidificateur. Le plafond formait un véritable champ d'étoiles bleues et vertes produites par sa veilleuse en forme de tortue.

Au cours de ces premiers moments qu'on a partagés dans une maison calme, on est restés assis sur le canapé, à tenter de se souvenir de comment c'était avant, quand on n'était que tous les deux. On était comme mal à l'aise. Il a changé : mince et pâle, avec de larges cernes sous les yeux. Moi aussi, et de bien des façons : je me montre agitée et sur les nerfs, à deux doigts de craquer. On est tous les deux là, à attendre les pleurs sur le baby-phone qui nous feront monter tout de suite à l'étage.

Mais quand je regarde mon mari, je ne vois pas le reflet de mon désespoir. Il n'a pas l'air autant sur les rotules que moi. Ce n'est pas pareil, il part travailler tous les jours. Notre porte d'entrée, c'est le portail qui lui permet de retrouver le monde normal, où les gens bossent, sortent déjeuner, surfent sur le web au bureau dans l'après-midi, se réunissent pour boire un verre. Ils rient et ils pensent. Ils pensent à des choses importantes, qui ne leur sortent pas tout de suite de l'esprit comme des hiboux qui délivreraient des messages secrets.

Il disparaît par ce portail à sept heures du matin (avant la

naissance du bébé, il ne partait jamais avant au moins huit heures trente). Parfois, il rentre tard, vers vingt heures. Il prétend que c'est parce qu'il doit bosser davantage, maintenant, à cause du bébé, à cause de ma décision de ne pas reprendre le boulot et de rester à la maison avec notre enfant. J'ai ressenti les premières pointes de ressentiment à la minute même où il est sorti par la porte d'entrée le jour où il a repris le travail après le bébé, tenant à la main son petit livre de photos. Six semaines plus tard, mon ressentiment s'était transformé en véritable rage. Mais je l'enfouis profondément en moi, parce que je sais que c'est mal. Je n'étais pas en colère contre lui, en fait, n'est-ce pas ? Après tout, il nous soutenait, maintenant. Et c'était moi qui avais insisté pour avoir un bébé.

– On a eu des premières semaines difficiles, a-t-il dit. Mais ça va mieux, non ?

Je n'ai rien répondu. Il y a un verre de vin qui m'attend sur la table, mais je n'en ai pas envie. Si je le bois, il va falloir que je tire mon lait et le jette. Et je déteste utiliser cette machine, parce qu'on reste assise à l'écouter soupirer et vrombir alors qu'elle aspire votre lait.

– Les pleurs, ça, c'était vraiment insupportable, a-t-il repris. Mais ça s'est calmé, maintenant. Et il dort beaucoup.

– On dirait qu'il n'est pas normal, ai-je insisté.

Ma voix était faible et un peu aiguë. Je n'arrivais pas à mettre des mots sur ce que je ressentais au plus profond de moi. Mon mari m'a fixée de ce regard si sérieux, si attentif... Il avait la main posée sur ma jambe.

– Le travail, la césarienne, les coliques... peut-être que ça lui a fait mal, ai-je continué dans le silence pesant qui s'est installé.

Il s'est montré tendre et a essayé d'en discuter avec moi pour trouver des solutions. (Ce n'est qu'un bébé. On va s'adapter, comme tout le monde, tu ne crois pas ? Sauf que nous, on a déjà traversé toutes les difficultés, du coup, on

passera peut-être à travers la crise des 2 ans et celle de l'adolescence, a-t-il plaisanté.) Mais j'ai surtout eu la sensation qu'on ne passerait plus jamais aucune étape.

– Mon père... ai-je commencé.

Et j'ai détesté les mots que je m'apprêtais à dire avant même de les avoir prononcés.

– Non, m'a-t-il interrompue, horrifié, comme s'il avait deviné la pensée qui m'avait traversé l'esprit. Ne le dis pas.

– Il ressemble trait pour trait à mon père.

Ou comment gâcher notre « soirée romantique ».

Le lendemain, il s'est fait porter pâle et a pris plusieurs rendez-vous – pas pour le bébé, mais pour moi.

Ma gynéco a décelé chez moi une dépression post-partum. Mon mari et moi sommes restés assis dans son bureau ensoleillé à la décoration rose tandis qu'elle nous a expliqué que les importants changements hormonaux qui se produisent après la grossesse ne se régulent pas tout de suite pour tout le monde. Elle n'a pas arrêté d'appeler ça le « baby blues », comme pour dédramatiser la situation. Parce qu'autant « baby blues » semble doux, plein de couleurs pastel, facilement gérable, autant la dépression post-partum apparaît comme un concept en rouge et noir, bordé d'arêtes pointues et dures ; un concept qui vous matraque. Elle a confirmé qu'il était probable que l'accouchement difficile, la césarienne effectuée en urgence, et le tout suivi par les coliques du bébé avaient entraîné ma DPP.

– L'un alimente l'autre, a ajouté patiemment le médecin. Et c'est loin d'être un long fleuve tranquille. Mais, si ça peut vous rassurer, vous n'êtes pas seule. Sur un an, vous trouverez davantage de femmes souffrant d'une DPP que déclarant du diabète ou se tordant une cheville.

Elle s'est ensuite adressée à mon mari :

– Assurons-nous que maman se reposera bien. Est-ce que vous pensez pouvoir prendre le relais pour nourrir le bébé la nuit ?

– Bien sûr, a-t-il accepté. Sans problème.

Et pour moi, ça a été une petite dose d'antidépresseur et la décision de s'en remettre au lait maternisé et d'arrêter de le nourrir au sein – ce qui avait déjà été avancé, parce que le bébé prenait du poids trop lentement.

Voilà qui ajoute un nouvel échec à mon actif : après les médicaments pendant l'accouchement, la césarienne en urgence et les coliques, je m'avère incapable d'allaiter mon enfant au bout de deux mois. Pas étonnant qu'il me déteste. Je n'ai pas su le protéger et il n'a même pas encore trois mois.

Le miroir ne reflète plus la femme enceinte et épanouie que j'étais. Ma poitrine généreuse, mes cheveux éclatants, mon ventre arrondi : tout est redevenu plat. Je suis insignifiante et dégonflée, abandonnée par la vie et la joie d'attendre un enfant. Je suis flasque et grise.

J'ai commencé à prendre les pilules et je prie pour que tout le monde ait raison, pour que ce soit mon propre cerveau qui m'ait sabordée. Et que ce petit comprimé bleu règle tout.

– Toutes les difficultés finissent par passer – la douleur, le stress, le manque de sommeil. Plus tard, tu ne t'en souviendras même plus, m'a réconfortée ma mère dans la voiture.

S'il vous plaît, s'il vous plaît, je vous en supplie, faites qu'ils aient tous raison. Faites que ça vienne de moi. Faites que quelque chose cloche chez moi. Un truc basique, qui peut être résolu facilement et rapidement. Je vous en supplie, faites qu'il y ait quelque chose qui cloche chez moi et surtout pas chez mon fils.

CHAPITRE HUIT

Luke m'attendait sur le porche. La neige avait commencé à tomber doucement et j'avais dérapé à deux reprises sur les routes glissantes. Il allait falloir que la mère de Luke me raccompagne ce soir. Il était assis sur la balancelle, dégageant une énergie maussade mais touchante.

– Tu es en retard, m'a-t-il reproché.

Je venais à peine de descendre de mon vélo. Mon pantalon était déchiré et mon genou saignait à cause de la seconde chute que j'avais faite.

– Elle t'a laissé tout seul ? me suis-je étonnée.

D'habitude, une Volvo rouge le déposait et ne repartait qu'une fois que j'avais ouvert la porte. Je ne la connaissais pas, mais cette femme menue avec ses frisottis roux sur la tête ne sortait jamais de sa voiture. Son nom et son numéro de portable étaient inscrits sur le tableau de la cuisine. Je n'avais donc pas pris la peine de les mémoriser.

– Elle n'a pas attendu. Au moment où je me suis rendu compte que tu n'étais pas là, elle était déjà partie.

– Tu as la clé, pourtant, ai-je souligné en montant les marches du porche.

Il a balancé légèrement les jambes et la balancelle a grincé d'une façon horrible en se mettant à bouger d'avant en arrière. Le bruit et son expression boudeuse m'ont énervée. Quel gamin !

– J'avais peur de rentrer tout seul.

Comme si j'allais gober ça... Ça faisait trois semaines que je passais mes après-midi avec lui. On pouvait le qualifier de toute sorte d'adjectif, mais certainement pas de trouillard.

– Peur de quoi ?

Je me suis placée devant lui et lui ai donné une petite tape sur le pied avec le mien.

Il a haussé les épaules et m'a regardée. Ses yeux étaient un peu humides, mais il ne pleurait pas.

– Je ne voulais pas me retrouver tout seul là-dedans, c'est tout.

Je me souviens de ce que ça faisait, de rentrer toute seule de l'école. Parfois, je revenais dans une maison vide, me préparais toute seule mon goûter et travaillais sur mes devoirs jusqu'à ce que ma mère revienne de Dieu seul sait où. Quand tout s'était bien passé à l'école, c'était le paradis. Je mangeais tout ce que je voulais, je m'allongeais sur le canapé et je regardais la télé, ravie de ma liberté.

Mais quand la journée s'était mal passée (si j'avais raté un devoir, si j'avais été embêtée à la gym, comme ça avait souvent été le cas, s'il y avait eu un « incident » ou encore si je n'avais pas déjeuné parce que la nourriture proposée avait été dégueulasse ce jour-là), alors je détestais arriver dans une maison vide. Je détestais son manque de luminosité quand j'entrais et la façon dont elle résonnait. Aucune lumière allumée, pas de musique, pas de télévision, rien en train de cuire dans la cuisine. Aucune mère présente pour me reconforter et m'aider à digérer les événements de la journée.

– Je suis désolée. Pour de vrai, ai-je ajouté.

Je lui ai tenu la porte ouverte et il est entré. Il est directement monté dans sa chambre, où il allait déposer son sac et se changer. Pendant ce temps-là, je lui ai concocté son goûter : des biscuits complets avec du beurre de cacahuètes et des tranches de pomme, le tout accompagné d'un verre de lait. Mes mains tremblaient quand le couteau a transpercé la chair de la pomme. Je m'efforçais de ne pas penser à Beck, ni à mon père. Mais j'étais à deux doigts de craquer, toute tremblotante et fragile.

Mon téléphone a sonné au moment où je posais son

goûter sur la table. C'était un texto d'Ainsley : Toujours aucun signe de Beck. Ses parents sont là. Tu peux revenir ? Je suis en train de péter un câble.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Luke se tenait dans l'embrasure de la porte et m'observait.

– Rien. Une broutille avec mes camarades de chambre.

Je ne savais pas vraiment ce que j'avais le droit de lui dire. Langdon s'était apparemment renseigné sur Luke, même si je n'avais pas tout à fait envie de connaître ce qu'il avait découvert.

– Il est très intelligent, m'avait-il dit en me demandant de rester après son cours. Il a un QI supérieur à la plupart des médecins de l'école, y compris au mien. Il a des antécédents de violence envers les autres enfants et ses enseignants. Du genre perturbateur en classe, un menteur incorrigible.

– Pour l'instant, je n'ai rien vu de tout ça, avais-je rétorqué.

Je m'étais rassise à mon bureau, au premier rang. La salle ne possédait pas de fenêtre et les sièges, larges et confortables, étaient installés comme dans un amphithéâtre. Elle était située dans l'un des bâtiments les plus modernes. On trouvait des prises électriques tous les dix centimètres par terre. Les bureaux en demi-lune avaient été fabriqués en bois poli. Sacred Heart ne lésinait pas sur les dépenses et ne cherchait pas les économies à tout prix. On avait un vrai chef en cuisine, le chef Bruce, et le restaurant universitaire nous servait des plats aussi divers que du bar, du Chili aux lentilles et au riz safran, accompagnés d'une ratatouille de légumes, mais aussi des classiques comme des sandwiches au poulet fermier (avec du bacon fumé au bois de pommier et du cheddar blanc), des hot-dogs au bœuf avec des frites maison, des pizzas Margherita avec de la mozzarella fraîche, et des hamburgers au bœuf bio.

– À part le premier jour, où il a été un peu susceptible, on s'entend plutôt bien, avais-je remarqué.

– Ce ne sont pas les seuls incidents... un feu s'est déclaré

dans une corbeille à papiers. Personne n'a pu vraiment prouver que c'était Luke, mais... Des bagarres dans la cour, qu'il aurait peut-être déclenchées. En CE1, il a été si méchant avec une gamine en surpoids, à la harceler et à s'attirer le soutien d'autres gamins tout aussi mauvais que lui, que les parents ont décidé de la changer d'école. Luke a été réprimandé, mais vu que c'était resté verbal, aucune réelle sanction n'avait été prise. On aurait dit qu'il cherchait déjà à comprendre comment tirer avantage du système. Il avait appris une chose : qu'il fallait s'en prendre aux plus vulnérables, et de manière à ne pas se faire pénaliser. C'était un leader naturel, principalement parce que les autres enfants avaient peur de lui.

– Honnêtement, ça ne correspond pas au garçon que je connais, l'avais-je interrompu.

Mais Langdon avait continué.

– En CM1, il avait développé une affection malsaine pour son institutrice, une jeune femme mariée qui approchait de la trentaine. Quand il a appris qu'elle était enceinte, il est devenu hostile, verbalement violent. Il l'a traitée de pute et lui a dit qu'il espérait la voir faire une fausse couche. Et il a fini par la faire trébucher alors qu'elle passait dans les rangées pendant un exercice où les élèves devaient travailler individuellement. Il a été expulsé.

– Expulsé ?

– Et oui. Plutôt grave pour un gosse de huit ans. Mais c'est le manque total de remords qui a surtout déstabilisé le directeur. Il a écrit que Luke n'avait pas paru se soucier de ses actes, ni vraiment comprendre ce qu'il avait fait de mal. Il a délibérément fait tomber une femme enceinte ; la plupart des autres élèves l'avaient vu. Quand on lui a demandé s'il aimerait rédiger une lettre d'excuse à sa maîtresse, il a refusé. « C'est à elle de s'excuser », aurait-il déclaré. « Elle avait dit qu'elle m'aimait. »

Un frisson m'avait parcourue. Une fraîcheur avait comme

envahi la pièce, tout à coup.

– Sa mère a décidé de lui faire l'école à domicile, après ça. Elle l'a ensuite inscrit à Fieldcrest. On n'a que son témoignage sur ce qu'il s'est passé ces deux dernières années, qu'elle décrit comme « éprouvantes ». En tout cas, depuis qu'il est arrivé à Fieldcrest, cet automne, ça a été l'exemple même de la bonne conduite. Et, en ce qui concerne l'éducation, il possède un niveau bien supérieur à celui de son âge. Donc elle a au moins eu raison de lui donner des cours à domicile. Ou alors il a une bonne raison de vouloir rester à Fieldcrest.

– Il y a des verrous sur la porte de sa chambre, du côté couloir, lui avais-je confié.

Langdon avait haussé un sourcil.

– Vraiment ?

– Ils étaient peut-être déjà installés quand ils ont emménagé, je n'en sais rien, avais-je toutefois nuancé.

– Et ?

– Il a un gros bleu sur l'épaule. Il prétend être tombé dans les marches.

J'étais réticente. J'aimais vraiment bien Rachel et, en racontant ça, j'étais en train d'envoyer un signal d'alarme.

– Les enfants comme Luke ont tendance à susciter beaucoup de colère chez leurs parents, m'avait expliqué Langdon. Mais, aux dires de tous, c'est une mère attentive et inquiète. Elle s'occupe de son fils et fait son maximum pour un gamin qui, en toute honnêteté, présente tous les signes de troubles de conduite. Tu sais... un enfant psychopathe.

Il avait dû déceler une expression sur mon visage, parce qu'il avait ajouté :

– Mais, bien sûr, ce n'est pas un diagnostic. Juste une conclusion d'après ce que j'ai lu sur lui. Il ne fait pas partie de mes patients.

– Je suis persuadée qu'il s'en sortira.

– Sois quand même prudente avec lui, m'avait conseillé

Langdon.

Il s'était enfoncé dans son siège et avait passé l'une de ses grandes mains dans ses cheveux.

– Assure-toi qu'il ne te mène pas par le bout du nez. Et surtout n'oublie pas qu'il est largement plus intelligent que toi.

– Je vous rappelle que c'était quand même votre idée, lui avais-je reproché.

– C'est vrai...

Il se mit à tousser, comme gêné.

– J'aurais dû réfléchir un peu plus avant de t'encourager.

– Tu as l'air contrariée, a dit Luke.

Il s'est assis à la table et a commencé à manger.

– Non, ça va.

J'aurais dû appeler sa mère et la prévenir que je devais y aller. J'aurais dû retourner au dortoir pour retrouver Ainsley et les parents de Beck. Mais je n'en avais pas envie. Je n'avais pas envie de faire face à ce qui pourrait arriver. Je continuais à espérer que tout ça n'était pas réel.

– J'ai entendu dire que quelqu'un de ta fac était porté disparu. C'est vrai ?

Il avait une expression que je n'ai pas du tout aimée, comme s'il était avide de drame, de remue-ménage. Je me suis efforcée à ne rien laisser paraître. Je lui ai demandé comment il l'avait su.

– Des profs en parlaient dans la salle de repos. J'ai surpris la conversation en sortant des toilettes.

On ne laissait pas les élèves déambuler sans supervision dans les couloirs de Fieldcrest, même pas pour aller aux toilettes, et je doutais que quiconque soit déjà en train de discuter de la disparition de Beck en salle des professeurs. Pas encore, du moins, c'était trop tôt. Je n'en ai rien dit. Comment avait-il pu l'apprendre autrement ?

– Je ne dirais pas vraiment qu'elle a disparu. Elle n'est pas

rentrée au dortoir depuis hier, c'est tout.

– Et pour toi ça ne veut pas dire qu'elle a disparu ?

Le regard qu'il m'a lancé était ouvert et interrogateur. Mais je percevais un petit quelque chose derrière les deux océans noirs qui lui servaient de pupilles.

– Eh bien...

Comment expliquer à un gamin qu'elle pouvait être allée se cuire ou se faire baiser par tout le campus ?

– Elle est peut-être avec un ami.

– Ou en train de faire une blague. Ou de chercher à te faire enrager ?

C'était vraiment étrange de l'entendre déclarer ça, mais j'ai haussé les épaules.

– Possible.

– Mais pourquoi ?

Son visage exprimait à nouveau l'innocence la plus complète. Est-ce qu'il me provoquait ? Ses réparties me restaient en tout cas en travers de la gorge.

– Aucune idée. Notre relation est compliquée.

– Comme la nôtre ?

– La nôtre n'est pas si compliquée que ça, ai-je rétorqué, ce qui m'a valu un froncement de sourcils de sa part. Tu es un enfant. Je suis ta baby-sitter.

– Si tu le dis, a-t-il conclu en haussant les épaules. Et, d'après toi, où ton amie serait partie si elle cherchait à te titiller un peu ?

– À différents endroits. Un peu n'importe où, en fait.

– Mais tu n'y crois pas, a-t-il relevé en mâchant bruyamment sa pomme. Tu as l'air d'avoir franchement peur.

– Changeons de sujet, tu veux.

Une brève expression de délectation a déformé ses traits. Comme s'il avait découvert une faiblesse chez moi et mettait cette information de côté pour un usage futur. Mais Langdon m'avait peut-être simplement rendue paranoïaque.

Parce que c'est ce que font les psychopathes. Ils

décryptent votre langage, vos besoins, vos rêves et vos peurs. Ils apprennent ensuite à s'en servir comme monnaie d'échange pour obtenir ce qu'ils veulent de vous. La plupart des gens les portent inscrits sur leur visage. On reflète tous notre vie intérieure dans ce qu'on choisit de manger, la manière dont on le mange, ce qu'on porte, la façon dont on se tient, les mots qu'on emploie ou pas. On en dit tellement long sur nous, à travers des milliers de petites habitudes... La plupart des gens ne le remarquent même pas, parce qu'ils sont trop occupés à en dire davantage sur eux-mêmes, à écouter la symphonie de leur propre vie intérieure. Le psychopathe, lui, ne possède pas de vie intérieure ; pas d'affection, pas de sentiment, pas de doute, pas de regrets. Il ne dispose que de ses propres désirs et se concentre sur une seule chose : les satisfaire, quels qu'ils soient. Toute son attention se focalise sur le gibier qu'il a choisi, occupé qu'il est à le comprendre, à le tester, à l'exploiter et à planifier ses futures actions. Mais ça ne cadrerait pas avec Luke, n'est-ce pas ? C'était impossible.

– Bon. Et si on commençait notre partie ? a-t-il lancé.

À nouveau ce sourire gentiment taquin.

– Pourquoi pas ?

J'étais contente de changer de sujet. Rachel rentrerait dans une heure. Après, j'allais devoir réintégrer le monde réel et faire face à toute sa laideur.

– Cette chasse, ça sera comme un cours d'histoire, m'a annoncé Luke. Qu'est-ce que tu sais sur les Hollows ?

– Quelques petits trucs...

Je connaissais pas mal de choses sur le patelin endormi et effrayant dans lequel était implantée la fac. Mais je n'avais aucune envie de lui révéler ce que je savais déjà. Je me suis dit que ça me donnerait une longueur d'avance qui pourrait m'être bien utile.

Il a retiré quelque chose de sa poche et l'a posé sur la table en un cliquetis. C'était une vieille clé rouillée, avec un

morceau de fil en laine rouge et une fiche cartonnée bleue au bout.

– Qu'est-ce que c'est ? me suis-je enquis avec un sourire.

J'ai pris la clé et l'ai observée. Elle était chaude, après être restée dans sa poche, et avait une forme de cœur, avec une longue tige. Il m'a observée attentivement alors que je la faisais tourner entre mes doigts.

– Où est-ce que tu l'as eue ?

– Lis, s'est-il contenté de répondre.

J'ai tourné la carte vers la lumière.

Entre ces murs,
Durant un siècle,
Des gens ont appris, prié et été tués.
De nos jours, certains croient qu'une âme torturée à
l'intérieur
est piégée.

Par une nuit d'hiver, quand la lune était pleine,
Un homme brisé a décidé d'en finir.
Il a bu une bouteille de verveine
Et s'est tiré une balle en pleine tête.

Pourquoi ?
Qu'avait-il à cacher ?
Qu'est-ce qui l'a poussé
À se suicider ?
Alors que ses enfants n'ont plus que leurs yeux
pour pleurer ?

J'ai fixé la feuille un moment. C'était l'écriture attentive d'un enfant. Quand j'ai levé les yeux sur Luke, il me fixait avec un étrange sourire, un peu troublant.

– J'écris des vers sans en avoir l'air, a-t-il lancé.

C'est à ce moment-là qu'on a entendu une clé tourner dans la serrure et sa mère est apparue, époussetant son manteau qui était recouvert de flocons. Mon regard est tombé sur ses chaussures, une paire de bottes pratiques mais pas élégantes du tout. Elles ne lui allaient pas. Sans savoir pourquoi, je me suis surprise à les fixer avec attention. J'imagine que, quand il s'agit de bottes pour marcher dans la neige, on privilégie l'aspect fonctionnel à l'élégance, même si on est un amateur de mode. Dehors, la neige tombait maintenant lourdement et le ciel devenait noir. J'ai fourré la feuille et la clé dans ma poche.

– Lana, m'a-t-elle saluée.

Le visage rougi par le froid, elle portait un chapeau en laine rouge qui lui allait très bien.

– J'ai essayé de t'appeler, mais ça sonnait occupé. J'ai fermé plus tôt, parce que j'avais peur que tu sois venue à vélo et je me suis dit que je serais plus rassurée si je te reconduisais en voiture à ton dortoir avant que la tempête ne rende les routes impraticables.

L'agacement transperçait clairement sur le visage de Luke. Elle venait de défaire la toile qu'il tissait.

– Oh, merci, ai-je répondu.

Luke m'a aidée à rentrer le vélo dans leur garage (Rachel n'avait plus assez de place dans le coffre de sa voiture pour l'y mettre), sans que ni lui ni moi ne nous regardions une seule fois. Comme un homme, il me l'a pris des mains et l'a fait rouler le long de l'allée. Alors qu'il le calait contre le mur, j'ai remarqué sur la gauche un vélo d'enfant sur une béquille. Les roues étaient couvertes de boue. Je me suis demandé

quand est-ce qu'il avait le temps d'en faire. J'ai aussi aperçu une bicyclette d'adulte. En effet, je ne voyais pas Rachel laisser Luke aller faire un tour tout seul à vélo.

– Tu veux toujours jouer ?

Je me creusais déjà la cervelle sur ce poème bizarre, me répétant sans cesse les vers dans la tête. Bien sûr que je voulais jouer, bien plus qu'aucun adulte ne devrait raisonnablement en avoir envie. Mais réfléchir à ce poème, ça m'a permis de ne plus penser au reste. C'était une énigme que je pouvais résoudre. Contrairement à ma vie, qui m'apparaissait comme une succession infinie de questions sans réponse. Mais il ne devait surtout pas se rendre compte de mon impatience à découvrir la clé du mystère, ni à quel point je trouvais son poème bizarre, au point de foutre la trouille. Sinon, j'avais comme la sensation qu'il aurait le dessus. Et je ne pouvais pas le laisser prendre l'ascendant sur moi.

– Bien sûr. J'ai pas mal d'autres trucs à faire, aussi, mais j'essaierai de trouver le temps d'y réfléchir.

Je me suis détournée du regard noir qu'il m'a lancé. Il s'attendait à davantage d'enthousiasme de ma part. Je l'ai déçu. Intérieurement, j'ai souri.

On a tous embarqué dans la Range Rover, Luke à l'arrière et moi à l'avant à côté de Rachel. Dans l'habitacle, une très légère odeur de cigarette était dissimulée par un parfum artificiel de cerise. Je l'imaginais très bien fumer en cachette. Elle devait avoir essayé d'arrêter à plusieurs reprises, sans succès. Personne n'était au courant. Elle devait s'en griller une discrètement sur la terrasse une fois Luke endormi, ou dans la voiture, avec toutes les fenêtres ouvertes. Son haleine sentait toujours la menthe, j'en déduisais donc qu'elle devait sucer des bonbons pour camoufler l'odeur. Et elle ne fumait pas assez pour que ça imprègne le tissu de ses vêtements.

– Vous êtes bien silencieux, tous les deux, a-t-elle fait

remarquer après plusieurs minutes de route. Qu'est-ce que vous manigancez ?

Son ton était léger et taquin. Les essuie-glaces balayaient le pare-brise en crissant, écrasant au passage les flocons de neige qui s'y abattaient.

– Lana ne va pas super bien, est intervenu Luke depuis le siège arrière.

– Oh ? s'est étonnée Rachel.

– L'une de ses copines a disparu.

– Oh ! C'est vrai ? s'est-elle exclamée en me lançant un coup d'œil inquiet.

– Pourquoi tu pars toujours du principe que je te baratine ? a relevé Luke d'une voix amère et tranchante.

– Surveille ton langage, a-t-elle lancé tout aussi sèchement.

– Surveille ton langage, a-t-il singé méchamment.

Il était en colère qu'on ait été interrompus, qu'elle soit rentrée plus tôt et ait gâché son petit manège. Je ne savais pas d'où je tenais cette certitude, précisément, mais je savais que c'était la vraie raison de son énervement. Un silence gêné a pris place. Il tapait en rythme contre quelque chose à l'arrière.

– Elle n'est pas revenue de la bibliothèque hier soir, ai-je déclaré en m'adressant à Rachel. Mais ce n'est pas la première fois qu'elle fait le coup.

J'étais pressée de couper court à l'atmosphère pesante qui régnait dans la voiture. Je sentais que ça pouvait s'envenimer rapidement entre eux, et c'était bien la dernière chose à laquelle j'avais envie d'assister aujourd'hui.

– J'espère qu'elle va bien, a déclaré Rachel. Il n'y avait pas eu un autre problème du même genre il y a quelques années de ça ?

– Si. C'était une autre de mes amies. Elle était tombée dans l'escalier et elle a été portée disparue pendant quelques jours avant que...

Rachel m'a jeté un coup d'œil et je me suis tout de suite interrompue. Ce n'était pas le genre de chose dont on parlait devant un gamin comme Luke. Mais je n'aurais jamais mis le sujet sur le tapis s'ils ne m'y avaient pas incitée...

– Avant que quoi ? a relevé Luke, penché aussi près de nous que le lui permettait sa ceinture.

– Avant qu'on ne la retrouve.

– Elle était morte, c'est ça ?

À la lumière des lampadaires, j'aurais juré l'avoir aperçu sourire. Mais quand je me suis tournée sur mon siège pour le regarder, il était pâle et avait l'air triste. Je n'ai rien répondu.

– Je suis désolée, c'est horrible, a commenté Rachel en secouant tristement la tête.

– C'est quand même une étrange coïncidence, non ? Statistiquement parlant, je veux dire. D'avoir deux amies portées disparues, comme ça. Et à ton âge, en plus... a souligné Luke.

– Luke, ce n'est pas une chose à dire, voyons, l'a réprimandé Rachel.

– Je ne sais pas, peut-être, ai-je répondu sèchement.

Il a émis une sorte de rire moqueur. Mais quand je me suis retournée pour le regarder, il se contentait de fixer devant lui, les yeux vides. Quel gamin bizarre !

J'ai été soulagée de distinguer le dortoir devant nous. Mais ça n'a duré qu'une minute. Deux voitures de police et un SUV avec des plaques de Pennsylvanie (l'État dont Beck était originaire) étaient garés au pied du bâtiment.

– Oh, non... a laissé échapper Rachel.

– Merci de m'avoir raccompagnée.

À ce stade, je n'entendais plus que le sang qui affluait à mes oreilles et mon pouls qui battait bruyamment dans mon cou. J'ai tenté de me rappeler ce que m'avait conseillé le docteur : ordonner mes pensées. Mais, là, j'avais l'impression de m'être transformée en un filet d'eau qui s'écoulait dans une canalisation, en tourbillonnant, aspiré par le vide.

– À demain ! a crié Luke depuis la vitre baissée à l'arrière de la voiture alors qu'ils repartaient. Et n'oublie pas notre jeu !

Discrètement, je lui ai fait un signe d'au revoir de la main et me suis dirigée vers le bâtiment.

CHAPITRE NEUF

L'inspecteur Ferrigno et moi étions assis à la table de bistrot de la petite cuisine commune du dortoir. Ainsley, accompagnée de Lynne et de Frank (les parents de Beck), se trouvaient dans le salon, occupés à téléphoner à toutes les personnes que Beck connaissait.

L'atmosphère dégageait un sentiment d'urgence, mais on ne ressentait pas encore tout à fait la terreur de la disparition d'une jeune fille, sûrement parce que Beck avait déjà fugué trois fois par le passé.

Adolescente, elle avait fugué à seize ans parce qu'elle voulait visiter Cuba et découvrir sa scène artistique, en plein essor à l'époque. Aidée de son ancien beau-père, elle avait acheté un billet pour Toronto et, de là, avait pris un avion pour la Havane, où elle avait été arrêtée à l'aéroport et ramenée à ses parents. (Son beau-père s'était vite rendu compte qu'il avait merdé et s'était empressé de cracher le morceau.)

Je suis le fruit du malheur de mes parents, prétendait-elle souvent. Ses parents avaient divorcé quand elle avait onze ans, s'étaient remariés chacun de leur côté avant de divorcer pour convoler tous les deux en secondes noces quand Beck avait quinze ans. Aujourd'hui, ses parents s'apprêtaient donc à divorcer pour la seconde fois. C'était le genre de personnes à qualifier leur amour « d'orageux » pour se rendre plus cool, alors qu'en fait, leur relation était toxique. Ils décrivaient leurs disputes violentes et leurs réconciliations passionnées comme « romantiques ». Je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemble un vrai mariage, m'avait confié Beck, une fois. Est-ce que tu imagines le mal qu'ils se sont fait, à eux, mais

aussi à toutes les personnes suffisamment malchanceuses pour faire partie de leur entourage ? Ils me donnent envie de gerber. Je comprenais. Elle le savait, puisque je lui avais raconté quelques trucs sur mes parents, sans toutefois tout lui dire. Notre horreur commune des mariages ratés de nos parents a même été à l'origine de notre amitié.

Elle avait brièvement disparu durant l'été qui avait suivi la fin de notre première année de fac, parce qu'elle ne désirait plus vivre avec ses parents. Elle avait parcouru le pays en auto-stop, en envoyant quelques e-mails sur son chemin, juste histoire de faire savoir à tout le monde qu'elle n'était pas morte. Elle s'était retrouvée à court d'argent à Albuquerque et m'avait demandé de lui faire un virement de sept cents dollars pour pouvoir rentrer au campus, ce que j'avais fait. Elle m'avait remboursée (même si je lui avais dit qu'elle n'y était pas obligée) à coups de billets de vingt et de cinquante dollars dès qu'elle avait des espèces en trop. Je l'adorais pour ce côté complètement fou et irresponsable, mais en même temps profondément loyal. C'était une qualité rare.

– Le bibliothécaire nous a dit que vous vous disputiez toutes les deux, a déclaré l'inspecteur Ferrigno.

– Peut-être, oui, mais ce n'était rien d'important.

– Suffisamment quand même pour que vous sortiez comme une folle de la salle.

– Je ne suis pas sortie comme une folle, ai-je nuancé. Je ne me sentais pas bien, et je ne me suis pas montrée très patiente avec elle. Je n'avais pas envie de discuter de ce dont elle voulait qu'on parle.

– Et qui concernait ?

Il n'avait pas son calepin. Il faisait genre « on est cool, on discute tranquille entre potes », mais, de toute évidence, il avait arpenté le campus pour questionner du monde.

– Pour commencer, elle m'en a fait voir de toutes les couleurs à cause de mon nouveau job. Je garde un enfant

qui a des problèmes de comportement. Elle pense que c'est stupide.

Si tu veux baby-sitter de la mauvaise graine, vas-y, je ne te retiens pas ! Je me suis demandée ce qu'elle dirait du poème de Luke. Ça l'aurait fascinée, j'en suis sûre, et elle se serait plongée à fond dans cette chasse au trésor. J'étais pressée de tout lui raconter. Mais c'était impossible... j'ai senti mon cœur se serrer. On ne partagerait plus ce genre de choses. J'étais toute seule, maintenant.

– Quoi d'autre ?

– Pardon ?

– Vous avez dit « pour commencer », comme s'il y avait d'autres sujets que vous ne vouliez pas aborder avec elle.

– Oh...

J'ai retiré un fil qui pendouillait de ma manche pour lui montrer que ce sujet-là ne m'affectait pas.

– Elle croit que j'ai le béguin pour mon conseiller d'éducation et elle aime bien m'embêter là-dessus. Mais je n'étais pas d'humeur.

J'entendais la voix de Lynne dans le salon, qui parlait par intermittence. À qui ? me suis-je demandé. Qu'est-ce qu'elle allait apprendre des diverses personnes qui figuraient dans le répertoire de Beck ? Pas que des choses agréables...

– Vous avez vraiment le béguin pour lui ? s'est enquis l'inspecteur avec un sourire dans la voix, l'air gentiment taquin.

Je me suis rendu compte que mes épaules étaient crispées. Je les ai brusquement relâchées.

– Non. Bien sûr que non. Il est beaucoup plus vieux que moi. Et c'est mon prof, en plus.

Il a remué sur sa chaise, qui a grincé sous le poids. Les meubles venaient d'Ikéo et ne valaient pas grand-chose ; c'était ceux qu'on devait assembler avec cet horrible petit outil en métal en forme de L (d'ailleurs, est-ce que ça portait un nom précis, ce machin ?).

– Ce n'est pas comme si ça n'arrivait jamais, a-t-il affirmé en me lançant un sourire compréhensif. Vous êtes deux adultes consentants.

– Ce n'est ni convenable ni éthique.

Est-ce que j'étais vraiment aussi prude que ça ? Beck me reprochait toujours d'être trop tendue, trop coincée. Détends-toi. Lâche-toi, un peu.

– Comment il s'appelle ?

– Professeur Langdon Hewes.

Il a acquiescé, comme si le nom lui disait quelque chose. Il est resté silencieux, peut-être pour essayer de remettre un visage dessus. Il cherchait à recouper toutes les informations : deux filles avaient disparu en l'espace de deux ans. On avait conclu à un accident pour la mort d'Elizabeth, mais personne n'avait réellement été satisfait du verdict. Trop de questions restaient sans réponse. Ses parents étaient revenus deux fois en ville pour essayer de faire rouvrir le dossier. Jusque-là, ça n'avait pas marché.

– Pourquoi vous ne m'avez pas dit plus tôt que vous vous étiez disputées ?

– Aucune idée... ai-je soupiré en posant une main sur le front.

Je pouvais la jouer de différentes façons. Mais pour laquelle opter ?

– Ça ne m'avait pas paru important, ai-je fini par décider.

Il a fait craquer son cou pour évacuer la tension et s'est penché vers moi.

– Mais si elle était en colère contre vous, ça pourrait être une des raisons pour lesquelles elle n'est pas rentrée.

Il avait l'air détaché et raisonnable, comme s'il cherchait pourquoi Beck pourrait nous faire ce coup-là.

– Peut-être... Honnêtement, vous savez, ça n'a pas été aussi houleux que ça.

Et c'était vrai. Pour nous, ça ne l'avait pas été.

La troisième fois où elle avait disparu, ça avait été après

notre baiser à la fête de la fraternité. Elle n'était revenue que trois jours après qu'on ait récupéré de nos gueules de bois. Elle avait rencontré un mec en ville quelques jours avant la fête et elle n'arrêtait pas de parler de lui à tue-tête, de cette façon provocante qu'elle avait parfois – comme si elle essayait de susciter une réaction de ma part. C'était un ouvrier du bâtiment, je crois, et il adorait les rave-parties. Il est con comme un balai, m'avait-elle dit. Mais même les balais ont leur utilité.

Elle avait mis un point d'honneur à dire à qui voulait l'entendre qu'elle avait rendez-vous avec lui pour prendre un café le lendemain, et elle avait fini par passer les trois jours suivants chez lui, envoyant balader les cours et ne répondant pas aux appels qu'on lui passait. Ses parents étaient venus au campus cette fois-là aussi. Comme on ne lui prêtait pas suffisamment attention, elle me régalaient encore de ses exploits sexuels de cette petite virée ; c'était soi-disant les meilleures parties de jambes en l'air qu'elle avait jamais connues. Ce qui, venant d'une nana de dix-neuf ans, me paraissait complètement ridicule.

J'imagine qu'elle tentait de me rendre jalouse en me parlant de ses aventures. C'était encore une gamine, qui cherchait toujours à être le centre d'attention, quitte à faire des scènes, simplement pour se divertir un peu. En tout cas, elle n'avait plus jamais entendu parler de ce mec par la suite.

– Quelqu'un a déclaré que vous étiez en pleurs.

L'inspecteur soutenait mon regard. Je voyais bien qu'il n'était pas convaincu que je lui disais la vérité.

– C'est faux, ai-je répondu avec un petit rire.

– Après être sortie de la bibliothèque, où êtes-vous allée ?

– Je suis revenue ici.

– Vous êtes partie de la bibliothèque à vingt heures, selon les témoins, et vous êtes arrivée ici vers vingt-et-une heures trente alors que le bâtiment se trouve à peine à dix minutes de marche de là ?

Je n'ai pas réagi tout de suite. N'en révèle pas trop. Parle le moins possible, m'avait conseillé mon père.

– J'ai été faire un tour.

– Mais vous n'étiez pas dans votre assiette.

– Je me suis dit qu'un peu d'air frais me ferait du bien.

– Des témoins déclarent l'avoir vue partir quelques minutes après vous.

« Des témoins déclarent ceci, des témoins déclarent cela... ». Si on m'avait donné une pièce à chaque fois que j'avais entendu cette phrase, je serais riche comme Crésus. Les gens étaient toujours impatients de déblatérer sur leur voisin. Mais les témoignages oculaires se révélaient peu fiables, la plupart du temps. Le cerveau humain ne retient les événements qu'à travers le filtre de son propre système de référence. On s'évertue à faire correspondre les informations qu'on reçoit à des schémas, à des éléments de notre connaissance sur le monde qui coïncident avec des situations, des individus et des idées que l'on rencontre fréquemment. En d'autres termes, on voit souvent les choses comme on s'attend à les voir ou comme on veut les voir, et pas toujours comme elles sont vraiment.

– Donc vous n'avez pas recroisé Rebecca ce soir-là ? a-t-il demandé en remarquant mon silence.

– Non. J'ai été marcher un peu, sûrement plus longtemps que ce que je croyais. Et ensuite je suis rentrée directement dans ma chambre.

– Pourtant, elle aurait pu vous rattraper sur l'allée qui part de la bibliothèque.

– Oui mais non, ai-je affirmé.

Ne te mets pas sur la défensive. Ne les laisse pas t'atteindre.

– D'accord.

Il a acquiescé, comme si tout était réglé, puis il a esquissé un geste qui laissait croire qu'il allait se lever, mais il a semblé se raviser au dernier moment.

– Si ce n'est pas trop indiscret, a-t-il commencé, quelle relation vous entretenez avec Rebecca ? Ou « Beck », comme vous la surnommez ?

– On est amies. Et camarades de dortoir. De bonnes amies.

– Et rien de plus ? a-t-il murmuré.

Intérieurement, je me suis mise à trembler, choquée et furieuse. Un tremblement qui a débuté au plus profond de moi et qui s'est propagé dans l'ensemble de mon corps. J'en suis restée sans voix. J'ai jeté un coup d'œil dans le salon. Est-ce que quelqu'un avait surpris cette dernière phrase ?

– Non, ai-je soufflé.

J'avais envie de lui hurler : Qui vous a dit ça ? Qui insinuerait quelque chose comme ça ? Ainsley ?

Il a remarqué que sa question m'avait perturbée et a levé les deux mains en signe d'apaisement.

– D'accord, je suis désolé. Je me dois de vous poser toutes ces questions, mademoiselle Granger. C'est mon boulot de considérer toutes les éventualités.

Sans rien répondre, j'ai baissé les yeux sur la table qui nous séparait. Il a glissé sa carte de mon côté.

– Appelez-moi si vous souvenez de quoi que ce soit, même si ça vous paraît peu important.

– D'accord, je n'hésiterai pas, suis-je parvenue à articuler.

Quand j'ai levé le regard sur lui, j'avais plaqué un sourire poli sur mon visage. Il s'est levé et j'ai senti une vague de soulagement en me rendant compte que la conversation était terminée. Mais il s'est immobilisé avant de franchir la porte.

– J'ai parcouru une nouvelle fois les dossiers d'une ancienne affaire... celle d'Elizabeth Barnett.

– Elle est tombée dans un escalier. C'était un accident.

– Exact, oui, on a conclu à un accident. Aucune preuve de crime et, en plus, elle avait beaucoup bu durant la soirée.

J'ai acquiescé et j'ai senti ma gorge se nouer en me souvenant de cette période terrible, des recherches, de

l'attente... Pourquoi est-ce que ça recommençait ?

– Vous étiez avec Elizabeth le soir de sa disparition, non ? Vous et Rebecca ?

Qu'est-ce qu'il insinuait ?

– On était à une fête. Il y avait beaucoup de monde. La moitié de la fac, quasiment, ai-je rétorqué.

– Mais vous vous y êtes rendues toutes les trois ensemble, à cette fête, c'est exact ?

– Oui, c'est exact.

On y avait toutes été ensemble, mais Elizabeth avait prévu d'y retrouver son petit ami. On avait mis des heures à se préparer. On avait déjà bu avant de partir, tout en essayant différentes tenues. Elles m'avaient pris la tête parce que je m'étais changée dans la salle de bains ; je n'avais pas envie de défiler en sous-vêtements devant leurs yeux, contrairement à elles. Mais c'était quand même resté bon enfant. Et on était davantage concentrées sur Elizabeth, qui pensait que ça allait être sa première fois avec Gregg. Elle était allée faire les boutiques pour l'occasion et nous avait montré la culotte en dentelle noire et rose et le soutien-gorge assorti qu'elle avait achetés. Elle avait un corps parfait ; on aurait dit qu'il avait été moulé dans du plastique. Je me suis surprise à observer la rondeur de ses hanches, sa poitrine généreuse et son charmant nombril.

– Tu es parfaite, avait fait remarquer Beck. Et je te dis ça en toute honnêteté.

Elizabeth avait eu un petit rire et avait remis ses fringues.

– Mais oui, bien sûr.

C'était le genre de fille à ne pas se rendre compte de sa beauté. Ce qui ajoutait encore à son charme. On était ensuite parties toutes les trois ensemble, pressées et contentes, prêtes à passer un bon moment. À peine la porte passée, on avait vu Gregg qui attendait, l'air fou amoureux. Je me rappelle encore l'étreinte qu'il lui avait donnée, et l'expression du visage d'Elizabeth, qui l'avait regardé avec un grand

sourire, les yeux brillants. L'amour, c'est une promesse déjà brisée. De qui venait cette citation, déjà... ?

Le reste de la soirée, en revanche, ne me revenait plus très clairement. On avait tous trop bu. Surtout moi. Quand je buvais, j'atteignais un stade jubilatoire d'engourdissement, dû au mélange avec les médicaments que je prenais. Je n'étais bien sûr pas censée boire de l'alcool, mais ça ne m'empêchait pas de le faire. Quand je me réveille après des soirées de ce genre, en général, la seule chose dont je me souviens, c'est un mix de musique, de voix, de lumière, et une étrange mosaïque des personnes que j'y ai croisées. Ça s'applique aussi à cette soirée-là. Je rêve souvent d'Elizabeth en train de pleurer, mais je ne sais pas si ça s'est réellement passé. Parfois, je me revois me mettre en colère contre elle, mais je ne sais plus pourquoi.

– Une dispute a éclaté, cette nuit-là aussi, a soulevé l'inspecteur.

– Avec son petit ami. C'est avec lui qu'elle s'est disputée, ai-je insisté.

J'ai repensé à Gregg. Il n'avait plus jamais été pareil depuis la disparition d'Elizabeth. Même aujourd'hui, il était plus maigre et respirait beaucoup moins la joie de vivre qu'auparavant. Quand la tragédie nous touche, elle estompe les couleurs, elle ôte l'éclat. On sait tous, bien sûr, que le monde tend à la destruction, que tout dépérit et s'effondre. Mais on s'imagine toujours qu'on a largement le temps avant que ça arrive. Quand quelqu'un qu'on aime vient soudainement à mourir, de la façon la plus tragique qui soit, on aperçoit alors la courbure de la terre. On a toujours su qu'elle était ronde, cette sphère sous contrôle qui flotte dans l'espace. Mais quand on voit l'un de ses contours se dessiner à l'horizon, ça change vos perspectives sur tout le reste.

Je n'ai pas pipé mot et j'ai attendu que l'inspecteur reprenne la parole. Mais il est resté un instant dans l'embrasement de la porte puis est sorti. Il avait voulu faire

passer un message, mais je n'ai pas compris lequel. Je l'ai entendu discuter avec Lynne et Frank. Je suis restée assise là, en tremblant, jusqu'à ce qu'Ainsley entre.

Elle avait de gros cernes sous les yeux et les cheveux décoiffés. Elle s'est installée à la place de l'inspecteur et a tendu la main pour prendre la mienne, qui semblait moche et trop grande à côté de la sienne.

– Je ne tiendrai pas le coup si je dois retraverser tout ça. Je préfère rentrer chez moi, m'a-t-elle annoncé. Mes parents viennent me chercher demain.

– Non...

Je n'avais pas envie de me retrouver seule ici, sans toutes les deux.

– Ça va aller. Tu vas voir, elle va revenir, ai-je ajouté.

– Je n'arrive pas à dormir.

Elle a posé le front sur nos mains entrelacées et s'est mise à pleurer. C'était la plus sensible de nous trois. Elle angoissait pendant les examens, devenait nerveuse quand elle absorbait trop de caféine et pleurait devant les films tristes. Ainsley était une âme délicate, gentille et facilement troublée. Cette fois, je me suis levée pour la prendre dans mes bras. On a atterri par terre, la chaise raclant le sol. J'entendais le murmure de plusieurs voix dans le salon.

– Ça va aller, tu verras, lui ai-je chuchoté.

Restée silencieuse l'espace d'un instant, elle s'est ensuite relevée, a passé les mains dans ses cheveux et s'est essuyée les yeux. J'ai décroché une feuille d'essuie-tout sur le rouleau et la lui ai tendue ; elle s'est mouchée. Les joues empourprées et les yeux rouges, elle s'est approchée de moi.

– Je ne leur ai pas dit la véritable heure à laquelle tu es rentrée, m'a-t-elle soufflé à l'oreille. Mais où diable est-ce que tu étais passée pour rentrer aussi tard ?

Je ne pouvais pas le lui dire. Ni à elle ni à personne.

CHAPITRE DIX

Cher journal,

C'est un garçon petit. Anormalement petit. Mais je l'aime. Vraiment. Il est aussi pâle et beau qu'une poupée, avec ses cheveux et ses yeux noirs. Il est calme, austère, observateur. Il ne se blottit jamais vraiment contre nous et je ne l'ai toujours pas entendu rire. Mais ça n'empêche qu'il m'appartient et que je lui appartiens. On est rarement séparés l'un de l'autre ; il ne supporte pas d'être loin de moi. En dehors de mon mari et de ma mère, aucune baby-sitter du coin n'accepte de le garder. Il pique des crises et pleure de façon inconsolable jusqu'à mon retour ; moment à partir duquel il redevient silencieux. Sans pour autant l'avoir décidé, mon univers tout entier ne tournait plus qu'autour de lui, dorénavant.

Après ces premiers mois difficiles, le chemin tortueux de la maternité précoce se faisait un peu plus paisible. On se normalisait. Enfin, du moins, on s'adaptait à la nouvelle normalité de nos vies. Ma mère avait décidé de louer son pavillon pour prendre un appartement près de nous. On s'était aperçus dès le départ que je ne pourrais pas m'en occuper toute seule. Avec ma dépression post-partum et notre fils diagnostiqué comme un enfant « très exigeant », tout le monde s'est inquiété pour nous. Beaucoup d'histoires effrayantes avaient défrayé la chronique cette année : des femmes qui craquaient et qui se jetaient dans un lac au volant de leur voiture ou qui noyaient leurs gamins les uns après les autres dans la baignoire. Est-ce qu'ils me voyaient comme l'une de ces femmes ? Je n'en ai aucune idée. Mais,

en tout cas, durant cette première année, je ne m'étais retrouvée que rarement sans le soutien de quelqu'un.

C'est pour ma mère que je culpabilise le plus : elle avait une charmante petite vie, au bord de la mer, et elle avait tout abandonné pour nous.

– Je suis désolée qu'on te fasse subir ça, me suis-je excusée à la suite d'un après-midi particulièrement éprouvant avec le bébé.

On s'était toutes les deux effondrées sur le canapé après avoir enfin réussi à le mettre au lit.

Elle a posé sa main sur la mienne.

– Ne sois pas bête. Une mère ne cesse pas d'être une mère parce que ses enfants ont grandi.

– Mais tu étais tellement heureuse... Enfin ! me suis-je écriée en me remémorant les journées qu'elle passait au court de tennis, à son club de lecture et ses après-midi de farniente à la plage.

Elle a secoué la tête, ses cheveux blonds suivant le mouvement.

– Une mère ne peut jamais être heureuse si son enfant ne l'est pas aussi, m'a-t-elle confié. C'est comme ça.

C'était la première fois qu'elle m'était parue âgée.

Au fur et à mesure que le bébé grandissait, je laissais la dépression derrière moi et les choses se sont simplifiées. Est-ce que la maternité, c'était ce à quoi je m'attendais ? Non. Est-ce que c'était le genre d'enfant que je m'imaginais avoir ; gras et heureux, à gazouiller et à se blottir contre moi tout le temps ? Non. Mais c'est la vie. En tant que parents, on doit accepter le fait que nos enfants soient ce qu'ils sont. On ne peut pas les modeler comme on veut, ni être déçus simplement parce qu'ils ne répondent pas à nos espérances, bien souvent artificielles. C'est ce que me baratine ma psy, en tout cas. Tous les enfants ne sont pas démonstratifs, m'a-t-elle dit. C'est dur de l'accepter, mais il le faut.

Ma mère vit maintenant avec nous, dans le nord, dès la fin

du printemps et jusqu'à la fin de l'été, puis repart en Floride l'hiver, près de ma sœur (qui, bien évidemment, n'a jamais besoin d'aide parce qu'elle est absolument parfaite). J'essaie de lui cacher le fait qu'à chaque fois qu'elle nous quitte, je compte les jours jusqu'à son retour. Sans elle, on est confinés à la maison.

Quand elle est là, mon mari et moi nous éclipsons pour des soirées en amoureux. On se promène et on se permet des dîners romantiques, où on s'interdit toute mention du bébé. Parfois, on se contente de faire une partie de tennis ou d'aller à la salle de sport ensemble. Et, durant ces quelques heures volées, on se souvient à quel point on s'aime et à quel point on est complices. Quand ma mère n'est pas là, on s'organise des soirées à la maison. On allume un feu de cheminée et on ouvre une bouteille de vin. Mais on s'oblige à parler tout doucement, de peur de le réveiller. J'ai l'impression que si on s'amuse un peu trop tous les deux, il se réveille en hurlant. Et alors, je dois passer des heures dans sa chambre, à le bercer en marchant jusqu'à ce qu'il se rendorme.

Je suis consciente que c'est de ma faute. Il est traumatisé par ses premiers mois de vie, par le fait que j'ai mis autant de temps à lui montrer mon amour, à tisser un lien avec lui. Et je suis persuadée (même si mon mari n'est pas d'accord et pense que je me montre trop dramatique) que ça a eu un impact tel sur lui que je ne pourrais peut-être jamais me rattraper. Quand je songe à la violence de son entrée dans notre monde, une épreuve qui a failli nous tuer tous les deux (les médicaments, l'opération effectuée en urgence), ça nous a amochés. Mais je ferai mon possible pour réparer ce qui a été abîmé ; je passerai ma vie à tenter de devenir une meilleure mère que je ne l'ai été pendant les premiers mois de sa vie.

Mon mari désire un autre enfant. Il dit qu'il est temps. C'est ce que tout le monde dit, d'ailleurs, nos amis, nos relations,

et même les caissières de l'épicerie. « Et le deuxième, c'est pour quand ? Il ne faut pas trop tarder ! » On dirait une conspiration, comme si tous ceux qui avaient eu plusieurs gosses s'étaient fait implanter une puce dans le cerveau et que, dès qu'une mère qui avait un enfant unique s'approchait, elle leur transmettait un message préprogrammé : Ne laisse pas trop d'écart avec le deuxième, sinon ils ne s'entendront jamais. Et, à tous les coups, je leur lance un sourire timide en répondant : « On s'y attèle ! ».

Ce qui est faux. Enfin, en tout cas, pour ma part. Je prends la pilule et compte bien continuer jusqu'à ma ménopause. Parce que je ne pourrais pas m'occuper de deux enfants. Notre fils exige tout l'amour que j'ai à donner, je le sais. Il n'y a pas de place en moi pour qui que ce soit d'autre.

Je mens à mon mari. Il ne sait pas que je continue à prendre la pilule. Il croit que je calcule mes ovulations et qu'on espère tous les deux avoir bientôt un autre bébé. C'est agréable, en fin de compte, cette idée qu'on est presque des gens normaux, excités et heureux d'avoir la possibilité de donner la vie à une autre personne. Que, quand on fait l'amour, on espère que l'acte n'est pas seulement celui du plaisir, mais aussi celui de la procréation. J'en ressens presque la différence.

Mais la perspective d'un deuxième enfant m'emplit de crainte. À chaque fois que j'aperçois cette tache rouge sang dans ma culotte, j'ai la sensation que c'est le plus beau jour du mois. C'est affreux, non ? Tout le monde déteste les femmes qui ne souhaitent pas donner naissance à un deuxième enfant, comme si, d'une certaine façon, elles cherchaient à se dérober de leur impératif biologique. J'aime mon fils, plus que ma propre vie. Mais j'aime encore plus l'enfant que je ne porterai pas. J'aime cet enfant beaucoup trop pour l'intégrer à cette famille dont les gènes sont empoisonnés.

Je garde ça pour moi, bien sûr. Si ma mère l'a remarqué, elle ne m'en a pas touché un mot. Mon mari, bien qu'épuisé par les exigences incessantes de notre fils, semble le considérer comme le soleil de notre univers. Même si le bébé ne sourit pas, ne se blottit pas contre nous et ne sait dire que quelques mots (« non », « maman », « lapin » et « encore »), mon mari nous sort des excuses déjà toutes trouvées. Ce sera le genre d'homme fort et taciturne, lance-t-il d'un ton malicieux. Ou bien : Tout le monde n'aime pas se blottir contre les autres, tu sais, chérie. Ou encore : C'est un vieil homme sage dans un corps d'enfant, c'est pour ça qu'il est aussi sérieux.

Il ne veut pas l'admettre, et je comprends. Je suis dans la même situation. Donc, moi aussi, je fais comme si tout allait bien. Seul le pédiatre exprime son inquiétude. Est-ce qu'il est toujours aussi attentif ? Il vous sourit souvent ? S'il ne prononce pas davantage de mots lors de sa prochaine visite, il faudra qu'on s'adresse à un spécialiste. Je me contente d'acquiescer en disant qu'on y prendra garde.

– Alors... est-ce que vous envisagez d'en faire un deuxième ? nous demande-t-il toujours à la fin de la consultation.

Avant la naissance de mon fils, j'étais toujours partie du principe que l'amour suffisait à surmonter n'importe quel obstacle. Que l'instinct maternel surpassait la nature. Mais, aujourd'hui, je sais la vérité. Quand je regarde mon fils, je vois mon père. Mon père, qui avait été condamné à la peine de mort pour le meurtre de cinq adolescentes. Ça fait bien longtemps maintenant qu'il est mort. Il ne vit plus que dans mes cauchemars, et dans les yeux de mon fils.

CHAPITRE ONZE

– Eh ! Attends !

La voix de Beck a résonné dans le silence de la nuit tombante. J'ai continué ma route, tête baissée.

– Oh, allez ! Arrête un peu tes conneries ! s'est-elle exclamée.

Campant sur mes positions, je me suis mise à marcher de plus en plus vite. J'avais mes écouteurs vissés sur les oreilles, donc je pouvais très bien faire semblant de ne pas l'avoir entendue, de ne pas m'être rendue compte qu'elle me suivait.

Je me trouvais sur le chemin qui menait à l'extérieur du campus, à l'orée des bois des Hollows, où la fac avait créé et entretenu des sentiers, même si les terres appartenaient à l'État. Trois grandes boucles, s'étendant respectivement sur trois, six et treize kilomètres, serpentaient à travers la forêt, longeaient les rives de la rivière Noire et montaient sur la colline la plus élevée des Hollows, « l'œil de l'oiseau », qui offrait un panorama pittoresque sur son dénivelé abrupt et sur la rivière à ses pieds.

De là, on avait une vue panoramique de la ville des Hollows et les contreforts du massif des Adirondacks. J'y avais observé de magnifiques couchers de soleil et de grands rapaces, mais aussi un incendie qui avait fait rage dans un entrepôt aux abords de la ville. J'y avais fumé de la dope avec Beck. Mais, en général, je m'y rendais seule, principalement quand le monde m'oppressait et que le poids de tous mes secrets m'étouffait.

C'était un endroit où je pouvais tout simplement être moi-même, sans que des regards soient braqués sur moi. Et c'est

là que je me dirigeais, même s'il faisait nuit et froid. C'était là que j'avais envie... non, même pas... que j'avais besoin d'aller. Je me suis dit que Beck ne me suivrait jamais jusque là-bas. Je me suis trompée.

Une fois l'inspecteur parti, et Lynne et Frank retournés à leur hôtel, j'étais plus que reconnaissante à Luke de m'occuper l'esprit avec son poème. Autrement, je me serais retrouvée allongée dans mon lit, à admirer la lune par la fenêtre et à ruminer les divers endroits où Beck pourrait se trouver – et qui étaient tous plus effrayants les uns que les autres. Le docteur m'avait prévenue qu'il ne me fallait pas trop de temps libre, parce que c'était dans ces moments-là que mes pensées pessimistes prenaient le temps de se développer et de m'envelopper, à l'image d'une plante grimpante étouffante.

Donc j'ai retiré la clé et la fiche cartonnée de la poche de ma veste et j'ai relu le poème tout en tenant la clé dans ma main. Je me suis surprise à espérer un vrai défi, qui accaparerait mon esprit en ébullition. Mais je n'ai pas mis très longtemps à déchiffrer le poème. Après tout, génie fou ou non, ça restait un gamin de onze ans qui, s'il le pouvait, passerait ses journées affalé dans son canapé à jouer aux jeux vidéo. Est-ce qu'il aurait vraiment pu se montrer particulièrement créatif ?

J'ai allumé mon ordinateur portable et j'ai rentré les mots suivants dans la barre de recherches : suicide Hollows New York. Le premier site de la liste était celui de l'association de préservation des lieux et de l'histoire de la ville.

Je savais déjà qu'il y avait plein de coins soi-disant hantés aux Hollows. Tellement, même, que l'association proposait des « excursions hantées » durant les semaines qui précédaient Halloween pour lever des fonds afin de préserver certains des plus vieux bâtiments de la ville. Et les gens venaient de partout, juste pour avoir un peu la trouille.

Pendant des semaines, de petits bus blancs les baladaient dans toute la ville. Ils organisaient des visites à pied, en Segway ou encore réservées aux tout petits, et qui finissaient toutes par un verre de cidre chaud et des muffins au potiron servis dans le vieux moulin. Ils planifiaient même une halte à notre campus. (Naturellement, les mecs des fraternités n'attendaient que ça toute l'année.) Autrefois, notre fac avait été un couvent, et nos dortoirs les cellules dans lesquelles les religieuses vivaient.

Au début des années 1900, l'une des jeunes novices avait réussi à tomber enceinte. Elle était parvenue à dissimuler sa grossesse mais mourut en accouchant. Le bébé avait été proposé à l'adoption. Les occupants du dortoir Marianna clamaient depuis des décennies qu'ils la voyaient déambuler dans les couloirs à la recherche de son enfant perdu. C'est la dernière étape de l'excursion. Alors que le guide raconte scrupuleusement cette triste histoire, les mecs de la fraternité Delta Phi se manifestent alors, drapés de blanc et dégageant une forte odeur de bière, pour errer autour des touristes en gémissant. Ça déclenche toujours un fou rire parmi les vacanciers qui ont bien conscience de l'absurdité de la situation, mais qui s'amuse bien malgré tout.

J'ai parcouru le site et me suis attardée sur la liste des lieux hantés – accompagnée d'un album photos, d'une musique flippante et d'une histoire bien écrite décrivant chaque endroit. Ça m'a pris à peine cinq minutes pour découvrir le lieu dont Luke parlait dans son poème pourri.

Entre ces murs,
Durant un siècle,
Des gens ont appris, prié et été tués.
De nos jours, certains croient qu'une âme torturée à
l'intérieur
est piégée

C'était un petit bâtiment en ruines, construit en 1901, dans le vieux cimetière installé juste à côté du lycée. Il avait eu plusieurs utilisations : d'abord comme l'une des premières écoles des Hollows, puis comme une église épiscopale avant, enfin, de devenir le bureau du gardien du cimetière et un débarras pour son matériel.

Au cours de l'épidémie de grippe, en 1918, on l'avait transformé en hôpital improvisé et cinq personnes y étaient décédées. Le site donnait une description colorée de ces cinq fantômes, à savoir un homme, une femme et trois enfants. Ils errent la nuit : les enfants s'amuse joyeusement entre les stèles, la femme déambule parmi les arbres, comme à la recherche éternelle de quelque chose, et l'homme se tient immobile, comme cloué sur place, toujours à côté de la même tombe.

Mais il n'y avait qu'une phrase, très brève, concernant le gardien qui, en 1995, comme Luke l'avait si élégamment formulé, avait descendu une bouteille de verveine avant de se tirer une balle. La ville n'avait jamais trouvé de gardien pour le remplacer et, maintenant, c'étaient les membres de l'association qui entretenaient bénévolement le cimetière.

Derrière tout ce foin créé autour des lieux hantés, l'association visait bien évidemment à les rendre suffisamment effrayants pour attirer les foules, mais pas non plus au point de les rebuter. C'est pour ça que la mention de ce suicide relativement récent était brève et minimisée. Comme si les seuls fantômes autorisés à errer aux Hollows étaient les anciens esprits, des ombres inoffensives qui avaient passé l'arme à gauche des centaines d'années auparavant. En réalité, ce n'était que des jeux de lumière complètement inoffensifs, le vent qui agitait les branches, et l'idée que, peut-être, éventuellement, il pourrait y avoir quelque chose qui a bougé dans le noir. Définitivement rien

de concret ni de terrifiant, rien d'assez horrible pour éloigner les gens, mais juste assez pour éveiller l'intérêt des curieux. Un suicide, le fantôme d'un homme qui, en détresse psychologique, s'est donné la mort, ça ne cadrerait pas avec les fantômes inoffensifs recherchés.

Pourquoi ?

Qu'avait-il à cacher ?

Mais, à l'ère numérique, on ne pouvait plus parler de secrets. On dévoilait tout – ou bien tout était dévoilé malgré nous. Le pire de l'humanité ne se trouvait qu'à quelques caractères saisis sur un clavier. C'était pourquoi il fallait toujours se montrer très prudent.

Alors que je revenais sur la page de résultats, je suis tombée sur un article de journal à propos de ce gardien qui s'était suicidé dans la cabane du cimetière, Harvey Greenwald.

C'était un pauvre homme, un automate tordu, au visage profondément ridé et aux grands yeux bleus humides ornés de cils aussi longs que ceux d'une femme. On l'aurait sans problème accusé d'être un pédophile et un accro aux films porno – ce qui, selon le journal, était en fait vraiment le cas.

Mais c'était aussi un mari et le père de deux jeunes filles. Je sais, par une amère expérience personnelle, qu'il y a toujours autre chose derrière ce qu'on écrit sur vous dans les comptes-rendus des enquêtes et dans les articles de journaux. Ils n'arrivent jamais à réellement capturer cet aspect-là, comme si retracer la vie de quelqu'un l'appauvrissait. C'était un homme bon, avait déclaré sa femme au journaliste. Ce dont ils l'accusent, c'est faux. Ça ne peut pas être vrai. Il avait laissé un mot, qui ne contenait qu'une phrase : « Je suis désolé ».

Dans les articles qui parlaient de l'enquête, un nom qui m'était familier revenait sans cesse : l'inspecteur Jones Cooper. C'était le mari du Dr Cooper et il avait aussi été l'inspecteur principal dans le dossier de la disparition

d'Elizabeth. Ça me faisait bizarre de voir son nom. Je me rappelle très bien de lui ; il me rendait nerveuse. Il m'avait posé beaucoup de questions, comme s'il croyait que je lui cachais quelque chose. Ce qui était le cas, bien sûr.

Ainsley a gobé un Zolpidem, a allumé sa cassette reproduisant le son émis par les baleines, et a posé un masque à la lavande sur ses yeux, en un vain espoir pour s'endormir. Ça fait plusieurs heures maintenant que Lynne et Frank sont partis, tous les deux abasourdis et inquiets. Je ne voyais rien de la méchanceté qui existait entre eux et que Beck me décrivait si souvent. Une relation tendre et triste semblait les unir. Il avait la main au creux de ses reins quand ils sont sortis. Je l'avais aperçu remettre en place l'une des mèches de cheveux blonds soyeux de sa femme, et elle caresser le bras tatoué de son mari. Frank s'était fait tatouer le nom de sa fille autour d'un poignet, avec des lettres qui ressemblaient davantage à un motif tribal qu'à autre chose, et le nom de Lynne sur l'autre poignet. On n'aurait pas dit qu'ils s'apprêtaient à divorcer. Je comprenais pourquoi Beck les trouvait aussi déroutants. Après tout, on déteste nos parents parce qu'ils vivent leur propre vie, parce qu'ils prennent des décisions qui les concernent en nous donnant l'impression qu'ils ne tiennent pas compte de nous. Ce ne sont pas des personnes comme les autres. Ce sont des parents ; comment osent-ils vivre, aimer et mourir sans nous ?

J'ai jeté un œil par la fenêtre pour m'apercevoir que la neige qui s'était mise à tomber un peu plus tôt s'était arrêtée et avait même entièrement fondu. Mais je n'avais pas mon vélo pour me rendre au cimetière. C'était bien ce que j'étais censée faire, non ? Aller sur place et découvrir le prochain indice ? Je n'arrêtais pas de tripoter la clé, cherchant à sentir le métal chaud contre ma paume, comme un gri-gri. Qu'est-ce que cette clé ouvrirait ? Quel secret Harvey Greenwald avait-il à cacher ? Quelle idée Luke avait-il derrière la tête ? Et pourquoi m'impliquais-je autant dans cette chasse au

trésor ?

Une de mes amies avait disparu. Mon meurtrier de père voulait me parler. J'avais de gros problèmes, qui auraient mérité que je m'y attarde. Et pourtant, je ressentais la même urgence à jouer au jeu de Luke que lorsqu'on faisait une partie d'échecs. Peut-être que, comme au cours de nos parties, il avait un temps d'avance sur moi – ses mouvements étaient planifiés et ma chute déjà assurée. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de jouer. Je voulais à tout prix connaître le secret d'Harvey Greenwald. Je voulais découvrir le prochain indice. En cet instant, je n'aurais pas pu vous dire pourquoi. Peut-être que je voulais simplement gagner. Ou que je recherchais une distraction, une échappatoire temporaire qui me ferait oublier les malheurs qui se profilaient à l'horizon. Ou bien peut-être que je pressentais déjà que cette chasse au trésor était en réalité bien plus qu'un simple jeu lancé par un enfant.

J'ai réfléchi pendant un certain temps à la façon dont je pourrais m'y rendre, puisque mon vélo était chez Luke. Je pourrais toujours utiliser celui de Beck, ça ne la dérangerait pas... Je suis donc allée dans sa chambre qui avait été mise sens dessus dessous par les flics et par ses parents. Sa mère avait découvert son herbe et la lui avait confisquée. Son père était, lui, tombé sur le paquet de préservatifs qu'elle rangeait dans sa trousse de maquillage. Mon Dieu... a-t-il murmuré. Au moins, elle se protège, l'a réconforté Lynne avant de se mettre à pleurer. Il n'y a que quand notre fille disparaît qu'on en apprend un peu plus sur elle. Franchement, me suis-je dit, ça vous étonne tant que ça que Beck ait une vie sexuelle ?

Je compatissais pour eux. Mais je n'ai pu répondre à aucune de leurs questions. Est-ce qu'elle fréquentait quelqu'un ? Où est-ce qu'elle se réfugierait si elle était en colère, bouleversée ou si elle essayait de se venger de la personne avec qui elle sortait ? Elle leur avait parlé de la

Californie cet été, avaient-ils déclaré. Elle envisageait un stage dans un studio de cinéma. Est-ce qu'elle aurait pu prendre un vol pour Los Angeles ?

Notre relation avait été tendue cette année ; en fait, les seules fois où on s'adressait la parole, c'était quasiment uniquement pour s'engueuler. Et la première conversation qu'on avait eue depuis les vacances avait tourné en dispute. Je ne comprenais pas ce qui lui passait par la tête. Et je le leur avais dit. Lynne n'avait pas semblé accepter cette réponse. Son regard m'avait paru sceptique. J'avais détourné les yeux.

La plupart des gens ne font pas attention à moi. Mais il y en a toujours quelques-uns pour me remarquer, des mères de famille en général. Elles voient que je cache quelque chose, même si elles ne sont pas certaines de ce dont il s'agit précisément. Elles n'arrivent pas à me quitter des yeux. Avec ma garde-robe androgyne et passe-partout, ma silhouette élancée, mon visage banal, je me fonds en général dans le décor. Ni les mecs ni les nanas ne s'attardent vraiment sur moi. Mais, parfois, les sensibles, les grands observateurs, eux, me remarquent.

J'ai ouvert le petit tiroir du bureau de Beck, là où elle rangeait la clé du cadenas de son vélo, dans un petit sac. Alors que je prenais la clé, mon œil a été attiré par quelque chose. J'ai tiré sur le coin d'une feuille de papier. C'était un article qu'elle avait imprimé. En lisant le titre, la douleur m'a étreint la poitrine. J'ai repensé à son sac, qui était maintenant entre les mains de la police, avec à l'intérieur son ordinateur portable, son journal intime, son téléphone. Qu'est-ce qu'il contenait d'autres ?

J'ai plié la feuille et l'ai fourrée rageusement dans ma poche. Je sentais encore son odeur dans la chambre, son parfum et son gel pour les cheveux. Pourquoi avait-elle eu besoin de faire des recherches et de s'immiscer dans mes affaires ? Pourquoi avait-elle autant envie de me connaître,

au point de déterrer le passé ? Comment était-il possible d'aimer quelqu'un et de le détester en même temps ? Je me suis couverte et je suis sortie tout en y réfléchissant. C'était stupide, je le savais. Mais il fallait que je sorte de cette chambre, que je m'aère l'esprit. Cette chasse au trésor, c'était bien la seule chose à laquelle je voulais penser. C'est triste, je le reconnais. Peut-être même pire. C'est malsain.

L'air glacial m'a fouetté les joues et toute la peau qui était exposée – mes chevilles et mes poignets. J'ai enlevé l'antivol sur le vélo de Beck. Elle l'avait garé juste à côté de l'emplacement où je laisse habituellement le mien, sur le râtelier, devant l'entrée du dortoir. Tout s'entrechoquait : les vélos, mes dents, mes os. Il faisait tellement froid qu'on aurait dit que le monde était fait de glace, comme si tout était à deux doigts de se briser en mille morceaux.

Je n'arrêtais pas de regarder autour de moi alors que je me débattais pour ouvrir le cadenas. Je m'attendais à ce que Margie, la responsable du dortoir, ou Ainsley (paniquée et fatiguée) débarquent. Mais l'endroit était sombre et désert.

Quand le cadenas s'est ouvert, j'ai senti un frisson me parcourir. J'ai dégagé le vélo du râtelier et j'ai pensé à Beck. Est-ce qu'elle allait faire partie de ces filles disparues, qui font la une du jour et dont on parle dans Les Enquêtes Impossibles ? dont personne ne savait vraiment ce qui leur était arrivé ? Ou bien est-ce qu'ils allaient finir par découvrir son corps quelque part, comme Elizabeth ? Retrouver ses os, dans plusieurs années ? Tout ce que je désirais, c'était d'entendre sa voix et que tout ce cirque se termine.

Écoute, je ne peux pas continuer comme ça.

De quoi tu parles, Beck ? Lâche-moi les basques, un peu !

Tu vois très bien de quoi je parle. Pas vrai ? Allez, reconnais-le !

Je ne l'avais encore jamais vue pleurer.

Alors que je me dirigeais vers le cimetière « hanté », mes

pensées se sont tournées vers ma mère. Je ne croyais pas aux fantômes. Parce que si on était vraiment capable de venir hanter quelqu'un, ma mère serait venue me voir depuis bien longtemps. Elle ne m'aurait jamais laissée toute seule, malgré tout ce que j'avais pu faire. Ça, j'en suis certaine. Elle aurait fait tout son possible, même dans l'au-delà, pour me protéger.

On est tous au courant de ce que ma mère aurait voulu. Je n'ai aucune idée de la façon dont on a pu le savoir, d'ailleurs, parce que ce n'était pas le genre de personne à demander grand-chose. Sky, mon avocat, sait qu'elle aurait voulu me voir venir en aide aux autres, trouver ma propre voie. Ma tante Bridgette sait que ma mère aurait voulu nous voir proches, qu'elle aurait voulu que Bridgette m'aime comme sa propre fille. (Et elle s'évertue à essayer, vraiment.) Et, de mon côté, je sais que ma mère aurait voulu que je trouve le moyen d'être heureuse, de me protéger et de prendre soin de moi. Elle aurait été folle d'apprendre que je me baladais sur un vélo, dans le froid glacial de la nuit, pour me rendre dans un cimetière abandonné aux abords d'un petit village bizarre du nord de l'État de New York. Pas besoin d'être médium pour le savoir.

Mais ma mère était morte, et tout en elle (son âme, son essence, sa personnalité, tout ce qui faisait qu'elle était elle) s'était éteint le jour où elle était décédée. Elle ne flottait pas dans les cieux, pas plus qu'elle ne vivait au paradis aux côtés de Dieu. Elle n'était que poussière dans le vent, comme nous tous. J'espère qu'elle est partie, en tout cas ; je n'aurais pas supporté de la savoir là-haut, à m'observer. Qu'est-ce qu'elle penserait de moi ?

J'ai parcouru à toute vitesse la route non éclairée qui menait en dehors du campus. J'ai miraculeusement évité toutes les plaques de verglas qui auraient pu m'envoyer valdinguer par terre. Jusque-là, j'étais parvenue à écarter mon père de mes pensées, lui qui avait contacté le Dr

Cooper. Mais là, alors que je traversais la ville à toute allure, elles ont afflué d'elles-mêmes. Je ne lui avais pas adressé la parole en cinq ans. Quand son dernier recours en justice avait été rejeté, Bridgette m'avait poussée à tourner la page. Pas pour lui, mais pour toi.

Mais c'étaient ses mains qui m'empêchaient de m'approcher de lui. Je ne supportais pas de regarder ses doigts longs et forts, ses paumes grandes et carrées. Je ne voulais pas les imaginer sur ma mère, sur moi. Je ne voulais pas repenser à ce que j'avais vu ces mains-là faire. Elles étaient blanches et striées de grosses veines bleues qui remontaient jusqu'à ses bras pâles recouverts de poils noirs. Rien que d'y penser, ça me donnait envie de gerber.

Mais, pour apaiser Bridgette, j'avais accepté de répondre à un de ses coups de fil, environ un an après sa condamnation. Il avait semblé tellement heureux, tellement soulagé d'entendre ma voix. Je suis ton père et je t'aime. Rien, pas même ce qui m'arrive, ne pourra changer ça. Je veux juste que tu comprennes que je suis désolé de t'avoir autant déçue. Et je veux que tu saches que tu n'es pas obligée de rester seule. Et il avait ajouté une dernière phrase, que je n'avais strictement aucune envie d'entendre.

Si je me souviens bien, je n'avais quasiment pas ouvert la bouche et je m'étais contentée de marmonner des « d'accord », « oui » et « je sais ». En l'écoutant, je n'arrêtais pas de songer à tout ce qu'il avait fait à ma mère. Qu'est-ce qu'ils attendaient de moi, au juste ? Que je lui pardonne ? Impossible. Dans la vraie vie, personne ne pourrait pardonner un truc comme ça. On ne peut pas « trouver la paix ». C'est de la connerie pure, tout ça. Quand quelque chose d'indicible nous arrive, ou quand on commet une chose irréparable, ça nous change à jamais. Ça nous déchire. On devient alors un Frankenstein, dont les pièces détachées ne se remettent jamais vraiment bien en place. On vit une vie volée. On ne mérite pas de vivre parmi les vivants,

et on en est bien conscient.

Je suis sûre que tu seras contente de lui avoir parlé, une fois que ce sera fini, avait dit Bridgette en tentant de me réconforter alors que je pleurais, le visage enfoui dans ses genoux. Mais ça n'avait pas été la fin. L'état met un temps fou avant d'appuyer sur le bouton. C'est une procrastination institutionnelle. Ils remettent toujours tout à plus tard et attendent. Un peu comme si même les exécuteurs de la peine de mort se rendent compte à quel point tout ça est complètement con. Ils attendent une faille, une grâce, un sursis. Ils ne quittent pas des yeux le téléphone, qui ne sonne jamais. Mais le temps est compté pour mon père. Me le rappelant, j'ai eu l'impression qu'on venait de me mettre un sac autour de la tête et que je manquais d'air.

Le cimetière est enfin apparu devant moi et j'ai ralenti, cherchant du regard les fantômes qui, je le savais pourtant, n'existaient pas. Dans le ciel, les nuages s'étaient dissipés et la nuit était claire. Les étoiles paraissaient minuscules et n'éclairaient pas grand-chose.

J'ai retiré le phare du vélo de Beck, clipsé sur le guidon, pour le diriger devant moi. Son rayon a éclairé le cimetière, envahi par les mauvaises herbes, avec ses pierres tombales de travers et érodées. Non, les morts ne m'effrayaient pas. Ce sont les êtres vivants qui m'emplissent de peur et d'inquiétude. J'ai posé le vélo de Beck contre la grille. Le bruit de mes pas m'a semblé assourdissant quand j'ai emprunté le chemin rocailleux.

Arrivée au bout, le faisceau de lumière a faiblement éclairé la cabane du concierge. J'avais aperçu le toit depuis la route. Mais en s'approchant ainsi, dans la nuit, elle dégageait encore plus de tristesse. Elle était encore plus délabrée que ce à quoi je m'étais attendue. C'était un endroit plutôt sinistre si on venait y travailler tous les soirs, mais le lieu idéal pour se foutre en l'air.

Les fenêtres étaient recouvertes d'une substance blanche

calcaire, et celle qui faisait l'angle était cassée. Est-ce que c'était laissé en l'état exprès ? Pour que ça ait l'air davantage hanté ? D'après ce que j'avais lu dans l'article, il n'y avait plus de gardien depuis le suicide. Rien de surprenant là-dedans. J'ai essayé de tourner la poignée. La porte était fermée à clé. Mais la serrure était nouvelle. La vieille clé que je possédais ne correspondait pas. Je sentais le bois gémir et se tordre sous mes pieds. Si j'avais été un peu plus lourde, je serais passée directement à travers les lattes humides et fendues.

J'ai fait tout le tour du bâtiment pour voir s'il n'y avait pas une autre porte – et j'en ai découvert une à l'arrière. Alors que le vent agitait les feuilles et les détritiques par terre, j'ai glissé la clé dans la serrure et j'ai entendu le petit clic qui indiquait que c'était la bonne. La porte s'est ouverte toute seule, en un grincement sinistre.

Debout dans l'embrasement, j'ai distingué le bruit des pattes de petites créatures qui déguerpissaient, surprises par le raffut et la soudaine luminosité qui pénétrait dans l'unique grande pièce. J'ai dirigé ma lumière à l'intérieur.

Il y avait un bureau, sur lequel était posée une lampe sur pied inclinée. Un panneau en liège était accroché sur le mur du fond, rempli d'innombrables petits bouts de papier déchirés et froissés qui avaient vieilli et terni. Les notes, les listes de choses à faire et les emplois du temps qui y étaient suspendus étaient tombés dans l'oubli depuis des années. L'ordinateur blanc était abandonné là, trop gros pour notre époque. Le fauteuil de bureau semblait attendre patiemment que quelqu'un veuille bien s'y asseoir.

Je suis entrée et mon cœur s'est mis à battre plus fort. Ça n'aurait pas été humain de ne pas avoir un peu peur. J'ai aperçu un cordon de police tendu, mais aucun signe éloquent de ce qui s'était déroulé là. Pas de taches de sang ni d'impact de balle dans le mur. Rien d'autre qu'une pièce vide, qui l'était depuis longtemps et qui, manifestement, le

resterait encore pour un bon moment.

J'ai parcouru l'endroit des yeux, baladant ma lampe dans tous les coins sombres, sous le bureau et dans le placard de rangement. Il n'y avait rien. J'imaginais déjà Luke en train de mourir de rire chez lui. J'aurais dû m'en douter. Ça avait été une blague.

Ou bien est-ce que j'avais raté quelque chose ? Je n'avais toujours pas deviné le plus important dans l'énigme : pourquoi Harvey Greenwald avait mis fin à ses jours, et quel rapport avec moi ? Car ça avait forcément un lien avec moi, non ? Luke avait une idée derrière la tête, c'était certain. Parce que, sinon, franchement, ça craignait un max comme jeu. Est-ce que ça allait se borner à faire un saut dans une maison hantée ? C'était nul ! Il avait bien dit que ce serait un cours d'histoire, pourtant. Est-ce qu'il jugeait que c'était le cas ?

Je m'apprêtais à repartir quand le faisceau de ma lampe est tombé sur quelque chose. Une enveloppe blanche épinglée sur le panneau en liège, parmi les vieux morceaux de papier jaunis et ternis. Mon nom y était écrit, de cette calligraphie enfantine qui m'était maintenant familière. Je me suis précipitée dessus et je l'ai décrochée, pour la plonger directement dans ma poche. Je l'ouvrirai plus tard. J'avais soudain l'envie irrépressible de m'éloigner de cet endroit. Mais quand je me suis retournée vers la porte, j'ai distingué une grande silhouette sombre passer devant la fenêtre, sur le côté de la pièce. Il y avait quelqu'un dehors.

CHAPITRE DOUZE

Cher journal,

Il est trop petit. C'est le principal problème, en ce moment. Dans sa classe de maternelle, c'est le plus petit et pourtant le plus vieux. Il pèse environ onze kilos trois cents et mesure quatre-vingt-six centimètres, ce qui est loin de la normale. En soi, ce n'est pas un énorme souci, même si ni moi ni mon mari n'avons de personnes de petite taille dans nos familles. C'est juste que... jusqu'à sa dernière visite, il progressait normalement et, là, d'un coup, ce n'est plus le cas.

C'est peut-être une carence hormonale, a indiqué le médecin. Ils vous balancent des mots et des phrases comme ça, qui atterrissent en vous faisant l'effet d'un coup de pied dans les reins. Elle a commencé à nous parler de la croissance hormonale humaine et de l'hypophyse, en soulignant qu'il était trop tôt pour s'alarmer. Elle a prescrit toute une batterie d'examens à effectuer. Je n'écoutais déjà plus vraiment. Je ne pensais qu'à une chose : est-ce que rien ne se passera jamais facilement pour lui ? Est-ce que les choses seront toujours difficiles dans sa vie ?

Sa taille n'est pas le seul problème. Son institutrice nous a convoqués la semaine dernière. Ça aussi, ça s'est révélé un peu confus. Elle nous a dit qu'il n'était pas très sociable. Il évite les autres enfants, qui l'évitent tout autant. Il a du mal à se trouver un binôme en classe pour les exercices à deux. Il ne sourit jamais. Et puis, bien sûr, les sempiternelles crises de colère, qui perturbent beaucoup les cours et qui sont devenues particulièrement violentes. Est-ce qu'on avait déjà envisagé un rendez-vous avec un spécialiste pour pratiquer

un test ? Certains (elle avait marqué une pause pour choisir prudemment le prochain mot à employer) problèmes pourraient apparaître. Par deux fois elle nous a assuré qu'il avait des besoins particuliers.

Mon mari lui a fait remarquer que c'était un enfant « très exigeant », comme si ça justifiait quoi que ce soit. L'institutrice a hoché la tête d'un air hésitant.

Ce qu'il faut que vous compreniez, a-t-elle repris, c'est que, s'il n'y a pas d'amélioration, aussi minime soit-elle, on ne pourra pas continuer à s'en occuper ici. On l'apprécie beaucoup, vous le savez. Mais nous sommes une petite école privée et nous ne sommes pas préparés à travailler avec... Là, elle s'est à nouveau interrompue, à la recherche d'un mot pas trop rude. Mais elle n'a pas réussi à en trouver un.

Je me suis surprise à la trouver tellement belle et jeune... et, en même temps, je me suis sentie mal pour elle, même si je l'enviais et lui en voulais tout à la fois. Parce que c'était facile de pouvoir tout simplement renvoyer quelqu'un chez lui avec ses problèmes. C'était une petite école à l'ambiance intimiste où on pratiquait la pédagogie Montessori. Les enfants travaillaient ensemble. Il y avait trois instituteurs chevronnés et beaucoup de discipline, même au sein de la structure libre de la salle de classe. C'est un avantage inespéré pour les enfants, mais, quand l'un d'entre eux perturbe sans cesse le déroulement de la leçon, tout le monde en pâtit.

Ça exige de nous une attention extrême, qui nous épuise, et qui nous rend moins à l'écoute des autres enfants. Je suis sûre que vous pouvez le comprendre, a-t-elle conclu.

Bien sûr. Moi non plus je n'aurais pas aimé que les besoins de mon enfant soient négligés parce qu'un enfant perturbé fréquente la même classe que lui, autrefois agréable et charmante. Voilà, je l'ai dit. Un enfant perturbé. Parce que c'est son cas, non ?

Le silence, c'est le quatrième membre de notre famille. Il nous suit partout, nous enveloppe, nous intime à l'oreille de nous taire. Et il est présent dans la voiture à notre retour. Aucun de nous deux ne sait quoi dire. Nos relations sont tendues, notre mariage sur le point de s'effondrer. Chacune de nos conversations dégénère en dispute et aucun sujet n'est sûr à aborder. On réprime et on emmagasine tellement de colère, de ressentiment et de tristesse, que tout atteint rapidement un point de non-retour. Hier soir, c'était à cause du dîner. À qui revenait le tour de cuisiner ? L'animosité qu'on ressent l'un envers l'autre a débordé en un rien de temps. J'ai honte d'avouer qu'on a eu recours à la violence – un vase balancé (moi), une bousculade contre le mur (lui). C'est bizarre à dire, mais on ressent du soulagement à se disputer ; c'est la seule manière pour nous de nous comprendre, maintenant. L'animosité tient lieu de relation sexuelle. L'amertume remplace la passion.

Est-ce que c'est injuste de dire que notre fils a détruit notre couple ? Sûrement... Mais j'ai déjà décroché tellement de fois la palme de la mauvaise mère, que ce n'est pas une de plus qui fera la différence. Surtout que je sais très bien que tout est de ma faute. Je l'ai vu, encore et encore, sur les visages des professionnels de santé, des autres parents, et même sur celui de ma propre sœur. Ils tentent tous, bien sûr, de le cacher derrière de la compréhension, de la compassion, d'un désir d'aider. Mais, au fond, ils me jugent, c'est clair comme de l'eau de roche.

Parce que tout le monde sait qu'une vraie femme, une bonne mère, accouche d'un bébé heureux et en bonne santé. Et une mauvaise mère hérite d'un enfant perturbé qui pleure, qui ne fait pas ses nuits et qui, tout à la fois, la repousse mais ne supporte pas qu'elle soit hors de son champ de vision. L'enfant d'une mauvaise mère ne se fait pas inviter chez des amis et n'est pas le bienvenu au programme Kindermusik, ni aux cours de yoga réservés aux mères qui

viennent accompagnées de leurs enfants. Elle dégage une odeur – celle de la fatigue et de la tristesse – et toutes les autres mères la sentent et s'en éloignent. Et si jamais c'était contagieux ? Et si jamais mon enfant se mettait à piquer des crises de colère au lieu de jouer du tambourin ? Et si jamais il jetait un livre au visage d'un autre enfant sans montrer aucune réaction ? Et si jamais il cambrait le dos et poussait des cris stridents au moment de lui apprendre la posture du chien tête en bas ?

Et elles vous fixent avec ce regard... elles essaient de mettre le doigt sur ce que vous faites de travers en espérant ne pas le reproduire. Et j'ai envie de leur hurler que je suis comme elles, que je fais exactement tout ce qu'elles font, y compris leurs erreurs. Mais le silence pose sa main sur ma bouche et m'en empêche. Et je me contente d'abandonner, de ne pas retourner au yoga, de chercher encore un nouveau pédiatre, d'essayer une autre activité. Je me dis qu'on n'a besoin de personne. Qu'on est mieux seuls. Mais c'est faux, bien sûr.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? m'a demandé mon mari d'une voix douce.

Dehors, la journée est belle et lumineuse. Les vitres ouvertes, le parfum des lilas en fleur a envahi la voiture. Ce n'était pas la question à laquelle je m'étais attendue. D'habitude, il peste contre les instituteurs, les docteurs, ou me balance des accusations à la figure. Tu l'as trop dorloté. Tu cèdes toujours dès qu'il pleure. Tu l'autorises à dormir dans notre lit. Tu ne l'as pas éduqué.

– Je ne sais pas. Je n'en ai vraiment aucune idée...

Et c'est vrai. Malgré toute ma culpabilité, au fond de moi, je sais qu'il est né comme ça. Ce n'était pas de notre faute. Je le lui confie et je vois une larme rouler sur la joue de mon mari. Je ne l'avais jamais vu pleurer, pas même aux funérailles de son père. Mon cœur s'est brisé pour ce qui m'a semblé être la millième fois.

En rentrant à la maison, le téléphone sonnait. J'ai décroché. C'était Mme Peaches, la directrice de l'école.

– J'ai établi une liste, a-t-elle annoncé, d'écoles plus appropriées pour accueillir votre fils. Est-ce que je peux vous l'envoyer par e-mail et commencer à passer quelques appels ?

– Oh... mais l'institutrice ne nous a pas dit qu'il ne pourrait pas revenir chez vous, juste que, s'il n'y avait pas d'amélioration...

– N'interprétez pas mal ce que je suis en train de vous dire, m'a-t-elle rapidement interrompue. Nous ne sommes pas en train de le punir. Mais il nécessite plus d'attention que nous ne sommes capables de lui en fournir.

– Donc, si je comprends bien, on ne peut pas le remettre à l'école ? me suis-je étonnée.

Je sentais les yeux de mon mari sur moi. Mon estomac s'est tordu d'inquiétude. J'adorais cette école, son magnifique terrain paysager, ses classes lumineuses et colorées, ou son écurie.

– Je pense que ce serait mieux, en effet, a-t-elle confirmé. Je suis désolée. J'ai bien peur que son institutrice n'ait pas été suffisamment claire sur l'urgence de la situation. Pour les autres enfants, surtout.

J'ai raccroché, désorientée, et je me suis écroulée sur le canapé. J'ai cru entendre mon mari me murmurer quelques mots de réconfort. On trouvera une solution, m'a-t-il dit. Tout ira bien. Mais je savais que, dès le lendemain, il retournerait au travail. Et que moi je resterais seule à la maison avec notre fils, à essayer de trouver une solution. D'ordinaire, je n'aurais pas hésité à lui balancer un commentaire bien tranchant. Mais, aujourd'hui, je n'en avais pas la force. C'est peut-être parce que je n'ai rien dit qu'il s'est assis à côté de moi. Il n'y avait que nous, à la maison, ma mère et mon fils étaient chez elle pour la journée, pendant qu'on réglait cette affaire avec l'école. Là, sur le canapé, pour la première fois

depuis des mois, on a fait l'amour. Tristement et lentement. Désespérément. J'ai été contente de me rendre compte que je l'aimais toujours, et que c'était réciproque.

Qu'est-ce qui arrive à notre mariage ? Avant le bébé, on était véritablement heureux – de nos vies, d'être ensemble. Après sa naissance, on a commencé à s'éloigner. Est-ce que même sans ça, on en serait arrivés là ? Devenir parent représente peut-être une épreuve : l'intensité de cet événement vous renvoie aux fondements de votre couple. Au lieu de le solidifier, ça le déstabilise. Peut-être que n'importe quel autre facteur de stress aurait eu le même résultat pour notre relation. On n'était peut-être pas les gens ni le couple qu'on pensait être quand tout allait bien.

Ça a été la pilule contraceptive qui a vraiment commencé à nous déchirer. Il a éprouvé un horrible sentiment de trahison quand il s'est rendu compte que je la prenais depuis un an... depuis qu'il croyait qu'on essayait de faire un autre enfant. Et j'avais tellement bien joué la comédie : je simulais la déception tous les mois, je prétendais suivre mes ovulations, je prenais des vitamines prénatales. J'en ai honte, aujourd'hui. Pourquoi ? avait-il voulu savoir, profondément perplexe. Pourquoi je ne m'étais pas contentée de lui dire que je ne désirais pas un deuxième enfant ? Et toi, pourquoi tu ne t'en es pas rendu compte ? ai-je rétorqué. Ce n'était pas évident, que je n'en voulais pas d'autre ? Depuis que je suis mère, je ne suis que la moitié de la femme que j'étais avant. Est-ce qu'il ne le voyait pas ?

Mais cet après-midi-là, tous les deux, ensemble, sur le canapé, toutes ces disputes et les fortes émotions qui en étaient la cause, m'ont paru bien lointaines. On est restés allongés dans le salon ensoleillé, s'accordant une petite pause dans nos problèmes. Oui, je l'aimais toujours, son odeur, la sensation de ses mains sur moi. Puis on a entendu ma mère derrière la porte, et la voix aiguë de notre fils demander : « Maman est rentrée ? ». On s'est dépêchés de

ramasser nos vêtements et on s'est précipités dans la chambre, nus, en riant aux éclats.

– On est rentrés ! a annoncé ma mère.

– On est rentrés ! a répété notre fils.

J'ai vu la poignée de la porte de notre chambre tourner. Heureusement, on avait pensé à la fermer à clé.

– On arrive dans une seconde, mon cœur, ai-je dit.

– Pourquoi la porte est fermée ? s'est-il plaint en réessayant de l'ouvrir, plus fort cette fois.

De son corps, il a tenté de la pousser. Une fois. Deux fois. Trois fois.

– Une seconde, l'ai-je réprimandé en me rhabillant. Maman se change.

Il a donné un coup de pied puissant contre le chambranle.

– Très bien, a-t-il conclu avant de s'éloigner avec colère.

Mon instinct m'imposait de me précipiter pour le reconforter. Il avait besoin de moi, et je n'étais pas là. J'ai pris une profonde inspiration. Aimer et s'occuper d'un enfant ne signifie pas lui devoir absolument tout, à chaque seconde de votre vie, m'avait dit ma psy. Elle avait peur que je focalise trop mon attention sur mon fils et que ça finisse par nous blesser tous les deux, en entretenant ainsi sa dépendance anormale envers moi. Elle a été jusqu'à avancer que tous les problèmes qu'il rencontrait à l'école pouvaient très bien se révéler un stratagème visant à rester à la maison avec moi.

J'ai jeté un œil à mon mari et me suis aperçue que toute gaieté avait disparu de son regard.

Ce soir-là, en mettant mon fils au lit, je l'ai vu fixer un point sur le mur derrière moi.

– Qu'est-ce qui se passe ? lui ai-je demandé.

– Il y a un homme derrière toi.

Je me suis retournée, même si je savais très bien qu'il n'y avait personne. Comme à chaque fois.

– Il est temps de dormir.

– C'est un méchant, a-t-il continué.

Son visage était sombre mais pas alarmé. Jamais.

Ce n'était pas nouveau. Il avait des amis et des animaux imaginaires. Il y avait des gens étendus au fond de notre piscine ou qui erraient devant nos fenêtres. Il entendait des voix qui lui ordonnaient de faire certaines choses : déverrouiller et ouvrir la porte d'entrée en pleine nuit pour mettre en route l'alarme et nous tirer d'un sommeil profond, par exemple.

– Qu'est-ce qu'il veut ?

L'un des psychologues que nous avons consulté nous a conseillé de jouer le jeu, de laisser le fantasme se développer jusqu'au bout. Si on insistait sur le fait que ce qu'il voyait n'était pas réel, n'existait pas, il se mettait dans une colère terrible, le visage rouge et la tête balancée en arrière pour hurler de toute la force de ses poumons. C'est normal, avait dit le médecin. Comment réagiriez-vous si quelqu'un vous disait que ce que vous étiez certain de voir n'était pas là ? Et il n'avait pas tort. Mais, en même temps, est-ce qu'on ne lui permettait pas ainsi de croire à ses illusions ?

– Il veut que tu saches qu'il est désolé, a repris mon fils. Qu'il n'avait pas l'intention de tuer toutes ces filles.

Mon corps tout entier s'est figé. Ma bouche et ma gorge se sont complètement asséchées.

– Mais il a aussi dit qu'il aurait recommencé, si on ne l'en avait pas empêché.

– D'accord. Essaie de t'endormir, maintenant.

Il était primordial que je ne réagisse pas de manière excessive. Toute démonstration d'une émotion intense le remplissait d'une énergie frénétique. Il ne dormirait jamais. Et durant ces quelques heures, pendant lesquelles il dormait dans son propre lit avant de venir se tenir derrière la porte de ma chambre, j'avais l'impression que c'était là que je pouvais vivre.

– Tu peux rester ici jusqu'à ce qu'il parte ?

Je me suis allongée par terre, à côté de son lit, comme je le faisais souvent, à attendre qu'il s'endorme. La moquette était douce. Parfois je lisais. Parfois j'essayais de méditer. Ce soir, je me suis contentée de fixer le mur bleu, l'esprit en ébullition. Comment est-ce qu'il sait tout ça ? me suis-je demandé. Est-ce qu'il aurait surpris une conversation entre ma mère et moi ?

Après un certain temps, il s'est tourné et a fini par s'endormir. Je suis restée étendue là je ne sais combien de temps, à observer le plafond, en m'efforçant de ne pas craquer.

CHAPITRE TREIZE

Je me suis accroupie derrière le bureau et me suis mise à longer le mur très lentement pour atteindre la sortie à l'avant de la cabane. Mais des cartons, remplis et lourds, me bloquaient le chemin et je me suis retrouvée coincée dans un labyrinthe de camelote : un vieux meuble de rangement, une unité centrale poussiéreuse, un escabeau, de vieilles boîtes de peinture rouillées... J'ai essayé de me faire toute petite et j'ai regretté de ne pas avoir pris avec moi la bombe lacrymo qu'Ainsley tenait tant à emporter avec nous. Mais elle était restée posée, complètement inutile, sur la table installée à côté de la porte du dortoir, où on mettait nos clés.

Quelqu'un piétinait les feuilles et les débris dehors. Il a ensuite monté les marches. Et alors, plus rien. Je n'arrivais pas à contrôler ma respiration, profonde et paniquée. Je parvenais juste à retenir mon souffle pendant quelques secondes.

Puis j'ai entendu un bruit sourd et une flopée de jurons s'en est suivi. C'était une voix d'homme que je connaissais. Le plancher en bois n'allait jamais tenir. Je me suis dirigée vers la porte et j'ai aperçu Langdon qui retirait son pied de la latte qu'il avait traversée. La tension et la peur que je ressentais se sont complètement évaporées, pour me laisser dans un état de soulagement tellement intense que mon corps en est devenu faible.

– Eh, Lana ! a-t-il appelé. Sors d'ici. Je sais que tu es là-dedans.

J'ai ouvert la porte et il m'a lancé un regard furieux.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici, en plein milieu de la nuit ?

– Et vous, alors ? lui ai-je rétorqué.

C'était marrant, de voir son expression tiraillée entre la colère et l'embarras. J'ai réprimé mon envie de rire.

– Je sortais de la bibliothèque quand je t'ai vue sur ton vélo, sur le chemin qui quitte le campus. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, bon sang ?

J'ai jeté un œil sur la route pour voir sa Volkswagen Touareg hybride (le SUV créé pour ceux qui ne veulent pas admettre qu'ils conduisent un SUV) garée sur le bas-côté. J'étais perplexe : comment est-ce qu'il avait pu me voir, récupérer sa voiture et me prendre en filature avant que je ne sois hors de vue ? Je ne m'étais peut-être pas déplacée aussi vite que ce que j'avais pensé. Ou peut-être qu'en réalité, il ne sortait pas de la bibliothèque quand il m'a vue. Enfin, peu importe, j'étais contente de le voir. Cette petite virée s'était révélée plus effrayante que prévu. Je ne suis pas toujours aussi coriace que ce que je prétends.

– Tu sais... a-t-il commencé.

Il avait extrait son pied du morceau de bois brisé et était maintenant assis sur l'une des marches, à masser sa cheville tordue.

– Il y a une jeune fille qui vient de disparaître et toi, tu sors en pleine nuit, dans le froid glacial, sur ton vélo ? Ça ne ressemble pas à la personne intelligente que je connais.

– Est-ce que vous allez bien ? me suis-je enquis en m'asseyant à ses côtés.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ? Et comment est-ce que tu as réussi à entrer ?

Il dégageait souvent une odeur de cigarette, mais très faible. Comme Rachel, il devait fumer en cachette, pour ne pas avouer sa dépendance mortelle, en se racontant des bobards pour se rassurer (« je ne fume pas tant que ça, ça ne peut pas me faire de mal »). J'ai toujours trouvé ça décevant de sa part. Je le considère comme un homme très franc, réglo. Mais je ne peux pas dire non plus qu'il mentait. Il n'avait jamais prétendu ne pas fumer. Et ce n'était vraiment

pas mes oignons, en fait. Tout comme la rumeur le concernant, que Beck s'était fait une joie de partager avec moi. Ça non plus, ça ne me regardait pas.

– Lana, a-t-il déclaré d'une voix sévère, comme un père, pour me faire redescendre sur terre. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

J'avais honte de le lui avouer. C'était ridicule. Mais, puisque je n'avais pas réussi à inventer un mensonge qui pourrait être plausible, je lui ai dit la vérité et lui ai raconté à propos du jeu de Luke. Il a eu l'air complètement abasourdi.

– Comment est-ce que tu as pu te laisser entraîner là-dedans ?

Il avait l'air tellement surpris et déçu que je me suis sentie rougir de honte. Il avait raison. Comment j'avais pu me laisser entraîner dans son jeu ? Je me revoyais encore en train de chercher sur Internet des tactiques et des astuces pour gagner aux échecs, quitte à y passer la nuit entière. C'était embarrassant.

– Il n'y a rien de méchant, ce n'est qu'un jeu, ai-je répondu, peu convaincante.

– Vraiment ?

– Bien sûr. Il a onze ans.

Langdon a secoué la tête et s'est frotté la mâchoire d'un geste vif. Sa barbe de trois jours a émis un bruit de papier de verre.

– C'est un enfant émotionnellement perturbé et tu es une adulte, sa baby-sitter. Tu l'autorises à avoir la mainmise sur toi, là...

Je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Pour moi, je laissais croire à Luke qu'il tirait les ficelles. C'était son jeu, je suivais ses règles. Mais, oui, évidemment, Langdon avait raison. Luke dormait dans son lit, tandis que moi je courais dans tous les sens en pleine nuit pour découvrir des indices. C'était un gosse. J'étais l'adulte, celle qui était censée être rationnelle, raisonnable, celle qui devait fixer les limites. Je

n'avais rien à lui répondre, donc je suis restée assise à côté de lui, avec la sensation d'être une vraie bécasse.

– Passe-moi le poème, a-t-il exigé.

Je le lui ai tendu et il a pris la clé et la feuille froissée.

– Où est-ce qu'il a obtenu cette clé ?

Je lui ai avoué que je n'en avais aucune idée. Mais Langdon ne m'a pas écoutée, il fixait les vers éclairés par le rayon de ma lampe. Je tremblais de froid.

– Et son secret, alors, qu'est-ce que c'est ?

J'en avais ma claque de dire que je n'en savais rien, donc je me suis contentée de hausser les épaules en secouant la tête. Langdon ne m'a pas quittée des yeux ; il avait un regard inquisiteur, comme s'il cherchait à résoudre une énigme. Il essayait de me comprendre, de découvrir pourquoi on se retrouvait dans cette étrange situation.

– Comment tu comptes t'y prendre pour le percer ?

Il avait soudain l'air intéressé, curieux.

– Je ne suis pas certaine de tenter de le percer un jour, en fait.

C'était de toute évidence la chose à faire, de laisser tomber la chasse au trésor, d'abandonner. J'avouais simplement à Luke qu'il était plus intelligent que moi. C'était bien l'idée qu'il avait derrière la tête depuis le début, après tout, non ? Tout ce cirque visait à me prouver qu'il pouvait me faire faire ce qu'il désirait et inventer des énigmes que je n'arriverais pas à résoudre. La compétition acharnée qui m'animait était manifestement ridicule. Il fallait que je passe au-dessus.

Mais je sentais que Langdon était curieux à propos de Luke. Après tout, c'était une tête lui aussi, comme moi. Il étudiait et s'intéressait au psychisme humain souffrant d'anormalité. C'était le mystère ultime. Chaque personne représentait une toute nouvelle énigme à résoudre : comment la maladie mentale a-t-elle pris racine dans son esprit, comment se manifestera-t-elle, comment pourrait-on la traiter ? Serait-on capable, d'ailleurs, de la traiter ? De la

soigner à travers la thérapie, la médication ou une méthode alternative ? Ou bien ne pourrait-on que la garder à peu près sous contrôle pour que la personne ne mette pas en danger les autres, ni elle-même ? Les diagnostics et les traitements, en particulier chez les enfants, se révélaient aussi glissants et insaisissables qu'une anguille. Les jeunes étaient sans cesse en train de changer, de grandir, d'apprendre. Leur maladie évoluait donc tout autant ; parfois, elle s'aggravait, parfois elle disparaissait.

– Tu as découvert le prochain indice ?

– Non, ai-je menti sans même savoir pourquoi.

Une partie de moi se rebellait : c'était un jeu entre Luke et moi uniquement. C'était à moi de décider de le continuer ou pas.

– Il n'y avait rien là-dedans ? a-t-il demandé en désignant d'un signe de tête la petite cabane. Laisse-moi voir.

Il a tendu la main pour prendre la lampe.

Je la lui ai donnée et me suis levée en frissonnant tandis qu'il se déplaçait avec bruit à l'intérieur. Il était maladroit ; je l'ai entendu trébucher deux fois et se cogner une fois contre quelque chose. Je sentais l'enveloppe me brûler la peau à travers la poche de ma veste. J'entendais Beck pleurer en déclarant, Comment est-ce que tu peux être aussi froide ? Je revoyais les mains de mon père agripper le manche de la pelle et creuser, creuser, creuser et creuser. Le visage d'Elizabeth m'est également revenu. Elle me fixait d'un regard furieux et déçu, comme quand je rêvais d'elle, parfois. L'inspecteur Ferrigno avait raison ; on s'était bien disputées lors de la soirée. Je tentais de la réconforter, il me semble, et elle s'est mise en colère contre moi. Ce souvenir (si c'en était vraiment un...) m'apparaissait étrange et confus. Un tourbillon perpétuel de tristesse occupait mon esprit. Je n'ai jamais trouvé comment m'en sortir.

Langdon a fini par revenir.

– Je n'ai rien vu.

– Ce n'est pas grave, je vais lui dire que je ne veux plus jouer. On reprendra les échecs. Ou alors on se mettra au Scrabble. Je suis plus forte à ce jeu-là.

– Ça vaut mieux, oui.

Il est descendu du porche et m'a offert sa main pour que je ne tombe pas.

– La dernière chose qu'il faudrait, ce serait de nourrir un psychisme perturbé. Il cherche à retirer quelque chose de tout ça. Et tu ne sais pas de quoi il s'agit. Il y a de grandes chances pour que ce ne soit pas sain, a-t-il conclu.

Je n'ai pas relevé le fait qu'on en retirait tous les deux quelque chose. Je n'étais pas persuadée que ce soit très sain, pour lui comme pour moi.

– Pose ta démission et trouve-toi un autre boulot, a-t-il suggéré.

Le léger sourire qu'il arborait m'a laissée entendre qu'il savait très bien que je ne suivrai pas son conseil. J'avais un problème avec l'autorité masculine, et il en était conscient. Mais peut-être qu'il avait également compris que j'étais déjà tellement impliquée dans la vie de Luke et de Rachel que je n'aurais pas pu leur tourner le dos, même si je l'avais voulu (ce qui n'était pas le cas en cet instant. Pas vraiment, du moins.).

On arrivait à sa voiture, qu'il avait garée à côté du vélo. Il a ouvert le coffre et a hissé ce dernier à l'intérieur.

– Ce n'est pas ton vélo, s'est-il étonné en me regardant.

Je lui ai expliqué que c'était celui de Beck, et pourquoi je n'étais pas venue avec le mien.

– Et alors, des nouvelles ?

– Elle n'a donné de signe de vie à personne, ai-je répondu. Je ressentais beaucoup de colère envers Beck.

– Ses parents sont là, ai-je poursuivi. La police s'est entretenue avec moi et Ainsley, et avec d'autres personnes, aussi, j'imagine.

– J'avais cru comprendre qu'il y avait eu une progression

dans l'enquête ce soir, a-t-il déclaré en refermant le coffre.

Le bruit s'est répercuté dans la nuit paisible.

– J'ai entendu dire qu'elle a posté un message sur Facebook. J'ai secoué la tête. Beck n'avait pas de page Facebook. Enfin, pour autant que je sache. Il n'était pas impossible qu'elle s'en soit créée une récemment sans m'en parler, après tout.

– Personne ne m'en a parlé.

– Tu ne parais pas inquiète, a-t-il fait remarquer.

Encore ce regard, celui du scientifique qui examine un échantillon.

– Ce n'est pas la première fois qu'elle disparaît comme ça.

Je tentais de montrer une nonchalance que je ne ressentais clairement pas. J'étais inquiète, très inquiète, même pour Beck. Mais si je le laissais paraître, elle aurait obtenu ce qu'elle voulait.

– La police semble quand même prendre l'affaire très au sérieux. Une battue dans tout le campus est prévue pour demain, dès les premières lueurs du jour.

– Oh...

Pourquoi l'inspecteur ne m'en avait pas parlé ? J'ai toujours détesté le petit jeu auquel il se prêtait.

Je me suis installée sur le siège passager. La voiture s'est affaissée quand il s'est glissé derrière le volant.

– Ne garde pas tout ça pour toi, d'accord ? Ne t'enveloppe pas dans le déni, m'a-t-il conseillé.

Il a mis la voiture en marche. Les lumières et de douces sonneries se sont enclenchées mais, dans l'habitacle, c'était presque aussi silencieux que dans une voiture neuve, comme s'il n'y avait pas de moteur sous le capot.

– Surtout, parles-en bien avec ta thérapeute.

– C'est le cas, ne vous inquiétez pas. Je l'ai vue aujourd'hui.

– Ok. Très bien. Ça ne doit pas être évident pour toi.

Langdon me connaissait presque mieux que quiconque. Je

lui avais avoué en partie mon secret suite à une petite dépression, au cours de ma première année. Il ne l'évoquait quasiment jamais parce qu'il savait à quel point c'était douloureux pour moi d'y songer, et encore plus d'en discuter.

– Elizabeth, il y a deux ans, a-t-il réfléchi à voix haute. Ton passé difficile. Tu peux me parler à moi aussi, tu sais. On est amis, n'est-ce pas ?

Alors qu'on s'éloignait, j'ai aperçu quelque chose d'impossible, je m'en rendais bien compte. Mon esprit me jouait des tours – ce n'était pas nouveau. J'ai vu une petite forme élancée se glisser entre les arbres pour éviter le faisceau des phares quand Langdon a rejoint la route. J'ai fixé cet endroit pendant un long moment mais, dans le noir, je n'ai rien pu distinguer.

– Je sais, ai-je lancé en tentant de sourire. Oui, bien sûr.

Il m'a donné une petite tape rapide et maladroite sur l'épaule. Un geste très masculin, très « cul et chemise ». Et on ne peut plus chaste, sans aucun sous-entendu sexuel. Je lui ai toujours été reconnaissante. Je suis persuadée qu'on embarque les gens dans notre propre vie. Comme si on émettait nos besoins les plus profonds sous forme de musicalité et que certaines personnes entendaient le signal dans leur propre subconscient puis y répondaient. Pour le meilleur ou pour le pire, on attire nos professeurs, nos alliés et parfois même nos cauchemars. Certains envoient des signaux plus forts. Certains possèdent un récepteur plus sensible.

Cette nuit-là, j'ai eu du mal à trouver le sommeil, qui s'est ensuite révélé agité. J'ai rêvé du baiser échangé avec Beck et de la sensation de ses mains sur moi. Je me suis réveillée en croyant qu'elle était à mes côtés. Je me suis à nouveau assoupie, pour me réveiller presque tout de suite. Pourquoi tu me fais ça ? ai-je entendu une voix me hurler. C'était la mienne, mais aussi celle de ma mère et de Beck – un chœur

de tristesse et de désespoir. En me rendormant, le souvenir de la nuit où ma mère est morte m'est revenu.

Quand est-ce que tu as vu ta mère pour la dernière fois ? C'était une femme flic qui enquêtait et je me rappelle m'être fait la réflexion qu'elle semblait très masculine et très dure. Son visage était grêlé et ses cheveux roux étaient coupés aussi court et aussi carré que tous ses collègues hommes. Elle était imposante. Pas en surpoids, mais trapue, avec de larges épaules et une voix profonde.

Ce matin, avant de partir à l'école, ai-je répondu, exactement comme mon père m'avait ordonné de le faire. Le mensonge avait laissé comme une impression de coton dans ma bouche. J'étais sûre qu'elle allait percevoir ce bobard. Je voulais qu'elle le perçoive. S'il vous plaît, ai-je pensé. S'il vous plaît, rendez-vous compte que je mens. S'il vous plaît, aidez-moi.

Assis dans une chaise posée contre le mur gris, mon père m'observait sans relâche. Ne dis rien de plus que nécessaire. Réponds à leur question et n'ajoute rien d'inutile.

Et tout allait bien ? Est-ce qu'elle t'a paru bizarre, énervée ou troublée par quelque chose ?

Non. Elle était comme d'habitude. Je ne lui ai pas dit que ma mère souffrait de dépressions chroniques, avec parfois des crises bipolaires. Ce matin-là, la maladie avait pris le dessus et ma mère rangeait et récurait de bon cœur toute la maison.

Ne touche rien dans ma chambre, d'accord ? l'avais-je prévenue. Ce sont mes affaires.

Mais elle a continué à chanter et à récurer le sol de la cuisine, qui était déjà impeccable puisqu'on employait une femme de ménage qui venait toutes les semaines et que, du coup, rien n'était jamais sale ou mal rangé.

Maman, ai-je insisté. D'accord ?

Une cuillère de sucre aide à faire descendre le

médicament, chantait-elle gaiement, ses cheveux blonds décoiffés et trempés de sueur, son visage rougi. Je me souviens l'avoir détestée du plus profond de mon être en cet instant.

La policière ne me quittait pas des yeux. Son regard ne traduisait ni douceur, ni humour, ni gentillesse. Ce n'était que deux lasers noirs qui plongeaient en moi et qui voyaient tout. Est-ce qu'elle avait peur de quelqu'un ? Est-ce qu'elle t'avait parlé de quelqu'un qui voulait lui faire du mal ou bien qui la suivait ?

Non. Rien de tout ça.

Alors elle s'est un peu adoucie, comme si elle se rappelait brusquement à qui elle s'adressait. Je suis désolée, s'était-elle excusée. On doit te poser toutes ces questions et faire tout ce qu'on peut pour retrouver ta mère. Et on finira par la retrouver, fais-nous confiance.

D'accord. Mais je savais qu'ils ne la retrouveraient jamais.

Mon père me fixait d'un regard tellement intense que j'avais comme l'impression qu'il essayait de communiquer par télépathie. Je me suis pris la tête dans les mains et j'ai commencé à pleurer.

À mon réveil, mes yeux étaient secs. Je ne m'autorisais plus à verser une seule larme. Je ressentais un pincement désagréable dans ma poitrine. Pourquoi toutes les personnes qui faisaient partie de ma vie finissaient-elles par disparaître ?

CHAPITRE QUATORZE

Ce sont les gyrophares qui m'ont réveillée, aux premières lueurs du soleil. La police avait commencé à inspecter l'ensemble du campus, à la recherche d'un signe quelconque de Beck. J'avais appris en rentrant la veille que son soi-disant message sur Facebook n'était qu'une rumeur. Je savais que Beck n'avait pas de page Facebook et qu'elle n'en créerait jamais.

Mais certains des étudiants du campus (vous savez, ceux qui sont toujours impliqués dans tout, qui sont au premier rang dans les manifs, à dénoncer les viols qui se multiplient dans les soirées ou l'augmentation des frais de scolarité ; ces filles ultra impliquées qui se battent pour une cause et qui cherchent tout le temps à lever des fonds pour le Darfour, à collecter des livres pour l'alphabétisation et à cuisiner pour ceux qui souffrent de malnutrition ont créé une page pour Beck (alors qu'aucun d'eux ne lui a ne serait-ce qu'adressé la parole depuis le début de sa scolarité ici) intitulée « Retrouver Rebecca Miller ! ». Il y avait toute une liste de messages écrits par les centaines d'amis que Beck ne se doutait même pas d'avoir.

Les gens s'ennuyaient. C'était le problème, dans notre culture. La vie, la vraie vie, est, dans l'ensemble, sans intérêt. Même le malheur, c'est banal. Il lui manque la texture, les collines et les vallées d'un vrai drame. Les gens adorent le mystère, la tragédie, les disparitions, les fusillades, les meurtres horribles. Ils adorent s'imaginer des femmes enceintes mortes dans un bain de sang, des enfants jetés dans un puits, un attentat à la bombe dans le métro, des maris qui étranglent leur femme puis cachent leur corps dans

la forêt. Ça les fait vibrer, ça les excite. Tout à coup, la routine insipide de leur vie leur paraît une bénédiction comparée à ce qu'il se passe autour d'eux. Même ceux qui simulent la compassion, qui versent des larmes, qui apportent des ours en peluche et des bouquets de fleurs et qui assistent aux veillées, se réjouissent secrètement d'être impliqués dans un événement plus important et plus intéressant que leur misérable petite vie. Et, bien sûr, les médias se délectent d'en rajouter une couche. Et si on inventait un logo et un jingle pour cette catastrophe-là ? Et une couverture médiatique en direct, 24 h/24, un flash info spécial, un film, un livre... ! Bon, d'accord, je m'arrête là. Il ne faut pas me lancer sur ce sujet, sinon...

Après avoir pris ma douche, je me suis rendu compte que mes médicaments n'allaient pas tarder à manquer. Le Dr Cooper était psychologue, pas psychiatre. Mais elle avait un collègue qui rédigeait les ordonnances pour moi. Donc avant le début des cours, j'ai appelé son bureau pour leur annoncer que j'avais besoin d'une nouvelle ordonnance.

– Oh... s'est étonnée l'assistante en pianotant sur son clavier. Mademoiselle Granger, je vois dans votre dossier que vous devriez pouvoir tenir encore quinze jours avec la précédente ordonnance.

– Non, il ne m'en reste plus que pour cinq jours.

Silence à l'autre bout du fil.

– Donnez-moi deux minutes, le temps que je parle au médecin, puis je vous rappelle, m'a-t-elle annoncé.

J'ai essayé de me souvenir de la date de mon dernier renouvellement de médicaments. Mais j'étais vraiment trop à plat pour m'en rappeler. Je faisais toujours très attention à ne prendre que la dose exacte. J'étais consciente de ce qui se passait quand j'arrêtais de suivre mon traitement – et ce n'était pas beau à voir. Je ne déconnais jamais avec la dose à prendre. Certains le font, je sais. Mais pas moi. Si des pilules manquaient, c'était parce que quelqu'un m'en avait

volé. Et je parie savoir de qui il s'agit. Ça pouvait me mettre sérieusement dans la mouise, parce que les médecins et les compagnies d'assurances étaient très, très stricts concernant ces pilules-là.

Mais je n'avais pas à m'en inquiéter avant au moins 5 jours. J'ai placé les médocs qu'il me restait dans le tiroir de mon bureau, je l'ai fermé à clé et je me suis dirigée jusqu'à la salle de cours.

Le bruit diffus qui résonnait dans ma tête était tellement fort que j'avais vraiment du mal à me concentrer sur les paroles de Langdon. Beaucoup d'étudiants n'étaient pas venus en cours. En sortant du dortoir, ce matin, Ainsley m'a dit qu'ils se présentaient comme bénévoles pour effectuer les recherches. Mais ni elle ni moi n'en ferions partie. On avait déjà vécu ça avec Elizabeth, arpentant le campus sous une bruine glaciale. C'était comme patauger dans un borbier, enveloppé par la peur et l'appréhension. D'un côté, on espérait que quelqu'un tomberait sur un signe d'elle, et, d'un autre côté, on priait pour que ça n'arrive pas. Ça aurait été trop dur de revivre tout ça.

Le cirque médiatique n'avait pas encore commencé. Devant notre dortoir, j'avais aperçu une fourgonnette de presse, et j'avais entendu dire que deux ou trois journalistes se baladaient sur le campus et posaient des questions. Mais Beck n'était pas Elizabeth. Elle ne disposait pas de cette beauté américaine typique, genre reine du bal qui accumule les 20/20 et qui entretient une bonne relation avec ses parents, comme ça avait été le cas pour Elizabeth. Non, Beck était tatouée, piercée et avait déjà fugué trois fois. Sa photo, avec ses cheveux hérissés et ses gros traits d'eyeliner noir qui respiraient la provocation, n'allait pas susciter l'empathie et la jalousie suffisantes pour vraiment les intéresser. La disparition ou le meurtre d'une jolie fille provoquait tellement d'émotions... Comme pour la jolie et pure Blanche-Neige et

le poison de la pomme sur ses lèvres, ou pour la pâle et virginale Belle au Bois Dormant dans son château de verre : c'était l'innocence même tombée entre les mains du mal qui avaient amené tant de monde à les regarder. Les gens se foutaient complètement des demi-sœurs moches et de la méchante reine.

Non pas que Beck soit moche. En fait, derrière tout ce maquillage noir et sa coupe de cheveux excentrique, c'était l'une des plus belles filles que j'avais jamais connues. Sa peau était laiteuse, tandis que ses yeux avaient une forme d'amande et une couleur vert brillant, comme la mer l'été. Elle était jolie, au vrai sens du terme, mais elle était également belle intérieurement, sensible et gentille (la plupart du temps). Elle donnait toutefois l'impression de ne pas vouloir que tout le monde le sache. Elle était souvent énervée, brut de décoffrage et cherchait continuellement à marquer par son apparence et ses actions, toujours prompte à démarrer une dispute. Elle ne se lavait pas forcément tous les jours ; ses ongles étaient rongés jusqu'au sang. Personne n'aimait beaucoup une fille de ce genre, une fille qui ne se laissait pas façonner par les attentes des autres, qui ne s'escrimait pas à plaire et à attirer. Donc les équipes nationales d'informations n'étaient pas en effervescence, à attendre patiemment que les choses deviennent intéressantes. Elle avait raison de dissimuler sa vraie personnalité. Le monde ne la méritait pas.

Ma mère avait été une femme véritablement magnifique. Magnifique mais triste, qui souffrait depuis longtemps et dont la vie avait été interrompue par l'homme qu'elle aimait et à qui elle avait consacré sa vie. Elle aussi était issue de la violence mais, selon toute apparence, elle avait échappé à l'horreur de son passé. Jusqu'à ce qu'elle soit condamnée à la revivre. Bien évidemment, le récit de son histoire était apparu comme irrésistible aux journaux, aux producteurs de téléfilms, aux chroniqueurs spécialisés et aux écrivains. Le

monde savait quasiment tout de ma pauvre mère, de sa vie tragique et de sa famille tordue. La seule chose qu'ils ne connaissaient pas, c'était la vérité.

Soudain, les autres étudiants se sont mis à rassembler leurs affaires, à se lever et à quitter la salle. Leurs mouvements m'ont sortie de mes rêveries. Je suis restée assise à ma place, près du fond, et j'ai attendu que Langdon et moi soyons seuls.

– Est-ce que tu as écouté un seul mot de ce que j'ai raconté ? m'a-t-il demandé dès que la salle s'est entièrement vidée.

L'air était frais et les lumières semblaient plus faibles que d'ordinaire. Il a effacé le tableau. J'ai baissé les yeux sur mon ordinateur portable et je me suis rendu compte que j'avais pris des notes qui me paraissaient plutôt correctes. Un dixième de mon cerveau avait manifestement réussi à se concentrer sur le cours. Langdon avait parlé de la difficulté à diagnostiquer les enfants perturbés et des implications d'un diagnostic préjudiciable à un enfant dont les symptômes pouvaient disparaître avec l'âge.

– Je ne pensais pas te voir là ce matin, m'a-t-il dit. J'aurais cru que tu participerais à la battue.

Je ne comprenais toujours pas pourquoi l'inspecteur ne m'en avait pas touché un mot. Ça me semblait pertinent, qu'il me divulgue cette information et si je réfléchissais trop à la raison qui l'avait poussé à ne pas le faire, ça me rendait anxieuse.

– Je ne peux pas...

J'ai réprimé un accès d'émotions. Mieux valait ne rien ressentir ; c'était ce que j'avais appris à mes dépens. Les gens vous conseillaient toujours d'exprimer vos sentiments, de les analyser, de les étudier, de les libérer. Mais c'est un abysse, une spirale déprimante sur soi-même. Mieux valait les refouler, les ignorer, et essayer de tenir un jour de plus.

– Je ne peux pas revivre tout ça.

J'entendais encore ce cri, ce hurlement surpris et horrifié qu'avait lancé la fille qui avait découvert Elizabeth. Il avait transpercé l'air, comme celui d'un chien qui pleure à la mort. Un cri à l'état brut, un cri primitif ; tout le monde s'était figé et s'était dirigé vers la scène. C'était le terrible moment où on avait tous découvert la vérité.

Langdon a rangé ses affaires dans son sac besace en cuir et s'est ensuite dirigé vers moi. Il a choisi un siège dans la même rangée que la mienne mais, comme toujours, il a fait attention à laisser un bon espace entre nous.

– C'est compréhensible. Je suis désolé.

– Ça va, ai-je menti. Vraiment.

– Donc, surtout, dis-moi si tu n'as pas envie d'entendre parler de ça, mais j'ai fait quelques recherches.

– Ah ?

Ses jambes étaient tellement longues qu'elles touchaient le siège devant lui. Il faisait courir ses doigts le long de ses cuisses, sur son pantalon en velours côtelé marron. Ses ongles étaient bien taillés, roses et carrés. Il avait des mains propres, qui n'avaient servi qu'à faire des choses agréables : noter des devoirs, préparer des œufs brouillés. J'avais envie d'en saisir une, douce et forte, pour la tenir dans la mienne. Pour m'en empêcher, j'ai coincé mes mains sous mes cuisses. Il s'est penché vers moi et a tourné mon ordinateur portable vers lui avant que je ne puisse le retenir. Il a lu mes notes.

– Pas mal. Heureusement que tu es surdouée, a-t-il commenté.

J'ai attendu qu'il continue, mais il a remis mon ordinateur en place et s'est contenté de reprendre ses caresses sur ses cuisses. Il fixait le siège devant lui.

– Et donc... quel genre de recherches ? ai-je demandé.

– Sur Harvey Greenwald.

J'avais presque oublié cette histoire. Il y avait tellement de pensées sombres qui se battaient pour capter mon attention,

que cet homme n'avait pas eu le temps de se frayer un chemin jusqu'à mon cerveau ce matin. Ce bâtiment abandonné dans le cimetière, j'avais l'impression de m'y être rendue il y a des semaines de ça. Je croyais pourtant avoir dit à Langdon que je m'apprêtais à arrêter de jouer avec Luke et qu'il était d'accord sur le fait que cela valait mieux. Alors pourquoi cherchait-il des réponses ? Et pourquoi m'en parlait-il ? Mais il est vrai que je ne connaissais pas un seul génie sur terre capable de résister à la résolution d'une énigme.

– Donc vous avez percé son secret ?

– Oui. Tu veux savoir ? s'est-il enquis.

Il a dû voir quelque chose sur mon visage parce qu'il s'est empressé d'ajouter :

– Je suis désolé. Ça ne me regarde pas, je sais. La curiosité a pris le dessus, j'imagine.

Quelqu'un a rigolé, longtemps et fort, dans le couloir qui passait devant la salle. On s'est tous les deux retournés, mais on n'a vu personne.

J'ai reporté mon attention sur lui.

– Dites-moi.

– Harvey Greenwald était un travesti, a-t-il indiqué. Il possédait un abri de jardin, au fond de chez lui, où il avait installé une armoire pleine de vêtements de femme.

Quelque part en moi, une porte s'est ouverte en grinçant. Elle menait à mes secrets les plus sombres. C'était la porte que je n'ouvrais jamais. J'ai senti que ma respiration devenait difficile. Comment est-ce que j'aurais pu garder mes secrets solidement enfouis, si un gamin pouvait la déverrouiller à l'aide d'un simple poème ?

Je m'imaginais presque l'abri de jardin d'Harvey Greenwald, une structure bancale en bois implantée à l'arrière d'une cour en friche. Il était rempli de chaussures énormes et bon marché, de robes kitsch en polyester et de quelques chapeaux. Ça empestait la moisissure, l'alcool et

les cigarettes. La pièce était éclairée par une ampoule suspendue à un câble.

Un chat s'était coincé dans ma gorge ; j'ai toussé un peu. Ça n'a pas suffi pour le déloger de là.

– Il s'y cachait pour se déguiser, a poursuivi Langdon. Sa femme pensait qu'il regardait la télé. Il en avait branché une vieille, qu'il allumait pour faire croire qu'il suivait le match qui se jouait.

– Donc c'était ça, son secret ?

– Les allégations contre lui se sont révélées fausses. Deux enfants du voisinage l'ont surpris, un soir. Il les aurait poursuivis et menacés – entièrement habillé en femme. Les gosses se sont précipités chez leurs parents et ont prétendu qu'il s'était exhibé devant eux, avant d'admettre au cours de l'enquête que c'était faux.

Je n'ai pas quitté Langdon des yeux. Son visage était triste et sérieux. Il prenait très à cœur la douleur des autres.

– Greenwald avait un passé de dépression clinique, a-t-il ajouté en constatant que je ne disais rien. J'imagine que, voir son secret ainsi révélé, ça a été trop dur à supporter pour lui.

– C'est terrible...

C'était terrible. Combien de personnes au juste gardaient un secret – un qui vous torture et qui finit par vous dévaster entièrement ?

– En effet. Est-ce que ça signifierait quelque chose à tes yeux ? m'a demandé doucement Langdon.

J'ai secoué la tête, lentement.

– Non, ai-je menti. Rien du tout.

– Alors, dans ce cas, ça doit signifier quelque chose pour Luke. Qu'est-ce qu'il essaie de te révéler sur lui ? Parce que ça a forcément un lien avec lui ou avec toi.

– Pourquoi ? C'est peut-être simplement un gamin qui cherche à se divertir un peu.

– Eh bien, j'y ai pensé aussi, mais... si Luke souffre d'un manque anormal d'empathie, associé aux traits d'une

personnalité narcissique, alors il a organisé cette chasse au trésor parce qu'il nourrit une obsession à ton égard. Ou parce qu'il veut révéler quelque chose sur lui.

– Donc vous croyez qu'il essaie de me dire qu'il est travesti ? ai-je conclu, presque en riant.

– Je n'en ai aucune idée. Mais il pourrait avoir un problème d'identité sexuelle. Ce n'est pas rare, surtout chez les enfants perturbés.

– Comment vous avez découvert le secret de Greenwald, au fait ?

Je n'avais rien trouvé malgré mes recherches sur Internet.

– Sur le web.

Il a détourné le regard. Est-ce qu'il restait délibérément vague ?

– Je n'y avais rien trouvé...

J'admets avoir été un peu piquée dans mon orgueil : il avait découvert ce que j'avais été incapable de trouver par moi-même.

– Pourtant, c'était bien là, a-t-il insisté en haussant les épaules. Un minuscule article qui survient après sa mort.

J'ai jeté un œil à l'horloge accrochée au mur et je me suis levée en rangeant mes affaires. Je devais partir ; je n'avais pas envie d'arriver encore en retard chez Luke. Et puis, on avait pas mal de trucs à se dire, tous les deux. J'ai annoncé à Langdon que j'allais devoir prendre un taxi et qu'ensuite, je pourrais revenir à vélo.

– Pas la peine, je t'y emmène. Ma voiture est garée juste devant le bâtiment.

– Je croyais que vous vouliez que je démissionne.

– Vu que tu n'as clairement pas l'air décidé... je préfère te déposer moi-même.

Sans vraiment savoir pourquoi, j'ai hésité à accepter. J'avais le sentiment étrange que ça allait contrarier Luke. Mais c'était idiot. Après tout, le fait d'avoir cette pensée, ça démontrait que j'étais déjà trop proche de lui. Comme sa

mère, qui passait manifestement sa vie à marcher sur des œufs avec lui et à lui laisser trop de pouvoir, à tel point qu'elle devait l'enfermer dans sa chambre quand il piquait une crise.

En sortant du parking, on a pénétré dans un brouillard épais. La journée était étonnamment chaude et humide. Le campus était maintenant envahi de voitures de police, de quelques fourgonnettes de télévision et de voitures qui appartenaient sûrement aux bénévoles. Mais on n'a pas croisé de groupes qui parcouraient le campus. Ils avaient dû tous se diriger vers la forêt hantée.

Oh mon Dieu, me suis-je dit. Qu'est-ce qu'ils vont y découvrir ?

Un soir, elle a disparu
Sans laisser aucune trace.
Les années se sont écoulées et elle n'est pas
réapparue
Seul le souvenir de son visage subsistait.

Puis, un soir, son fils est revenu
L'esprit anéanti par les secrets et les mensonges.
Il s'est mis à creuser sous terre
Où la vérité, bien souvent, se terre.

Au beau milieu de la nuit, il s'est saisi d'une pelle.
Il a creusé la terre.
Plus il creusait, plus il savait
Que ce qu'il avait perdu, il ne le retrouverait jamais.

Affreux. Et absurde. Ce gamin était un poète à chier. Je commençais à le détester à cause de ça, d'ailleurs. Je n'arrêtais pas de me répéter les vers intérieurement. Ce poème était plus vague que le premier et je ne voyais pas beaucoup de pistes. L'une de mes tentatives sur Internet, « Femme disparue, fils cherchant des réponses, Hollows, NY » a déniché tout un tas de sites qui, de prime abord, ne semblaient pas contenir grand-chose.

J'avais envie d'en parler à Langdon, mais je lui avais menti la veille. Et je devais aussi avouer qu'une partie de moi était un peu vexée qu'il ait découvert le sens de l'indice de Luke et pas moi. Ce jeu était un défi qui m'avait été lancé, donc c'était de la triche de me faire aider par Langdon. En plus, le fait d'avoir besoin de tricher sous-entendait que Luke était déjà en train de gagner. Les enjeux semblaient soudain très importants, puisque ses pistes et ses indices effleuraient mon secret. Luke n'essayait pas de m'apprendre quelque chose sur lui. Oh non.

L'air rentrait par les buses de la voiture de Langdon et, lentement, la fraîcheur a laissé place à la douceur. Plus on s'éloignait du campus, mieux je me sentais. Cet endroit qui avait autrefois représenté un refuge pour moi, me permettant de me protéger du monde extérieur, se transformait en un lieu de chaos (encore un !), aussi empoisonné que le reste du monde. Quand ma tante et mon oncle avaient tenté de me dissuader de venir étudier dans un coin aussi paumé, Bridgette m'avait lancé une remarque qui ne m'avait jamais vraiment quittée : Tu ne pourras pas cacher qui tu es vraiment. Pas éternellement, en tout cas. Je croyais lui avoir prouvé le contraire ; je m'étais plutôt bien différenciée de la personne que j'avais été. Quand je repense à mon enfance, j'ai l'impression que l'enfant que j'étais était une autre personne qui avait vécu une vie différente de la mienne. Comme un lointain cousin, au quatrième degré. Mes

souvenirs ressemblent à un film qui défile devant mes yeux, projeté sur un écran. Mais c'est la dernière partie de son avertissement que je n'avais pas pris au sérieux. À dix-huit ans, trois années, ça vous paraît une éternité. Mais, en fait, ça passe en un clin d'œil. Et c'est le temps qu'il a fallu à mon passé pour me rattraper.

Et je ne m'étais même pas encore occupée des problèmes que j'avais avec mon père. J'avais ignoré ce matin un appel et un mail de Bridgette, en plus. On venait d'avoir notre petite conversation hebdomadaire, donc si elle m'appelait au beau milieu de la semaine, c'est parce qu'elle voulait me parler de quelque chose de précis. Est-ce que ça concernait mon père ? Avait-il tenté de la joindre ? Ou bien est-ce qu'elle avait entendu parler de la disparition de Beck ?

– Tout va bien ?

Je me suis rendu compte que j'avais froncé les sourcils et que je me frottais la nuque.

– Non, ai-je répondu. Enfin, pas vraiment.

– Je comprends.

On s'est arrêtés devant la maison. Luke ne rentrerait que dans une demi-heure. Exceptionnellement, aujourd'hui, il n'avait école que ce matin. C'est pour ça que j'avais dû partir tout de suite après mon cours. On allait donc passer tout l'après-midi ensemble.

– Sois prudente, m'a conseillé Langdon après que je l'ai remercié de m'avoir amenée. Ne lui fait pas savoir qu'il a réussi à te faire mordre à son hameçon.

– Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il a réussi ?

Il a haussé les sourcils en me lançant un petit sourire – qu'il semblait d'ailleurs avoir perfectionné : professoral et, en même temps, malicieux.

– Je ne sais pas, peut-être le fait que tu étais dehors en pleine nuit, à arpenter une cabane dans un cimetière où un homme s'est suicidé, tout ça à cause d'un poème qu'il a écrit...

J'ai envisagé un instant de protester en lui rappelant encore une fois que ce n'était qu'un jeu auquel je m'amusais avec le gamin que je gardais après les cours. Mais ça n'aurait servi à rien.

Il a klaxonné quand j'ai ouvert la porte. Je me suis sentie un peu déprimée en voyant sa Touareg grise disparaître dans le brouillard.

Une fois dans la maison, je me suis immédiatement connectée au Wi-Fi. Rachel m'avait donné le mot de passe pour que je puisse me servir d'Internet. J'ai d'abord tenté de retrouver l'article sur Greenwald que Langdon m'avait dit avoir lu. Mais, après avoir parcouru plusieurs pages, je ne voyais toujours rien. Je savais pourtant qu'il ne m'aurait pas menti. Je n'avais pas dû rentrer les bons mots-clés, voilà tout. Ou alors il utilisait un moteur de recherche plus puissant ; il devait avoir accès à LexisNexis à la bibliothèque.

J'ai vérifié mes e-mails. Ma tante venait de m'en envoyer un :

Appelle-moi, chérie. Il faut qu'on discute de quelque chose. Et j'ai entendu parler de cette fille qui a disparu sur ton campus, aussi. Je veux juste m'assurer que tu vas bien.

Ma tante était une personne gentille. Ma mère lui aurait été reconnaissante de la volonté qu'elle mettait à tisser des liens avec moi. Et elle m'aurait reproché de la repousser. Je n'étais qu'une gamine insupportable et ingrate. Mais bon, ce n'était pas nouveau.

J'avais aussi reçu un e-mail d'Ainsley.

Je rentre chez mes parents. Je ne peux pas rester ici en ce moment. Les profs m'ont assuré que je pourrais suivre leurs cours par correspondance, et c'est ce que je compte faire jusqu'à ce que cette affaire soit réglée. Désolée de te laisser seule ici. Mais je ne m'imagine pas revivre tout ça. Dis à Beck que je suis désolée quand elle reviendra. Si elle est blessée, ou pire, je m'en voudrais toute ma vie. Mais si elle nous fait

un de ces coups tordus dont elle a l'habitude, je ne lui adresserai plus jamais la parole. Et je ne plaisante pas.

Une vague de tristesse et de peur m'a submergée. Je n'avais aucune envie de me retrouver dans ce dortoir sans elle ni Beck. Et je ne possédais aucun « chez moi » où j'aurais pu me réfugier ; hors de question de me planquer dans la chambre d'amis de ma tante. Ce n'était pas mon « chez moi » et ça ne le serait jamais. J'avais toujours envié à Ainsley sa bienveillance et ses parents adorables.

PS, a-t-elle conclu. Je déteste avoir à te dire ça, mais certains racontent des conneries monstrueuses sur toi sur Facebook. Je me suis dit que tu aurais peut-être envie d'aller y jeter un œil. Je suis désolée. Vraiment. T'abandonner comme ça, ce n'est pas digne d'une bonne amie.

Je ne lui en voulais pas. Si j'avais moi aussi un endroit où aller, avec des parents aimants qui me soutiendraient et me protégeraient, je partrais sur-le-champ. Mais j'avais l'habitude de rester seule. (Ça ferait de la peine à Bridgette de m'entendre dire ça.)

Prochaine étape : Facebook et la page consacrée à la disparition de Beck. Oh, l'effusion de tristesse et d'amour... On prie pour toi, Rebecca ! S'il te plaît, reviens-nous en bonne santé, a écrit une fille dont je ne me représente même pas le visage. Le canon, a écrit un autre abruti. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour te revoir (a écrit une nana avec qui Beck avait couché une fois mais qu'elle détestait maintenant passionnément).

Qu'est-ce qui faisait qu'une telle situation attirait tous les pauvres types et toutes les nanas qui en faisaient des tonnes ? Comment pouvaient-ils supporter s'investir ainsi dans un événement qui n'avait strictement rien à voir avec eux ? C'était des sangsues, qui s'abreuvaient du malheur des autres pour endormir leur ennui pendant quelques jours ou quelques semaines.

J'ai parcouru rapidement une centaine de messages, qui

disaient tous à peu près la même chose, jusqu'à ce que je tombe sur celui qu'Ainsley avait mentionné.

Que sait Lana Granger sur Beck ? À propos de quoi se disputaient-elles le soir où Beck a disparu ? Et est-ce qu'elle ne s'était pas aussi disputée avec Elizabeth le soir de sa disparition à elle aussi ?

Et, bien sûr, tout le monde a sauté sur l'occasion pour raconter ses conneries.

Cette nana, c'est une folle. On dirait un mec. (Sympa.)

J'ai entendu dire qu'elles couchaient ensemble. (Non.)

Faites gaffe, faut pas s'engueuler avec Lana Granger, sinon on finit par disparaître ou par crever ! (Connard.)

Ses parents sont morts, non ? (Je t'emmerde.)

Elle est cinglée et ultra-moche. (« Ultra-moche », ça se disait encore, ça ?)

Vous parlez sans savoir. Elles sont les meilleures amies depuis toujours. Fermez donc vos gueules ! ! ! ! (Ainsley, bien sûr.)

Ce n'est pas son père qui a tué sa mère ? (Mon sang s'est glacé en lisant celui-là. Qui était au courant de ça ? Le profil ne possédait pas de photo et la page de l'utilisateur ne contenait aucune information, si ce n'était son nom : Lester Nobody.)

Quoiiii ? C'est pas vrai ? ? ? Quelle famille de cinglés.

Google est ton ami, si tu veux en savoir plus.

Je me suis pris la tête dans les mains. J'ai repensé à l'article de journal que j'avais découvert dans le tiroir de Beck. On allait tout découvrir. J'ai senti que je me repliais sur moi-même. La peur, le désespoir et la panique ont disparu dans le trou béant que j'avais en moi. J'ai refermé le clapet de mon ordinateur. Tous ces ragots stupides se sont évanouis, tout comme les vagues d'émotions que je ressentais depuis la veille. Quand on a été exposé à un traumatisme psychologique particulièrement important, m'avait expliqué le Dr Cooper, notre cerveau apprend à se

déconnecter. C'est une question de survie. Mais ces sentiments ne disparaissent pas vraiment. On ne peut pas les réprimer éternellement. Ils exigeront de nous qu'on s'en occupe un jour, d'une façon ou d'une autre.

Après avoir vérifié que Luke n'était pas encore là, dehors, j'ai monté l'escalier. Il ne rentrerait pas avant dix minutes et je me suis demandé si ça me suffirait pour prendre une longueur d'avance dans sa chasse au trésor.

Au lieu de pénétrer dans la chambre de Luke, je me suis aventurée dans celle de Rachel. C'était une pièce paisible et jolie. La faible luminosité grise de cet après-midi l'inondait. Elle avait plié le plaid au pied de son lit, du côté droit. Elle avait laissé la radio allumée et une musique d'ambiance New Age emplissait la chambre. L'odeur de son parfum persistait dans l'air. Je me suis immobilisée au pied de son lit, puis je me suis dirigée vers sa table de nuit, où ses livres et ses lunettes de lecture étaient posés, bien rangés. M'arrêtant derrière l'ottomane sans accoudoir installée devant la fenêtre, j'ai jeté un œil dehors. La rue était vide.

J'ai passé la main sur sa coiffeuse. Elle était impeccable. La surface brillait et aucune poussière n'avait eu le temps de s'y déposer. Comme tout le reste de la maison, tout était parfait – l'élégance et la propreté incarnées.

– Je suis maniaque, c'est une vraie obsession, avait admis Rachel. Je récurer pour évacuer le stress.

J'étais tellement à l'aise en sa présence que j'avais failli lui dire : « Ma mère était comme ça, elle aussi ». Mais je n'avais jamais mentionné mes parents. Elle avait peut-être senti mes réticences à en discuter, parce qu'elle ne m'avait jamais posé de questions sur eux.

– Elle frotte et frotte encore alors qu'on n'a jamais rien de sale ici, avait ajouté Luke.

On était tous à table quand il m'en avait touché un mot.

– Comme si elle essayait de faire partir quelque chose à force de récurer. Quelque chose qu'elle est la seule à voir.

Elle n'avait rien répondu et s'était contentée de pousser avec sa fourchette les morceaux de poulet dans son assiette.

Mais Luke ne la quittait pas des yeux.

– Hein, maman ? Mais de quoi est-ce que tu essaies de te débarrasser comme ça ?

Elle avait avalé sa bouchée. Je m'étais rendu compte à ce moment-là que les rôles étaient complètement inversés entre eux. On aurait dit le père, se penchant par-dessus la table et cherchant à croiser son regard. Elle, c'était l'enfant maltraitée, qui se renfermait sur elle-même.

– De la saleté, mon chéri, quoi d'autre ? avait-elle répondu sans le regarder.

C'était lors de ce dîner que j'avais pris conscience qu'elle avait peur de lui. Comment est-ce qu'on pouvait avoir peur de son propre enfant ?

Sur un plateau tout simple en argent, j'ai découvert un médaillon, lui aussi en argent et tout aussi sobre. J'ai trouvé ça bizarre. Ce n'était pas le genre de femme à garder un médaillon. Je voyais Rachel comme quelqu'un de pragmatique, de froid. Mais, après tout, elle ouvrait bien une librairie à l'ère d'Internet. Elle pouvait être encline à des accès de nostalgie. Le médaillon était joli et venait de Tiffany & Company. Je l'ai ouvert prudemment, du bout de mon ongle, avant de m'apercevoir dans le miroir de la chambre.

Qu'est-ce que tu fous ? ai-je demandé au reflet pâle. Elle est ultra-moche. On dirait un mec. On aurait pu croire qu'à ce stade de ma vie, j'aurais été immunisée contre les railleries de cour d'école. Toute ma vie j'ai eu à supporter les petites brutes, à subir leurs paroles blessantes. Je n'ai jamais compris pourquoi certains semblaient se délecter à ce point de la cruauté, de rendre les gens mal dans leur peau. Je me suis passée la main dans les cheveux, qui paraissaient courts et décoiffés dans la faible lumière de la pièce. Pas décoiffés avec élégance, mais vraiment décoiffés, qui

partaient dans tous les sens. Je n'avais pas pris le temps de me les brosser ce matin. Je ne passais pas vraiment ma vie devant un miroir. Je faisais même tout pour les éviter. Je n'étais pas du genre à me bichonner et à me pomponner pendant des heures, mais plutôt à prendre une douche et puis basta.

Si je me voyais dans un miroir, j'en venais à réfléchir à qui j'étais vraiment, comment j'évoluais dans ce monde. Et c'était bien la dernière chose dont j'avais envie. J'ai tout de même pris la brosse de Rachel pour me passer un petit coup dans les cheveux. Et j'ai regardé attentivement mon visage. Je ressemblais beaucoup trop à mon père. Pourquoi est-ce que je ne ressemblais pas davantage à ma mère ? ai-je regretté.

J'étais consciente que mes actions à ce moment-là constituaient une terrible violation de la vie privée, une chose contre laquelle je pestais constamment. Moi qui gardais tellement de secrets, je fouinais dans la chambre de ma patronne. Je me suis dépêchée de remettre la brosse en place.

Comme on pouvait s'y attendre, le médaillon renfermait une photo de Luke. En face, dans le second petit cadre, un homme, dans la trentaine, blond et aux traits fins. Est-ce que c'était le père de Luke ? Il ne lui ressemblait pas du tout.

Le père de Luke, à l'instar de mes parents, était clairement aux abonnés absents. Ils ne le mentionnaient jamais. Donc, tout naturellement, je n'ai jamais posé de questions sur lui. Ils n'avaient jamais parlé de divorce, pas plus qu'ils ne m'avaient prévenu qu'il pourrait un jour passer à la maison voir son fils. Luke ne l'évoquait jamais – il ne semblait pas passer de week-end avec lui, ni recevoir de coup de fil ou de carte postale de sa part. Je savais que c'était un point sensible, depuis ce premier échange un peu vif qu'on avait eu. Peut-être qu'il était mort. Ça me paraissait peu probable de conserver dans un médaillon, sur sa coiffeuse, la photo de quelqu'un dont on a divorcé, non ? Mais pourquoi Rachel

ne m'en aurait pas parlé, si le père de Luke était mort ? D'ordinaire, je n'aime pas être indiscrete. Mais il était peut-être temps pour moi de le devenir, puisque Luke mettait, lui, clairement son nez dans mon passé.

Je suis tombée sur un petit bureau, aménagé dans une alcôve étroite derrière le placard principal. L'ordinateur portable couleur argent de Rachel y était installé. J'ai touché le pavé tactile et l'écran s'est allumé pour laisser apparaître une fleur de lotus, violette et fleurie. Mais l'accès était protégé par un mot de passe.

Je me suis assise dans le fauteuil en cuir blanc et j'ai ouvert le grand tiroir central du bureau. À l'intérieur, j'ai découvert un livre, avec une reliure en toile d'un gris tourterelle. Au centre, gaufrés en argent, étaient écrits les mots : Journal intime. En caressant la couverture du bout des doigts, j'ai entendu une porte de voiture claquer dehors. J'ai vite refermé le tiroir, laissant le journal intime clos, et je suis redescendue.

CHAPITRE QUINZE

Cher journal,

C'est stupide d'écrire ça, non ? « Cher journal ». Ça fait tellement innocent, tellement optimiste. Comme si consigner nos sentiments dans un cahier, y raconter notre vie avait un sens, nous soulageait. Pour moi, c'est simplement le seul endroit où je peux être tout à fait honnête. Ailleurs, je porte un masque souriant, je joue un jeu. Tu es le seul à connaître l'intégralité de mes sentiments, la profondeur de mon esprit, même s'ils se révèlent sombres et sans fond.

Il n'y a qu'en devenant parents qu'on se rend compte de notre impuissance dans la vie. J'imagine que ça s'applique à tous les parents. On ne peut pas amortir chaque chute, adoucir chaque déception. On ne peut pas soulager la douleur du rejet ou de l'échec, guérir chaque blessure. Quand notre enfant souffre, on ressent un mal qui ne s'évanouit que lorsque les larmes ont séché et que le sourire lui revient.

J'imagine que c'est ce que ressentent les parents d'un enfant normal. Moi aussi, je suis impuissante. Impuissante à protéger les autres de mon fils.

Il y a d'abord eu ce garçon, qu'il a mordu tellement fort que le petit arc de la marque de ses dents a saigné puis est devenu violet sous mes yeux. Sa mère et moi partagions une tasse de café à la maison. Pour une fois, je passais du bon temps. On s'était rencontrées à l'école maternelle. Soit elle n'avait pas eu vent des rumeurs qui circulaient sur mon fils, soit elle avait choisi de passer outre, mais elle m'avait dit que son fils recherchait un ami avec qui s'amuser l'après-midi.

J'avais été tellement soulagée... Quelqu'un voulait bien jouer avec mon fils ! On était en train de rire, comme n'importe quels parents normaux dans cette situation, au sujet de ces petites choses amusantes que font souvent les enfants, quand un cri perçant de douleur et de consternation a retenti dans la chambre où les garçons jouaient.

Je n'oublierai jamais l'expression du visage de cette autre mère, ni la façon dont elle s'est efforcée de rester polie alors qu'elle nettoyait la plaie, tandis que je farfouillais un peu frénétiquement pour trouver du sparadrap et une pommade antiseptique. Et mon fils, lui, nous regardait nous agiter avec une expression de curiosité malsaine.

– Je suis désolée. Vraiment, je suis navrée, me suis-je excusée alors qu'elle conduisait son enfant en pleurs à la porte.

Elle avait récupéré son adorable sac à dos en forme de petit monstre, son chapeau et son écharpe.

– Excuse-toi, voyons ! ai-je réprimandé mon fils. Tu sais très bien qu'il ne faut pas mordre.

– Je suis désolé, a-t-il dit.

Mais on voyait clairement qu'il n'en pensait pas un mot.

– Ce n'est rien, a déclaré l'autre mère. Ça peut arriver. On ferait mieux d'y aller, maintenant.

Ça m'aurait presque soulagée de la voir se mettre en colère. Mais son visage n'exprimait que de l'inquiétude pour mon fils et pour moi. Elle me plaignait de me retrouver dans cette situation. Je l'ai observée en silence s'éloigner au volant de sa Honda rouge.

– De toute façon, ce n'était pas mon ami. Je ne l'aimais pas, il était idiot, a dit mon fils.

– C'est pour ça que tu l'as mordu ?

– Non, c'est lui qui me l'a demandé. Il voulait que je le morde.

Je suis restée derrière la porte à côté de lui. Il mentait. Je savais qu'il mentait. Et il savait que je savais. Une méta-

communication nous liait l'un à l'autre. Il a glissé sa petite main dans la mienne.

– On n'a pas besoin d'amis, maman.

– Je suis contente que ce soit ce que tu penses, parce qu'on n'en a aucun.

Ma sœur et mes nièces étaient venues nous rendre visite, quelques semaines plus tôt. Nos différences s'accroissaient au fil des ans, même si j'admets que c'était largement de ma faute. J'avais toujours été susceptible, prompte à m'emporter et à en garder une rancœur envers elle à chaque fois. La tristesse ne m'avait pas rendue plus facile à vivre. Mais j'étais sincèrement remplie de joie quand elle et ses filles sont descendues de l'avion. Je leur ai fait un signe de la main et j'ai couru vers elle ; ma sœur en a lâché ses valises pour me prendre dans ses bras tandis que ses filles (de deux et quatre ans) babillaient en tournant autour de nous. J'avais été tellement accaparée par mon fils et tous les problèmes engendrés depuis sa naissance, que j'en avais complètement négligé ma famille.

Ses filles étaient des amours, joufflues, avec des boucles blondes et des yeux bleu saphir. On aurait dit les bébés des pubs Pampers. Elles paraissaient tellement normales... Elles riaient, elles criaient, elles jouaient, elles se disputaient. Elles voulaient que leur mère les prenne dans les bras. Elles se couraient après en riant. Des bambins dans toute leur beauté. Elles n'étaient pas muettes, ni observatrices. Leur colère ne se transformait pas en véritable fureur. Elles étaient désordonnées et pas tirées à quatre épingles. Comme j'enviais ma sœur !

La première soirée s'est passée à merveille. Ma mère était là, bien sûr. On avait commandé des pizzas et ouvert une bouteille de Chardonnay. Même mon fils semblait content : il se montrait charmant, sociable, obligeant et attentif envers les filles. Ma mère et moi avons échangé plusieurs regards : qu'est-ce qu'il mijotait ? Mais on a fini par se détendre.

Je crois que c'est quand il s'est rendu compte que j'adorais ma plus jeune nièce qu'il a eu le déclic. Elle était tellement drôle et fofolle, une vraie petite illumination dans ma vie terne. Il y avait une douceur incroyable chez elle. Elle ne parlait pas beaucoup et ma sœur s'en inquiétait un peu. Même ça, je le lui enviais : le petit tracas que sa dernière dise moins de mots que les autres enfants au même âge. Ne t'inquiète pas, lui avais-je dit. Elle est parfaite.

Je lui faisais manger ses coquillettes au beurre à la petite cuillère.

– Moi ! s'est-elle écriée avec un petit froncement de sourcil provocateur.

Je lui ai tendu la cuillère.

– Non ! Toi ! a-t-elle finalement décidé.

– Petite coquine ! lui ai-je lancé.

C'est un jeu auquel on s'est amusées pendant un certain temps. Elle hésitait (et c'était tout à fait normal pour un enfant de deux ans) entre vouloir faire les choses elle-même et vouloir qu'elles soient faites pour elle. Étrangement, j'étais au paradis, à savourer un moment de normalité. Donc, au départ, je n'ai rien remarqué. Mais j'ai fini par avoir l'impression que le soleil s'était caché derrière les nuages et j'ai ressenti une certaine fraîcheur envahir la pièce.

Il était en pyjama, comme je le lui avais demandé, et se tenait dans la cuisine obscurcie. Ma sœur donnait un bain à sa plus grande. J'étais censée lui amener ensuite la petite dès qu'elle aurait fini son repas.

– Mamie m'a aidé à mettre mon pyjama.

Dans sa voix perçait le sentiment qu'il était un amant éconduit.

– Tu es un grand garçon, maintenant, tu ne devrais plus avoir besoin qu'on t'aide pour l'enfiler, lui ai-je rappelé.

Il allait bientôt avoir sept ans et il était suffisamment grand pour pouvoir effectuer seul certaines choses. L'institutrice de sa nouvelle école et son psychiatre m'avaient tous les deux

laissé entendre, avec beaucoup de subtilité, que j'en faisais trop pour lui.

– Il y a une vieille dame dans ma chambre qui m'a dit que tu ne m'aimais plus.

– C'est n'importe quoi, mon chéri, ai-je rétorqué en m'efforçant de garder un ton calme.

Dernièrement, je me montrais trop souvent brusque avec lui. J'étais à bout, je ne supportais plus ses visions, ses fantasmes et ses mensonges.

– Va au lit. Je te rejoins dans une minute pour te lire une histoire, dès que ta cousine a fini de dîner.

Il est resté muet.

– Papa rentre à la maison, ce soir ? a-t-il voulu savoir.

– Non, il reviendra samedi.

Je me suis rendu compte que mon corps s'était tendu. Le bébé commençait à gémir, comme si elle sentait que l'atmosphère avait changé.

– Fini ? lui ai-je demandé.

– Fini, m'a-t-elle confirmé. Bain !

– Exact !

Je l'ai embrassée sur le front avant de lui ébouriffer les cheveux. Elle avait une chevelure volumineuse et tout simplement magnifique.

– Oh, ce que j'adore ces boucles blondes ! me suis-je exclamée.

Je l'ai amenée à ma sœur et je suis sortie de la salle de bains. J'entendais la mélodie de leurs voix en parcourant le couloir. Haut perchées et basses, chantantes, sévères puis riantes. Le rire les suivait partout ; et on en manquait tellement dans cette maison !

Je me suis allongée à côté de lui dans le lit et j'ai commencé ma lecture. Il m'a touché l'épaule d'un geste doux et je me suis tournée vers lui.

– Ce n'est pas ton bébé, m'a-t-il réprimandée. Tu n'auras jamais d'autre bébé.

J'étais tellement immunisée à ses paroles qu'elles ne m'ont même pas blessée.

– Je sais. Je n'ai jamais voulu un autre enfant que toi.

J'avais espéré que ça l'aurait calmé. Mais j'aurais dû me douter qu'il en aurait fallu bien plus.

Tôt le lendemain matin, le cri de ma sœur m'a tirée du sommeil. La distance que j'ai parcourue pour la rejoindre en courant, de l'autre côté de la maison, m'a semblée interminable. Je priais déjà avant même de savoir ce qu'il s'était passé.

J'ai déboulé dans la chambre de ma sœur et la scène m'est apparue en dents de scie. Elle tenait sa petite dernière dans les bras et la berçait alors que l'enfant pleurait. Ses cheveux étaient tondus, coupés n'importe comment. On apercevait même son crâne par endroits. Aux pieds de ma sœur se trouvaient les boucles blondes que j'avais tant admirées, semblables à des confettis qui resteraient après une fête. Parmi elles, brillait à la lumière de la lampe une grande paire de ciseaux de cuisine.

CHAPITRE SEIZE

J'ai réussi à me réinstaller derrière mon portable, dans la cuisine, avant que Luke ne rentre dans la maison, amenant dans son sillage l'air froid de l'extérieur. Le visage rougi, il avait l'air impatient. Il a abandonné son sac à côté du grand vase sur pied, près de la porte d'entrée, et s'est dirigé vers moi. J'ai fait semblant d'être absorbée dans mes révisions.

– Tu étais là-haut ? m'a-t-il demandé en s'immobilisant dans l'embrasure de la porte de la cuisine.

– Hmm ? ai-je répondu en feignant de ne pas avoir entendu.

J'ai levé les yeux sur lui en lui lançant un sourire accueillant.

– À l'étage ? Non.

– J'ai cru voir une ombre, pourtant.

– Un jeu de lumière, peut-être. Est-ce que tu veux un goûter ?

– Oui, s'il te plaît.

Il a enlevé sa veste et l'a soigneusement suspendue dans le placard de l'entrée. C'était un petit garçon très ordonné quand il en avait envie, précis et méthodique. Il s'est assis en face de moi et j'ai fermé le clapet de mon ordinateur.

– Alors, ta journée, comment ça a été ?

– Horrible, comme toujours dans cette école, a-t-il lancé doucement.

J'ai ouvert le réfrigérateur, en ai sorti un bol de pommes vertes, un morceau de cheddar blanc et un bout de pain noir dur, parce que je savais qu'il aimait ça.

– Désolée... je sais que ce n'est pas toujours évident, là-bas, ai-je dit.

On avait discuté de l'indiscipline qui régnait pendant les cours, des difficultés rencontrées pendant la pause déjeuner et les récréations. Luke et certains autres enfants (les plus intelligents et les plus disciplinés) se retrouvaient l'après-midi pour des cours supplémentaires, à l'écart des autres. Ils en devenaient la cible de certains des gamins les plus agressifs. Même parmi les marginaux, Luke était un marginal.

– Alors... tu as découvert l'indice ?

– Oui.

Je lui ai expliqué comment j'avais trouvé le site Internet de l'association de préservation des lieux et de l'histoire de la ville et comment je m'étais rendue sur place.

– Très intelligent, ai-je conclu en étant aussi condescendante que possible.

Je l'ai vu froncer les sourcils, déçu de ma réponse, même s'il a essayé de le dissimuler en baissant le visage vers la table. Je lui ai apporté son assiette, avec un verre de lait et une serviette en tissu à carreaux.

– Tu as percé son secret ?

Il a croqué dans la pomme. Il y avait un éclat espiègle dans son regard. J'ai repensé à ce que Langdon m'avait dit. Est-ce qu'il essayait de me faire comprendre quelque chose sur lui ?

– Oui.

Il a de nouveau froncé les sourcils.

– C'est vrai ? s'est-il étonné.

Il s'agitait. Je mentirais si je disais que ça ne me faisait pas plaisir.

– Comment ?

– À ton avis ? De nos jours, comment est-ce qu'on découvre quelque chose ? En ligne.

Il a senti que je mentais et nos regards se sont rencontrés.

– Donc tu as appris que c'était un vrai pervers ?

Je n'ai rien répondu et je me suis contentée de manger un quartier de pomme que j'avais coupé pour moi. Première

leçon à retenir de la thérapie 101 : laisser le patient parler. Il vous dira ce qui ne va pas et même, parfois, comment régler le problème. Un bon thérapeute lance la conversation et laisse le patient diriger la discussion.

– Qu’il a agressé sexuellement des enfants, qu’il a touché des petits garçons, qu’il s’est exhibé devant eux, a affirmé Luke.

Il cherchait à me choquer, à me déstabiliser. Mais il ne se doutait pas qu’il m’en fallait beaucoup plus. J’irais même jusqu’à dire que c’était quasiment impossible. Je connaissais la laideur du monde, le mal qu’on pouvait se faire les uns aux autres.

– Oui, je sais que c’est ce dont il a été accusé.

Est-ce qu’il n’était pas au courant du fait qu’il se travestissait ? Ce n’était pas ça, son secret ? Quoi qu’il en soit, je ne comptais pas lui confier cette information.

– Pourquoi est-ce qu’il se serait suicidé sinon, s’il n’avait pas été coupable ? a lancé Luke.

C’était réconfortant de se rendre compte qu’il avait une façon encore très enfantine de voir le monde, tout blanc ou tout noir, sans percevoir les nuances de la dépression et du désespoir, les différentes couches et textures de la tristesse. À quel point tout ça peut vous accabler, jusqu’à rendre votre monde tellement sombre que la mort semble être la seule échappatoire.

– Les gens qui mettent fin à leurs jours souffrent en général d’une forme sévère de dépression clinique, lui ai-je expliqué. Les raisons qui les poussent à se donner la mort ne sont pas toujours rationnelles. C’est souvent un déséquilibre chimique qui les conduit à ce choix.

Luke a déposé une tranche de cheddar sur un quartier de pomme et a mâché lentement, pensif. Comme une petite machine, ingérant les aliments et traitant les informations en même temps. Il a eu l’air sur le point de répondre, mais s’en est finalement abstenu.

– Et alors, où est-ce que tu voulais en venir ? Quel message essayais-tu de me transmettre avec ce poème ? Pourquoi cet homme et pourquoi cet endroit ?

Il m'a fixée en clignant des yeux, examinant mon expression et mon langage corporel. On se retrouvait dans une impasse, chacun essayant de deviner ce que l'autre savait précisément, ce qu'il voulait, et qui remportait la partie.

– Là où je voulais en venir, c'était au prochain indice, a-t-il déclaré en feignant l'innocence. Tu l'as trouvé ?

– Oui.

– Et ?

Mâchouillement. Mâchouillement. Mâchouillement. Il a fait descendre la trop grosse quantité de nourriture en buvant une bonne gorgée de lait, puis a laissé volontairement échapper un rot. J'ai ignoré son petit numéro.

– Je n'ai pas encore commencé à y réfléchir. J'avais cours, ce matin.

– Et une amie disparue dont il faut t'occuper.

– En plus.

Des glaçons sont soudain tombés dans le seau à glace et le bruit nous a fait tous les deux sursauter, puis rire. Ça devenait un sujet de plaisanterie entre nous.

– Je suis curieuse de savoir comment tu t'es rendu dans cette cabane pour y placer le prochain indice ? Et où est-ce que tu as obtenu cette clé ?

– Tu aimerais bien savoir, hein ? m'a-t-il provoquée.

Mais ce n'était pas aussi énervant que ça le paraissait. Luke disposait d'un grand charme ; sa beauté et l'intensité de son sourire étaient désarmantes. Je devais sans cesse me rappeler de ne pas baisser la garde.

– Tu ne comptes pas me le révéler ?

– Quand on arrivera à la fin de la chasse au trésor, je t'avouerai tout, a-t-il affirmé.

Il m'a lancé un regard doux et chaleureux, puis m'a tapoté la main comme s'il était la personne en charge et moi la

personne sous sa responsabilité, qui se montrait par ailleurs terriblement lente à la compréhension.

– Et si je n'ai plus envie de jouer ? ai-je demandé d'une façon un peu plus brutale que je ne l'avais voulu.

– Mais ce n'est pas le cas, a-t-il rétorqué en lâchant un autre rot. Tu en as encore très envie.

Il était clair qu'il avait pris le dessus. Il m'avait entraînée dans son jeu et je n'avais plus d'autre choix que d'y participer. Je me suis surprise à repenser à la boue que j'avais aperçue sur les pneus de son vélo, à ce qu'il savait sur Beck, aux indices qui effleuraient mon secret. Qu'est-ce qu'il savait de moi ? Ou bien est-ce que tout ça n'était que le fruit de mon imagination ? Après tout, est-ce que ce n'était pas seulement un gamin solitaire qui s'amusait avec la personne qui faisait office de meilleur ami pour lui ? Carl Jung était persuadé que nous possédions tous un côté sombre, un alter ego que l'on réprimait et tentait de cacher. Il soutenait que tout ce qu'on détestait, tout ce qui nous déstabilisait chez les autres suscitait une réaction en nous parce qu'on réprimait précisément ces mêmes traits de caractère. Je dois avouer que, en cet instant, cette théorie m'est apparue comme largement plausible.

Il a déposé son assiette et son verre dans l'évier puis les a lavés et les a placés avec soin sur l'égouttoir, comme à son habitude.

Quand il s'est retourné vers moi, il a penché la tête sur le côté.

– Comment as-tu été jusqu'au cimetière, au fait ? Ton vélo est encore chez nous.

J'ai envisagé de lui raconter des bobards, de lui dire que j'avais pris un taxi. Mais c'était idiot, en fait, parce que ça lui aurait donné encore plus de pouvoir.

– On m'y a amenée.

– Qui ? a-t-il demandé d'un ton énervé.

J'ai senti un changement en lui, une soudaine raideur

dans sa posture que je ne lui avais jamais vue auparavant, une expression figée sur son visage.

– Un prof.

– Comment il s'appelle ?

– En quoi ça te regarde ? ai-je rétorqué.

Je n'aimais pas son ton, ni la façon dont il me scrutait. Je me suis surprise à repenser à la veille, à la silhouette que j'avais crue voir disparaître parmi les arbres. Non, ça n'aurait pas pu être lui. Rachel ne lui aurait jamais permis de rester dehors aussi tard le soir. Est-ce qu'il aurait pu sortir en douce et me suivre ? Cette pensée se révélait beaucoup plus troublante que je ne saurais l'exprimer.

– Tu n'as pas l'intention de me le dire ?

– En quoi c'est un problème, Luke ? Un professeur, qui s'avère aussi être mon conseiller d'éducation et mon ami, m'y a amenée. Ce ne sont pas tes oignons.

Je n'avais aucune envie de prononcer le nom de Langdon devant lui. Je ne savais même pas pourquoi.

– C'est ton mec, aussi ? m'a-t-il demandé méchamment. Tu baisses avec lui ?

– Luke !

C'était comme s'il venait de me gifler.

– Ma mère t'aurait accompagnée.

Son corps était devenu littéralement rigide, ses bras s'étaient tendus. Je me suis levée. Je n'avais pas envie de rester assise. L'atmosphère était électrique. On sentait que sa crise de colère était sur le point d'éclater. Il ne manquait plus qu'une petite goutte pour faire déborder le vase.

– Qui c'est ? a-t-il répété d'une voix plus forte. Comment il s'appelle ?

Le ridicule de la situation m'a frappée et c'est là que je me suis rendue compte que Langdon avait raison. En rentrant dans son jeu, je l'avais laissé prendre le dessus. Il nous considérait comme des amis, des égaux. Il avait développé une sorte d'attachement ou de fantasme me concernant et il

était en train de tout laisser sortir.

– Respire un grand coup et calme-toi, lui ai-je ordonné à voix basse.

Il s'est approché de moi en deux grandes enjambées, jusqu'à se retrouver à quelques centimètres de mon visage. Je n'ai pas bougé mais j'ai gardé les yeux baissés au sol. Je savais ce qu'il ressentait, transpercé par cette fureur impuissante. J'avais connu ça, aussi, enfant. Je me rappelle très bien cette tornade intérieure, ce grondement terrible qui éclipse toute pensée raisonnable, tout ce qui vous entoure. On n'est plus que colère et tristesse. C'est le serpent qui se mord la queue. On se laisse emporter et rien n'est là pour vous ramener à la réalité.

– Qui c'est ?

Son visage était tellement proche du mien que je sentais dans son haleine le cheddar qu'il venait de manger.

– On n'en discutera pas tant que tu ne te seras pas calmé.

– Tu lui as parlé de notre jeu ? Tu lui en as parlé ?

Il avait hurlé sa question en me coinçant contre le mur.

– On n'en discutera pas tant que tu ne te seras pas calmé, ai-je répété.

Il a poussé un cri, qui dégageait davantage de souffrance et de désespoir qu'autre chose, et ça m'a replongée dans ma propre enfance. Je n'avais pas peur de lui. Il ne pouvait pas me faire mal, pas dans une bagarre loyale. Au lieu de me frapper, il est sorti de la cuisine en fulminant et a monté les escaliers en hurlant et en tapant contre le mur. Une fois à l'étage, il a claqué toutes les portes – de la chambre de sa mère, de la salle de bains, de la chambre d'amis. Ensuite, d'après le bruit, j'ai deviné qu'il devait être en train de saccager sa chambre. Je l'ai suivi en montant discrètement, marche après marche.

– Tu n'étais pas censée en parler à qui que ce soit, a-t-il gémi. C'est notre jeu à nous.

S'en est suivi une série de bruits sourds, puis un

craquement assourdissant. La télévision qui venait de heurter le sol, peut-être ? Je me suis immobilisée derrière sa porte. J'ai vu que les verrous étaient mal fixés et que le bouton de porte était un peu branlant. Qu'est-ce qu'il se passait ici, le soir, après mon départ ?

– Qui c'est ? Qui c'est, bordel ? a-t-il vociféré.

Je me suis assise sur le palier de l'escalier et j'ai attendu qu'il s'épuise. Ça a duré plus d'une heure. Quand Rachel est rentrée, on était encore en pleine crise, Luke criant dans sa chambre et moi assise sur le palier, la tête posée contre le mur.

Elle m'a préparé une tasse de thé tandis que Luke, manifestement conscient qu'on était toutes les deux en bas en train de discuter, s'était mis à frapper du pied sur le sol de sa chambre. Les vitres des meubles tremblaient. Quel sale gosse, franchement.

– Je suis surprise que ce ne soit pas arrivé plus tôt, en fait, m'a confié Rachel. C'est marrant, parce que j'étais justement en train de calculer aujourd'hui que ça faisait un mois que tu étais avec nous. On n'a jamais gardé une baby-sitter aussi longtemps. Tu as tenu trois semaines de plus que notre précédent record.

– C'est en partie ma faute, ai-je admis.

– Non, a-t-elle rétorqué fermement en levant une main. Ne dis pas ça. Luke est le seul responsable de son comportement. J'ai mis des années avant de l'accepter.

Je lui ai raconté le jeu auquel on jouait, les indices qu'il avait laissés et ses poèmes assez effrayants. Elle n'a pas semblé surprise, acquiesçant et émettant de petits bruits compréhensifs.

– Il est très doué pour embobiner son petit monde, a-t-elle tenté de me rassurer en riant un peu et en secouant la tête.

– Arrêtez de parler de moi ! a-t-il crié depuis sa chambre avant de se mettre à frapper du pied encore plus fort.

Elle a posé une tasse devant moi et s'est assise sur la chaise d'en face.

– Il sait très bien quoi dire et quoi faire pour inciter les gens à rentrer dans son jeu. À l'école, il manipule les autres enfants en leur promettant des bonbons s'ils se conduisent mal à un moment précis. Un Snickers s'ils craquent en plein cours, à midi trente-quatre, par exemple.

Ce n'était pas comme ça qu'il se dépeignait quand on abordait ensemble le sujet de l'école. Il se décrivait comme persécuté, bousculé, parce qu'il était intelligent et petit. Je me retrouvais dans ce portrait-là : celui d'un être rejeté parce qu'il y avait quelque chose d'étrange et de différent chez lui. Il avait dû s'en rendre compte.

– Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'il fait ça ?

– Parce qu'il en est capable. Tout simplement. Il s'ennuie très vite, il a besoin d'être constamment stimulé. Il ne supporte pas la monotonie d'un jour normal à l'école. Donc il met la pagaille, juste histoire de s'amuser un peu. C'est tout. C'est dur à accepter, mais c'est bien la seule raison qui le pousse à agir comme ça.

Je m'en doutais, bien sûr. La formation et l'expérience que j'avais acquises à Fieldcrest m'ont fait comprendre que le jugement qu'elle portait sur son fils était on ne peut plus juste.

– Est-ce qu'il t'a dit que je le maltraçais ? m'a-t-elle demandé.

Je n'ai rien répondu.

– Non, bien sûr, il ne l'aurait pas formulé aussi directement. Mais est-ce qu'il a déjà tressailli quand tu t'es approchée de lui ou bien est-ce qu'il t'a déjà montré une blessure en imitant à la perfection un enfant battu qui t'expliquerait qu'il est tombé...

– Le bleu, sur son épaule, me suis-je souvenue.

– Il se l'est infligé tout seul. Juste ici, en se cognant volontairement contre le mur à plusieurs reprises. Ensuite, à

l'école, il a fait son petit cinéma. Ils m'ont convoquée. Ça arrive, parfois, que les parents d'enfants perturbés finissent par recourir à la violence. Mais pas moi. Les médecins de Fieldcrest sont très intelligents et n'ont pas mis longtemps à comprendre son manège.

– Je suis désolée. C'est terrible.

Elle a porté la tasse à ses lèvres mais n'en a rien bu. Elle l'a finalement reposée sur la table.

– J'ai regardé un documentaire, une fois, qui suivait le quotidien de ces gens un peu foldingues qui prennent des animaux sauvages comme animaux de compagnie, m'a-t-elle raconté. Ils achètent des bébés chimpanzés, des lionceaux ou même des oursons. Au début, ils sont tout mignons, ils font des câlins, ils boivent du lait au biberon. Et puis, oh surprise, un an plus tard, les gens se retrouvent avec une bête sauvage dans leur jardin, qui pourrait les tuer d'un simple coup de griffe.

Elle s'est interrompue quelques secondes, le temps de prendre enfin une gorgée de son thé. Elle a ensuite essuyé les quelques larmes qui s'étaient nichées au bord de ses cils.

– Ces animaux malheureux, enfermés dans leur cage, tueront dès que l'occasion se présentera. Mais on peut tout de même voir chez leurs maîtres qu'ils aiment leur bestiole, qu'ils l'aiment vraiment. Ils sont seuls, rejetés, et ce lion ou ce babouin qu'ils possèdent, il comble le vide qu'ils ont en eux. C'est juste qu'ils ne se rendent pas compte que l'animal, lui, ne les aime pas, qu'il en est incapable.

Elle m'a regardée pour voir si je suivais.

– Et je me suis surprise à me dire que je savais exactement ce qu'ils éprouvaient. La seule différence, c'est que je pensais avoir un chaton et qu'il s'est transformé en tigre.

À l'étage, Luke a recommencé à taper du pied au sol. Il devait sauter, ou bien la maison était vraiment très mal en point, parce que nos tasses se sont mises à trembler sur la table à chacun de ses mouvements.

– C’est héréditaire, dans ma famille, m’a-t-elle expliqué en levant les yeux au plafond. Mon père s’est battu contre une dépression malade doublée d’une anxiété chronique. Et mon frère ressemblait beaucoup à Luke, jusqu’à ce qu’il mette fin à ses jours, à seize ans.

J’ai repensé au médaillon et je me suis demandée si c’était son frère sur la photo.

Elle avait l’air tellement fatiguée, au bout du rouleau. Qui aurait pu l’en blâmer, franchement ?

– J’avais l’habitude de prier pour mener une vie normale, a-t-elle continué. Je n’avais qu’une envie : m’éloigner de cette famille. Je n’aurais jamais envisagé de faire un enfant, pas avec mes gènes et pas dans la situation dans laquelle je me trouvais quand je suis tombée enceinte. Mais c’est la vie. Tout ne se passe pas forcément comme prévu.

Elle a brusquement braqué les yeux sur moi, comme si elle venait de sortir d’une espèce de transe et qu’elle reprenait ses esprits.

– Je n’en ai parlé à personne. Pas depuis des années. Je suis désolée. Ce n’est pas une chose à dire.

– Non, ne vous inquiétez pas. Je comprends.

Un bruit sourd a résonné dans toute la maison depuis l’étage.

– Je sais, a-t-elle dit gentiment en posant une main sur la mienne quelques instants.

Comment pouvait-elle savoir que je comprenais ? Je ne voyais pas ce qu’elle sous-entendait par-là, mais je n’ai pas osé le lui demander.

– Il faut que j’y aille, ai-je annoncé. Je suis désolée de vous laisser maintenant, avec Luke dans cet état, mais j’ai aussi des problèmes à régler dans ma vie personnelle, en ce moment.

– Je suppose qu’on ne te reverra pas, a-t-elle présumé en acquiesçant.

– Oh, si. Je serai là demain, ai-je affirmé.

Elle m'a lancé un large sourire reconnaissant. Je me suis alors rendu compte qu'en cours de route, on était devenues amies.

CHAPITRE DIX-SEPT

Après mon départ de chez les Kahn, je suis rentrée dans le dortoir vide, sombre et froid. Ça ne faisait même pas une minute que j'y étais que j'avais déjà envie de repartir. Le Dr Cooper avait laissé un message sur mon portable. Je l'ai rappelée après m'être préparé des pâtes au fromage.

– Je voulais simplement prendre de vos nouvelles, m'a-t-elle dit. Ce que je vous ai annoncé lors de notre dernière séance a dû vous faire l'effet d'une bombe.

– J'allais justement vous appeler.

– Est-ce que vous avez besoin de discuter ?

– Oui. Je crois que oui, vraiment.

– Il fait nuit et l'air est glacial, je ne veux pas que vous preniez votre vélo, m'a-t-elle prévenue.

Elle me reprochait tout le temps de me déplacer à vélo. Dans le meilleur des cas, elle me remontait les bretelles parce que je ne portais pas de casque. Et, à dire vrai, je n'avais pas particulièrement envie non plus de me rendre à son cabinet à vélo en pleine nuit.

– Je vais prendre un taxi.

– Mon mari se trouve sur le campus en ce moment. Il a aidé à quadriller les recherches d'aujourd'hui. Ce n'est pas très orthodoxe mais, si vous voulez, il se fera un plaisir de vous amener au cabinet en voiture et je vous raccompagnerai une fois la séance terminée.

Jones Cooper, l'inspecteur qui a enquêté sur la disparition d'Elizabeth et le suicide d'Harvey Greenwald. C'est marrant, je n'arrêtais pas de le croiser, en ce moment.

– Il est policier, c'est bien ça ? ai-je demandé.

– À la retraite. Il travaille maintenant comme détective privé.

Mais il était là comme bénévole, aujourd'hui. Il ne s'occupe pas de l'enquête sur Beck.

Ma méfiance vis-à-vis des flics n'était pas un secret ; ça faisait bien longtemps qu'on en parlait pendant les séances. Ils avaient très mal géré l'enquête concernant le meurtre de ma mère et j'éprouvais tout de suite un sentiment de gêne en leur présence. Ils m'énervaient parce qu'ils croyaient toujours tout savoir alors qu'en fait, ils ne savaient rien. Malgré tout leur équipement médico-légal, leur technologie de pointe, leur décryptage du langage corporel, leur analyse graphologique, et tous les autres trucs qu'ils sortaient de leur chapeau de magicien pour découvrir la vérité, ils parvenaient quand même à se gourer. C'est la nature humaine de voir ce qu'on a envie de voir. Rien ne pourra jamais changer ça, quels que soient les outils qu'on avait à notre disposition.

– Est-ce que ça ira quand même ?

– Oui, bien sûr, ai-je répondu avec une légèreté que je ne ressentais pas du tout. Ce serait vraiment gentil de sa part. Il peut sonner au dortoir des Evangeline, et je le rejoindrai en bas.

Je l'ai remerciée et j'ai mis fin à l'appel.

Est-ce que c'était si bizarre que ça que je vienne tout juste de lire un article sur Harvey Greenwald qui mentionnait Jones Cooper ? Qu'il ait enquêté dans l'affaire d'Elizabeth et que j'ai toujours eu l'impression qu'il ne m'aimait pas ? Curieusement, le fait qu'il soit marié au Dr Cooper ne m'avait jamais dérangée jusqu'à maintenant. J'étais au courant, mais j'avais toujours considéré que ça n'avait aucune importance.

Le Dr Cooper ne mentionnait jamais son mari. Elle était tellement à cheval sur le respect de la vie privée que je ne me suis jamais préoccupée de savoir si elle discutait peut-être de moi avec lui. Ils étaient mariés, après tout. Il y avait de grandes chances pour qu'elle lui ait raconté mon passé. Surtout au moment de la disparition d'Elizabeth, quand il bossait sur l'affaire dans laquelle j'étais plus ou moins

impliquée. Et aujourd'hui il se portait volontaire pour participer aux recherches visant à retrouver Beck. Est-ce que les flics essayaient de monter un coup contre moi ? Ils espéraient peut-être que je lui confie quelque chose qui pourrait leur être utile. Mais ça sous-entendrait que ma thérapeute était de mèche avec eux... Je me montrais peut-être un peu trop paranoïaque. La paranoïa, cette voix dans votre tête qui vous susurre que tout le monde est contre vous. Ce qui est perturbant, c'est que, parfois, c'est vrai.

Si tu ne dis rien, ils ne pourront pas te faire de mal, m'avait expliqué mon père. Ne leur donne aucune information, même la plus infime qui soit, parce qu'ils pourraient s'en servir pour te manipuler et mettre le doigt sur les failles de ton récit. Ils pouvaient essayer de me piéger autant qu'ils le voulaient. Ça ne servirait à rien. J'avais tout appris de mon père, le meilleur qui existe en la matière.

J'ai allumé mon ordinateur et j'ai rentré le nom de Jones Cooper dans le moteur de recherche. J'ai parcouru la longue liste des articles dans lesquels son nom apparaissait. Quand il a sonné en bas du bâtiment, j'avais eu le temps d'en apprendre un bon paquet sur l'ancien inspecteur principal Jones Cooper.

Et j'avais, par le même coup, découvert l'endroit où se cachait le prochain indice de Luke.

Puis, un soir, son fils est revenu
L'esprit anéanti par les secrets et les mensonges.
Il s'est mis à creuser sous terre
Où la vérité, bien souvent, se terre.

Je suis tombée sur un tas d'articles concernant la première affaire de Cooper en tant que détective privé, une affaire

classée. Une femme, Marla Holt, a disparu dans les années 1980 et n'a jamais été retrouvée. Le mari a longtemps été soupçonné mais, finalement, la police a conclu qu'elle avait délaissé sa famille au profit de son amant, puisqu'ils avaient appris au cours de l'enquête qu'elle entretenait une liaison extraconjugale.

L'année dernière, après la mort du mari, son fils est revenu aux Hollows en espérant comprendre ce qui était vraiment arrivé à sa mère. Il a découvert son corps, profondément enterré dans la forêt des Hollows, à proximité d'une grange abandonnée. Il a ainsi mis à jour les véritables raisons de sa mort.

En lisant les articles, mon corps tout entier s'était mis à trembler. Même si les circonstances n'étaient pas tout à fait les mêmes, les similarités entre cette histoire et la mienne m'ont laissée avec un profond sentiment d'effroi. Les détails, comme ceux du suicide d'Harvey Greenwald, effleuraient mon secret. Est-ce qu'il me connaissait ? Est-ce que Luke savait qui j'étais ? J'ai eu l'impression qu'un tambour battait à l'arrière de mon crâne : c'était la panique de voir mon mensonge révélé au grand jour. J'avais envie de me précipiter sur la porte et de me rendre directement dans cette grange abandonnée dans les bois des Hollows. Il fallait que je découvre ce qu'il savait sur moi ; c'était un besoin désespéré et terrifié. Mais j'ai jeté un œil à la fenêtre et j'ai aperçu le SUV de Cooper garé devant le bâtiment.

Tout comme son collègue l'inspecteur Chuck Ferrigno, qui était assigné à l'affaire de la disparition de Beck, Jones Cooper semblait être un homme gentil. Il était costaud, baraqué, rougeaud et propre sur lui. C'était le genre d'homme qui, même avec un imperméable sur le dos, aurait l'air coriace. Il est descendu de la voiture pour m'ouvrir la porte. Il a attendu que je monte à l'intérieur pour la refermer prudemment derrière moi. Sa poignée de main était

chaleureuse et ferme, sans l'être trop toutefois – contrairement à certains hommes, qui s'en servent pour vous montrer à quel point ils sont forts.

– Votre mère ne vous a donc jamais appris à ne pas monter en voiture avec un inconnu ? a-t-il plaisanté en s'installant derrière le volant.

Il dégageait un parfum. Pas celui d'une eau de Cologne, mais plutôt une odeur de savon et de fraîcheur.

– Eh bien, puisque le Dr Cooper semble penser que vous êtes quelqu'un de correct, je me suis dit que je ne risquerais rien.

– C'est vrai, elle ne se trompe jamais sur le caractère des gens.

Il a mis son gros SUV en route et le grondement typique de ce genre de voiture a envahi l'habitacle. Il a emprunté le chemin qui sortait du campus en roulant doucement.

On est passés devant les bénévoles, nombreux, qui étaient encore rassemblés dans le parking. Le gymnase était allumé et regorgeait de monde. Je savais que c'était là que la police et les parents de Beck avaient implanté leur QG. On a croisé aussi un peu plus de fourgonnettes de télévision que ce matin. On commençait à parler de l'affaire. Beck n'avait utilisé ni son téléphone ni sa carte de crédit depuis le soir de sa disparition. Je l'avais appris en jetant un œil à la page Facebook qui lui était consacrée. Je n'avais pas eu de nouvelles de la police ni des parents de Beck. On aurait dit qu'ils me mettaient intentionnellement à l'écart. Mais c'était peut-être encore ma paranoïa qui me jouait des tours. Tout ne tournait pas toujours autour de moi.

– Ça ne doit pas être évident pour vous, a-t-il fait remarquer.

J'ai acquiescé, sans détacher les yeux de la vitre. J'avais la sensation que si j'ouvrais la bouche, ma voix me trahirait. Donc j'ai pris une profonde inspiration et j'ai expiré lentement avant de répondre :

– C’est une amie. J’espère vraiment qu’elle est encore en train de nous faire marcher.

– Moi aussi. Elle a déjà fugué trois fois, c’est ça ?

Je confirmais.

– Mais jamais comme ça au point de causer autant d’inquiétude ?

– Non, ai-je reconnu. En général, elle contactait quelqu’un après un jour ou deux.

En passant devant le gymnase, j’ai discerné les rayons de lampes de poche à travers les arbres de la forêt. Il y avait encore du monde qui continuait à chercher.

– Vous vous rappelez de moi ? m’a-t-il demandé après un instant de silence.

– Oui. Vous avez enquêté sur la disparition d’Elizabeth. Vous étiez là quand on l’a trouvée.

À l’époque, il m’avait fait passer un long interrogatoire. Quelqu’un avait déclaré nous avoir surprises en pleine dispute, Elizabeth et moi, et m’avoir entendu dire : « Tu ne peux pas leur dire, Liz, c’est complètement faux ! ». Mais je n’en gardais aucun souvenir, si ce n’était les quelques vagues images qui me revenaient parfois en rêve. Étant donné qu’il n’y avait aucun élément prouvant que la mort d’Elizabeth avait été un meurtre, ils avaient toutefois fini par me laisser tranquille.

– Exact, a-t-il répondu.

Au vu de ce que j’avais lu sur Internet, il avait pris part à pas mal d’affaires de personnes disparues au cours de sa carrière. Enfin... en considérant évidemment que c’était une petite ville qui disposait d’un petit effectif de policiers. Donc, en tant qu’inspecteur principal, il avait travaillé sur la plupart des gros dossiers.

– Est-ce que vous avez découvert quelque chose aujourd’hui ? lui ai-je demandé. J’aurais bien aimé y aller, mais... je ne pouvais pas traverser cette épreuve une seconde fois.

– Je comprends. Personne ne devrait avoir à vivre ça deux fois dans sa vie.

Trois fois, ai-je pensé sans pour autant le dire à haute voix.

– On n’a rien trouvé, a-t-il continué. Aucun indice. La forêt des Hollows sait garder un secret.

Je lui ai jeté un coup d’œil pour voir s’il insinuait quelque chose de précis, mais il avait les yeux fixés sur la route. Il semblait perdu dans ses pensées. Mais il avait raison. La forêt regorgeait de secrets.

Le temps que j’arrive au sommet de la colline, Beck était tellement à la traîne que j’ai bien cru qu’elle avait fait demi-tour. J’ai senti le soulagement m’envahir, comme toujours quand je me trouvais ici, comme si je pouvais laisser derrière moi tous mes problèmes, comme s’ils étaient entassés dans un sac à dos que je déposais à l’orée des bois. J’étais contente qu’elle ne m’ait pas suivie jusqu’ici. Une partie de moi attendait qu’elle apparaisse parmi les arbres, mais ça n’a pas été le cas. Et, après un moment, je me suis détendue. Il y avait un coin d’herbe glacé qui crissait sous mes pas et je me suis allongée dessus, sur le dos, pour observer les étoiles. J’entendais uniquement le bruissement du vent, rien d’autre. Pas de chouette qui hulule, pas de bestiole qui se déplace sur les feuilles tombées par terre. J’étais enveloppée dans mon manteau, mon chapeau, mon écharpe et mes gants en laine. Seule la peau de mon visage était exposée au froid.

J’avais vraiment besoin de solitude. Toute ma vie, même avant que le pire arrive, même enfant, je ne voulais qu’une chose : être seule. Quand j’étais entourée, je devais tout contenir en moi, mes pensées, mes angoisses et mes peurs, toutes plus sombres et tordues les unes que les autres. Tout ce qui avait fait que j’étais devenue un fardeau pour ma mère, qui m’avait causé des problèmes à l’école, avec les autres gosses. Tout ce qui, aujourd’hui, était apaisé par les

médicaments, je devais le contenir aussi bien que je le pouvais. Mais, seule, je pouvais laisser la tension se déchaîner. Pas d'yeux braqués sur moi, pas de jugement, pas de murmures. Ça vous marque, vous savez, quand on est différent. Les enfants le sentent, quand ils se trouvent en présence d'un monstre, et ils cherchent à l'ostraciser, à l'expulser du groupe parce qu'il est différent – et à juste titre. Je me serais débarrassée de moi-même si j'en avais été capable.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je n'avais pas peur d'être seule, au beau milieu de la nuit, dans une forêt hantée. Tout simplement parce que ce qui me passait par la tête était infiniment plus effrayant. C'était moi le monstre des bois. Je n'avais peur de rien, ici.

Et puis, finalement, après un certain temps allongée là, pendant lequel je me suis calmée, j'ai entendu Beck débarquer.

– Bordel, a-t-elle juré en haletant alors qu'elle parvenait à la clairière. Tu veux vraiment que ça se mérite, hein, de venir te parler ?

J'étais à la fois énervée et soulagée, comme souvent à l'arrivée de Beck.

– Je ne t'ai jamais demandé de me suivre.

Je n'aimais pas le ton de ma voix, acerbe, basse et irritée.

– Je suis désolée, a-t-elle déclaré. Ce que j'ai dit, je ne le pensais pas.

Elle s'est assise lourdement à côté de moi.

– Je sais que tu ne couches pas avec Langdon, a-t-elle continué.

Je suis restée muette. Sa proximité me mettait mal à l'aise et, comme d'habitude, elle ne semblait pas le remarquer – ou ne pas s'en soucier. Elle s'est ensuite couchée de façon à ce que nos visages soient côte à côte, tous les deux tournés vers le ciel. Elle a pris l'une de mes mains dans la sienne et je ne l'ai pas retirée. Je l'ai sentie tourner la tête pour me

fixer, mais je n'ai pas quitté le ciel des yeux. Son regard me déstabiliserait.

– La colère, c'est bien la seule émotion que j'arrive à te faire ressentir parfois, a-t-elle dit doucement.

Sa respiration formait de la buée blanche dans l'air.

– Comment est-ce que tu peux savoir que ce n'est pas le cas ? lui ai-je demandé après une minute de silence.

– De quoi ?

– Que je ne couche pas avec Langdon, ai-je précisé.

– Tu couches vraiment avec lui ? s'est-elle exclamée, bouche bée.

J'aimais bien la voir surprise ; c'était tellement rare quand elle ne savait pas déjà quelque chose. Elle faisait partie de ces gens qui s'énervaient, confus, quand on leur démontrait qu'ils avaient tort, comme si elle ne pouvait pas croire que son instinct l'avait lâchée.

– C'est faux ! a-t-elle ajouté.

– Bien sûr que c'est faux. Ce n'est pas mon type.

Son visage, son si joli visage, était tellement proche... Le souvenir de son baiser m'est soudain revenu et mon corps a réagi de toutes ces horribles mais délicieuses façons, comme à chaque fois qu'elle était à côté de moi.

– C'est quoi, ton type ? a-t-elle murmuré.

Le trajet n'était pas long, et Jones Cooper n'était pas le genre d'homme qui cherchait à tout prix à combler les silences. Les flics connaissaient en général la valeur du silence, que les gens nerveux avaient tendance à vouloir combler parce que leurs pensées inquiètes et leur culpabilité devenaient insupportables pendant ces moments-là.

J'ai envisagé de lui demander plus d'informations sur l'affaire, mais c'était risqué. Avec toutes ces conneries écrites à mon sujet sur Facebook, et la discussion pénible que j'avais eue avec l'inspecteur Ferrigno, la police ne mettrait pas beaucoup de temps à revenir me parler. Et je n'avais pas

envie que Jones Cooper puisse avoir quoique ce soit à ajouter, comme : Elle n'a pas arrêté de me poser des questions sur les recherches. Même après que je lui ai dit qu'on n'avait rien trouvé, elle ne voulait pas lâcher le morceau. Il faudrait que j'appelle Sky. J'allais sûrement avoir besoin d'un avocat. Les innocents pensent souvent qu'il ne sert à rien de recourir à eux. Et c'est pourtant les premiers à en avoir besoin.

– Merci de m'avoir accompagnée.

On remontait l'allée en gravier qui menait à leur charmante maison. Le porche était chaleureusement éclairé. Une balancelle rouge y était installée. La porte d'entrée était encore décorée d'une guirlande. La maison était d'un gris tourterelle, avec des volets rouges et des finitions blanches. Au printemps, l'allée et la bordure du porche étaient agrémentées de plantes vivaces colorées et accueillantes. Un immense chêne nu s'élevait dans la cour ; j'avais souvent vu Jones Cooper en train de ramasser ses feuilles. Il semblait aimer cette tâche et avait une expression pensive en travaillant. En général, c'était plutôt un job qu'on laissait aux gamins du voisinage. Mais, de nos jours, est-ce que les gosses faisaient encore des petits boulots de ce genre ? Ou est-ce qu'ils étaient trop occupés à jouer à Angry Birds et à exposer leurs ridicules petites vies insignifiantes sur Facebook ?

– Vous possédez une maison charmante, ai-je dit.

J'avais ouvert la portière mais il a tout de même contourné la voiture pour m'escorter. Il a jeté un œil sur la façade de la bâtisse.

– Ça exige pas mal de travail. Je ne prends pas assez le temps de l'apprécier, j'imagine.

– Merci encore de m'avoir déposée.

J'ai senti ses yeux se poser sur moi. Il m'observait avec l'œil du flic, inquisiteur, entendu, qui voyait au fond de vous. Je sentais toujours son regard sur mes épaules alors que je

passais la porte du bureau du Dr Cooper, qui était adjacent à la maison. J'ai remarqué, pas pour la première fois, une plaque accrochée de l'autre côté de la porte. Dessus était marqué : « Jones Cooper, Détective ». Une sonnette séparée était placée à côté. J'imagine donc qu'il possédait son propre bureau.

– De rien, a-t-il lancé.

Je me suis retournée. Un petit sourire pensif, que je n'ai pas apprécié du tout, lui étirait les lèvres. Il faisait partie des observateurs, de ceux qui lisent en vous comme dans un livre ouvert.

CHAPITRE DIX-HUIT

Cher journal,

Je n'arrête pas de me dire qu'un jour, j'aurai quelque chose d'agréable à écrire. Mais, jusqu'à maintenant, ce n'est pas le cas, comme tu l'as constaté. Je suis désolée.

Mon mari se montre de plus en plus distant et froid. Et quand il ne se comporte pas comme un robot, nos disputes se font de plus en plus amères et dégénèrent bien souvent, jusqu'à en devenir violentes. Il voyage beaucoup, dorénavant, au point que j'ai l'impression qu'il est plus en voyage qu'à la maison. Mon fils et moi, on s'est donc habitués à vivre sans lui. C'est un invité, et pas toujours le bienvenu. Je pense qu'il a quelqu'un d'autre. J'aimerais en être jalouse.

Quand on est jeune et amoureux, on se représente le futur comme une frontière qu'on passera ensemble, main dans la main. On n'imagine jamais que les enfants et la routine, au travail comme à la maison, sont un cercle vicieux qui atténue notre amour, au lieu de le renforcer. Je ne me rappelle même plus ce que je lui trouvais de particulier. J'ai bien peur que c'était simplement parce qu'il était l'exact opposé de mon père.

C'est horrible à dire, mais je préfère quand mon mari n'est pas là. C'est surtout plus facile, parce que, quand il est à la maison, il faut que je choisisse entre les deux. Comme s'ils tiraient chacun vers eux le bout d'une même corde et que, cette corde, c'était moi.

Tu as tout compris de travers, m'a reproché mon mari quand je lui ai fait part de cette impression. Tu n'aurais

jamais dû lui laisser autant de pouvoir. Je suis ton mari. C'est notre enfant. Il n'a pas à tenir l'une des extrémités de la corde. Ce n'est pas comme ça que ça doit marcher.

Je suis consciente qu'il a raison, bien sûr. Quand il rentre à la maison, c'est comme s'il me tendait un miroir pour me montrer à quel point la relation que j'entretiens avec mon fils est malsaine. Et je déteste ça. Parce que je n'ai pas choisi tout ce qui nous arrive, parce que ce n'est pas comme si j'avais voulu que ça se passe ainsi. Mais il y a une terrible alchimie entre mon fils et moi. Sa personnalité m'oblige à faire appel à des traits de caractère que je ne me connaissais même pas. Le dysfonctionnement n'est pas un choix, c'est une maladie. Quand on est parent, on ne fait que ce qu'on sait faire. Ce qui, pour moi, se traduit par : préparer à manger, dorloter, acquiescer, réconforter et tolérer. Et mon mari, lui, tout ce qu'il sait faire, c'est disparaître. Il a laissé tomber l'extrémité de la corde qu'il tenait. Et tout ce que ça m'inspire, c'est du soulagement – parce que je ne pourrais jamais les combler tous les deux à la fois et qu'on ne peut jamais arrêter d'être une mère.

Mais ce n'est pas de ça dont je voulais te parler, cher journal. Même en étant assise ici, dans cette chambre à l'éclairage feutré, la honte m'empêche de l'écrire. Comment est-ce que je pourrais mettre des mots sur ce que mon fils a fait ? Je ne sais même pas par où commencer.

Il y a quelques semaines de ça, après qu'il soit allé se coucher, ma mère et moi avons siroté un verre de vin sur le porche à l'arrière de la maison. C'était par l'une de ces soirées d'automne, quand la chaleur de l'été indien a disparu, mais juste avant que la fraîcheur de l'hiver se soit véritablement installée. L'humidité s'était évanouie, en emportant avec elle les moustiques et les moucheron. La légère brise vous donne l'impression que quelqu'un vous effleure doucement la peau. Le soleil s'était couché mais le ciel rayonnait encore de ses tout derniers rayons. Je me

sentais bien. Mon job à temps partiel dans la librairie du quartier me plaisait. Mon fils ne s'était pas attiré d'ennuis dans sa nouvelle école (bon, il fallait bien sûr prendre en considération le fait que c'était la cinquième école qu'il fréquentait en cinq ans, et que l'année venait tout juste de démarrer...).

C'était peut-être dû au fait qu'elle avait descendu plus d'un verre de vin au dîner, contrairement à d'habitude, ou parce qu'elle avait passé tous les après-midi de la semaine à le garder pendant que je travaillais, mais...

– Ma chérie, a-t-elle commencé. Il faut que je libère ce que j'ai sur le cœur.

Pour comprendre, il faut connaître ma mère, savoir à quel point elle est facile à vivre, toujours d'une gentillesse à toute épreuve, chaleureuse et bonne vivante. De ma vie, je ne l'ai jamais entendue prononcer autre chose que des paroles aimantes et d'une infinie patience. Même quand mon père a été arrêté, jugé puis condamné pour le meurtre de cinq adolescentes quand il était représentant commercial pour des fournitures de bureau (et même quand il a été exécuté), elle n'a jamais dit une seule chose méchante à son propos à ma sœur ou à moi.

On avait dû déménager et prendre le nom de jeune de fille de ma mère. Et, Dieu merci, ça s'était bien passé, car c'était avant l'ère d'Internet. On a donc réussi à reprendre une vie à peu près normale après ça. Jamais elle n'a prononcé de mot méchant, si ce n'est pour nous expliquer que c'était un homme qui souffrait terriblement et qui avait fait des choses horribles et impardonnables. Mais qu'il avait toujours été un mari et un père aimant qui avait toujours subvenu à nos besoins. Et que, bien sûr, elle ne s'était jamais doutée de ce qu'il était réellement au fond de lui.

C'était là une vérité à laquelle on pouvait se raccrocher, avait-elle précisé. Et que ça nous serait utile à tous si on pouvait faire comme si celui qui avait tué ces jeunes filles

était un autre homme, un inconnu. Parce que, dans un sens, c'était le cas. Je ne peux pas parler au nom de ma sœur, mais c'est ce que moi j'ai fait, en tout cas. Toute ma vie, j'ai fait comme si mon père n'était pas l'homme qu'il était. Et ça m'a toujours convenu.

Mais pas à ma sœur. En mon for intérieur, je l'ai plaint d'avoir à subir des années et des années de thérapie. Je lui en voulais, aussi, de balancer à ma mère toutes les questions, difficiles et révoltantes, qui lui passaient par la tête : Comment est-ce que tu as pu ne rien voir ? Comment est-ce que tu as pu nous conseiller de vivre dans le déni ? Comment est-ce que tu as pu nous emmener en croisière la semaine de son exécution ? Est-ce que tu pensais qu'on pouvait tous fuir l'horreur de la réalité ?

Ma mère s'est excusée. Mais elle faisait simplement ce qu'elle savait faire : elle essayait de nous protéger de la seule manière qu'elle avait jugée bonne pour nous. Comment aurait-elle pu en faire davantage ? Il n'existait aucun livre de référence pour aider vos enfants à surmonter la condamnation pour meurtre puis l'exécution de leur père. Rappelez-vous, nous avait-elle suppliés, que je souffre aussi terriblement. Heureusement, bien sûr, ma sœur et ma mère ont fini par tout mettre au clair et passer à autre chose. Je n'avais pas pris part à leurs discussions, parce que le déni me convenait parfaitement. Je préférais tout garder à l'intérieur et prétendre que ça n'était jamais arrivé. C'était tellement plus simple... Je me suis demandée pourquoi ma sœur ne s'en était pas rendue compte.

Mais c'était tout ma mère, ça, impassible, stoïque, tolérante à trois cents pour cent des personnes de son entourage. Elle n'aimait pas parler de choses désagréables. Donc, ce soir-là, sur le porche, mon corps tout entier s'est tendu.

– J'ai fait quelques recherches, a-t-elle continué en s'éclaircissant la gorge. Ta sœur m'a aidée.

– Oh ?

– Il y a un endroit, une école spécialisée, qui accueille les enfants comme mon petit-fils.

– Comme lui... ?

– Les enfants mentalement perturbés, a-t-elle explicité en me regardant droit dans les yeux. C'est ce qu'il est. Et tu le sais, ma chérie, tu le sais très bien.

Ma respiration s'est bloquée dans ma gorge et mes yeux se sont embués. Elle a tendu le bras et a posé une main sur mon épaule.

– Tu n'y es pour rien, a-t-elle poursuivi. Mais il faut que tu fasses quelque chose. Ta sœur ne reviendra jamais chez toi avec ses filles. Ton mari t'a abandonnée. Et je dois t'avouer que j'arrive à bout, avec ses crises de colère, ses visions – qui, en toute honnêteté, ne me paraissent pas le moins du monde sincères – et ses mensonges. Il t'isole.

Je me suis pris la tête entre les mains. Qu'est-ce que je pouvais bien répondre à ça ?

– Cette école permet aux enfants comme lui de faire des progrès. Elle propose des thérapies, de la discipline et une façon différente d'enseigner. Les enfants y restent huit mois dans l'année, donc ce n'est pas infaisable. Ça ressemble un peu à un pensionnat.

Une terrible crainte s'est emparée de moi. Est-ce qu'elle avait perdu la tête ?

– Je ne peux pas l'envoyer là-bas, maman, ai-je répondu d'une voix douce.

Un corbeau était venu se poser sur la balustrade de la terrasse. Gros et d'un noir de jais, il me fixait. J'ai essayé de le chasser, mais rien à faire. Je ne pouvais pas regarder ma mère. Je l'ai entendue prendre une gorgée de vin et reposer le verre sur la table qui nous séparait.

– Il grandit, a-t-elle fait remarquer. Et il gagne en force. Il aura huit ans le mois prochain. Pendant encore combien de temps est-ce que tu seras capable de le maîtriser ?

Ma mère était une femme tout en allusion et subtilité.

C'était le genre de mère qui vous amenait à prendre les bonnes décisions et à vous laisser croire que vous pouviez vous en attribuer tout le mérite. Ces confrontations aussi directes, ce n'était pas son style. Elle devait être désespérée et inquiète... !

– Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je voulu savoir. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Elle a poussé un soupir avant de reprendre une gorgée de vin.

– Il m'a fait trébucher. Je suis tombée dans l'escalier.

Je l'ai fixée, interdite.

– Quoi ? Quand ? Maman, est-ce que tu es blessée ?

J'avais remarqué qu'elle boitait mardi dernier, mais elle m'avait dit que c'était sa sciatique qui se réveillait (ce qui, la connaissant, sous-entendait qu'elle était épuisée). Et je m'étais sentie coupable de reprendre un travail à temps partiel. Mon fils m'en voulait, d'ailleurs, et ma mère devenait malheureusement trop âgée pour s'occuper d'un enfant tous les jours. Égoïstement, je ne m'étais même pas inquiétée de savoir si je ne lui en demandais pas trop. J'aimais travailler, sortir de la maison, parler à d'autres personnes. Je me sentais enfin revivre pour la première fois depuis des années. J'en étais folle de joie.

– Lundi. Il a affirmé que c'était un accident. Mais c'est faux.

– Comment est-ce que tu peux savoir que c'est faux ?

Les mots étaient sortis avant que je n'aie pu les retenir. J'aurais tellement voulu qu'elle se trompe...

Elle a secoué la tête et m'a lancé un petit sourire triste. C'était une femme encore très belle, menue et toujours bien apprêtée.

– Je l'ai vu, trop tard, tendre la jambe devant moi.

Elle se montrait patiente, et pas du tout vexée que je ne veuille pas la croire. J'ai perçu un léger tremblement dans sa voix et ça m'a brisé le cœur.

– Mais c'est l'expression de son visage, surtout, qui m'a

prouvé que je ne me trompais pas. Il ne s'est pas précipité derrière moi pour me rattraper. Il se tenait là, en haut des marches. Et il souriait, ma chérie. Il souriait...

Je lui ai pris la main.

– Oh, maman, non. S'il te plaît, non...

– Il faut que tu te rendes compte de ce qu'il est vraiment, a-t-elle murmuré. Il le faut.

J'ai entendu les cris de reproche de ma sœur : « Tu savais ce qu'il était vraiment, maman ! Tu devais forcément le savoir ! Il dormait dans le même lit que toi, bon sang ! »

– Le traitement... ai-je commencé avant de m'interrompre.

Selon son dernier diagnostic, il souffrait de bipolarité, ce à quoi personne ne croyait. Mais le traitement prescrit semblait l'aider un peu. Il était plus calme et faisait des nuits complètes.

– Il n'existe aucun traitement efficace pour cet enfant, a-t-elle protesté doucement. Il est ce qu'il est, comme son grand-père. C'est dans sa nature, ma puce. Je n'ai pas compris ce que c'était quand je l'ai entrevu pour la première fois chez mon propre mari. Mais, aujourd'hui, je ne peux pas faire comme si je ne voyais pas son absence d'expression, ce trou béant qu'il a en lui.

– Non...

Ce n'était pas vrai. Il possédait malgré tout une certaine bonté, un peu de mes gènes, un peu de ceux de son père. Je ne le considérais pas comme irrécupérable. Une mère sait ces choses-là. C'est ce que je lui ai dit.

– Alors envoie-le dans un endroit où ils pourront l'aider, où ils pourront lui apprendre à se comporter en société, au moins. Tu ne peux pas le garder ici. Tu entretiens sa dépendance. Je suis désolée, mon cœur, mais c'est vrai. Tu te contentes de le changer d'école tous les ans en espérant que sa réputation ne l'y ait pas précédé, qu'il ne fasse de mal à personne d'autre. Mais c'est ce qui arrive à chaque fois.

Je me suis mise à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Elle m'a

caressé les cheveux et m'a répété qu'elle m'aimait mais qu'elle ne pourrait plus rester seule avec lui tous les après-midi. J'allais devoir démissionner, ou travailler uniquement quand il était à l'école. Et puis, de toute façon, il était temps pour elle de retourner en Floride.

On est restées à discuter je ne sais combien de temps. Au final, j'ai accepté de me renseigner sur l'école en question, et de réfléchir à l'y envoyer éventuellement. J'appellerai mon mari le lendemain matin pour lui demander de rentrer à la maison. Notre situation avait atteint un point de non-retour et il nous fallait prendre des décisions. Il m'aiderait ; je n'avais aucun doute là-dessus. Malgré tout ce qui s'était passé, je savais qu'il m'aimait encore.

Quand je suis montée à l'étage pour vérifier que mon fils allait bien, la porte de sa chambre était ouverte. J'étais sûr de l'avoir fermée, parce que j'en avais pris l'habitude. La lumière de sa salle de bains était allumée. Est-ce qu'il nous avait entendues ? Est-ce qu'il nous avait écoutées en douce, comme on l'avait surpris tant de fois ? Mais il dormait à poings fermés. Enveloppé dans son édredon, toujours trop petit pour son âge et pas suffisamment développé (hormis intellectuellement, s'entend), on aurait dit le petit ange que j'aurais tant aimé avoir comme enfant. Je me suis efforcée de l'imaginer en train de faire tomber les autres enfants de la cage à poules, de mordre ses camarades, de faire du mal au cochon d'Inde de la classe, de faire trébucher sa grand-mère. Toutes ces choses qu'il avait fait subir aux autres et qui, je le savais, étaient vraiment de son fait, même si je n'y avais jamais assisté. Il avait l'air tellement petit, avec ses joues rougies par le sommeil. Comment est-ce qu'il pouvait être ce qu'il était ?

Le lendemain, le directeur de l'école m'a appelée pour venir récupérer mon fils. Quand je suis arrivée, il m'attendait dans le couloir, près de l'entrée principale. Jeune, cet homme blond au teint pâle portait un pantalon noir élégant et

seyant, ainsi qu'une chemise à boutons d'un blanc impeccable. Je l'ai tout de suite bien aimé, dès notre première rencontre. Mais, aujourd'hui, la chaleur et la jovialité qu'il avait démontrées au cours de ce premier entretien avaient complètement disparu.

Mon fils était assis sur le canapé, dans son bureau. Il attendait, l'air innocent dans son uniforme blanc et bleu marine, avec le petit blason rouge de l'école brodé sur la poitrine de son polo.

Je me suis assise à côté de lui tandis que le directeur s'installait derrière le bureau.

– Est-ce que tu voudrais bien expliquer à ta mère la raison pour laquelle tu te retrouves dans mon bureau ou est-ce que je dois m'en charger ? a-t-il demandé.

Mon fils a haussé les épaules en regardant ses ongles avec désinvolture.

– C'était un accident, a-t-il déclaré d'un ton léger.

– Il a offert à l'un de ses camarades un sandwich au beurre de cacahuètes aujourd'hui, a expliqué le directeur. Le camarade en question souffre d'une grave allergie aux noix. Il a été transporté d'urgence à l'hôpital.

Il s'appelait M. Cruz, ça me revenait. Ils se ressemblaient tous, ces directeurs d'école, avec leurs visages austères et leurs paroles dévastatrices. C'était moi qui lui avais préparé son déjeuner, ce matin. Je lui avais donné des pâtes au fromage, des petites carottes, une pomme et du brocoli cuit à la vapeur dans un thermos. Cette école, comme la plupart des établissements scolaires, disposait d'une règle très stricte interdisant tout aliment à base de noix. N'importe quelle mère ayant un enfant scolarisé le savait.

– Je ne lui ai pas préparé de sandwich au beurre de cacahuètes, me suis-je étonnée.

– Et pourtant il en avait bien un en sa possession. Il a déclaré à l'élève en question que celui-là était hypoallergique.

– Pourquoi est-ce qu'il aurait fait ça ? me suis-je exclamée.
J'ai baissé les yeux sur mon fils qui continuait à examiner ses ongles.

– Pourquoi est-ce que tu aurais fait ça ? lui ai-je demandé.
Il n'a rien répondu.

– Il y a eu un peu de chahut dans la cour il y a quelques jours de ça, a indiqué M. Cruz. Ce camarade de classe a bousculé votre fils. Un professeur est immédiatement intervenu.

– Pourquoi n'en ai-je pas été informée ?

– Nous vous avons envoyé un e-mail, s'est défendu le directeur en carrant les épaules. C'était un incident mineur mais, dès qu'un conflit dégénère en violence physique, nous en informons les parents.

Je n'ai jamais reçu cet e-mail. Il m'est alors soudain venu à l'esprit qu'il aurait très bien pu se connecter à ma messagerie et l'effacer, vu que je n'étais pas là les après-midi. Mon fils s'était maintenant mis à me fixer.

– Est-ce qu'il va bien ? L'autre enfant ?

– Son état va s'améliorer, il n'y a aucune inquiétude à avoir, m'a rassurée M. Cruz. Mais, comme vous le savez, il y a eu d'autres incidents.

– Je suis désolée, je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

– Êtes-vous sûre de nous avoir fourni la bonne adresse e-mail ? m'a-t-il demandé en regardant l'écran de son ordinateur.

– Quels autres incidents ?

M. Cruz m'a raconté les activités de mon fils durant ces trois premières semaines d'école. Le premier jour, il a déclenché l'alarme incendie (la caméra de surveillance a tout filmé). Il a taquiné sans relâche une petite fille parce qu'elle était adoptée, à tel point qu'elle a fini par faire une crise d'épilepsie à cause du stress (selon sa mère). Il a écrit des obscénités au tableau, durant son cours de maths, alors que

son professeur lui avait demandé de résoudre un problème. Et maintenant, ça.

– Est-ce que tu nies avoir fait tout ça ? ai-je demandé à mon fils.

– Non. Mais j'ai vraiment cru sentir de la fumée. Et cette fille m'avait traité de crevette, juste parce que je suis le plus petit de la classe. Je lui rendais simplement la pareille. Et le problème de maths était trop facile. J'avais du temps à perdre après l'avoir résolu.

C'est à ce moment-là que j'ai vu ce dont ma mère m'avait parlé : le sourire. Ce léger mouvement cruel qui lui déformait la bouche. Je ne m'en étais encore jamais rendu compte. Mon cœur s'est rempli de terreur. Le directeur lui a ordonné d'attendre dehors. Il a obéi, en sortant du bureau de la façon la plus renfrognée qui soit et en lançant un regard noir par-dessus son épaule avant de claquer la porte derrière lui. C'était du cinéma. Il s'en fichait. Il voulait être renvoyé de l'école, parce qu'il voulait rester à la maison avec moi.

– Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il lui a donné ce sandwich en représailles des événements de la veille, a déclaré M. Cruz. L'autre élève présente une carrure assez imposante et s'apparente plus ou moins à la petite brute classique de la cour de récréation. Il a des difficultés à comprendre les cours. Lors de leur dispute, il a en effet pris le dessus sur votre fils, qui supporte depuis le début de l'année des railleries sur sa petite taille.

J'ai acquiescé par réflexe. La pièce se transformait en fournaise et la voix du directeur me paraissait de plus en plus lointaine.

– Je peux très bien comprendre pourquoi il était en colère. Mais ce qui me perturbe, comme ça devrait également être votre cas, c'est la préméditation du geste. Dans les deux cas, il cherchait à se venger et a fini par exécuter sa vengeance. Ce n'est pas normal. Le reste, que ce soit l'alarme incendie ou les obscénités au tableau, passe encore. Ce n'est pas la

première fois qu'on rencontre ce genre de problèmes. Mais là... c'est inquiétant. Cet élève aurait pu mourir. Et il en était conscient.

– Je suis d'accord avec vous, c'est très perturbant. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? On l'a inscrit ici parce que cette école accueille les enfants en difficultés.

– Nous ne sommes pas préparés pour des problèmes de comportement tels que ceux de votre fils. Il va vous falloir trouver un établissement plus adapté à ses besoins.

C'était inimaginable, le nombre de façons différentes dont on pouvait formuler la même idée. J'avais déjà entendu cette phrase cinq fois, maintenant. Je ne me rappelle plus la fin de l'entretien ni le retour en voiture jusqu'à la maison. L'après-midi même, j'ai démissionné de mon petit boulot et j'ai appelé mon mari pour lui demander de rentrer. Mais c'était trop tard.

Sachant tout ce que je savais, je n'aurais jamais dû les laisser seuls pour me rendre au magasin. J'aurais dû savoir qu'il nous avait entendues discuter ce soir-là, ma mère et moi, qu'il était au courant que j'avais déjà appelé cette école spécialisée, dans le nord de l'État.

Les mots de M. Cruz auraient dû me rester à l'esprit : « Mais ce qui me perturbe, comme ça devrait également être votre cas, c'est la préméditation du geste. Dans les deux cas, il cherchait à se venger et a fini par exécuter sa vengeance. »

Ce qui s'est passé n'est pas très clair. Les souvenirs de ma mère sont assez confus. Et mon fils prétend, avec fougue et force de pleurs, qu'il n'a aucune idée de ce qui aurait précipité la chute de ma mère dans la salle de bains, où sa tête a heurté la baignoire en marbre et où elle est restée allongée, inconsciente, jusqu'à mon retour du magasin. Mon fils jouait aux jeux vidéo à l'étage, et ce n'est qu'après une quinzaine de minutes, passées à ranger les courses, que je me suis inquiétée de ne pas entendre de bruit venant de la salle de bains de ma chambre (qu'elle n'utilise pourtant jamais d'habitude). Quand j'ai poussé la porte (qui n'était pas

verrouillée), je l'ai découverte par terre, immobile et pâle.

Elle a repris connaissance à l'hôpital, mais souffrait d'une grave commotion cérébrale. Le médecin a donc préféré la garder pour observation toute la nuit.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé, maman ? lui ai-je demandé dès qu'on s'est retrouvées seules.

Elle avait raconté au médecin qu'elle avait glissé sur le tapis posé devant la baignoire et qu'elle était tombée en arrière.

– Une chute comme on en voit souvent, ici, avait-il dit. Vous avez eu beaucoup de chance de vous en sortir avec si peu de blessures et de ne pas avoir été seule.

Elle m'a juré qu'elle n'en savait rien. Elle avait peut-être bien glissé sur le tapis, qui semblait d'ailleurs faire des plis inhabituels.

– Mais pourquoi est-ce que tu as été dans cette salle de bains-là et pas dans celle de la chambre d'amis ? me suis-je étonnée.

– La porte était fermée à clé. J'ai cru qu'il était à l'intérieur, aux toilettes, et qu'il n'avait pas osé répondre quand j'ai frappé.

Ça aurait pu être un accident. Il n'y avait aucune preuve qui démontrait que mon fils avait quoi que ce soit à voir dans cette histoire. J'ai examiné le tapis, mais il n'y avait rien d'extraordinaire, si ce n'est un peu d'eau au sol. Le pommeau de douche envoyait souvent de l'eau sur le carrelage si on ne le dirigeait pas dans la bonne direction. Peut-être que c'était moi qui, en prenant ma douche ce matin-là, avais envoyé de l'eau par terre et pas assez bien nettoyé derrière. C'était peut-être de ma faute.

Au fond de mon cœur, je ne pouvais pas croire qu'il aurait délibérément blessé sa grand-mère. J'étais consciente qu'il avait des problèmes. De gros problèmes. Mais je sais qu'il l'aime. De bien des façons, il ressemble à un scientifique. Il

accomplit des choses uniquement pour en observer le résultat. Ce n'est pas de la méchanceté, mais un manque d'empathie, une incapacité à envisager les conséquences chez les autres. Tu dois te dire que je suis en plein déni, cher journal. Tu as peut-être raison. Mais j'ai besoin de me raccrocher à cette conviction que mon fils possède bien un cœur. Celui-ci bat peut-être plus lentement que les autres, mais il est bien là.

Ma mère est en train de dormir et mon mari est rentré et s'occupe de notre fils. Il m'a paru soulagé que je lui demande de rentrer, que j'ai besoin de lui. Il a bien compris qu'il allait falloir qu'on discute et qu'on prenne une décision concernant notre vie et concernant notre enfant. Il faut qu'on l'aide, si on peut. Et il faut qu'on s'aide nous, ainsi que toutes les personnes qui pourraient croiser le chemin de notre fils.

CHAPITRE DIX-NEUF

Le Dr Cooper m'attendait dans l'embrasement de la porte de son bureau, l'air maternel et inquiet. Ses cheveux se composaient de mèches cuivrées et son joli visage empli de taches de rousseur affichait toujours l'expression qui convenait. En sa présence, je me détendais complètement.

– Comment allez-vous ? s'est-elle enquis dès que j'ai franchi le seuil.

J'ai haussé les épaules.

– Pas terrible.

– Évidemment. Venez, entrez.

J'ai alors tout débarrassé : ce qui s'était passé avec la police, avec Luke, avec Langdon, avec cette chasse au trésor. Je lui ai parlé de la page Facebook et de toutes les accusations qu'elle contenait. Elle m'a écoutée en acquiesçant, sans réagir.

– Votre amie Ainsley a peut-être pris une sage décision, a-t-elle finalement déclaré. Est-ce que vous avez envisagé de retourner chez vous ?

– Je n'ai pas de chez moi, ai-je rétorqué avec plus de virulence que je ne l'aurais voulu.

J'aurais donné n'importe quoi pour rentrer chez moi, dans un endroit où j'aurais été en sécurité, où on m'aurait aimée et où on m'aurait acceptée telle que j'étais. Mais ce lieu n'existait pas.

Elle m'a lancé un sourire compatissant en baissant un peu la tête.

– Chez votre tante. Elle se ferait un plaisir de vous accueillir, et vous le savez. Elle aimerait que vous puissiez compter sur elle.

– Et, vu que je suis là-bas, aller voir mon père au passage ? Dans le couloir de la mort ?

– Vous êtes en colère, je comprends.

– Ce n'est pas juste, vous ne trouvez pas ? lui ai-je demandé. Est-ce que le problème vient de moi, personnellement ? J'ai l'impression d'attirer toutes les emmerdes possibles et imaginables.

– Vous avez raison, malheureusement. Mais on a déjà discuté de l'équité, vous vous souvenez ? La vie est injuste. Des choses terribles arrivent, et parfois en quantité disproportionnée à l'encontre de certaines personnes. Et je suis navrée que tout ceci converge sur vous.

« On fait avec ce qu'on a, ça ne sert à rien de se plaindre ». C'était l'une des phrases préférées de ma mère. Mais je me plaignais tout le temps. Je suis sûr que, gamine, j'étais aussi casse-pieds que Luke. Même si j'espère que je ne me montrais pas aussi méchante avec ma mère que lui avec Rachel. Et je crois que ce n'était pas le cas.

– Je ne suis pas préparée à y faire face, encore une fois. J'y ai déjà fait face beaucoup trop souvent, ai-je continué.

Je détestais pleurnicher comme ça sur mon sort mais, en cet instant, j'avais vraiment de la peine pour moi-même.

– Vous êtes tout à fait préparée à affronter tout ça. Et je vous aiderai, quelles qu'en soient les conséquences, m'a-t-elle rassurée.

J'ai serré l'un de ses gros coussins tout doux contre moi et je me suis enfoncée dans l'angle de son canapé.

– Peut-être qu'on peut remettre à plus tard la discussion au sujet de votre père, a-t-elle suggéré. Il a cherché à entrer en contact avec vous. C'est à vous de choisir si vous souhaitez ou non amorcer le dialogue avec lui. Mais vous n'êtes peut-être pas encore prête à prendre cette décision.

– Qu'est-ce qu'il veut ? Est-ce qu'il vous l'a dit ?

Elle a poussé un soupir.

– Vous désirez vraiment aborder le sujet ce soir, avec tout

ce qu'il se passe actuellement dans votre vie ?

J'ai acquiescé.

– Il veut savoir comment vous allez. Il veut savoir si vous êtes en bonne santé et si vous vivez dans de bonnes conditions. Il veut savoir si vous êtes parvenue à laisser l'horreur de votre passé derrière vous, à tourner la page. Il veut connaître vos projets, une fois votre diplôme en poche. Et il veut surtout avoir une conversation avec vous. Il a déclaré avoir certaines choses à vous confier qu'il ne souhaitait pas partager avec moi.

Je fixais le tableau accroché au mur. C'était une peinture à l'huile que je trouvais apaisante, avec des tourbillons de rose, de blanc et de doré. Je cherchais toujours à distinguer précisément les formes qui en ressortaient. Ce soir, j'y ai vu une chrysalide, avec un papillon replié profondément à l'intérieur.

– C'est tout à son honneur qu'il ait cherché à vous joindre par mon intermédiaire, plutôt que d'essayer de vous contacter directement. Ça prouve une vraie inquiétude à votre sujet, quels que soient ses crimes.

– Quoi d'autre ? ai-je voulu savoir.

Je sentais qu'elle ne m'avait pas tout dit.

– Le détective privé qu'il a engagé, Paul Rodriguez, affirme avoir en sa possession de nouvelles preuves. Votre père se demande s'il n'aurait pas tenté de vous contacter.

Je n'ai rien répondu. Je continuais à observer le tableau. Maintenant, j'y distinguais un ange, avec ses ailes qui l'entouraient de façon à le protéger.

– Surtout, rappelez-vous bien que rien ne vous oblige à leur parler, que ce soit à votre père ou à son détective privé.

– Il n'est pas innocent, ai-je affirmé.

J'y voyais dorénavant une tornade qui tourbillonnait et qui décimait un village sur son passage pour en régurgiter les décombres.

– Je l'ai observé enterrer son corps, ai-je continué, même

si j'en avais déjà parlé au Dr Cooper. J'étais assise, là, pendant qu'il creusait un trou dans le sol. Il a fait rouler son corps, enveloppé dans le tapis oriental de notre salle à manger, dans la tombe qu'il venait de lui préparer. J'ai menti pour lui, parce que j'étais terrifiée à l'idée qu'il puisse m'enterrer juste à côté d'elle.

Elle m'a dévisagée avec attention.

– Je comprends. On en a discuté auparavant. Vous ne l'avez toutefois pas vu la tuer.

– Non, ai-je reconnu. Mais qui ça aurait pu être d'autre ? Qui ?

Qui ?

Ma mère aurait soi-disant eu un amant, selon la défense. Pas un flirt ou un coup d'un soir, pas une rencontre qui n'aurait jamais dû avoir lieu et qu'elle regretterait toute sa vie. Non, elle aurait eu une amitié et une liaison durable avec un autre homme que mon père. Si c'était vrai, je n'en avais jamais rien su, bien évidemment. Ce n'était pas vraiment le genre d'information qu'on partageait avec ses enfants. Enfin, j'imagine, parce qu'après tout, je n'y connaissais pas grand-chose en aventure amoureuse et en éducation.

La police a conclu que cette liaison a été l'élément déclencheur de la fureur meurtrière de mon père. La fureur qui l'a poussé à la tuer, à se débarrasser de son corps et à la déclarer disparue. Quand j'y songe, j'éprouvais un étrange sentiment de soulagement qu'elle ait pu tomber amoureuse d'un homme qui l'aimait en retour. Je suis contente de savoir qu'il y avait au moins eu un moment dans sa vie où elle avait été heureuse. Parce que ça n'avait jamais été le cas avec nous.

Quand je repense à cet après-midi-là, à ce que j'ai découvert en revenant de l'école, mon corps tout entier se fige. Parfois, c'est comme un puzzle, avec de petites pièces éparpillées sur le sol de mes souvenirs : je revoyais des

choses bizarres, comme une paire de chaussures qui n'appartenait à personne de notre famille, posée près de la porte, ou encore les notes de musique qui émanaient de la chambre de ma mère. Les paumes de mes mains, poisseuses et rouges de sang. Mes hurlements. Mon père qui se tient dans la cuisine en train de pleurer. Je n'étais pas censée rentrer aussi tôt ; le prof qui animait notre club d'art étant malade, la séance avait été annulée ce jour-là. Je me demande souvent, même si je m'évertue à ne pas m'attarder sur ce point, comment les choses se seraient passées si je n'étais pas revenue à la maison à ce moment-là.

Dans son vieux calendrier, elle avait annoté certaines dates, notamment cet après-midi-là, où il ne figurait que la lettre S. C'est ce qui les a incités à conclure que ma mère avait une liaison. Mais cet homme, cet amant, qui avait été suspect pendant un moment, on n'avait jamais réussi à mettre la main dessus. Ils s'étaient montrés prudents, très prudents. Comme s'ils se doutaient déjà que quelque chose de terrible finirait par se produire. Ou peut-être que lui seul, cet autre homme, en était conscient. Et qu'il a pu disparaître sans laisser de trace.

Mon père affirmait que c'était cet homme-là qui avait tué sa femme. Il avait finalement reconnu l'avoir découverte morte en franchissant la porte d'entrée, puis avoir dissimulé son corps parce qu'il se doutait pertinemment qu'on l'accuserait du meurtre. Parce que, lui aussi, entretenait une liaison extraconjugale.

Il a toujours clamé son innocence, affirmant que son seul crime avait été d'avoir agi sous le coup de la panique et d'avoir caché son corps. Je l'avais observé lors d'un interrogatoire ; il se montrait très convaincant. Et il y avait tout un tas de gens qui le croyaient et qui faisaient pression depuis des années pour obtenir sa libération. Peut-être que lui aussi avait fini par croire à ses propres mensonges. Peut-être qu'au fil des ans, il s'est convaincu de leur véracité. Le

psychisme est une chose très puissante, qui peut altérer et obscurcir la réalité pour la faire correspondre à ce qu'on désire ou ce à quoi on s'attend. Jusqu'à quel point est-ce qu'on peut considérer que le monde n'est rien d'autre que le fruit de notre imagination, et celui de l'imagination des gens qui nous entourent ?

C'est le genre de questions qui nous auraient gardées éveillées toute la nuit, Beck et moi. J'aurais tellement aimé qu'elle soit là, pour pouvoir lui parler. Elle aurait su quoi dire, comment me réconforter, comment me donner l'impression que tout ça était ridicule. On se serait allumé un joint, qu'on aurait fumé en entier. Elle adorait prendre des substances psychotropes, notre Beck, et je suis persuadée que c'est elle qui m'a piqué mes pilules. Qui d'autre ? Ça ne pouvait pas être Ainsley, qui se dépêchait de rentrer chez papa et maman dès que les choses se corsaient un peu.

– Et si je lui répondais par e-mail ? a proposé le Dr Cooper. La pièce était chaude et je me sentais épuisée.

– Je pourrais lui expliquer que vous êtes pour l'instant aux prises avec certains problèmes et que vous ne désirez pas lui parler pour le moment, ni à lui ni à son détective privé. Et que quand vous serez prête – si vous l'êtes un jour – on le contactera.

Ça m'a paru pas trop mal. C'était une façon polie de l'envoyer sur les roses, un « va te faire foutre » encourageant. Je te contacterai n'est probablement pas le genre de trucs que quelqu'un qui se trouve dans le couloir de la mort aime entendre. Mais, de toute façon, on est tous plus ou moins dans le couloir de la mort, non ? C'est juste que la plupart des gens ne s'en rendent pas compte. Le jour où elles sont mortes, est-ce que ma mère et Elizabeth savaient que ce serait leur dernière journée sur terre – elles, elles n'ont pas eu le droit à la grâce du président, ni à celui de se pourvoir en appel et d'obtenir un sursis.

– D'accord. Ça me semble être la bonne chose à faire,

pour l'instant, ai-je accepté.

Elle m'a donné deux ordonnances.

– Le Dr Black me les a envoyées par coursier. Il vous conseille de faire attention une fois que les médicaments vous seront délivrés et de fermer à clé le tiroir où vous les rangez. Il ne pourra pas contourner la loi une seconde fois. Leur valeur à la revente est apparemment très élevée, donc les protocoles sont très stricts.

On a discuté encore pendant un certain temps. Elle m'a conseillé de ne pas consulter Facebook et, bien sûr, d'appeler l'avocat de la famille pour lui apprendre ce qu'il se passait et pour obtenir des conseils avant d'accepter de parler une nouvelle fois à la police. Elle m'a encore suggéré de m'accorder une petite pause en Floride ou de demander à ma tante et à mon oncle de me rejoindre ici pour me procurer un peu de réconfort. Mais comment est-ce que je pourrais leur demander ça ? Ils ont déjà fait tant de choses pour moi tandis que, moi, je ne leur ai apporté que des ennuis, je leur ai gâché toutes leurs vacances rien qu'en étant en vie.

Je me sentais mieux, quand on a frappé sans ménagement à la porte. On a toutes les deux sursauté.

– Docteur Cooper ? a demandé une voix de l'autre côté du battant.

Elle s'était déjà levée. J'aurais voulu lui demander de rester à côté de moi.

– Ici l'inspecteur Ferrigno, accompagné d'une brigade de la police des Hollows. Est-ce que Lana Granger se trouve dans votre bureau ?

– Vous venez d'interrompre une séance avec l'un de mes patients, a-t-elle répondu en ouvrant la porte mais en bloquant l'entrée de son corps.

– Je suis désolé, Maggie, mais on doit embarquer Granger pour un interrogatoire, a-t-il expliqué.

J'apercevais sa silhouette costaude et sombre. Des lumières clignotantes, à l'extérieur, ont ensuite attiré mon

attention vers la fenêtre.

– Cette jeune personne se révèle être dans un état émotionnel très fragile, a rétorqué le Dr Cooper, toujours en refusant de le laisser entrer.

– Je comprends. Mais on doit quand même parler à mademoiselle Granger.

Est-ce que c'était moi qui m'imaginais des choses ou bien il avait insisté étrangement sur mon nom ? Est-ce qu'ils étaient au courant ?

– Lana, m'a appelée le Dr Cooper en se tournant vers moi, le visage pâle d'inquiétude. Écrivez-moi le nom et le numéro de téléphone de votre avocat. Je l'appelle et ensuite je vous rejoins au commissariat. Ne prononcez pas la moindre parole tant que personne n'est à vos côtés pour vous représenter.

– D'accord.

Elle m'a donné un bloc-notes et un stylo.

L'inspecteur lui a lancé un regard noir quand elle l'a enfin autorisé à entrer dans son bureau. J'ai rassemblé mes affaires et je l'ai suivi jusqu'à la voiture de police. J'imagine qu'il essayait de me déstabiliser, en faisant tout ce foin simplement pour m'interroger. Mais il m'en fallait bien plus...

Ils m'ont placée dans une salle grise et froide, où j'ai patiemment attendu, assise, pendant un certain temps. Je me suis obligée à me tenir droite et immobile, les yeux fixés sur la table installée devant moi. Si je m'étais montrée un peu plus intelligente, j'aurais versé quelques larmes et aurais pris un air effrayé. Je savais très bien qu'ils m'observaient : la petite lumière rouge, sur la caméra fixée dans l'angle du mur droit de la pièce, était allumée. Dès qu'on ne rentrait pas dans le moule, ils devenaient suspicieux. C'était ce qui avait entraîné la chute de mon père, ce qui avait éveillé leurs premiers soupçons. Il n'avait pas eu l'air suffisamment inquiet de la savoir disparue, pas suffisamment accablé de chagrin de la découvrir morte. Il ne s'était pas mis à chialer ni ne

s'était effondré par terre, contrairement à la réaction à laquelle tout le monde s'attendait. C'est dans nos gènes, on est une famille de stoïques. Ne pas montrer ses sentiments, c'est une règle profondément ancrée en nous. Mais, au fond de lui, mon père était brisé. Pendant deux nuits de suite, je l'ai entendu pleurer, dans son lit vide, pendant que j'étais allongée toute seule dans le mien.

Lui et moi, on n'a jamais vraiment tissé de liens. Il voyageait beaucoup et, ce dont je me souviens c'est que, même quand j'étais toute petite, dès qu'il était là, ma mère pleurait beaucoup. Les disputes et les cris transperçaient les cloisons en plaques de plâtre. Il était brun, comme moi. Il s'asseyait en bout de table à l'heure du repas, quand il était là, et il essayait maladroitement de lancer la conversation. Alors, raconte-moi un peu comment ça se passe à l'école. Comment sont tes profs ? Et le violon, tu progresses ? On le supportait tant bien que mal.

Quand il était en voyage d'affaires, on déjeunait souvent devant la télé, en regardant l'un de nos films préférés, assises par terre en tailleur devant nos petits plateaux-repas. On faisait de la peinture l'après-midi ou alors on allait se promener pendant des heures sur la plage. Ensuite, je faisais mes devoirs pendant que ma mère cuisinait. Mon enfance à ses côtés, quand on n'était que toutes les deux, s'est passée sans encombre. Je n'étais pas une enfant comme les autres. J'avais peu d'amis. Bon, d'accord, j'avoue, je n'en avais aucun. J'en ai eu quelques-uns bien plus tard, en grandissant. J'avais beaucoup de rendez-vous médicaux et je suivais un traitement. Bien souvent, les événements qui se déroulaient à l'école me dépassaient complètement. Il y avait toujours des problèmes, et on me renvoyait souvent à la maison. Je m'évertue à ne pas y repenser. Je n'étais pas une gentille petite fille. Tout ce dont j'avais envie, à l'époque, c'était de passer tout mon temps avec ma mère. Ça avait dû être horriblement difficile pour elle.

J'avais du mal à me la représenter, aujourd'hui. Par moments, je ne me souviens plus de son visage, ni du son de sa voix. Étant encore une enfant à sa mort, je la connaissais uniquement parce qu'elle était proche de moi, parce qu'on communiquait. C'est pour ça que son souvenir s'est estompé, je pense. Parce que je ne suis plus une gamine et parce qu'elle est partie depuis longtemps, maintenant.

Qu'est-ce qu'elle m'aurait dit, si elle avait été là ? Respire à fond, préconisait-elle quand je perdais le contrôle. Sois toi-même, me conseillait-elle quand j'étais inquiète à l'idée de rencontrer quelqu'un ou d'intégrer une nouvelle école (j'en avais changé tellement souvent !). Fais de ton mieux, tout simplement. C'était tout ce qu'elle trouvait à me dire. Malheureusement, ce n'était pas vraiment le meilleur conseil à fournir à une enfant comme moi.

La porte s'est ouverte et l'inspecteur Ferrigno est entré. C'était le genre d'homme qui paraissait toujours fatigué, comme s'il portait constamment un fardeau sur les épaules. Il s'est assis lourdement sur la chaise qui me faisait face et s'est frotté les yeux. Il a posé les coudes sur la table et m'a regardée droit dans les yeux. Il dégageait une odeur de hamburger et d'oignons.

– Il y a certaines choses dont il faut qu'on parle, tous les deux, a-t-il commencé.

– Je préfère attendre que mon avocat soit là, ai-je prévenu.

– Tu n'es pas en état d'arrestation, a-t-il précisé en me lançant un sourire réconfortant. J'ai juste besoin de ton aide.

Je lui ai retourné un sourire hésitant.

– Et je veux vous aider. Mais, d'abord, il faut que je parle à mon avocat.

– Pourquoi ? Est-ce tu nous cacherais quelque chose ? m'a-t-il demandé.

Son inquiétude et sa perplexité n'étaient pas tout à fait sincères.

Je me suis concentrée sur des détails pour me calmer. L'horloge analogique, accrochée au mur, s'était arrêtée à midi dix. La peinture grise s'écaillait par endroits. Le plafond présentait une fissure.

– Bien sûr que non.

J'ai posé les mains sur la table en bois d'imitation. Elle était fixée au sol, tout comme l'était ma chaise.

– Donc on n'a pas besoin de passer par là, pas vrai ? Les avocats, la paperasse, tout ça...

La discussion s'arrêtait là pour moi, j'ai donc détourné les yeux sans rien répondre. Mon sang battait en rythme dans mes oreilles. Je savais que je ne devais pas lui sembler effrayée, mais je l'étais. Qu'est-ce que je faisais là ? Qu'est-ce qu'ils attendaient de moi ?

– Très bien... Donc je vais parler et tu vas te contenter d'écouter, d'accord ? Peut-être que, de temps à autre, ça te donnera envie de me confier deux ou trois trucs.

Les lumières fluorescentes au-dessus de nos têtes émettaient un bourdonnement désagréable dans le silence pesant qui régnait dans la pièce. Il attendait, me scrutant. Je lui ai jeté un coup d'œil indifférent avant de reporter mon regard sur le sol stratifié moucheté (le revêtement idéal pour nettoyer le sang, le vomi, et j'en passe).

Je pense à toi tout le temps, a-t-elle murmuré. Sa voix était douce et sa peau tellement blanche qu'elle luisait au clair de lune. Elle frissonnait. J'aurais voulu la toucher, mais j'ai serré les bras autour de mon propre corps.

Et toi, ça t'arrive de penser à moi ? De repenser à ce soir-là ?

Non, ai-je menti. Jamais.

Elle a roulé sur elle-même pour atterrir sur son flanc et se presser contre mon épaule. Elle s'est pris la tête dans les mains et s'est mise à pleurer.

Comment est-ce que tu peux être aussi froide ? m'a-t-elle reproché. La note de désespoir qui a percé dans sa voix m'a

glacé le sang. C'était une fille qui avait besoin d'aimer et d'être aimée. Elle était passion et fracas ; son énergie débordait et grondait. Sa colère se transformait en ouragan et son amour était encore plus terrifiant. J'avais l'impression d'être un glaçon, comparée à elle. Vide et fragile, une lumière tremblante dans son sillon. J'avais envie de la prendre dans mes bras, vraiment. J'avais envie de lui dire que je l'aimais et que je pensais constamment à elle dès qu'on était séparées. Mais j'étais trop fragile et elle dégageait trop de chaleur. J'étais à deux doigts de me briser en mille morceaux.

Après un instant de silence, elle m'a regardée. Ses yeux étaient humides et rouges, ses joues cramoisies. Elle était tellement belle qu'elle en resplendissait.

Tu n'as pas à te cacher, m'a-t-elle dit.

Elle a tendu la main pour me caresser le visage. Je n'ai rien fait pour l'en empêcher.

Je sais qui tu es vraiment.

Impossible, ai-je répondu d'une voix basse et rauque.

Je t'assure que si.

Elle s'est rapprochée de moi et je n'ai pas trouvé la force de m'écarter d'elle. J'ai essayé de la repousser, sans vraiment y mettre une quelconque volonté, et elle l'a senti. Elle a insisté et je l'ai finalement laissée entourer mon cou de ses bras. Elle s'est rapprochée, encore et encore, jusqu'à se mettre à califourchon sur moi. Elle a passé ses mains dans mes cheveux, et ça a été à mon tour de frissonner.

Chuuut, tout va bien. Laisse-moi t'aimer, a-t-elle murmuré. Et elle a prononcé mon prénom. Mon vrai prénom. J'étais médusée de l'entendre sortir de sa bouche. Elle savait qui j'étais. Elle savait tout de moi. OhmonDieuohmonDieu, elle sait tout. Je n'avais jamais été aussi terrifiée.

Elle a ensuite posé sa bouche sur la mienne et je l'ai prise dans mes bras. Son baiser était fougueux et doux à la fois, et je me suis laissée emporter.

– Voilà ce qu'on sait jusqu'à maintenant, a repris l'inspecteur Ferrigno.

Il a commencé à compter sur les doigts de sa main.

– On sait que Rebecca et toi vous êtes disputées. Suffisamment pour attirer l'attention dans la bibliothèque et pour te pousser à partir en claquant la porte.

Il a marqué une pause, s'attendant peut-être à une réaction de ma part.

– On sait que, quelques secondes après, elle t'a suivie, a-t-il continué. Un autre étudiant t'a vue emprunter le chemin qui serpente à travers la forêt.

Il a de nouveau marqué une pause, mais je continuais à fixer le mur.

– Il était tard, il faisait nuit, tu prétends ne pas t'être sentie très bien à ce moment-là, et pourtant, tu pars sur un sentier de course à pied.

Et alors ? Je ne comptais toujours pas répondre à ses accusations. Mais il avait suffisamment d'expérience en la matière pour ne pas se laisser abattre par mon silence. Donc il a continué sur sa lancée.

– Rebecca t'a suivie. Elle t'a appelée, mais tu as fait comme si tu n'entendais rien. Elle aussi, on l'a vue emprunter le même sentier de course à pied.

Il a attendu quelques secondes, sûrement pour me permettre de riposter. Mais je n'avais rien à dire.

– Deux heures plus tard, tu ré-émerges de la forêt, toute seule. Personne n'a vu Rebecca ressortir des bois.

J'ai retiré une peluche sur ma manche, un geste qui semblait toujours énerver l'interlocuteur qui me faisait face. Selon les lois du langage corporel, c'était un geste de désinvolture qui signifiait : je me fiche complètement de vous et de ce qui se passe en ce moment autour de moi. J'ai entraperçu une lueur de colère dans ses yeux.

– Tu m'as menti à plusieurs reprises jusqu'à maintenant.

Je ne te cache pas que ça ne sent pas super-bon pour toi, là, a-t-il conclu.

Je me suis éclairci la gorge, sans toutefois prononcer un seul mot. Il avait toutes les informations en sa possession, non ? Qu'est-ce que j'avais à ajouter à ça ? Rien.

– Ma question, c'est : qu'est-ce qu'il s'est passé entre vous dans cette forêt ? Qu'est-ce que vous y avez foutu pendant deux heures ?

J'ai croisé les bras sur la table et j'y ai posé la tête. Il a penché la sienne sur le côté, puis s'est appuyé contre le dossier de sa chaise. J'ai vu cette dernière se soulever de manière instable et reposer sur les deux pieds arrière. Je me suis dit qu'il aurait l'air bien con s'il venait à en tomber. De l'autre côté de la porte, j'ai entendu des voix, dont l'une semblait énervée.

– Tu sais ce que je n'aime pas ? Ce qui me tracasse ?

Il s'adressait à moi mais fixait la porte. L'horloge faisait tic-tac. Mon avocat allait bientôt arriver, le forçant à partir. J'ai cligné des yeux pour lui montrer que j'écoutais.

– Deux jeunes filles disparaissent dans la même petite fac, en deux ans. Et toutes les deux ont un lien avec toi.

Ça m'a rappelé la remarque sarcastique de Luke. Statistiquement, c'était bizarre, avait-il dit. Et c'était vrai. Si en plus on ajoute ma mère à l'équation, ça commence à devenir clairement suspect, non ? Je suis un aimant à malheur. Quiconque se liait d'amitié avec moi devait faire attention.

– L'inspecteur en charge de cette première disparition persiste à croire que tu lui as toujours caché quelque chose. Le petit ami d'Elizabeth prétendait, et prétend toujours, d'ailleurs, qu'ils ne se sont jamais disputés tous les deux, ce soir-là. En revanche, quelqu'un t'a vue te disputer toi avec elle, durant la soirée.

Ça m'a fait comme un électrochoc.

– C'est faux, me suis-je défendue avant de pouvoir m'en empêcher. Elle n'était pas dans son assiette. J'essayais de la

réconforter, de la calmer, c'est tout.

– Oh, elle est dotée de la parole, finalement ! s'est-il exclamé avec ironie. Pourquoi est-ce qu'elle n'était pas dans son assiette ?

– Aucune idée. Elle était complètement bourrée. Et moi aussi. J'ai été lui chercher un verre d'eau pour tenter de la dessoûler un peu. Quand je suis revenue, elle n'était plus là.

– Mmm...

– On a conclu à un accident, lui ai-je rappelé.

– En effet, aucune preuve que ça ait été un crime, a-t-il reconnu. Mais cette conclusion n'a jamais satisfait l'inspecteur en charge.

Il parlait de Jones Cooper. Je n'avais pas arrêté de ressasser les détails de ma dernière discussion avec Elizabeth. Je me rappelais lui avoir dit que j'allais lui chercher un verre d'eau. Ne t'inquiète pas, lui ai-je dit. Attends-moi-là, je vais te chercher un verre d'eau. Tu te sentiras mieux après, t'auras les idées plus claires. C'était l'hôpital qui se moquait de la charité : une ivrogne qui tentait de dessoûler une autre ivrogne...

Mais je ne me souviens pas si je lui avais finalement rapporté ce fameux verre d'eau. Je n'aurais jamais dû la laisser seule. J'aurais dû l'amener avec moi jusqu'au bar. Elle était toute tremblante et les larmes avaient fait couler son mascara, laissant des sillons bleus le long de ses joues. Qu'est-ce qui m'avait pris de la laisser toute seule ? J'avais raconté tout ça des centaines de fois à Jones Cooper. Mais j'avais bien senti qu'il ne m'avait jamais crue. Il avait eu le pressentiment que je lui cachais quelque chose. Et il avait raison. Mais ça n'avait rien à voir avec Elizabeth. J'ai tout répété, à nouveau, à l'inspecteur Ferrigno.

– Et puis, qu'est-ce que tout ça a à voir avec Beck ? ai-je terminé en sentant ma voix se briser, trahissant ma profonde émotion.

Ça a d'ailleurs eu l'air de le surprendre. Il s'est ressaisi en

fronçant légèrement les sourcils. Je savais qu'en général, on me trouvait très froide – trop froide. Je ne pouvais rien y faire, c'était à cause de mes médicaments. Sans quoi, je peux vous assurer que ce serait tout le contraire.

On a bruyamment frappé à la porte, et Sky Lawrence est entré, apportant avec lui une aura d'autorité et le parfum de son eau de Cologne hors de prix. Vieux et voûté, le crâne chauve, il portait un costume qui paraissait beaucoup trop large, comme s'il avait soudain rapetissé dans ses vêtements. On ne pouvait pas dire qu'il vieillissait bien. Il m'avait toujours semblé vieux, mais je ne me rappelais pas avoir déjà eu l'impression d'avoir une momie en face de moi. Ce qui ne l'empêchait pas, comme d'habitude, de capter toute l'énergie de la pièce et d'attirer toute l'attention sur lui.

Ils ont discuté un peu entre eux, apparemment pour savoir s'ils avaient des accusations à ma charge, parce que sinon, ils devaient me relâcher. Après quelques minutes seulement, je ressortais de la pièce avec Sky. On a parcouru un long couloir ensemble, pour finir par entrer dans une salle d'attente, où deux personnes, que je ne m'attendais pas du tout à voir là, se trouvaient déjà : Langdon et tante Bridgette.

Celle-ci s'est levée pour me saluer et m'a prise avec précaution dans ses bras. Elle s'attendait sans doute à ce que je la repousse, mais je me suis accrochée fort à elle, et elle m'a étreinte pendant un long moment. Beck avait peut-être fait fondre quelque chose en moi cette nuit-là, quelque chose qui s'était transformé en glace depuis bien des années. Mais ce dégel était bien plus douloureux qu'agréable.

Ils m'ont ramenée au dortoir, ce qui s'est avéré être une très mauvaise idée. Il y avait tellement de personnes qui poireautaient devant, qu'on se serait cru à la kermesse de la ville. Un essaim de journalistes attendait devant l'entrée, repoussés par les agents de sécurité du campus. En sortant

du véhicule, je n'avais qu'une envie : cacher mon visage et courir, pour m'abriter des questions et des jugements qui fusaient de toute part. Mais je me suis obligée à marcher normalement, flanquée de Langdon, ma tante et Sky. La nouvelle que j'avais été arrêtée pour un interrogatoire avait apparemment bien vite circulé.

Pourquoi la police s'intéresse-t-elle à vous dans cette affaire ? À propos de quoi vous êtes-vous disputée ? Où est Beck ? Entreteniez-vous une relation amoureuse ? C'était une pluie de questions idiotes à caractère sensationnel, mais j'ai conservé un visage impassible et je n'ai pas prononcé un mot – pas plus que j'ai pris une quelconque inspiration – jusqu'à ce qu'on soit à l'intérieur. Le hall du bâtiment était complètement silencieux, ce qui se révélait presque pire que le raffut de dehors. Je sentais le regard de tout le monde peser sur moi alors qu'on se dirigeait vers l'ascenseur. On est montés jusqu'à mon étage en silence, ma tante accrochée à mon bras. Son parfum fleuri était réconfortant, un lit de coquelicots sur lequel j'avais envie de m'allonger et de m'endormir pour ne jamais me réveiller.

Mais quand on est entrés dans le dortoir, Frank et Lynne nous y attendaient. L'air déprimé et épuisés, ils buvaient un thé, assis à notre petite table de bistrot.

– M. et Mme Miller, ce n'est peut-être pas le bon moment, a tout de suite déclaré Langdon en les voyant.

– Et quand est-ce que ça le sera ? s'est écriée Lynne d'une voix stridente et tremblante. Notre fille a disparu et Lana est la dernière personne à l'avoir vue. Elles se sont rendues ensemble dans la forêt et Lana a été la seule à en ressortir. Elle sait quelque chose. Où est Rebecca, Lana ?

– Je ne sais pas, ai-je répondu.

– Ils ont retrouvé son écharpe, aujourd'hui, pendant la battue, m'a appris Frank en passant une main tremblante dans ses cheveux. Celle en mousseline rose qu'elle porte tout le temps. Il y avait du sang dessus.

Ma tante s'est avancée pour réconforter Lynne. Elle a passé un bras autour de ses épaules et l'a fait asseoir sur le canapé.

– On sait qu'elle t'aime beaucoup, a continué Frank, penché sur la table, le bras tendu vers moi en un geste de gentillesse. Si tu sais quoi que ce soit, c'est maintenant qu'il faut nous le dire. On commence vraiment à craindre le pire.

– Lana ne répondra à aucune question ce soir, a annoncé Sky.

C'était tellement bizarre de le voir là. Il n'avait rien à faire dans cette partie-là de ma vie. On aurait dit l'une de ces petites figurines en plastique avec lesquelles je jouais quand j'étais petite. Sans relief ni vie, on l'avait transportée dans une scène qui n'était même pas réelle.

– Où est votre chambre ? m'a-t-il demandé.

Je lui ai indiqué la porte fermée d'un signe de la tête. J'étais surprise de découvrir que la police ne l'avait pas fouillée. On n'en était sûrement pas passé loin, me suis-je dit, tandis que Sky m'y escortait.

– Ce n'est pas la première fois qu'elle fugue, M. Miller, ai-je entendu Langdon dire gentiment à Frank.

– C'est différent, cette fois. Ça n'a rien à voir avec ses autres fugues, a-t-il répondu en secouant la tête avec vigueur, comme pour essayer de se débarrasser de quelque chose.

Lynne s'était mise à pleurer et elle sanglotait tellement que ça m'a mise vraiment mal à l'aise. Alors que Sky refermait la porte de ma chambre derrière moi, je me suis allongée sur le lit. On entendait le bruit qui venait de dehors, mais aussi les voix dans la pièce à côté. J'aurais voulu que tout le monde s'en aille.

– Est-ce qu'il y a quoi que ce soit qu'il faudrait que je sache ? a-t-il demandé.

Il s'est assis à mon bureau et a sorti ses lunettes de sa poche.

– Je ne suis pas un spécialiste des affaires criminelles, donc si on en arrive à cette conclusion, je connais quelqu'un de très doué dans des cas comme ceux-là.

J'aimais sa nature pratique et décontractée, comme si rien ne pouvait le surprendre et comme s'il existait un plan B quelle que soit l'issue de la situation.

– Non, vous n'avez rien de particulier à savoir, ai-je répondu.

Il m'a regardée à travers ses lunettes aux montures rondes et dorées.

– Il est question d'un trou dans votre emploi du temps ce soir-là. De deux heures, si je ne me trompe pas ?

– J'étais dans la forêt. J'y vais souvent, pour rester seule.

– Et vous étiez seule ?

– Il faut que je dorme, ai-je éludé. Je ne me suis jamais sentie aussi épuisée.

Il m'a scrutée pendant quelques secondes puis s'est levé, au prix de grands efforts, en récupérant son attaché-case.

– Reposez-vous bien. Mais préparez-vous à discuter de tout ça demain matin.

J'ai tiré la couverture à moi et je me suis recroquevillée. Je me suis demandée où ma tante allait dormir, combien de temps Langdon resterait là, ce qui m'attendait le lendemain. J'ai pensé à Luke, à son indice et à l'état dans lequel je l'ai laissé avec sa mère. Mais j'ai surtout songé à Beck. Je n'arrêtais pas de me remémorer les derniers mots qu'elle m'avait adressés : Pourquoi tu me fais ça ?

Mon téléphone m'a réveillée vers deux heures du matin. J'ai plongé la main dans mon sac et j'ai répondu sans prendre le temps de regarder le numéro.

– Beck ? ai-je demandé en décrochant.

J'étais encore à moitié dans les vapes et je venais de rêver d'elle.

– Non, a-t-il répondu d'une voix moqueuse. Toujours pas

retrouvé ta copine ?

– Luke... ai-je soupiré en pensant quel petit salopard ! Tu sais l'heure qu'il est ?

– C'est quoi, cette question ? Bien sûr que je sais.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Je me suis recouchée. Le sommeil m'avait complètement abandonnée, j'étais maintenant bien réveillée.

– Tu es toute seule ?

– Qu'est-ce que tu veux ? ai-je répété.

– Je me demandais où est-ce que tu en étais dans notre chasse au trésor ?

Je suis sortie du lit et je me suis dirigée vers la fenêtre. Dehors, la foule s'était dissipée et il n'y avait pas un bruit dans la pièce à côté de ma chambre. À l'intérieur de moi, j'ai senti un tambourinement paniqué me reprendre de plus belle, comme celui que j'avais ressenti en découvrant l'indice suivant. Tellement de choses m'avaient préoccupée que je l'avais presque oublié.

– Tu sais où se trouve le prochain indice ? m'a-t-il demandé.

Sa voix me paraissait plus profonde, plus mûre que d'habitude. Peut-être parce qu'il ne parlait pas fort. J'ai envisagé de raccrocher et de prévenir sa mère. Mais je n'ai pas pu. À dire vrai, j'aimais bien lui parler. Il était intéressant, au moins, et ça me donnait autre chose que mon propre malheur sur lequel me pencher.

– Peut-être.

Ces indices, tous en rapport avec les secrets et les mensonges tragiques d'âmes torturées, m'évoquaient un souvenir, profondément enfoui. Qu'est-ce que ce petit garçon savait de moi ? Et comment l'avait-il appris ? Et pourquoi diable est-ce qu'il s'en amusait ?

– Dans ce cas-là, je te suggère d'aller le récupérer. Il ne reste plus beaucoup de temps.

On aurait dit le méchant d'une mauvaise bande dessinée.

J'imagine que c'était sa seule référence en matière de méchant, à son âge.

– Demain, pas maintenant.

– Comment est-ce que tu peux être aussi froide ?

Ce n'était qu'un murmure, mais j'ai eu l'impression qu'il me l'avait hurlé en pleine face. Ces mots, c'était ceux de Beck, et ça m'a glacé le sang. J'ai repensé à la boue sur les pneus de son vélo, à la silhouette que j'avais cru voir dans les arbres. Il était là, cette nuit-là. Il a tout vu.

Quand il s'est mis à rire, j'ai raccroché. Quand il a rappelé, j'ai éteint mon téléphone.

Je me suis dépêchée de m'habiller et je me suis rendue dans le salon. Qu'est-ce qu'il entendait par « il ne reste plus beaucoup de temps » ? À quoi précisément est-ce qu'il avait assisté cette nuit-là ? À qui en avait-il parlé ? Savait-il où se trouvait Beck ?

Je croyais être toute seule dans le dortoir, mais j'ai vu la valise de ma tante et je l'ai surprise en train de dormir dans le lit d'Ainsley. J'avais envie de la réveiller, de la remercier d'être venue puis de lui demander poliment de retourner en Floride. Ça risquait de tourner au massacre, cette histoire, et elle avait traversé assez d'épreuves dans sa vie comme ça.

Mais je savais qu'elle n'allait pas en rester là et m'obéir. Si je la réveillais, elle essaierait d'entamer le dialogue. Pourtant, je ne pouvais plus rien dire. Ce que je détestais chez ma tante, c'est qu'elle savait qui j'étais vraiment. C'est le problème, avec la famille. On peut porter un masque devant le reste du monde, mais on ne peut pas se cacher des gens qui ont changé vos couches.

J'ai enfilé mon manteau et je me suis éclipsée en parcourant le couloir faiblement éclairé. Je suis descendue jusqu'à la buanderie, au sous-sol, en passant par l'escalier de secours. La pièce était vide mais bien éclairée. J'ai traversé le couloir gris. Le parfum de l'assouplissant

emplissait l'air. Je me suis retrouvée devant la porte de derrière, qui s'ouvrait sur les râteliers à vélos.

Alors que je quittais le campus sur le mien, mes jambes pédalant à toute vitesse, mon cœur battant à cent à l'heure face à l'effort physique, j'ai repensé à ce que m'avait dit Rachel. Luke manipulait les autres élèves de sa classe et cherchait à les faire agir d'une certaine façon. Parce qu'il en est capable, tout simplement, avait-elle expliqué. Parce qu'il s'ennuie et qu'il a besoin d'être constamment stimulé. J'avais mordu à l'hameçon. Il lui avait alors suffi de rembobiner la ligne. On choisit nos propres prédateurs.

Des phares de voiture n'ont pas mis longtemps à apparaître derrière moi. Je me suis arrêtée dans un virage et je me suis retournée. Je m'attendais à voir l'inspecteur Ferrigno ou une voiture de flic. Comment est-ce que j'allais m'en sortir pour expliquer cette petite virée matinale ? Mais c'est la Volkswagen de Langdon qui est apparue. Il s'est arrêté devant moi puis est sorti de sa voiture.

– Bon sang, mais qu'est-ce que tu fabriques encore ? m'a-t-il demandé.

Sa voix résonnait étrangement dans la rue. Ses paumes étaient ouvertes, alors qu'il s'approchait de moi.

– Tu as complètement pété les plombs ou quoi ? Tu ne te rends pas compte que tu es déjà dans la merde jusqu'au cou ?

– Est-ce que vous me suivez ?

– Je dormais dans ma voiture, devant ton dortoir, a-t-il expliqué.

Il a soudain eu l'air gêné. Il a passé une main dans ses cheveux et a baissé les yeux sur le bitume.

– J'étais inquiet. J'avais le sentiment que tu t'apprêtais à faire quelque chose de complètement marteau.

– J'ai découvert le prochain indice, ai-je annoncé.

Même à mes oreilles, cette explication paraissait boiteuse. Il a fermé les yeux en secouant la tête.

– Ça a encore un rapport avec cette chasse au trésor ridicule ? Non, ce n'est pas possible. Dis-moi que ce n'est pas ça ?

J'ai abandonné mon vélo pour me diriger vers lui. Je lui ai tendu le second poème. Je ne sais pas s'il s'est rappelé que je lui avais menti en déclarant ne pas l'avoir trouvé. En tout cas, il n'en a rien dit. Il a plissé les yeux pour essayer de lire.

– Je ne vois pas. Il n'y a pas assez de lumière, a-t-il dit en me rendant la feuille.

Je lui ai donc lu le poème directement. Une fois fini, il m'observait avec une expression que je ne suis pas parvenue à déchiffrer.

– Ça commence sincèrement à foutre les jetons, cette histoire. Monte dans la voiture.

J'ai obéi, tandis qu'il récupérait mon vélo pour le mettre dans le coffre. J'étais persuadée qu'il allait me ramener au dortoir. Mais il a continué sa route, se dirigeant vers la forêt des Hollows.

CHAPITRE VINGT

Cher journal,

Ça fait un moment que je n'ai rien écrit. Il s'est passé beaucoup de choses, depuis. C'est marrant à quel point la vie est ainsi, toujours en train de ruiner vos espoirs. Dès qu'on commence enfin à accepter les conditions dans lesquelles on vit, tout autour de vous change.

Je suis amoureuse. Voilà, c'est dit. C'est la vérité. Et c'est un sentiment magique. J'avais complètement oublié à quel point une liaison amoureuse vous faisait gamberger. Après des années passées à enchaîner problème sur problème, c'est le paradis. Je m'endors en pensant à lui. Je me réveille en pensant à lui. On dirait une ado, heureuse et inquiète à la fois, à attendre que le téléphone sonne. Et c'est exquis.

Aujourd'hui, on s'est retrouvés dans un hôtel chic, en ville. Après avoir déposé mon fils à sa nouvelle école, je me suis dépêchée de rentrer pour prendre une douche. J'ai enfilé la robe que je m'étais achetée pour l'occasion, noire et tout en simplicité. Pour la première fois depuis bien des années, je me suis aussi achetée des sous-vêtements qui n'avaient pas été conçus uniquement pour le confort – un push-up en dentelle et une toute petite culotte assortie. Et devine quoi ? J'ai appris que j'étais encore séduisante. Je ne suis pas seulement la mère stressée d'un enfant perturbé. Je suis passée chez le coiffeur la semaine dernière, pour rafraîchir mes mèches blondes, qui étaient devenues châtain clair et avaient perdu de leur volume, et opter pour un carré droit qui m'arrivait aux épaules. Et quand je me suis regardée dans le miroir, je l'ai vue. Cette fille que j'étais, avant : joyeuse, heureuse et pleine d'espoir. Je ne suis pas redevenue

comme elle. Mais je me la rappelle.

Le voiturier s'est occupé de mon véhicule. J'ai attendu sur les marches de l'hôtel en admirant le port. J'entendais les drisses s'entrechoquer sur les bateaux, et une odeur de sel persistait dans l'air. La Floride. On y a déménagé, pour une nouvelle école, pour une nouvelle vie. Je pense, j'ose espérer, qu'on a fait le bon choix.

Je me tenais dans l'embrasure de la porte de l'imposante salle à manger. Le haut plafond, couvert de miroirs, et les gigantesques lustres reflétaient la lumière qui pénétrait dans la pièce par les baies vitrées. Le tintement de l'argenterie et le murmure des conversations m'ont fait l'impression d'une musique qui m'emportait. J'ai rejoint la table à laquelle il m'attendait. Il s'est levé et m'a prise dans ses bras. Une fois notre repas avalé, on n'est pas restés très longtemps au restaurant.

Et la bonne nouvelle, c'est que cet homme qui m'enflamme... je suis déjà mariée avec lui. Et oui, cher journal. J'entretiens une liaison secrète, extraordinaire et torride avec mon propre mari.

Après l'accident de ma mère, elle a décidé qu'il était temps pour elle de revenir en Floride. Qui aurait pu lui en vouloir, franchement ?

Et, d'un côté, ça s'est peut-être révélé un bienfait. Je ne pouvais plus me reposer sur elle. J'ai dû téléphoner à mon mari ce soir-là et lui demander de rentrer pour de bon à la maison. Je lui ai dit que j'avais besoin de lui et que je ne pouvais pas gérer ça toute seule. Et qu'il avait raison, que j'avais fait tellement d'erreurs concernant notre fils que j'avais besoin de lui pour m'aider à reconstruire notre famille.

Et tu sais quoi ? C'est ce qu'il a fait. Il s'est arrangé avec son patron pour moins voyager et pour travailler davantage depuis la maison. On en a discuté avec notre fils, pour lui annoncer qu'à partir de maintenant, les choses allaient changer. Qu'on lui laissait une dernière opportunité pour

changer de comportement, sinon on n'aurait pas d'autre choix que de l'envoyer dans l'école dont ma mère avait parlé.

On a trouvé une école en Floride, pas très loin de ma mère et de ma sœur, plus au sud, à environ deux heures de route. On a décidé de déménager là-bas pour l'inscrire à un nouveau programme mis en place pour s'occuper des enfants à problèmes, et ainsi recommencer à zéro, recommencer une nouvelle vie. On serait plus proche de ma famille, mais pas au point de les accabler avec nos soucis.

Ce serait un euphémisme de dire que notre fils n'a pas sauté de joie en apprenant cette nouvelle. Mais je crois que, pour la première fois, il nous a vus unis et s'est rendu compte qu'il n'avait pas vraiment le choix. Diviser pour mieux régner, ça ne marchait plus avec nous.

Le déménagement n'a pas été facile ; aucun de nous n'avait véritablement envie de vivre dans le sud. Mais cette école était tenue en très haute estime et ils avaient connu de nombreux succès avec des enfants comme le nôtre. À travers l'éducation, la médication et la thérapie, ils étaient aidés et supervisés. Nous aussi, en tant que parents, on avait droit à des thérapies et à des séances d'éducation. Mon mari et moi avons considéré ça comme la dernière chance de vivre une vie à peu près normale avec notre fils.

Il dormirait quatre nuits par semaine à l'école, et passerait les nuits de vendredi, samedi et dimanche à la maison. C'était pour l'éloigner de tout dysfonctionnement relationnel qui pourrait contribuer à accentuer sa maladie (quelle qu'elle soit, d'ailleurs. On avait eu tellement de diagnostics différents... de la bipolarité au TDAH en passant par la schizophrénie, le trouble de la personnalité et le narcissisme malin). Ça a été le plus difficile à accepter, parce que lui et moi n'avions jamais été séparés.

Je n'ai pas besoin de te dire comment ça s'est passé. Les colères, les pleurs. Il s'est enfermé dans la salle de bains pendant huit heures. Il a arraché les rideaux dans sa

chambre. Il a tenté de mettre le feu à ses vêtements, directement dans le placard. Mais la différence, cette fois, c'est que je n'ai pas cherché à le réconforter, ni à le dorloter. Je n'ai pas cédé à ses caprices. Je ne m'y suis pas mêlée et j'ai laissé mon mari s'en occuper. Et tu sais quoi ? Il s'est montré largement plus doué que moi.

Notre fils semblait se calmer devant les ordres fermes de son père. Si notre enfant représentait le feu, mon mari, lui, était la glace. Avec lui, les colères et les crises de larmes ne montaient pas crescendo, comme c'était le cas avec moi. Je restais allongée dans le lit, dans notre chambre, et j'écoutais la voix haut perchée de mon fils, puis celle calme et basse de mon mari. Le silence se faisait et même, rends-toi compte, parfois, ils riaient.

La dernière nuit avant son premier jour dans cette école s'est avérée la plus difficile. J'étais allongée à côté de mon fils, dans son lit, tandis qu'il me suppliait de ne pas l'y envoyer.

– Je serai sage, maman. Ne me laisse pas là-bas.

Ça me brisait le cœur mais je n'ai rien laissé paraître.

– Tout va bien se passer, ai-je tenté de le rassurer, même si je n'étais pas certaine d'y croire moi-même. Et ce n'est pas pour toujours. Ça va nous permettre à tous d'apprendre à mieux vivre ensemble. Et ensuite tu rentreras à la maison. Et puis, ce n'est que pour quatre nuits par semaine.

Il a sangloté, puis a fini par s'endormir, tout comme moi. Le lendemain matin, mon mari l'a conduit à l'école. Mon fils ne m'a même pas accordé un regard, et encore moins dit au revoir. J'ai tenté de me convaincre que c'était là un premier pas vers la normalité.

Durant cette première semaine sans lui, j'ai eu l'impression de me redécouvrir et de redevenir moi-même. Je ne passais pas mes journées à attendre, angoissée, un appel de son école, ou à me préparer à sa prochaine crise, qui démarrerait à cause de ses devoirs ou de ce qu'on mangerait à dîner. Je

ne m'inquiétais plus de ses cauchemars, de ses visions, de ses mensonges, de la personne à qui il pourrait faire du mal. Pour la première fois, il était placé dans un endroit où ils étaient prêts à accueillir des enfants comme lui. Et, en milieu de semaine, devant une pizza et une bonne bouteille de vin, je suis à nouveau tombée amoureuse de mon mari.

On ne lui a pas parlé de cette relation, de ce bonheur retrouvé. Les week-ends sont toujours difficiles. Le pire reste le dimanche. Il déteste sa nouvelle école, bien sûr, mais on constate déjà les premiers changements. Et on apprend à intégrer le fait qu'il n'y a rien de mal à ce qu'il ne soit pas heureux et qu'il doive tout de même faire avec. Il va lui falloir changer de comportement pour être heureux, et c'est quelque chose qu'on ne lui a pas appris. Parce que, dès qu'il était malheureux, j'essayais de refaire le monde pour lui redonner le sourire. Je ne lui ai jamais appris à se tenir responsable de son bonheur. Et pour un enfant comme mon fils, qui souffre d'importants problèmes émotionnels, ce manquement de ma part a eu de terribles conséquences. Un enfant normal serait peut-être devenu un peu pleurnichard ou trop gâté. Mais notre enfant, lui, se remplit de haine dès que les choses ne se passent pas comme il le souhaite.

On avait peur que les progrès effectués soient réduits en poussière si on lui révélait à quel point on était heureux quand il était à l'école. Je sais, je sais, une chose de plus à ajouter à la longue liste des palmes de mère ingrate que je me trimballe déjà. Mais tu ne peux pas comprendre. Un enfant normal exige tout de nous, de jour comme de nuit. Il veut et mérite de nous avoir à lui tout seul de temps en temps. Un enfant perturbé veut tout de nous, et en exige de plus en plus. Il plonge au plus profond de nous, exploite la moindre de nos ressources, mais ce n'est toujours pas suffisant à ses yeux. Aujourd'hui, je me remplis à nouveau intérieurement, en passant du temps avec mon mari, en faisant de l'exercice, en lisant, en regardant des films. J'ai

postulé à un job à la librairie-café du coin, histoire de me reconnecter au monde, à mon amour de la littérature. Quand notre garçon rentre à la maison le week-end, je suis une meilleure mère, une meilleure personne. Je suis fraîche et dispose pour l'affronter le vendredi.

Pour la première fois depuis que je t'écris, cher journal, je me sens forte. Je suis de nouveau amoureuse. J'ai de l'espoir pour mon fils et pour ma famille. J'ai presque peur de le dire, mais je crois du plus profond de mon cœur que tout ira bien, maintenant.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Une fois, j'ai fait tomber de la cage à poules un petit garçon, à l'école. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage pendant sa chute. Ses yeux écarquillés par la surprise et sa bouche en « O » alors qu'il s'est senti partir dans le vide et tomber brutalement. Il a atterri sur son bras, qui a pris un angle bizarre en dessous de lui et qui s'est cassé. J'ai entendu un craquement sec, un son horrible, qui m'a fait grimacer intérieurement. Ensuite, il a poussé un cri de douleur et de peur. Plein d'adultes se sont précipités sur l'aire de jeux. Je me suis positionnée au-dessus de lui et je l'ai regardé. On a fait par la suite tout un foin parce que j'étais restée impassible et que je n'avais montré aucun remords.

Ça a été l'une des nombreuses fois où on m'a expulsée d'une école pour me replacer dans une autre. Les gens m'ont fixée bizarrement. L'institutrice, qui jusqu'à présent s'était toujours montrée très chaleureuse, est soudain devenue froide et sévère.

– Il est tombé, me suis-je rappelée avoir menti.

– Non, a contré l'un des professeurs qui avait assisté à toute la scène. Je t'ai vue le pousser. Pourquoi tu as fait ça ?

– Il s'est moqué de moi, ai-je répondu.

J'étais petite à l'époque, et incapable de mettre des mots sur mes sentiments. Le fait était que ce garçon me torturait à l'abri des regards depuis mon premier jour d'école. J'étais petite pour mon âge. J'avais un QI très élevé, et j'étais séparée des autres élèves pour certains cours afin de suivre des leçons réservées aux surdoués. Et, sans que je sache vraiment pourquoi, ce blaireau m'avait prise en grippe. Il me

tirait les cheveux, me volait ma trousse et déchirait en douce mes devoirs avant que l'institutrice les ramasse. J'avais peur de lui. J'en faisais des cauchemars. Et, parfois, je passais des nuits entières éveillée, à me demander ce qui m'attendrait le lendemain. Je n'en avais parlé à personne. Parce que j'étais une menteuse chronique, au point que personne ne prenait plus au sérieux ce que je racontais. Petite, j'avais ce que j'appellerais des hallucinations. Je voyais des gens qui n'existaient pas réellement, je m'imaginais en train de discuter avec eux. Parfois, je pensais que c'étaient des fantômes. J'entendais des voix dans ma tête qui m'ordonnaient de faire des choses bizarres, comme me laver les mains quinze fois de suite ou éviter à tout prix de manger tel aliment aujourd'hui parce que sinon ma mère mourrait. C'était en partie un rêve, en partie mon imagination, et en partie un mensonge. C'est impossible à expliquer, concrètement. Mais, du coup, personne ne m'accordait plus aucune crédibilité.

Ma peur et ma colère contre ce garçon s'étaient transformées en une chose vivante qui pulsait et qui gonflait en moi. Cet après-midi-là, il avait mangé mon sandwich au beurre de cacahuètes et à la confiture. J'avais faim et j'étais triste. Donc quand je me suis trouvée dans la cage à poules et qu'il est arrivé par-derrière pour me murmurer à l'oreille que j'étais trop petite pour être en CE2 et que je devrais plutôt m'amuser avec les mioches de maternelle, la chose, la fureur incandescente qui couvait, a finalement explosé et pris le dessus. Je me suis retournée d'un coup et je l'ai poussé de toutes mes forces.

En fait, je n'aurais jamais cru qu'il tomberait. Je cherchais à le repousser, à l'éloigner de moi, sans me préoccuper de savoir où il atterrirait ensuite. Je reconnais que je n'ai ressenti aucun remords ce jour-là. Aujourd'hui, en revanche, oui. Mais, à l'époque, j'étais plus soulagée qu'autre chose. Je savais qu'il ne viendrait plus m'embêter. C'est toujours

comme ça, vous savez, quand vous leur faites vraiment du mal. Les petites brutes se tiennent à bonne distance, ensuite. Au fond d'eux, ce sont de vrais lâches.

J'ai ressenti aussi beaucoup de curiosité. Je me posais énormément de questions, à propos de ce craquement, de cet os cassé, de sa réparation, de la douleur engendrée. Et de la manière dont réagirait le corps, intérieurement, pour ressouder ce qui était brisé. Et je n'arrêtais pas d'y penser, j'étais complètement absorbée par ces questions. J'inventais des théories et je me demandais auprès de qui je pourrais me renseigner, ou quel livre je devrais lire pour obtenir toutes les informations que je voulais. C'est pour ça que j'avais l'air impassible, alors qu'au fond de moi, tout au fond, j'étais un peu travaillée par ce qui était arrivé. C'était juste profondément enfoui, sous des couches et des couches de réflexions hystériques et de voix bizarres.

Le Dr Cooper et moi en avons longuement discuté. Je comprends mieux, maintenant que je suis plus âgée, qui j'étais à l'époque. Il y avait un peu de TOC, un peu de moi aussi, qui étais à la fois trop intelligente pour mon âge tout en étant émotionnellement moins développée que les autres. Et mon dérèglement hormonal, également, qui s'était plus ou moins corrigé de lui-même depuis la puberté. Il y avait d'autres théories, bien sûr, qui expliqueraient ce qui clochait chez moi. Mais c'est vrai de toute maladie mentale : il n'existe pas de diagnostic précis. On est tous fous, à notre manière. Certains le sont simplement plus que d'autres.

Langdon et moi marchions à travers les bois hantés, en affrontant le froid. Il ronchonnait et se plaignait, trébuchant presque à chaque pas.

– Je ne suis vraiment pas du genre à passer mon temps libre dehors, a-t-il précisé.

– Sans blague.

Mis à part ces derniers jours, je ne me rappelle pas avoir déjà vu Langdon se promener à l'extérieur. Il semblait être

fait pour rester dans une bibliothèque ou dans une salle de classe, à la limite dans un café-librairie, à siroter une boisson chaude à base d'herbes dans un mug en plastique. Mais je n'étais pas vraiment mieux : mes pieds s'engourdisaient et la fatigue qui m'était tombée dessus d'un coup me donnait l'impression d'avoir un fardeau sur le dos.

On a enfin débouché sur la clairière. La vieille grange délabrée s'élevait au clair de lune. On aurait dit un château de cartes qui risquait de s'écrouler au moindre coup de vent. Un frisson de peur m'a traversée. Je me suis immobilisée à l'orée des bois, incapable d'avancer.

– Il l'a transportée dans un endroit qui ressemblait à ça pour enterrer son corps.

Langdon s'est arrêté à côté de moi. Il a paru comprendre que je parlais de ma vie, et non pas de celle qui s'était terminée ici.

– Je l'ai observé faire, ai-je continué.

Je revoyais encore mon père creuser, tandis que j'étais assise à côté, tremblante, en train de pleurer. Je ne quittais pas le tapis des yeux. J'aurais voulu le voir bouger. Peut-être qu'elle était encore vivante. Mais non, son crâne était brisé. Je n'oublierai jamais la forme qu'il avait, ni tout le sang qui s'en était écoulé.

– Je l'ai observé l'enterrer.

Il a passé un bras autour de mes épaules.

– Je suis désolé. Ce que tu as traversé, c'est inimaginable.

– Luke sait pour moi. C'est sûr. Un corps enterré dans les bois... ? Mais comment est-ce qu'il a pu le découvrir ?

C'était une demi-confession. Je ne lui ai pas parlé du coup de fil, ni de la façon dont Luke me narguait, ni de ce qu'il m'avait dit. Si je lui en parlais, il aurait fallu que je lui raconte tout, et c'était impossible. Je ne pouvais pas lui raconter ce qu'il s'était passé entre Beck et moi, ni que Luke semblait au courant de quelque chose. Mes mensonges se composaient de tellement de couches différentes et mes problèmes de

tellement de sables mouvants, que je m'emmêlais dans le labyrinthe de mes impostures.

– C'est donc pour ça que tu es aussi impliquée dans son jeu, en a-t-il déduit.

J'ai croisé les bras en répondant d'un simple signe de tête. C'était évident, non ? Seul un instinct d'auto-préservation aurait pu me rendre aussi désespérée à l'idée de découvrir ses futurs indices.

– Qui d'autre est au courant de ton passé ?

– Vous. Beck, ai-je énuméré même si tous les deux ne savaient pas tout. Et le Dr Cooper.

Il n'existait aucun rapport entre eux trois, aucun endroit où ils auraient pu se rencontrer et discuter de moi. Non pas que Beck ou le Dr Cooper échangerait une quelconque information à mon propos avec un gamin qu'elles ne connaissaient pas, même si l'occasion se présentait. J'ai eu cette pensée à voix haute. Ni lui ni moi n'avons fait le moindre mouvement en direction de la clairière ou de la grange. Ça donnait trop la chair de poule, même à moi qui m'enorgueillissais de n'avoir peur de rien.

– Et le premier indice ? a relevé Langdon. Je croyais que tu m'avais dit que ça ne te disait rien.

– Mon père a essayé de se suicider en prison. Malheureusement, il s'est raté.

J'ai senti le regard de Langdon sur moi. De dire ça, ça me faisait passer pour un être sans cœur, et je le sentais en train d'analyser mes mots et mon attitude comme n'importe quel bon psy. Mais je ne mentais pas. J'aurais aimé que mon père crève. Il méritait de mourir. Contrairement à ma mère, qui aurait dû être encore en vie. Et alors rien de tout ça ne serait jamais arrivé. J'avais hâte qu'ils injectent le poison dans son corps. Il avait transformé ma vie en un véritable film d'horreur et, maintenant, il voulait qu'on tourne la page ? Qu'il aille se faire foutre.

– Et tu penses que Luke est au courant ?

– De toute évidence.

– Il n'y avait rien d'autre dans cet indice qui aurait un rapport avec ta vie ?

Il tentait de m'inciter à en dire plus. Il n'avait pas gobé l'histoire du suicide. Bien sûr, vu que ce n'était pas de ça dont il était question, en vérité.

– Non. Rien, ai-je répondu.

Le silence de son analyse nous a de nouveau entourés. Je me suis tournée vers lui et son visage était plus pâle que d'habitude, au clair de lune. J'ai entendu un hibou hululer et quelque chose a ensuite remué dans les feuilles, ce qui nous a tous les deux fait sursauter. Un chat noir est sorti des buissons en courant et a croisé notre chemin. Parfait. Comme si je n'accumulais déjà pas assez la malchance comme ça.

– Tu as oublié l'autre possibilité, a souligné Langdon. Que ce soit à propos de Luke, et non pas de toi.

Non, c'était impossible, pas après le coup de fil qu'il venait de me passer. La lune a émergé entre les nuages et la clairière a été baignée d'une lumière bleu argenté. J'ai fait un pas en direction de la grange et, une seconde après, Langdon suivait. Il m'a attrapée par le bras.

– C'est peut-être une mauvaise idée, a-t-il dit. On ferait mieux de partir.

Je me suis dégagée de son emprise et j'ai continué à avancer. Tante Bridgette et le Dr Cooper n'arrêtaient pas de me rabâcher les oreilles avec le fait que je cachais qui j'étais vraiment et que l'imposture que j'avais mise en place n'était qu'un pansement, une solution temporaire, de dépannage. À un moment ou à un autre, il va falloir que tu y fasses face, disait ma tante. Il va falloir que tu apprennes à dominer ce mensonge. Parce que, en attendant, c'est lui qui te domine.

Ma tante, ma mère et ma grand-mère ont toutes les trois déménagé et changé de nom après la condamnation de mon grand-père. Ma tante m'a raconté que, souvent, la nuit, elle

n'arrivait pas à s'endormir parce qu'elle s'imaginait ce qu'il se passerait si quelqu'un venait à découvrir qu'elle était la fille d'un meurtrier. Aujourd'hui, elle tient un blog où elle se met à nu. C'est embarrassant et douloureux à lire, mais elle a reçu de bons échos. Et elle a créé une fondation visant à aider les familles de meurtriers condamnés. Ça doit être pour ça qu'elle est aussi déterminée à « m'aider ». Tu devrais écrire tes expériences, les coucher sur papier. Assumer et raconter ta vie, ça te donnera de la force. Mais je n'ai aucune envie de voir ces mots-là écrits. Mon passé est beaucoup plus compliqué que celui de Bridgette. Je ne peux pas attribuer le rôle de victimes à ma mère et à moi-même, et celui de méchant à mon père. C'est tellement plus complexe que ça. On est tous complices de nos propres malheurs, après tout, non ?

Mais il y avait quelque chose d'inexplicable à propos de Luke, à propos des petits cailloux qu'il semait derrière lui pour me conduire à la forêt – je ne pouvais pas résister. La vérité était sur le point d'être révélée, et il était temps de l'affronter ou de se laisser engloutir.

Il y avait un trou dans le sol, entouré par des poteaux en bois reliés les uns aux autres par un cordon de scène de crime : la tombe de Marla Holt. Une plaque en bois, de la taille d'une porte, avait été posée dessus pour la recouvrir, mais on voyait que des gens s'étaient amusés à la déplacer à plusieurs reprises. De là où j'étais, au bord du cordon de police, j'apercevais des cannettes de bière et des mégots de cigarette au fond du trou. Les gens n'avaient vraiment plus aucun respect pour quoi que ce soit. Une femme était morte ici, tuée et enterrée. Et, malgré ça, certains considéraient encore que c'était un endroit sympa pour faire la fête.

J'ai continué mon chemin vers la grange.

– Non, sérieusement, m'a interrompue Langdon, qui s'attardait encore aux abords de la tombe. Ça ne me paraît pas très sûr. Ne rentre pas là-dedans.

Mais je ne me suis pas arrêtée et il ne m'a pas suivie. Il avait l'air franchement effrayé, maintenant. J'avais toujours su que c'était une poule mouillée, mais je ne lui en voulais pas. Il me rejoindrait à l'intérieur s'il n'avait vraiment pas le choix, mais il ne voyait aucune raison d'agir en héros si ce n'était pas nécessaire. Son seul motif de fierté, c'était sa rationalité.

Je me suis immobilisée dans l'embrasement de la porte et j'ai entendu le sifflement du vent qui entrait à l'intérieur de la grange à travers les fissures et les trous qui s'étaient formés dans le bois pourri. Des graffitis, toujours aussi peu imaginatifs, peignaient les murs : Tami + Justin = LOVE et Justin Bieber Pour Toujours (... sans commentaire) et autres Va Te Faire Foutre Trevor. Le sol était sale, jonché de bouteilles d'alcool, de cigares et de mégots. Il y avait comme un puits au milieu, où quelqu'un avait bêtement allumé un feu de camp. J'ai aussi aperçu des capotes usagées, un cahier recouvert d'une étrange substance rouge et gluante, et des magazines aux couleurs ternies et aux pages déformées par l'humidité. Ce qui s'étalait devant moi était la preuve que les gens n'étaient que des cons, tous plus stupides et méprisables les uns que les autres. À chaque fois que je me retrouvais confrontée à des endroits abandonnés comme celui-là, je me mettais à détester le monde entier, parce que personne ne semblait se soucier de quoi que ce soit ni s'inquiéter des conséquences de ses actes. Beck m'aurait comprise, elle. Elle aurait acquiescé en crachant un Tous des tocards. Mais elle m'avait abandonnée, elle aussi, comme tout le monde.

J'ai fait prudemment le tour de la pièce et j'ai cherché dans la mer de débris quelque chose qui m'aurait paru neuf, une ligne droite dans un océan de vagues inégales. La lune brillait avec éclat, cette nuit-là, donc je voyais plutôt bien, mais je n'ai rien trouvé. Au fond de moi, je me doutais que Luke n'aurait rien laissé ici. Il n'aurait pas aimé cet endroit, le

désordre l'aurait déstabilisé. Je le savais, parce que c'était ce que je ressentais moi aussi.

Il ne se serait pas attardé ici à chercher une bonne cachette, un endroit évident mais pas trop non plus. C'est alors que j'ai compris où il l'avait mis. Dans la tombe, bien sûr. Parce que c'était le pire endroit imaginable pour moi, celui qui me perturberait le plus.

En ressortant, j'ai vu que Langdon avait déplacé la plaque en bois qui recouvrait le trou et qu'il était descendu à l'intérieur. Ça m'a surprise. Il fallait une bonne dose de sang-froid pour descendre dans une tombe abandonnée, remplie de Dieu sait quoi. Quand je me suis approchée, il se hissait sur les bras pour en sortir. Haletant face à l'effort réalisé, il s'est redressé et s'est épousseté le pantalon.

– Qu'est-ce qui vous a pris de descendre là-dedans ? ai-je demandé.

J'ai soudain eu l'impression qu'on nous observait. J'ai parcouru des yeux la clairière et les arbres qui nous entouraient. Est-ce que les flics me suivaient ? Ce n'était pas impossible, vu qu'ils semblaient croire que j'avais quelque chose à voir avec la disparition de Beck. Et avec le meurtre d'Elizabeth, en plus. Mais je n'ai rien vu dans le noir.

– J'ai remarqué un truc, au fond, a-t-il déclaré.

Il essayait encore de reprendre son souffle. Il fait partie de ces personnes minces qui, malgré les apparences, ne sont pas en forme. Il était sédentaire, intellectuel. Son cerveau était tellement développé que son corps ne lui servait à rien. Enfin, c'était mon avis. Je me suis souvenue de ce que Beck m'avait dit le soir de sa disparition. J'ai entendu dire qu'il avait un mec en ville. Est-ce que c'était vrai ? Je n'en avais aucune idée, on n'entretenait pas ce genre de relation. On gardait toujours une distance prudente et respectueuse entre nous. On était aujourd'hui plus proches que jamais.

– Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Il tenait une enveloppe à la main. Mon nom était griffonné

dessus. Elle avait déjà été ouverte.

– Vous l’avez ouverte ?

Il me l’a tendue en haussant les épaules.

– Désolé. La curiosité est un vilain défaut, comme on dit. Mais je me suis ravisé avant de l’avoir lue.

Je la lui ai arrachée des mains. La voix de Luke, quand il m’a reproché d’avoir parlé de « notre » jeu à quelqu’un d’autre, résonnait encore à mes oreilles.

– Qu’est-ce que vous faites là, au juste ? lui ai-je demandé.

Il a jeté un coup d’œil vers les arbres et dans la clairière, comme si lui aussi avait la sensation qu’on nous observait.

– Je ne sais pas, a-t-il répondu avec un faible sourire. Je suis ton conseiller. Donc je te conseille.

Il avait l’air un peu gêné, avec son petit sourire et ses épaules affaissées. Il a mis les mains dans les poches, en laissant les pouces à l’extérieur. Il a commencé à se balancer légèrement d’avant en arrière. Ça lui a donné un air enfantin et peu sûr de lui. J’ai écarté l’enveloppe pour sortir la feuille qu’elle contenait. C’était le papier à lettres que j’avais vu dans le tiroir de Rachel, dans la boîte qu’elle gardait à côté de son journal – un lin blanc avec une bordure argent gaufrée.

– Vous ne l’avez pas lue ?

Il a secoué la tête, mais je n’étais pas certaine de le croire. Mes mains tremblaient, de froid et de peur. Le stress me suffoquait, comme un étau qui se resserrait un peu plus autour de moi à chaque seconde qui passait. Le Dr Cooper m’avait laissé un mot au commissariat. Elle avait apparemment attendu sur place jusqu’à l’arrivée de ma tante. Ils ont refusé qu’elle entre dans la salle d’interrogatoire, m’avait expliqué Bridgette. J’étais censée l’appeler dès que je rentrais au dortoir. N’hésitez pas à m’appeler. Ne laissez pas la pression prendre le pas sur vous. Et n’oubliez pas vos médicaments.

La chose la plus intelligente à faire aurait été de donner la lettre à Langdon, de retourner au campus et de laisser ma tante me convaincre de rentrer en Floride avec elle – enfin, si la police voulait bien me laisser partir. Je me suis rendu compte que je ne pouvais vraiment pas gérer la situation seule. Et le petit jeu auquel Luke s'adonnait semblait vraiment être ce qui pourrait me pousser à bout et me faire craquer.

Je ne voulais pas lire cette lettre. Je n'avais qu'une envie : la déchirer et la balancer dans la première poubelle venue. Mais, bien évidemment, à la lueur de la lune, je l'ai lue quand même. La curiosité était bien pire qu'un vilain défaut.

Tu n'aurais pas dû la laisser te toucher.

Tu n'aurais pas dû la laisser voir qui tu étais vraiment.

Tu aurais dû savoir dès le début
Que tu m'appartiens.

Où est-ce qu'elle est partie quand tu l'as laissée là ?

Où est-ce qu'elle s'est enfuie ?

Pourquoi est-ce que tous ceux que tu aimes
finissent
toujours par t'abandonner ?

Elle connaît tous tes secrets.

Elle connaît tous tes mensonges.

Et devine quoi ?

Moi aussi.

Dans l'enveloppe se trouvait la petite étoile en or accrochée à une chaîne, dont le fermoir avait été arraché. Mes entrailles se sont glacées. C'était celle que j'avais offerte à Beck pour Noël. Et j'ai compris deux choses. La première, c'est que j'étais bien plus dans la merde que je ne le pensais. La deuxième, c'est que Luke Kahn n'était pas l'auteur de cette lettre-là.

CHAPITRE VINGT-DEUX

– Il y a de l'argent, ai-je dit. Beaucoup d'argent. Et j'hériterai de tout quand il mourra.

– Combien ?

– Je ne sais pas trop. Plus de deux millions, je crois. Il en a dépensé pas mal pour sa défense et ses recours. Mais il y avait déjà beaucoup, à la base. Des héritages, des générations de gens riches, dont il a obtenu l'argent.

– Et c'est à toi ?

– Quand il sera mort. S'il ne l'est toujours pas à mes trente ans, j'en toucherai déjà une partie.

Beck aimait l'idée de l'argent, comme tous ceux qui n'en ont jamais possédé. Ils considèrent ça comme magique, comme une panacée, comme le remède à tous les soucis de leurs vies. Ils s'imaginent partir pour des vacances de rêve, payer pour obtenir de l'aide dans leur quotidien et acheter des vêtements, des voitures, des yachts et des bijoux. Seuls les gens qui ont de l'argent savent ce que ça représente vraiment. Ça rend la vie plus simple, c'est évident. Mais ça ne règle rien de ce qui importe vraiment, ces choses qui se brisent et qu'on perd à jamais. Ça ne ressuscite pas les morts et ça ne permet pas de remonter le temps. Ça peut paraître attractif d'avoir de l'argent mais, au fond, ça ne change rien. Peu importe là où on va ou comment on s'y rend, ce qui compte, c'est qu'on y soit, comme aimait tellement le dire ma tante.

– Et l'argent lui appartient toujours, même s'il est en taule ? m'a demandé Beck.

– Oui. Son avocat le gère en son nom. Ils ne peuvent pas se saisir de ses biens juste parce qu'il est en prison. La

famille de ma mère n'a jamais entamé une action civile contre lui. Elle n'en voyait pas l'intérêt.

– L'intérêt ? D'obtenir son fric, bien sûr ! s'est-elle exclamée.

– Ils ont déjà du fric.

La discussion m'énervait. Beck avait eu son lot de problèmes mais elle n'avait jamais connu de véritable tristesse.

Je me suis surprise à me remémorer cette scène, sans savoir pourquoi, alors que je tenais la feuille dans ma main. Je n'ai pas touché au collier, que j'ai laissé reposer au fond de l'enveloppe.

– Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ? s'est enquis Langdon.

J'ai replié le morceau de papier et l'ai remis dans l'enveloppe. Une alarme, puissante et qui ne semblait pas vouloir s'arrêter, s'était déclenchée dans ma tête ; on aurait dit une sirène d'alerte aérienne.

– C'est privé.

Il avait dû la lire. Comment est-ce qu'il aurait pu ouvrir l'enveloppe sans lire son contenu ? C'était impossible.

– Tu ne comptes pas me le dire ? Vraiment ? s'est-il étonné.

J'ai commencé à me diriger vers la voiture et je l'ai entendu me suivre.

– D'accord, a-t-il poursuivi. Tu as raison. Ça ne me regarde pas. J'espère juste que tu sais ce que tu fais.

Le souci, c'était justement que je ne savais pas ce que je faisais. J'avancais à l'aveugle. Tout ce dont j'étais certaine, c'était que Luke n'était pas l'auteur de cette lettre. Je ne sais pas vraiment ce qui me poussait à l'affirmer. Les mots et le rythme, peut-être, la maturité qui s'en dégagait, la possessivité. Luke était possessif, bien sûr, mais d'une façon enfantine et très démonstrative. Il obtenait de force ce qu'il voulait de vous, il s'en emparait sans vous le demander. Il ne détenait pas encore la maîtrise de soi suffisante pour vous

manipuler afin de l'obtenir. Enfin, je crois. Il claquait les portes et il montait les escaliers d'un pas lourd pour bien vous faire comprendre qu'il vous en voulait. C'était encore un gosse.

Mais si ce n'était pas lui... alors qui ? À qui est-ce que j'appartenais ? Qui connaissait tous mes secrets et mes mensonges ? Est-ce que cette personne savait ce qu'il s'était passé entre Beck et moi ? Est-ce qu'elle savait où Beck se trouvait à présent ? Le jeu n'en était plus un. C'était devenu une question de vie ou de mort.

Ce soir-là, dans les bois, mon corps s'est enflammé pour Beck comme jamais pour personne auparavant. Dès que j'avais pris conscience de ma sexualité, je m'étais repliée sur moi-même, comme une tortue dans sa carapace. J'étais terrifiée à l'idée d'être touchée par quelqu'un d'autre, des réactions que ça engendrerait en moi et sur lesquelles je n'avais aucun contrôle. J'ai passé ma période de puberté bien après l'âge normal. Tout est monté en flèche à l'intérieur de moi, en embrasant mes hormones. Le désir, ça a été une explosion qui a aspiré tout l'air du monde. Et, pourtant, je me suis encore plus repliée sur moi-même. Je n'étais pas sûre de qui j'étais, ni de ce que je voulais. Donc j'ai choisi de ne rien vouloir du tout.

Mais Beck... elle était mon opposée totale. Elle voulait tout, tout le temps. Elle était sortie avec des mecs et avec des filles, et elle les avait aimés exactement pareil. L'amour, c'est l'amour, disait-elle. On peut s'envoyer en l'air avec n'importe qui, d'une façon ou d'une autre. Elle était à l'aise avec son corps, avec ses sens. Elle pouvait se foutre à poil n'importe où, avec n'importe qui. Sa sexualité irradiait comme un flambeau, et je ne pouvais m'empêcher d'être attirée par elle et, en même temps, d'en être rebutée.

– N'aie pas peur de ton propre plaisir, a-t-elle murmuré.

Sa respiration était chaude et voluptueuse. Elle a

commencé à tirer sur mes fringues tout en m'embrassant dans le cou. Le sol était froid, dur et inconfortable au-dessous de moi. Mais elle dégageait tellement de chaleur, surtout après avoir retiré sa veste et ouvert son chemisier. Son corps ressemblait à du lait, au clair de lune, rayonnant d'un bleu translucide. Mes mains ne pouvaient s'empêcher de la toucher. Ce contact physique, peau contre peau, les bébés en ressentaient le besoin envers leur mère. On en a tous besoin, tout le temps. Mais ceux qui restent vierges, qui restent chastes, qui sont sexuellement refoulés, dissimulent leur peau sous des pantalons larges et des tee-shirts à manches longues. On la cache, on la protège, même si elle brûle de ne pas être touchée. J'aurais pu mourir, là, en cet instant, alors qu'elle retirait mes vêtements, couche après couche.

– Arrête. S'il te plaît, ai-je chuchoté.

Mais on savait toutes les deux que c'était beaucoup trop tard. Je tremblais alors qu'elle détachait ma ceinture et le bouton de mon jean puis descendait la fermeture Éclair. Je me sentais inutile ; je ne savais même pas comment la satisfaire. Mais elle gémissait devant mes gestes hésitants et m'embrassait à pleine bouche.

Elle a lentement descendu sa main sur mon ventre. Je me suis vite saisi de son poignet et je l'ai serré fort.

Mais elle s'est contentée de secouer la tête en souriant.

– Je sais. Je sais déjà, a-t-elle dit.

Et je l'ai laissée. Je l'ai laissée me toucher. Je l'ai laissée me connaître. Et c'était... tellement bon.

Un peu plus tard, elle arrachait cette étoile en or de son cou et la balançait par terre. Comment est-ce que tu peux être aussi froide ? Je te déteste. Je te déteste, bordel ! C'était tout Beck, ça, une tempête, puissante et imprévisible, tout en tonnerre et en éclairs – mon contraire en tout point.

Langdon s'est arrêté devant le bâtiment de mon dortoir,

l'air sombre et déçu.

– Tu sais que tu peux compter sur moi. Quel que soit ce dont tu as besoin, a-t-il déclaré.

– Je sais.

J'avais envie de lui montrer ce que contenait l'enveloppe. J'avais envie d'accepter son aide. Mais je ne pouvais pas. Je n'avais pas envie de l'attirer dans mes emmerdes. Ces derniers jours avaient bien démontré qu'il valait mieux que je me débrouille seule. Je suis sortie de la voiture et je l'ai observé s'en aller. Pourquoi est-ce que tous ceux que tu aimes finissent toujours par t'abandonner ? Il n'y avait pas de mystère, c'était parce que je les repoussais tous.

Ma tante m'attendait quand j'ai poussé la porte. Elle avait allumé la cheminée à gaz et elle était assise devant, blottie dans une couverture, une tasse de thé à la main.

– C'est glacial, ici. Je ne sais pas comment tu fais pour le supporter... a-t-elle lancé.

– On finit par s'y habituer.

J'aimais quand il faisait froid. Ça me permettait d'enfouir mon corps sous plusieurs couches de vêtements. Pourquoi est-ce que tu ne portes pas non plus un collier à pointes, pendant que tu y es ? m'avait une fois balancé Beck. Juste histoire d'être sûre que tout le monde pige bien qu'il ne faut pas s'approcher de toi.

Je me suis assise à côté d'elle. Est-ce que j'ai déjà mentionné que j'aime ma tante ? Je crois bien n'avoir dit que des choses déplaisantes à son propos et m'être un peu moquée d'elle. Mais elle ressemble juste assez à ma mère pour que j'éprouve une proximité désespérée envers elle et à la fois pour que j'en ressente une profonde tristesse et solitude. Parce qu'elle n'était pas ma mère, et qu'elle ne le serait jamais. Mais c'est le seul mal qu'elle m'ait jamais fait. Elle a été d'une gentillesse à toute épreuve à mon égard et a toujours été présente pour moi, même si je ne l'en ai jamais

remerciée une seule fois.

Elle était jolie, à la lueur des flammes, ses cheveux blonds reflétant la lumière tout en retombant en légères boucles autour de son visage. Elle avait quelques rides autour des yeux et de la bouche, qui témoignaient de son âge. Mais elle possédait de bons gènes et de l'argent. Elle paraissait la quarantaine alors qu'elle avait dix ans de plus.

– Où est-ce que tu étais passée ? m'a-t-elle demandé en resserrant la couverture autour d'elle.

– Faire un tour, ai-je prétendu.

Je mentais comme je respirais.

– Est-ce que c'est bien prudent ? a-t-elle fait remarquer.

Elle était comme ça : elle posait une question tout en connaissant parfaitement la réponse, mais elle espérait ainsi vous obliger à réfléchir à vos actes. C'était énervant.

– Je ne sais pas. Probablement pas, non.

– Tu l'as toujours fait, a-t-elle continué. Partir te promener toute seule pour réfléchir, je veux dire. Mais tu n'es pas seule, tu le sais ça ? Tu peux compter sur moi, que ça te plaise ou non.

J'ai acquiescé et j'ai reporté mon regard sur les flammes. Tout le monde n'arrêtait pas de me dire ça. Trop de monde. Comment est-ce que j'aurais pu y croire ?

– Merci.

– Écoute, a-t-elle commencé en se redressant et en posant sa tasse. Sky pense qu'il nous faut un avocat spécialisé dans les affaires criminelles. Il dit que la police croit que tu as quelque chose à voir avec la disparition de Beck et qu'ils rouvrent le dossier d'Elizabeth Barnett.

Il fallait que je lui raconte ; j'avais besoin de parler à quelqu'un de ce dernier indice, du collier. Mais il faudrait alors que je lui raconte tout. Et ça, c'était impossible.

– J'ai bien peur qu'il te faille tout avouer, chérie. Il faut que tu te rendes à la police et que tu leur dises qui tu es vraiment. Ils vont le découvrir, de toute façon. Ils vont

découvrir que tu as changé de nom. Et ça risque de sentir le roussi pour toi. Ils sont peut-être même déjà au courant.

J'étais impressionnée par son calme et par le fait qu'il ne semblait pas y avoir une note de peur ni d'accusation dans sa voix.

– Il faut que tu leur avoues tout, a-t-elle répété en constatant que je ne voulais pas répondre.

– Tu crois que j'ai quelque chose à voir avec la disparition de Beck ? ai-je demandé.

Elle ne m'a pas quittée des yeux, le regard sincère. Elle m'a tendu la main et je l'ai prise dans la mienne.

– J'ai changé tes couches, a-t-elle répondu. Tu as eu des problèmes par le passé, de graves problèmes. Pendant longtemps, on s'est demandé ce que tu allais devenir. Mais je te connais. Et je t'aime.

Elle a fermé les yeux, comme si elle était envahie par l'émotion.

Mais ça ne répondait pas à ma question. Je crois qu'elle essayait de me faire comprendre qu'elle m'aimait, peu importe ce que j'avais pu faire. Quelqu'un avait aussi changé les couches de mon grand-père, et celles de mon père... qui étaient tous les deux des monstres. Est-ce qu'elle me considérait aussi comme un monstre ? Est-ce que j'en étais un ?

– Non, a-t-elle repris. Je suis persuadée que tu n'aurais fait de mal à personne. Vraiment.

Est-ce qu'elle était naïve ou en plein déni ? Ou bien est-ce qu'elle me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même ? Le meurtre coulait dans mon sang, dans les deux ADN qui composaient le mien. J'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour y échapper, mais c'était malheureusement impossible.

Je me suis allongée sur le canapé à côté d'elle et j'ai posé ma tête sur ses genoux. Elle a passé la main sur mon front et dans mes cheveux, courts et en épis.

– Sky a pris contact avec l’une de ses collègues. Elle sera là demain, m’a-t-elle annoncé.

– Je dois travailler, demain.

– Chérie, pour l’instant, on ne peut pas continuer à vivre comme si de rien n’était...

J’ai remarqué qu’elle évitait soigneusement de prononcer le nom qui n’était pas vraiment le mien. Elle ne s’y était jamais vraiment faite, mais elle savait que je ne supportais pas le nom dont ma mère m’avait baptisée.

Quand Rachel allait apprendre ce qui se passait, est-ce qu’elle serait d’accord pour que je continue à m’occuper de son fils ? Parce qu’il fallait que je parle à Luke ; donc, à moins qu’elle refuse de m’ouvrir, je comptais bien me présenter chez eux comme d’habitude.

Je me suis endormie en pensant au poème et à son mystérieux auteur, au collier de Beck et aux derniers mots qu’elle m’avait balancés à la figure. Je l’entendais encore hurler mon prénom, mon vrai prénom, alors que je m’éloignais en courant, aussi loin d’elle que possible.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Le lendemain matin, la foule devant le bâtiment qui abritait mon dortoir s'était transformée en une horde assoiffée de sang. La rumeur de mon interrogatoire s'était propagée et la couverture médiatique de l'affaire s'intensifiait. Il y avait des camionnettes de chaînes de télé et une nuée de badauds. J'observais tout derrière le rideau de ma chambre et j'essayais de reconnaître certains visages. Les gens buvaient du café, discutaient, quelques-uns avaient même apporté des chaises. Ça ressemblait plus à une grande fête d'avant-match qu'à autre chose. Est-ce qu'ils s'ennuyaient ? Est-ce qu'ils avaient si peu de choses à faire dans la vie au point d'en arriver là ?

La responsable du dortoir était venue nous voir tôt ce matin pour nous suggérer, à ma tante et à moi, de partir.

– Je suis désolée, Lana, s'est-elle excusée d'un air sincère, compatissant et inquiet. Mais les parents des autres étudiants en font tout un foin. C'est compréhensible qu'ils soient perturbés par tout ce qui se passe. Mais je sais, moi, que tu n'as rien à voir là-dedans. Tu es l'une des filles les plus douces que j'ai rencontrées.

Quand Sky a débarqué, il a déclaré qu'il était d'accord, qu'on devrait partir d'ici aussi vite que possible.

– Ça n'arrange personne, que vous restiez là, a-t-il conclu.

Il a sorti de sa poche un mouchoir bien repassé d'un blanc impeccable pour essuyer son crâne chauve et couvert de taches de rousseur. Quel genre d'homme portait encore sur lui un mouchoir comme ça ? Quelqu'un de trop fragile pour une situation comme celle-ci, apparemment. Lui s'occupait de l'argent des autres, un business toujours discret qui ne

causait jamais autant de raffut. Je m'inquiétais sincèrement à son sujet.

Son assistant était parvenu, grâce à la magie d'Internet, à nous louer une petite maison aux abords du centre-ville. Le plan, c'était de me faire sortir en douce dès que les choses s'apaiseraient. Mais les rangs de la foule, dehors, continuaient à grossir.

Enfant, je me disais souvent que ça aurait été génial s'il existait des passages souterrains. Il nous suffirait de rejoindre une sorte d'accès en sous-sol où un buggy nous attendrait à l'entrée pour qu'on puisse se diriger n'importe où. Eh bien, en cet instant, je n'aurais pas été contre non plus. J'aurais aimé pouvoir pénétrer dans un de ces tunnels et disparaître à jamais. Je me rappelle mes lectures sur la ville des Hollows. Les mines de fer, qui avaient été la principale industrie de la ville pendant longtemps, avaient engendré le forage de kilomètres et de kilomètres de tunnels souterrains.

Je me doutais que les flics n'allaient pas tarder à procéder à une arrestation. Hier soir, Lynne et Frank étaient passés à la télé pour implorer le retour de Beck. J'en avais regardé des séquences ce matin, et ils avaient tous les deux l'air fantomatique, les cheveux ébouriffés et de grands cernes sous les yeux. J'avais reçu deux messages bouleversés d'Ainsley sur mon portable, mais je ne supportais pas d'entendre sa voix, si inquiète et tellement loin de moi. Je les ai supprimés sans la rappeler.

On a frappé doucement à ma porte et Sky est entré sans attendre la permission.

– On devrait pouvoir s'éclipser par-derrière, a-t-il annoncé. Mon assistant amène discrètement la voiture en faisant le tour du bâtiment. Il suffit que vous vous allongiez sur la banquette arrière et on devrait pouvoir quitter le campus.

– Et quelle image ça donnerait ? ai-je rétorqué. Je préfère encore traverser le feu des critiques. Je n'ai pas à baisser la tête, et il faut qu'ils le voient, tous autant qu'ils sont.

– Mais ils pourraient nous suivre.

Il était calme et avait l'esprit pratique.

– On veut s'assurer que votre tante et vous puissiez obtenir un peu de tranquillité jusqu'à ce que l'affaire se calme. Faites vos valises.

J'ai fourré mes médicaments et deux ou trois affaires dans un petit sac. En sortant de la chambre, je l'ai balayée du regard comme si c'était la dernière fois que je la voyais. Comment est-ce que les choses pourraient revenir à la normale après ce qu'il s'était passé dans les bois, cette nuit-là ? C'était impensable. Quoi qu'il arrive par la suite, ce souvenir me poursuivrait. Je savais que, d'ici ce soir, tout ce que j'avais si bien caché pendant sept ans allait être révélé. On allait forcément tout découvrir ; c'était trop sensationnel, ils allaient en vendre des milliers de magazines, de journaux et de reportages télé. Parce que c'est comme ça, maintenant, on vit dans une culture de voyeurisme à la con, affalé dans notre canapé devant la télé, à observer les gens les plus abjects sur terre foutre leur vie en l'air.

En sortant de la chambre, j'ai entendu Sky et ma tante discuter dans la cuisine. J'ai enfilé mon sweat et j'ai glissé mon sac sur l'épaule. J'ai décroché un bonnet en laine de l'un des crochets du porte-manteau, près de la porte. Il appartenait à Beck. J'ai coincé ma touffe de cheveux au-dessous et j'ai mis mes lunettes de soleil. Il n'y avait pas de miroir dans la pièce mais, la dernière fois que je m'étais habillée comme ça, Beck m'avait dit que j'avais encore franchi une nouvelle étape dans mon look androgyne. Certains affirment que les genres féminin et masculin sont une invention purement sociale, qui n'existe pas dans la physique, mais seulement dans l'imagination collective de notre société. J'ai tendance à approuver.

Ils parlaient à voix basse, donc je n'entendais pas ce qu'ils racontaient. Sur la table, près de la porte, reposait la bombe lacrymo qu'Ainsley avait achetée pour moi et, pour la

première fois, j'ai pensé à la glisser dans ma poche. La porte d'entrée du dortoir était ouverte et je me suis soudain retrouvée à parcourir le couloir vide du bâtiment.

C'était toujours calme, le matin, parce que tout le monde était en cours ou en train de dormir. Mais, aujourd'hui, ce n'était pas pareil. On aurait dit que tout le monde était planqué et retenait sa respiration. Il n'y avait plus personne dans le bâtiment. Rentrer chez soi, c'était en général ce que faisaient les personnes saines d'esprit dès qu'une personne soupçonnée de meurtre se trouvait sur leur campus.

J'ai vite atteint l'escalier de secours, que j'ai descendu en silence et à la hâte. J'ai ouvert la porte et l'air frais du matin m'a accueillie. J'entendais la foule devant l'entrée du dortoir.

Il a dû se passer quelque chose, parce que le bruit que faisaient les gens a soudain augmenté ; quelqu'un arrivait ou sortait.

À l'arrière du bâtiment, en tout cas, il n'y avait personne. J'ai donc parcouru la distance qui séparait la porte arrière de la forêt sans être vue.

Je suis arrivée par l'arrière de la maison des Kahn. J'ai sonné à la porte de derrière et j'ai attendu, même si je savais que personne ne serait là. Rachel était à la boutique et Luke à l'école. L'air se faisait de plus en plus glacial, mais c'était peut-être simplement dû au fait que j'étais dehors depuis très longtemps, après avoir marché sans m'arrêter. J'aurais mis vingt minutes pour venir ici à vélo. Mais ça m'a pris presque deux heures à pied, en passant par la forêt pour ne pas me faire repérer. Après quelques minutes de patience, j'ai essayé la clé que j'avais. Miracle, elle ouvrait aussi cette porte-là, ce qui me permettrait de ne pas avoir à faire le tour de la maison, où on avait plus de chance de me voir. Je suis entrée avec soulagement dans la cuisine. J'ai fermé le verrou derrière moi et j'ai remis la clé dans ma poche.

J'ai déposé mon sac au pied de la table et j'ai sorti mon

téléphone. J'avais au moins un milliard de messages, alternativement de Sky et de Bridgette. J'ai fourré le portable dans ma poche et je suis montée dans la chambre de Luke. En chemin, j'ai jeté un œil par la petite fenêtre près de la porte d'entrée. Je m'attendais presque à surprendre des gens en train de se rassembler devant la maison. Mais il n'y avait personne. La rue était calme, les arbres bougeaient doucement et les fenêtres des voisins ne laissaient rien paraître, ce qui n'avait rien de surprenant vu que la plupart des gens devaient travailler en journée.

Qu'est-ce que je faisais ici ? Qu'est-ce que je cherchais ? J'étais persuadée que Luke n'avait pas écrit cette dernière lettre. Mais, de toute évidence, il en fréquentait l'auteur. Donc j'espérais trouver quelque chose dans sa chambre qui me permettrait de découvrir l'identité de cette personne. Quelqu'un nous avait vus, Beck et moi, ce soir-là. Mais qui ?

Je n'avais pas oublié le journal intime de Rachel, mais je n'étais pas venue pour ça. Donc je suis passée devant sa chambre sans m'arrêter et je me suis dirigée directement dans celle de Luke. Les verrous m'ont semblé encore plus lâches que la dernière fois, l'un d'entre eux ne tenant plus que par une seule vis. La porte était entrouverte, donc j'ai simplement eu à la pousser. La pièce était mieux rangée. On aurait dit qu'ils avaient enfin fini de déballer tous les cartons. Sa console n'était plus posée par terre, au milieu des piles de jeux, mais installée soigneusement sur une étagère, tout comme les boîtes de jeux. Le lit était fait au carré.

Son ordinateur reposait sur le bureau, sous la fenêtre. Je me suis assise dans le fauteuil et j'ai touché la souris. Aucune messagerie n'y était intégrée, et je me suis rappelée que Rachel m'avait dit ne pas l'autoriser à en posséder une, ni à fréquenter un seul réseau social. Ça aurait été trop difficile de tout contrôler, il aurait pu entrer en contact avec beaucoup trop de monde. Et l'inverse était vrai également : n'importe qui aurait pu entrer en contact avec lui. Elle m'avait

aussi confié qu'elle lui limitait l'accès à Internet. Mais j'avais le sentiment qu'il était suffisamment intelligent pour contourner tout ça.

J'ai ouvert son moteur de recherche et j'ai tout de suite parcouru son historique. Mais j'ai été déçue. Je n'y ai vu que des sites de librairie en ligne, de fournisseurs de jeux vidéo et de forums de joueurs. Il avait visité des pages Wikipédia et des sites consacrés à la nature, sûrement pour cet exposé sur les chauves-souris sur lequel il avait dû plancher. Je n'arrêtais pas de repenser au profil Facebook de Lester Nobody, qui avait posté sur la page consacrée à la disparition de Beck. Luke se cachait-il derrière ce pseudonyme ? D'après ce que j'avais sous les yeux, il n'avait été sur aucun réseau social ni aucun compte de messagerie en ligne. Mais j'ai continué à remonter son historique dans le temps.

À peu près au moment où on avait commencé la chasse au trésor, j'ai découvert qu'il avait visité le site de l'association de préservation des lieux et de l'histoire de la ville. Il avait cliqué sur le lien consacré à la forêt soi-disant hantée et avait parcouru les pages qui parlaient du suicide du gardien du cimetière et de la tombe de Marla Holt. J'ai soudain pris conscience à quel point cette visite des lieux hantés de la ville était à vomir. C'était profiter du malheur et de la tragédie des autres. Mais c'était peut-être aussi une façon de vider de leur pouvoir ces événements horribles, de les rendre matériels, raisonnables. Ça créait une distance par rapport aux vraies atrocités de la vie et du monde, ça nous permettait de les considérer comme une histoire inventée de toutes pièces, presque marrante. Ou alors les gens étaient totalement cinglés et pervers. J'aurais plutôt voté pour cette dernière hypothèse.

Ensuite, je suis passée à son historique Internet. Au premier coup d'œil, ça restait encore une fois plutôt basique : des questions sur le prochain niveau dans son jeu vidéo et des recherches sur les chauves-souris dans l'État de New

York, sur des chasses au trésor effrayantes mais sympas, sur les meilleures stratégies à adopter aux échecs (petit salopard ; j'avais fait pareil). On pouvait en apprendre un paquet sur une personne rien qu'en regardant son historique de navigation Internet. On tape tous nos questions dans cette petite barre sur notre écran d'ordinateur. Et on s'attend à ce que les réponses nous apparaissent, là, au bout des doigts. Quel que ce soit ce qui nous fait souffrir, nous inquiète, nous intéresse, nous pose une colle, les réponses ne sont qu'à quelques caractères de nous. L'ensemble de la connaissance universelle du net nous est accessible en une seconde. Nos pensées sont maintenant enregistrées sous forme digitale. Après m'être plongée dans celles de Luke, j'ai failli – failli – pousser un soupir de soulagement. Ce n'était qu'un gamin comme les autres, en fait. Il avait découvert des trucs flippants en ligne et essayait de m'effrayer. Les rapports avec mon secret, ça n'avait finalement été qu'une pure coïncidence. J'étais à deux doigts de m'en persuader. À deux doigts de me taper un bon fou rire.

Mais, quasiment à la toute fin de la liste, j'ai aperçu le nom de ma mère. Mon sang s'est glacé. Il l'avait tapé dans le moteur de recherche il y a plusieurs semaines de ça. En fait... j'ai effectué un rapide calcul mental... il avait effectué cette recherche une semaine avant que je ne réponde à la petite annonce de Rachel. Ça m'a clouée sur place et, tout en fixant l'écran, je me suis efforcée de comprendre comment c'était possible et ce que ça sous-entendait. J'ai passé en revue les dernières semaines et les derniers mois, histoire d'essayer de me rappeler comment on aurait pu se rencontrer plus tôt, lui et moi. Mais rien. Tout se bousculait dans ma tête. Il sait qui je suis vraiment, me suis-je dit. À cette pensée, j'ai ressenti autant de peur que de soulagement. Le poids des mensonges représente un immense fardeau. C'est donc toujours un soulagement de s'en débarrasser, même si les conséquences s'avèrent

terribles.

C'est alors que j'ai entendu un bruit au rez-de-chaussée. Je me suis figée. J'ai attendu, le cœur battant la chamade. Ça a recommencé, et je me suis détendue. C'était ce stupide distributeur de glaçons. J'ai continué à me pencher sur ses recherches. Il était tombé sur toute une masse d'informations concernant ma mère et son meurtre : des articles, des pages sur des sites consacrés aux affaires criminelles, des liens vers des séquences documentaires ou des extraits vidéo des journaux télévisés de l'époque.

Il y avait aussi bien sûr quantité de renseignements sur mon père. Notamment sur le groupe de pression pour sa libération, dirigé par un détective privé et un journaliste, qui avait récemment publié un bouquin. Ils clamaient que, à cause de la nature sensationnelle de l'affaire, mon père n'avait pas obtenu un procès équitable. Parce que mon père avait été un journaliste réputé avant le meurtre, les médias avaient jeté leur dévolu sur cette affaire, avides de découvrir l'identité du meurtrier. La pression sur la police avait été maximale pour procéder aussi vite que possible à une arrestation. Mais il y avait aussi le soi-disant amant de ma mère, cet autre homme, qu'on n'avait jamais retrouvé. Ils affirmaient donc que la police avait arrêté le suspect le plus probable, malgré un manque flagrant de preuves physiques et sur la seule base du « témoignage oculaire d'un enfant bouleversé et mentalement dérangé ». Moi, bien sûr.

Ce groupe avait accueilli un autre membre en son sein : la fiancée de mon père. C'était l'avocate qui s'était chargée de sa défense et qui était tombée amoureuse de lui. Comme vous pouvez vous l'imaginer, je m'évertue à ne pas repenser à tout ça. Je ne regarde jamais la télé. Je me suis planquée dans une petite fac, sous un autre nom, et Bridgette et Sky s'emploient sans relâche à ce que je reste cloîtrée ici en toute sécurité. Mais voilà, tout ressurgissait ici, sous mes yeux, sur l'écran d'un ordinateur qui appartenait à un gosse

d'une dizaine d'années.

J'ai vu des photos de moi, beaucoup plus jeune, l'air aussi absent et pâle qu'un cadavre. C'était ce que les médias n'arrêtaient pas de rabâcher pour me décrire : sans expression, impassible, bizarre. J'ai toujours été prise en sandwich entre ma tante et ma grand-mère (qui est décédée un an après la condamnation de mon père. Ça l'a achevée. Littéralement : elle s'épuisait, se ratatinait sur elle-même et ses cheveux grisonnaient à vue d'œil).

Sur les photos, même si elles dataient de plus de six ans, je me reconnaissais sans difficulté : je n'avais pas beaucoup changé depuis. J'avais les mêmes cheveux courts, la même silhouette trop mince et voûtée. Je m'étais toujours considérée comme extrêmement laide ; et les railleries de mes camarades d'école n'avaient fait que me confirmer dans mon opinion. J'acceptais un peu mieux mon apparence, aujourd'hui. Je ne m'imaginais plus que les gens me fixaient bêtement à cause de ma petite taille ou de ma pâleur. Parce que j'avais découvert comment en tirer profit. Et j'avais découvert que personne ne s'en préoccupait, en fait. Pas vraiment. Personne ne se préoccupe de quoi que ce soit d'autre si ça n'a pas un lien avec soi-même. Les gens sont trop accaparés par leur propre bavardage, leur litanie de peurs, leur manque d'assurance, leurs complexes et leurs désirs égoïstes. Peu nombreux sont ceux qui parviennent à voir au-delà du bout de leur nez. J'étais invisible si je le voulais. Et j'aurais foncé tête baissée, s'il n'y avait pas eu Beck. Elle a été la première à me remarquer, la vraie moi. Elle a été la première à vraiment avoir envie de moi, à vouloir m'aimer.

Je me suis détournée de l'ordinateur. Je n'arrivais plus à regarder l'écran. J'étais sur le point de partir, de ramasser mes affaires et de m'éloigner en courant de cette baraque, aussi loin que possible, quand j'ai remarqué que la lumière était allumée dans le dressing de Luke. Ça m'a attirée.

Je me suis retrouvée entourée d'un nombre incalculable de jeans, de pantalons chino et en velours ainsi que de chemises aux couleurs primaires, rangées par ton et par longueur de manche. J'ai fouillé dans quelques-uns des tiroirs : sous-vêtements, chaussettes, tee-shirts, pliés en piles douces et parfumées. Quelque chose (un courant d'air ? un son ?) m'a poussée à lever les yeux. Et c'est là que j'ai aperçu la trappe d'accès aux combles. J'ai tiré sur la corde ballante et la trappe s'est ouverte sans résistance. Une échelle s'est dépliée toute seule. J'ai regardé le trou noir au-dessus de ma tête et je n'ai pas hésité une seconde avant de grimper.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Est-ce que tu crois au destin, cher journal ? Est-ce que tu crois que nos vies sont entièrement déroulées à nos pieds, comme un chemin duquel on ne peut pas dévier, une fin prédéterminée à laquelle on ne peut pas échapper ? Je n'y ai jamais cru. Je suis toujours partie du principe qu'on se forgeait notre propre vie. J'ai toujours pensé que notre pouvoir reposait dans nos choix. J'ai changé d'avis.

La décision qu'on a prise de déménager en Floride, d'inscrire notre fils dans cette nouvelle école, de redevenir une famille, peut-être même de devenir une vraie famille pour la première fois ? C'était la bonne décision. Positive et préventive. Et, pendant un certain temps, ça s'est révélé parfait, surtout pour notre fils. Mais est-ce que c'était vraiment une décision ? Ou bien une réponse ? Une réponse à ce que la vie nous avait balancé en pleine figure, et qu'on n'avait en aucun cas choisi ni désiré. Est-ce qu'il y a une différence entre décider et riposter ? Je ne sais pas.

La bonne nouvelle, c'est que ces années passées ici ont fait toute la différence pour mon fils. Grâce aux professeurs et aux conseillers de son école, et aussi au succès du cocktail de médicaments qu'il prenait, son comportement s'est normalisé. Et le début de la puberté (un début très tardif) semblait avoir corrigé le plus gros du dérèglement hormonal dont il souffrait. Il restera toujours petit. Il n'aura pas beaucoup de poils et sa pomme d'Adam ne se verra pas. Je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de féminin chez lui, très clairement. Mais il s'est apaisé. Presque au point d'en être monotone. C'est à cause de son traitement. Il est adorable, par moments. Des moments durant lesquels il

ressemble à n'importe quel autre enfant. Et, pour nous, c'est un miracle.

Parfois, on le prend pour une fille, mais ça ne semble pas le déranger.

– Je ne me sens ni garçon ni fille, m'a-t-il dit il n'y a pas longtemps. Je ne sais pas qui aimer.

Et moi je ne savais pas quoi répondre.

– L'amour romantique, c'est surfait. Aime-toi d'abord, lui ai-je conseillé.

Il a acquiescé, comme s'il comprenait. Mais peut-être qu'il n'a pas compris que, tout ce que je voulais dire, c'était que je me fichais complètement de son orientation sexuelle, qu'il était libre d'être ce qu'il était. Je voulais juste qu'il soit heureux, malgré ses problèmes.

Et, pour la première fois, je me suis dit que ça pourrait être possible. Il étudie dans cette école depuis quatre ans, maintenant. Et ses médecins le jugent suffisamment fort et en forme pour rentrer à la maison et retourner dans une école normale. Je suis d'accord. Je suis prête à l'accueillir à nouveau à temps plein. J'aurais seulement aimé qu'il retrouve des parents plus heureux.

Mon mari et moi avons décidé de rester ensemble pour le bien-être de notre fils. Je sais, c'est cliché. Mais c'est vrai. Parce que la santé mentale de notre enfant est très fragile, et que je suis persuadée qu'il ne pourrait pas supporter un autre choc psychologique, on s'est mis d'accord pour vivre notre vie chacun de notre côté, mais sous le même toit. On ne se disputera pas devant lui. On se l'est promis, et j'espère bien qu'on respectera cet engagement. J'ai du mal à réprimer mes sentiments et à ne pas provoquer mon mari quand je suis énervée contre lui. Et lui, avec ses colères, quand il s'emporte... C'est vraiment si étonnant que ça que notre fils ait autant de problèmes ?

Cette petite flamme qui s'était ravivée entre nous au départ s'est de nouveau éteinte. J'ai toujours ces rendez-vous notés

sur mon calendrier, pour lesquels je faisais comme si c'était mon amant. Ça me paraît ridicule, aujourd'hui. N'importe quel couple marié pourra vous affirmer que la passion peut être le moteur qui guidera une relation solide, mais que c'est loin d'être assez pour la faire durer des années. Et quand les épreuves nous tombent dessus, on ne se rapproche pas. On s'éloigne.

Il a perdu son travail il y a quelque temps. Son job s'est dérobé sous ses pieds pour le laisser tomber dans un vide professionnel complet.

Ça a été un coup porté à son ego, la perte de sa fierté, la perte de la seule chose qu'il était certain de faire mieux que n'importe qui. C'est ça qui l'a achevé. Parce que même quand tout s'écroulait dans sa vie personnelle (un enfant perturbé, un mariage raté), il pouvait toujours se réfugier dans son travail, qu'il adorait. Les missions qui l'envoyaient aux quatre coins du globe, les récompenses, les louanges, les apparitions télévisées – ça le faisait avancer. Sans tout ça, il était perdu.

Bien sûr, il me l'a reproché. Parce que c'est toujours de ma faute. Je lui avais demandé de passer plus de temps à la maison, donc il a accepté de moins en moins de missions. On était partis de New York, le centre de l'univers, pour la Floride – le trou du cul du monde, selon lui. Il avait accepté un job de rédacteur en chef pour la succursale locale de son journal. Il a eu l'impression d'être mis au placard. Il faisait de moins en moins ce qu'il aimait. Au départ, il a vu ça comme un cadeau, l'opportunité d'écrire le livre qu'il avait toujours eu d'envie d'écrire. Mais il n'a finalement pas saisi cette occasion rêvée.

Au début, notre passion retrouvée l'a distrait des problèmes qu'il rencontrait dans sa carrière. Mais ça n'a pas duré. Ça a toujours été ça, le problème : sans la passion, l'excitation et la réussite, les petites joies du quotidien ne nous ont jamais suffi. Les disputes ont repris, les accusations

ont fusé. Bien souvent, on en est venu aux mains. J'ai honte d'avouer qu'une petite partie de moi appréciait ces engueulades. J'avais la sensation qu'on cherchait et qu'on avait besoin du mélodrame. C'était une distraction qu'on accueillait avec plaisir, qui nous faisait oublier notre routine, les factures, la lessive, la maison. Parfois, j'avais comme l'impression qu'en tant que couple, on n'était pas prêt à vivre une existence normale. Comme si c'était un soulagement de s'entendre dans la colère quand on ne s'entendait dans aucun autre domaine.

Aujourd'hui, même notre fils s'est normalisé autant que possible. Demain, il fait son entrée dans un lycée privé réputé, près de la maison. Et mon mari a juré qu'il comptait bien se plonger dans son roman – comme tous les journalistes, dès qu'on réduisait les effectifs dans leur rédaction. Mais je ne suis pas sûre que, rester assis à écrire, seul, toute la journée, va lui convenir – sans l'agitation des voyages, la pression des délais, l'excitation d'une interview. Il vient seulement de s'y mettre et je remarque déjà qu'il est plus grincheux, plus maussade, plus frustré.

Et moi ? Tu me demandes comment je vais ? Bien, j'imagine. Je suis bénévole dans un foyer qui recueille des adolescentes mises à la porte. Mobilisant mon expérience dans le milieu de la mode – très lointaine et loin d'impressionner quiconque – je leur apprends à s'habiller pour réussir leurs entretiens d'embauche. Je leur montre le message qu'elles renvoient avec leur corps et ce qu'une bonne hygiène reflète aux autres. Je leur apprends quels vêtements choisir, aussi : ce qu'il convient de porter à l'école, pour un entretien d'embauche et même pour un rendez-vous amoureux.

Ça peut paraître ridicule et frivole. Elles deviennent fières de leur apparence, peut-être pour la première fois. Je prête attention à chacune d'entre elles, je les aide à se coiffer, à se maquiller légèrement. Je leur apporte des vêtements de mon

placard, j'achète un petit quelque chose pour chacune. Je leur apprend à choisir des vêtements appropriés et jolis, mais pas suggestifs. Et il est amusant de constater que prêter attention à ces petits détails semble faire une énorme différence dans la façon dont elles se sentent. J'ai l'impression d'être utile. Et, en les aidant, je m'aide moi-même.

Parfois, mon fils m'accompagne. Les filles le traitent comme un petit chiot, à gagatiser devant lui et à lui répéter qu'il est trop mignon. Il possède encore cette beauté délicate, semblable à une poupée, qu'il a toujours eue. Je me suis rendu compte qu'il était à l'aise quand il était entouré de femmes et de jeunes filles. On voit qu'il se détend et qu'il prend davantage confiance ; il sourit et rigole avec elles. Il se fond parfaitement dans un groupe de jeunes filles qui cherchent à se connaître, à trouver leur voie. Il les laisse l'habiller et le maquiller comme une poupée. Peut-être que c'est bizarre. Mais il semble si heureux que je laisse faire. Ensuite, il enlève tout dans la voiture, avant qu'on rentre à la maison.

C'est ainsi qu'est notre vie, maintenant. Et même s'il y a tant de choses que j'aimerais changer et que je n'irais pas jusqu'à dire qu'on est heureux, je ne vois pas comment les choses pourraient se dérouler autrement. On a trouvé des réponses à nos problèmes, et ces réponses ont forgé nos vies.

Cher journal, je pense que ce sera ma dernière page. J'espère que tu n'en seras pas froissé, mais je ne suis pas sûre d'avoir encore besoin de toi. Il est temps pour moi d'aller de l'avant et d'arrêter de rester fixée sur mon petit nombril et de me plaindre des épreuves de la vie. Écrire sur mes sentiments commence à m'apparaître comme une perte de temps. Il n'y a pas de réponse, avec toi. Et je crois qu'il est temps de me mettre à accepter ma vie telle qu'elle est et à vivre chaque jour comme il vient.

J'en viens à croire que toutes ces idées auxquelles ma sœur s'accroche, et qui semblent parfaites sur le papier (choisir sa propre destinée, bâtir sa propre vie et demander directement à l'univers ce qu'on désire), que tout ça, ce n'est peut-être que des conneries. Il n'existe pas de force divine ou mystique, ni de karma, ni de « qui donne aux pauvres prête à Dieu ». Non, je ne crois plus qu'on forge notre vie. Je crois que la vie nous forge.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Je suis montée à l'échelle, qui a craqué sous mon poids. Une forte odeur de moisi m'a accueillie quand j'ai émergé dans ce grand espace froid et quasiment vide. Une lumière laiteuse filtrait à travers une fenêtre ronde, à l'autre bout des combles, et donnait à la pièce une couleur grise un peu brumeuse, presque fantomatique.

Ça aurait pu être effrayant, s'il n'y avait pas eu tous ces emballages de bonbons qui jonchaient le sol. Contrebande de gamins. Typiquement le genre de sucreries que Rachel ne permettrait jamais à Luke d'avaler : Snickers, Milky Way, Mars, Haribo, des vers acidulés fluo. Le sucre, ça le transforme en monstre. On le sait tous les deux, mais ça ne l'empêche pas d'en avoir envie pour autant.

J'ai suivi la piste des petits papiers froissés, qui menaient à une pile de cartons entassés de façon à créer un château-fort, dans un coin de la pièce. Je me suis demandé l'espace d'un instant comment Luke ou sa mère auraient pu monter des cartons ici. Ils étaient tous les deux plutôt minces et pas particulièrement forts. Puis je me suis rendu compte qu'ils étaient vides. Luke avait dû les apporter là en toute discrétion pour se construire une petite cachette.

En franchissant la pile de cartons, j'ai découvert qu'il avait apporté son gros fauteuil rond, un iPad, trois sacs gigantesques de bonbons, quelques albums photos, des magazines et des livres. Je me suis affalée dans le fauteuil et j'ai passé les bouquins au crible. Il y avait des essais de psychologie, des livres empruntés à la bibliothèque qui retraçaient l'histoire des Hollows et un vieil exemplaire de Vanity Fair qui contenait un des articles les plus approfondis

sur le meurtre de ma mère. Où est-ce qu'il se l'était procuré ? Il était sorti trois ans plus tôt.

Je l'imaginais ici, à manger des sucreries en lisant des bouquins. Et j'ai presque eu pitié de lui. Est-ce qu'il était aussi seul que je l'avais été, petite ? Est-ce qu'il venait ici pour échapper aux facteurs de stress de sa vie, comme moi quand je m'éclipsais dans la clairière de la forêt ? Je le voyais, en train de lire, de manger des bonbons et d'éprouver cette sensation tout à fait spéciale de liberté qu'on ressent quand personne ne sait où vous vous trouvez. Il montait sûrement ici quand sa mère l'enfermait à clé dans sa chambre, et ça lui donnait peut-être l'impression qu'il n'était pas complètement prisonnier, après tout.

J'ai pris un livre pas très épais mais lourd, bien que ce soit un livre de poche, intitulé Mines et Tunnels dans le nord de l'État de New York. C'était un livre de photos et un guide qui décrivait les divers coins de la région où les randonneurs et les spéléologues pouvaient se rendre pour explorer les grottes, les fissures et les tunnels naturels, mais aussi ceux fabriqués de toutes pièces par les mineurs et qui ont permis à certaines banlieues de prospérer, notamment à celle des Hollows.

En fait, la plus grande partie du bouquin parlait des Hollows et de certaines régions proches. En le feuilletant, j'ai senti ma gorge se nouer. Je suis tombée sur une page cornée qui présentait un site implanté à environ un kilomètre et demi au sein de la forêt de la ville, pas très loin de là où Beck et moi nous étions retrouvées ce soir-là. Un bref passage décrivait cette partie des bois et informait le lecteur de son surnom local, la « Forêt-Noire », à cause de la ressemblance dans sa faune et sa flore avec la forêt du même nom en Allemagne. C'est la forêt hantée typique des contes de fée et des cauchemars des enfants, déclarait l'auteur. Elle est tellement calme et effrayante qu'on pourrait presque la croire habitée par les sorcières, les gros méchants

loups et les esprits agités qui trouvent refuge dans la forêt. Il y a quelque chose dans l'air qui perturbe le signal des téléphones portables. Donc assurez-vous d'être équipé d'une bonne vieille boussole et d'avoir prévenu quelqu'un de l'endroit où vous vous rendez.

Le vent se levait. J'ai été à la fenêtre pour regarder dehors. J'étais seule, et personne ne savait où je me trouvais. Soudain, ça ne m'a pas semblé être une aussi bonne chose que ça. On a besoin des autres, constamment. Même si j'aimais me persuader que j'étais bien mieux toute seule, je me demandais si c'était vrai. J'étais entourée de gens qui voulaient m'aider et qui m'aimaient malgré tout. J'ai pensé à Bridgette, qui devait être en panique totale. En cet instant, j'ai perçu ma solitude différemment, et j'ai envisagé de l'appeler. Mais je n'avais aucune envie de rentrer. Je n'avais aucune envie d'entendre la peur et la déception dans sa voix. Je n'avais aucune envie de faire face aux attentes qu'elle avait. C'est peut-être pour cette raison qu'on choisit de s'isoler. Parce que c'est tellement plus facile...

Je suis retournée dans le château-fort déprimant de Luke et j'ai repris le livre. Ça voulait dire quelque chose. Pourquoi est-ce qu'il avait corné cette page ? Est-ce que c'était le prochain indice de la chasse au trésor ? Le dernier poème ne me menait nulle part. Les mots étaient agressifs, comme s'il avait perdu de vue son objectif. Ça avait été différent des autres indices, et c'est pour ça que j'ai pensé que ce n'était pas lui qui l'avait écrit. Mais si j'avais tort ? Qu'est-ce que j'étais censée saisir de ces vers ? Est-ce qu'il s'était douté que je serais perdue, que je viendrais directement ici chercher des réponses et que je découvrirais sa cachette secrète ? Non, impossible. Ce serait lui accorder beaucoup trop de crédit. J'étais persuadée qu'il serait furieux d'apprendre que j'étais là.

J'étais venue pour connaître l'identité de la personne avec qui il pourrait éventuellement communiquer, mais j'ai vite

réalisé qu'il ne possédait vraiment pas d'adresse personnelle de messagerie, exactement comme me l'avait dit Rachel. Il avait peut-être accès à un autre ordinateur, quelque part... mais où ? À l'école ? À la bibliothèque ? Je me suis enfoncée dans le fauteuil en fermant les yeux. J'avais la sensation d'être revenue à l'époque où on jouait aux échecs, quand j'avais toujours cinq coups de retard et que j'étais certaine qu'il avait élaboré un plan beaucoup plus important visant à me détruire, sans que je sache comment. Et, manifestement, l'horloge tournait. Mais il était bien le seul à savoir quand le temps serait écoulé.

Je me suis levée et j'ai commencé à me rhabiller, assez maladroitement.

– Où est-ce que tu vas ? m'a-t-elle demandé.

– Je suis frigorifiée, il fait moins cinq degrés, au moins.

Je frissonnais, mais pas à cause du froid. J'étais en colère et j'avais peur. La passion et le désir m'avaient abandonnée ; je sentais que j'étais en train de me replier sur moi-même. Même si je pouvais encore sentir son odeur sur moi, sa peau, ses cheveux, son parfum... Même si je savais que je l'aimais, et peut-être depuis un certain temps déjà, je voulais m'éloigner d'elle autant que possible. Elle en savait trop. Elle en avait trop vu. Mais qu'est-ce qui m'était passé par la tête, bon sang ? Je me souviens de la terrible colère qui m'avait étreinte à ce moment-là : celle du menteur qu'on vient de percer à jour.

– Tu m'en veux ? Ce n'est pas possible... a-t-elle soupiré.

Elle avait enfilé son pantalon et s'était assise, les jambes relevées et les bras autour de ses genoux. Ses yeux étaient grands ouverts et me scrutaient. Elle avait mis son indifférence habituelle de côté. Je voyais toute sa tristesse et sa vulnérabilité. On aurait dit que je me regardais dans un miroir. Elle était perdue, seule et aussi désireuse qu'on l'aime que moi. J'ai failli me laisser attendrir et la prendre dans mes

bras. Failli, seulement. Et oui, j'étais aussi égoïste et cruelle que ça. C'est le problème, avec les personnes accidentées, brisées. On est imprévisibles. On vous attire puis on vous repousse. Mais ça n'a rien de personnel. Les émotions, pour nous, ce sont des choses douloureuses et effrayantes. C'est tellement mieux d'être morne et impassible. On s'expose à moins de risques. Ne jamais s'ouvrir complètement aux autres est notre mot d'ordre. Sinon, les gens peuvent vous atteindre.

– Je rentre, ai-je annoncé.

J'ai fermé ma veste. Quand j'ai posé les yeux sur elle, elle pleurait.

– Tu l'as ressenti, je le sais. Tu m'aimes, a-t-elle affirmé.

Elle s'est levée en époussetant ses vêtements. L'expression sur son visage... c'était une grimace de déception et d'incrédulité.

– Arrête... on a juste passé un peu de bon temps, c'est tout.

C'est là qu'elle me l'a hurlé en pleine face, et que sa voix a résonné dans la nuit, triste et énervée. Comment est-ce que tu peux être aussi froide ?

La colère en moi, cette chose démente qui avait besoin de blesser et d'attaquer, de balancer des paroles cruelles et de tout détruire, se montrait particulièrement puissante en cet instant. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas ressentie et j'ai dû faire appel à tout mon sang-froid pour la maîtriser. Ça m'effrayait, ce que j'avais envie de faire à Beck, ce que j'avais envie de lui dire. Je m'imaginais en train de la frapper de toutes mes forces en plein visage. Je me voyais en train de creuser sa tombe. Je m'entendais la traiter de tous les noms – ce que je n'aurais jamais pu effacer de nos mémoires. J'en ai tremblé de tout mon corps, de devoir me retenir. Elle l'a vu ; elle l'a vu sur mon visage et elle a reculé. Ses pupilles étaient un miroir dans lequel je me suis observée. J'étais un monstre. Alors je suis partie en courant

pour m'éloigner d'elle, de moi-même, et de tout ce qu'on représentait ensemble.

Je l'ai abandonnée là, dans la nuit noire et glaciale. J'ai abandonné ma meilleure amie en pleurs. La douleur qu'elle éprouvait à cause de moi l'avait fait sangloter. Et, aujourd'hui, elle n'était plus là. J'ai cru qu'elle était partie d'elle-même, pour me punir. Punition que je méritais largement, d'ailleurs. Je l'imaginais à son retour, toute arrogante et victorieuse de constater la douleur qu'elle avait provoquée chez moi. Parce que Beck aimait ça ; elle aimait que les autres souffrent à cause d'elle. C'est comme ça qu'elle savait qu'ils l'aimaient. Mais, maintenant, il fallait que je réfléchisse. Qui d'autre était là ce soir-là ? Et qu'est-ce qu'il avait fait à Beck ?

J'étais affalée dans le fauteuil, à parcourir ce vieux livre que personne, à part Luke, n'avait dû lire. Le silence semblait s'intensifier. C'est alors qu'une porte s'est ouverte puis refermée en bas.

Je me suis figée en entendant les pas lents et lourds qui résonnaient même à travers le parquet du grenier. Ce n'était ni Rachel, ni Luke. Les foulées étaient trop puissantes, trop déterminées. Rachel était douce et légère sur ses pieds, avec des pas rapides et saccadés. Luke était tout en raffut ; il balançait son sac et son manteau par terre puis débarquait dans la cuisine comme un éléphant.

Quiconque se trouvait dans la maison en ce moment se déplaçait avec prudence dans l'entrée. J'ai entendu le gong de cuivre, installé dans le couloir, sonner. J'ai repensé à mon sac, que j'avais laissé sur le sol, à la vue de tous. Il y a eu un moment de silence terrible. Je me suis évertuée à respirer lentement. Ensuite je l'ai entendu revenir sur ses pas en direction de l'escalier. J'avais laissé la porte du dressing de Luke et la trappe d'accès aux combles grandes ouvertes. Si cet homme (c'était forcément un homme) me cherchait, il n'aurait aucun mal à me trouver.

Il y a eu un autre silence, terriblement long, durant lequel j'ai cru qu'il allait partir. Peut-être que la porte d'entrée s'était entrouverte toute seule et qu'un voisin était venu voir si tout allait bien. Ou peut-être que c'était l'homme à tout faire dont Rachel m'avait parlé, celui qui accrochait les tableaux au mur, qui montait les étagères et qui les avait aidés à se débarrasser de toutes les affaires laissées par les anciens propriétaires. Après tout, ça aurait pu être plausible, non ?

Mais je l'ai entendu monter l'escalier. J'ai fourré le livre dans mon pantalon et je me suis mise à marcher à quatre pattes, aussi silencieusement que possible, sur le sol poussiéreux. Peut-être que l'homme à tout faire avait une petite réparation à effectuer dans la maison ou un truc à déposer. Si je me faisais discrète, que je ne me faisais pas remarquer, tout se passerait bien.

Heureusement, d'où j'étais, j'ai pu apercevoir l'autre trappe, celle de sortie. Elle était identique, avec la même échelle, et donnait dans le couloir, devant la chambre de Luke, en face de celle de Rachel. Je m'y suis dirigée lentement tandis que je passais en revue les options qui s'offraient à moi.

J'allais devoir patienter. Si jamais j'entendais quelqu'un monter par la trappe dans la chambre de Luke, je me dépêcherai de sortir par là et de courir. S'il me rattrapait, j'avais toujours la bombe lacrymo sur moi. Mais s'en est suivi un silence tellement interminable que j'ai commencé à me persuader que j'avais tout imaginé et que, finalement, j'étais bien toute seule dans la maison. J'ai repensé à mes médicaments, que j'avais pris à des heures différentes, contrairement à ce qui était préconisé. Ce matin, j'avais d'ailleurs oublié mon cachet. Mon esprit me jouait des tours quand je ne les prenais pas sérieusement (ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années – je n'étais quand même pas aussi stupide que ça). Du coup, c'était peut-être ce qu'il se passait en ce moment. Une fissure dans mon armure

chimique. Mes démons qui s'échappent de mon subconscient pour envahir mon esprit conscient. C'est drôle, dans certaines circonstances, les pires scénarios deviennent au final les meilleurs.

C'est dingue, quand on a peur, les secondes vous paraissent des heures. Vos sens sont aiguisés, votre sang pompe pour abreuver vos muscles en vue de vous préparer à une éventuelle fuite, et votre concentration s'accroît. Le cerveau libère son flot de substances chimiques pour augmenter vos chances de survie. La proie dégage une certaine puissance, un élan, que seule la peur peut lui faire connaître. Et puis, un léger bruit est remonté depuis la trappe ouverte dans la chambre de Luke.

J'ai compris à ce moment-là que Luke pouvait sortir de sa chambre quand il le voulait, même si Rachel fermait sa porte à clé. En furetant un peu dans la maison, j'avais découvert qu'elle prenait des comprimés pour dormir ; son sommeil devait donc être lourd et impénétrable. Tout ce raffut qu'il faisait, à taper dans les murs et au sol, à essayer de défaire les verrous... ce n'était que du cinéma ; et ça devait rendre Rachel folle. Non pas que j'estime que ce soit la meilleure solution d'enfermer votre fils dans sa chambre. Peut-être qu'elle méritait sa colère, au final. Mais, après tout, qu'est-ce j'en savais, moi ?

Mes parents avaient été tellement dépassés par mon comportement qu'ils m'avaient envoyée dans un pensionnat pour enfants perturbés, où je restais toute la semaine. C'était un endroit en avance sur son temps, qui alliait l'enseignement aux thérapies médicales et par la parole. C'était un lieu sûr, et c'est là-bas que j'ai guéri.

Aucune horrible histoire d'abus à raconter mais, tous les soirs, ils nous enfermaient à clé dans nos chambres. On avait chacun notre espace pour dormir, et c'était en fait un véritable soulagement de savoir que personne ne pourrait y pénétrer. Après tout, ça restait une école pour gamins

aliénés. J'y passais quatre nuits par semaine, et les week-ends, je rentrais à la maison. Au départ, j'étais triste, submergée par le désespoir : ma mère me manquait. Je m'en souviens, sans pour autant pouvoir me remémorer clairement la douleur que j'avais éprouvée. Mes souvenirs de là-bas restent très vagues. Il y avait les cours, ensuite la thérapie (en groupe et individuelle). Un nouveau cocktail de médicaments à prendre, et des cachets différents le soir, pour dormir. Au début, ça a été beaucoup à supporter pour moi, j'étais comme dans le brouillard. Et puis, petit à petit, je m'y suis habituée et c'est devenu normal. C'est devenu ma vie. J'éprouvais un certain soulagement aussi, à être loin de mes parents. Là-bas, c'était calme. Je n'entendais plus leurs disputes.

Les enfants admis étaient triés sur le volet. Le Dr Chang jugeait que le programme nous serait bénéfique, à nous et pas à d'autres. Parce qu'on était tous surdoués. Les critiques qui lui avaient été opposées l'accusaient de faire un « écrémage », de choisir uniquement les enfants les moins perturbés, les plus intelligents, ceux qui étaient les plus susceptibles de réagir à la médication et à la thérapie, uniquement dans le but d'obtenir les meilleurs résultats possibles pour son programme.

Mais peu importe. Ça a marché. La créature enragée qui vivait en moi s'est apaisée. Les voix, les cauchemars, les rêveries tordues et les idées bizarres ont cessé. Enfin, pas tout à fait, mais ils sont enfouis, très, très profondément, sous des couches et des couches de lucidité. Comme un petit pois caché sous une pile de matelas.

Le week-end, j'étais tellement contente de revoir mes parents, et surtout ma mère, que je m'efforçais de ne pas l'énerver ni l'inquiéter. Et elle faisait pareil. On allait se balader et on parlait. Elle me lisait des histoires et restait allongée par terre, dans ma chambre, pendant que j'essayais de m'endormir, comme avant. Ce qui nous effrayait toutes les

deux n'existait plus, et on a appris à se connaître vraiment pour la première fois.

À l'école, je m'étais même fait des amis. Aussi fous et drogués que moi, mais des amis quand même. Le Dr Chang avait sous ses ordres un personnel composé de jeunes médecins qui, en règle générale, changeaient chaque semestre. Mais ils étaient tous intelligents et possédaient la même énergie que des moniteurs de colonies de vacances. Je me rappelle d'un jeune homme dégingandé, dans la vingtaine, et d'une fille aux cheveux roux qui souriait tout le temps. Mais j'en avais rencontré tellement pendant les années où j'avais étudié là-bas, et ils restaient tellement peu de temps, que je ne me souvenais pas de tous les noms ni de tous les visages. Et je crois aussi qu'on s'efforce d'oublier un endroit pareil quand on y a séjourné.

Je ne suis pas non plus restée en contact avec mes amis timbrés. Personne n'a envie de garder en mémoire une école de tarés comme ça. Une fois tiré de là, on ne reconnaît jamais y avoir été admis, et on y pense aussi peu que possible. Étrangement, pourtant, tapie devant la trappe de sortie de ce grenier, ça me revenait.

C'était à cause de la cachette de Luke, de ses paquets de bonbons et de ses drôles de bouquins. Et de ce que Rachel m'avait expliqué, de la façon dont il manipulait les autres gamins en leur promettant des sucreries. Quelque chose de profondément enfoui en moi remontait à la surface.

En attendant, voilà ce que j'avais prévu : dès que je verrai la silhouette monter, je descendrai. Je me précipiterai dans les escaliers, je chopperai mon sac et je sortirai par la porte de derrière, pour foncer dans la forêt. Être petite avait au moins cet avantage-là : j'étais aussi rapide que l'éclair quand nécessaire. J'allais me rendre directement chez le Dr Cooper. J'avais besoin de lui parler. J'allais tout lui raconter. J'allais solliciter son aide. Je dirais tout ce que j'avais découvert à Jones Cooper ; il pourrait ensuite faire venir la brigade dans

la forêt et peut-être qu'ils y trouveraient Beck. Mais le temps passait et personne ne montait. J'ai patienté pendant de longues minutes, avant de me décider à mettre mon plan à exécution.

J'ai ouvert brusquement la trappe et l'échelle s'est écrasée avec un bruit sourd sur le palier. Je l'ai descendue à toute vitesse, j'ai atterri avec légèreté au sol et je me suis élancée dans les marches. J'étais déjà en bas quand j'ai entendu sa réaction : un fracas, puis des pas qui couraient.

J'ai attrapé mon sac en vitesse en contournant le comptoir de la cuisine d'un mouvement souple, mais je me suis prise les pieds dans le tapis, dont l'un des coins était retourné. Je me suis étalée de tout mon long et le contenu de mon sac s'est déversé sur le sol. La personne dégringolait maintenant l'escalier, tandis que je rassemblais toutes mes affaires : mon cahier, mon téléphone portable, mes stylos... Allez ! Allez ! Allez ! En atteignant la porte de derrière, je me suis rendue compte qu'elle était fermée à clé. Le verrou. Celui que j'avais moi-même remis tout à l'heure. Il me fallait la clé.

J'ai fouillé dans ma poche. La panique me prenait à la gorge et l'adrénaline me rendait maladroite, tout me tombait des mains. J'ai bataillé avec le verrou. Enfin, j'ai fait irruption dans l'air froid et je me suis ruée vers la forêt. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'ai vu une silhouette se tenir près de l'embrasure de la porte.

Je me suis arrêtée à l'orée des bois pour la fixer. L'espace d'un instant, d'un très court instant, j'ai cru que c'était mon père.

CHAPITRE VINGT-SIX

Cher journal,

Me revoilà. Même si je m'étais promis de ne plus t'écrire. En toute honnêteté, je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Je ne supporte pas d'accabler encore plus ma mère. Je sais qu'elle s'inquiète déjà beaucoup trop à mon sujet. Et ma sœur ? C'est horrible à dire, mais elle est tellement parfaite que je n'admets pas l'idée de perdre la face encore une fois devant elle.

Rien qu'à la regarder, la jalousie écrase tout l'amour que je ressens pour elle. Alors que les années me dépouillent de la beauté de ma jeunesse, elle, elle semble rajeunir et s'adoucir. Son mariage est heureux. Bien sûr, elle insiste pour dire qu'elle et son mari se disputent tout le temps. C'est un bon à rien qui considère qu'elle joue à la petite chef dans la maison. Il est trop clément avec les filles et trouve qu'elle, elle est trop stricte. Elle n'aime pas cuisiner ; il a l'impression qu'ils mangent trop souvent dehors. Franchement, c'est sur des trucs comme ça que vous vous engueulez ? me dis-je à chaque fois. J'adorerais me disputer sur des sujets comme ça, des choses normales et sans importance, qui ne prouvent qu'une chose : que votre mariage est solide comme un roc.

En plus, c'est une mère formidable, elle a ça dans le sang. Elle ne paraît jamais dépassée. Même quand les filles étaient petites, contrairement à la plupart des parents que je connais, elle ne dégageait jamais cette impatience exaspérée, les cheveux décoiffés et le tee-shirt sale. C'était le genre à nourrir au sein et à préparer des biberons durant des années. Elle les portait en écharpe, avait démissionné de son

boulot et préparait des cookies au pain d'épices. (D'accord, ils étaient dégueulasses. Elle ne savait pas du tout cuisiner – c'était son petit défaut. Mais ça ne l'empêchait pas d'essayer, au moins.) Elle clamait qu'elle était reconnaissante de mener une telle vie et d'avoir de tels enfants et un tel mari. Et elle y croyait vraiment, dur comme fer. Et, en plus, elle avait bon goût. Elle était toujours superbe et sa maison aurait pu apparaître dans un magazine de déco. Non, sérieusement, je veux dire.

Donc comment j'aurais pu lui confier que je pensais que mon mari voulait me tuer ? Qu'il était peut-être en train de comploter pour y parvenir ? Je voyais déjà l'expression de son visage. Ouvert, au départ. Puis à se demander si je n'avais pas perdu l'esprit. Et, enfin, sévère. Elle établirait un plan d'action et ne bougerait pas d'ici tant qu'il ne serait pas mis à exécution. Elle me sauverait sûrement la vie, et elle rentrerait quand même à temps chez elle, en étant passée entre-temps au restaurant thaïlandais du coin pour prendre des plats à emporter pour toute la famille. Et on serait toutes les deux conscientes de sa supériorité, de la façon parfaite dont elle menait sa vie. De la façon dont elle s'était remise après « ce que Papa avait fait », alors que moi, je ne m'en étais jamais complètement relevée. J'ai pédalé dans la semoule après ça, et je n'ai jamais vraiment trouvé mes marques. En un sens, c'était une victoire pour elle. Parce que, pendant un temps, ça avait été l'inverse. Tandis qu'elle se désolait et se laissait abattre par le poids de notre honte et de cette tragédie, je me dévergondais. Elle s'est plongée dans les études et les livres et a passé des années en thérapie, alors que moi j'en profitais, me détournant du lycée pour profiter de mon statut de fille jolie et populaire, après qui tous les garçons couraient.

Et mon mari était riche et beau. Tandis que le sien... tout le monde s'accordait sur le fait que John était un bon gars, stable et sur lequel on pouvait compter, tout l'opposé de

notre père. Mais c'était le genre geek. Il était loin d'être sombre et mystérieux, de l'emmener sans prévenir en escapade amoureuse à Paris. Et son alliance était superbe, mais il avait clairement fait selon ses moyens. Personne ne s'était douté que c'était un putain de génie et qu'il inventerait une pièce qui révolutionnerait le matériel informatique et les ordinateurs. Personne ne s'attendait à ce qu'il s'en mette plein les poches. Pas moi, en tout cas.

Donc... non. Comment est-ce que j'aurais pu l'appeler pour lui dire, Eh, sœur, j'ai encore un petit problème ! Non, je ne pouvais pas. Et je ne le ferai pas. Vu de l'extérieur, tout semble être revenu à la normale. Notre fils s'en sort bien à l'école, il s'est fait quelques amis. Et puis, même s'il est un peu studieux et un peu efféminé, il va dans une école privée progressiste et artistique qui est très bien surveillée, donc il ne risque plus de se faire enquiquiner dans la cour. Et les autres semblent l'accepter, de toute façon. C'est vraiment important, et je suis ravie pour lui.

Mon mari, lui, a terminé son roman et s'est dégoté un agent. Il l'a envoyé à des éditeurs et on dirait bien qu'il va finir par le publier. Donc, en apparence, tout va bien dans notre famille, et j'aimerais que tout le monde continue à le penser. Et dire que je me réjouissais de tout ce qui nous arrivait...

Mais c'est là que j'ai découvert que mon mari avait une maîtresse. Pas un flirt ni un coup d'un soir, mais une vraie relation qui durait depuis plusieurs années. Il a essayé de la quitter quand on a déménagé en Floride. Quand je lui avais dit que j'avais besoin de lui et qu'on pensait être retombés amoureux. Mais ils se sont vite revus. Et je me demande aujourd'hui si ce n'est pas parce qu'il aimait quelqu'un d'autre que ça n'a pas marché. Ou bien est-ce que c'est parce que notre mariage ne fonctionnait pas qu'il est retourné la voir ?

Sa correspondance torride et enflammée par e-mail avec

elle (dont il a soigneusement conservé chaque pitoyable message) s'avère lamentable et bourrée de clichés des plus dépassés. Tu mérites tellement mieux que ça. Mais je ne peux pas les abandonner. Mon fils ne le supporterait pas. Ou : Sois patiente, ma chérie. On trouvera un moyen d'être ensemble. Ou encore : Un amour comme le nôtre, qui a survécu à tant de choses, survivra à cette nouvelle épreuve. Le jour viendra où on pourra s'aimer librement. Je sais : quelle gerbe ! Ça n'augure rien de bon pour son roman.

Ce n'est pas ça, le pire. Il y a un enfant, un garçon. Il va le voir en cachette pour son anniversaire et lui offre des cadeaux qu'il paie avec une carte dont je ne suis pas censée connaître l'existence. Il leur envoie de l'argent. Le gosse est petit, dans les quatre ou cinq ans, je pense. Je suis désolée pour cet enfant. Sincèrement désolée.

Je ne peux pas en vouloir à mon mari. Notre amour est mort et enterré. On reste ensemble uniquement pour le bien de notre fils et on s'était mis d'accord sur le fait de vivre notre vie chacun de notre côté. Et je me ficherais comme de ma première couche-culotte de cette liaison si seulement le contenu de leurs messages n'avait pas changé dernièrement.

Il a contacté un avocat. Il n'est pas prudent avec son ordinateur et il ne s'est pas rendu compte que je connaissais son mot de passe. Il voulait savoir combien d'argent j'obtiendrais si on divorçait. Dans le pire des cas : la moitié de sa fortune (y compris l'argent de sa famille et de son héritage, parce qu'à l'époque, on était trop amoureux l'un de l'autre pour signer un contrat de mariage, ha ha !), une pension alimentaire (pour répondre aux besoins de notre fils perturbé) et une seconde pension pour subvenir à mes besoins jusqu'à ce que je me remarie (ce que, croyez-moi, je ne compte surtout pas faire). Le mariage, cher journal, c'est comme un mirage dans le désert : épuisé par le voyage et mort de soif, on le cherche en titubant pour s'y abreuver et

trouver refuge. Mais quand l'image chatoyante s'estompe, on se retrouve uniquement avec ce qu'on avait apporté avec nous. Ce qui, pour notre couple, se traduit par l'égoïsme et la vanité.

D'un coup, leurs e-mails sont devenus courts et énigmatiques. Un week-end par mois, il prétend partir avec son agent pour rendre visite à des éditeurs. Mais je sais qu'il va la retrouver. Elle lui envoie les photos. Et je le vois alors en train de tenir la main de son autre fils dans Central Park ou en train de le pousser sur une balançoire. Il a l'air heureux, sans cette expression renfrognée qu'il arbore toujours à la maison. Et je le déteste à cause de ça. Lors de notre dernière engueulade, il m'a traitée de femme vénale. Tout ce que vous faites, tous les deux, c'est tout me prendre, encore et encore. Vous ne donnez rien en retour.

Je me demande si c'est vrai. Peut-être. Je ne suis pas la femme que j'aurais voulu devenir. Le fait d'être mère m'a complètement dominée ces seize dernières années. Mais c'est trop tard pour les regrets. C'est du moins ce que dit mon thérapeute. On ne peut qu'avancer.

Je suis faible. J'ai laissé cette histoire de tromperie couler. Mais la violence s'est intensifiée. Je sens sa frustration s'accroître. On s'est construit un piège tout autour de nous. Hier, alors que je fouillais dans son bureau (ce que je fais souvent), je suis tombée sur les conditions d'une assurance vie qu'il a souscrite à mon nom. Je sais, je sais, c'est encore un cliché, mais c'est vrai : j'ai vécu sans en avoir, comme la plupart d'entre nous.

Quand je pense à déraciner notre fils, à mettre un terme à mon mariage et à ouvrir cette boîte de Pandore remplie de névroses et de dépressions nerveuses que ça engendrerait forcément, je n'arrive pas à sauter le pas. Je ne peux pas. Je n'ai pas vraiment de preuve qu'il prévoit de me tuer. Il ne m'a pas menacée. On m'accusera d'être parano.

Mais si j'ai raison, je me demande comment il compte

procéder. Est-ce qu'il va employer quelqu'un qui s'introduira par effraction pour faire croire à un cambriolage qui a mal tourné ? Est-ce qu'il a trouvé un moyen de m'empoisonner sans laisser de preuves ? J'ai aussi pensé à l'escalier, qui ferait un bon alibi – la plupart des accidents de la vie se déroulent à la maison, après tout. Une enquête pourrait avoir lieu. Mais je suis sûre qu'il a tout prévu. Il sait comment ça fonctionne ; il est malin et judicieux. Il aura un plan qui tient la route. Il est charmant et assez connu dans le milieu du journalisme – enfin, du moins, il l'était. Il en sortirait plus riche que jamais et libre de rester avec sa nouvelle famille. Et qu'est-ce qui arrivera à notre fils ? Quelle place est-ce qu'il aurait dans la nouvelle vie de mon mari ?

Notre fils est tellement fragile. Même dans son tout récent bonheur, qui nous apparaît comme une délicieuse normalité. Il a des amis, un groupe de gamins cool et marrants, pas conventionnels et qui se donnent un genre d'artiste. Je crois qu'il s'est mis à fumer. Il a adopté un look gothique androgyne, avec ses cheveux noirs coiffés en pics. Et j'ai aperçu, l'autre soir, quand j'ai été le chercher au cinéma, une petite trace d'eyeliner noir sous ses yeux, comme s'il en avait mis et qu'il venait tout juste de le retirer, en quatrième vitesse. Il s'était fait percer les deux oreilles ce qui, apparemment, était normal pour ce genre de look. Je ne lui ai rien dit. Honnêtement, je m'en fiche. Je l'ai vu sourire et rire vraiment pour la première fois il n'y pas si longtemps que ça. Alors peu importe ce qu'il doit être pour être heureux.

Est-ce que je fais une erreur en restant ici, au sein de ce mariage sans futur et sans amour ? Est-ce que je suis parano de penser que mon mari pourrait me tuer ? Peut-être que je m'invente encore des histoires, comme il me l'a si souvent reproché. Est-ce que je devrais lui demander de partir et de garder tout son argent, lui dire qu'on s'en sortira quand même ? Peut-être que ça suffirait.

Mais je m'inquiète malgré tout pour mon fils. L'autre soir,

quand je l'ai récupéré au cinéma et que ses amis lui disaient au revoir, j'ai cru entendre l'un d'eux l'appeler par un prénom qui n'est pas le sien. Je n'en suis pas sûre et je n'ai rien demandé. Mais je n'ai pas arrêté d'y repenser depuis. Le petit sourire qui est apparu sur son visage quand il l'a entendu... Peut-être que j'ai mal compris. Mais j'aurais pu jurer que l'une des filles (que je pensais être éventuellement sa petite amie) lui a fait un grand signe de la main en criant : « À demain, Lana ! ».

DEUXIÈME PARTIE

LANE

CHAPITRE VINGT-SEPT

Pourquoi est-ce que Dieu se montre aussi injuste dans son attribution des dons ? Pourquoi est-ce qu'il offre autant de beauté, d'amour, d'argent et de facilités à certains ? Pourquoi est-ce que d'autres doivent suer, se battre tout au long de leur vie et affronter d'innombrables épreuves ? C'est quelque chose qui m'a toujours perturbée. Comment est-ce qu'il a pu créer le papillon Monarque et le crotale ? Pourquoi est-ce que le monde est aussi tordu, sombre et compliqué, à tel point qu'il en devient incompréhensible ? Je réfléchissais à tout ça en marchant à travers la forêt, épuisée et à bout de nerfs. Je m'attendais à voir des hélicoptères apparaître au-dessus de ma tête. Mais non, rien.

Ils vont croire que je l'ai tuée, m'avait dit mon père. J'irai en prison. Et toi, tu finiras dans un foyer d'accueil. Il faut que tu m'aides.

Il y avait tellement de sang... Quand je me suis agenouillée à côté d'elle, j'en ai eu sur mes paumes et ça m'a fait penser à la maternelle, quand on nous demandait de tremper nos mains dans la peinture et de les presser ensuite sur une feuille, puis d'y écrire notre prénom et l'année. Maman ? Maman ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Elle était si pâle et immobile. Sa tête avait une position bizarre, tournée sur le côté. Son bras était tordu d'une manière tellement horrible qu'on aurait dit un tube en caoutchouc. Je me suis relevée en la fixant, le monde chancelait autour de moi tandis que je tombais dans l'espace et le temps.

Il faut que tu m'aides, avait-il répété. Il se trouvait dans la cuisine, à sangloter.

J'ai couru en hurlant et je me suis réfugiée dans ma chambre. J'avais déjà connu tellement de cauchemars éveillés et de visions abominables, que ça ne pouvait qu'en être un de plus. Ma maman, ma maman, maman, maman. Je me suis glissée sous mon lit et je suis restée là. J'ai entendu tous les bruits étranges qui venaient du rez-de-chaussée tandis que la lumière du jour s'estompait et que la chambre s'assombrissait.

Undeuxtroidesquatrecinqsixseptuitneufdixonzedouze.

Plus tard, après la découverte de son cadavre et une fois qu'il avait avoué l'avoir enterré, il a raconté qu'elle était tombée depuis le palier et qu'elle avait atterri sur le sol en marbre. Ou bien que quelqu'un avait dû la pousser. Mais pas lui.

Il a enterré son corps parce qu'il avait une maîtresse. Ma mère l'avait découvert et avait compris qu'il voulait la quitter. Il savait ce qu'on en conclurait. C'était un journaliste, après tout, et il avait écrit des milliers d'articles sur le sujet : c'était toujours le mari. Il a affirmé qu'il avait paniqué. Il a enterré son corps et m'a forcée à l'aider, mais il ne l'a pas tuée. Bien évidemment, personne ne l'a cru.

Je l'ai aidé à porter le corps, enveloppé dans le tapis oriental qu'elle aimait tant, jusqu'à la voiture puis à le soulever dans le coffre. Et on a conduit sur des kilomètres et des kilomètres, dans la nuit noire. Pourquoi ? avait voulu savoir la police quand j'avais enfin rassemblé le courage d'avouer la vérité, grâce à l'aide de ma tante et de ma grand-mère. J'y ai beaucoup réfléchi. Pourquoi est-ce que j'avais aidé l'homme qui, j'en étais sûr, avait tué ma mère ? La réponse était très simple : j'aimais mon père, aussi. C'était ma mère qui avait créé les étoiles dans le ciel, mais lui aussi je l'aimais. Même s'il était absent, soupe au lait et parfois distant... ça restait mon père. Je ne pouvais pas les perdre tous les deux. Je savais que ni ma tante ni ma grand-mère n'auraient voulu de moi. J'étais persuadée qu'elles

refuseraient de me récupérer après tout ce que j'avais fait. Et je n'avais aucune envie de retourner dans cette école de tarés ni de me retrouver dans un foyer d'accueil comme celui où ma mère bossait. Je préférais encore dormir dans mon propre lit, à l'autre bout du couloir où dormait le tueur de ma mère. Mais j'étais sous le choc, bien sûr. Et on ne peut pas dire que, à la base, j'étais l'enfant le plus équilibré du coin.

Nos parents détiennent un pouvoir énorme sur nous, avait dit le Dr Cooper. Un enfant victime de maltraitance fera tout ce qu'il peut pour protéger ses parents.

J'ai tout de suite pris sa défense (oui, c'est triste et lamentable) : Il ne m'a jamais maltraitée.

D'après ce que vous m'avez raconté, il était absent et se mettait souvent en colère contre vous. Il était violent avec votre mère. Un jury de douze personnes, en plus de vous, le considère coupable du meurtre de sa femme. C'est de la maltraitance, même s'il n'a jamais levé la main sur vous.

Tante Bridgette et ma grand-mère étaient venues me récupérer le troisième jour, dans l'après-midi. Mon père avait été emmené pour un interrogatoire et moi, je m'étais planquée sous mon lit, encore une fois. Parce que c'était le seul endroit de la maison où je supportais de rester.

Elles m'ont aidée à préparer mon sac et m'ont amenée chez ma grand-mère. C'est là, dans son salon de vieille fille, pourvu de meubles aux motifs floraux, de parquet verni, de napperons et d'un piano quart-de-queue, que je leur ai raconté tout ce que j'avais vu. Qu'on avait roulé pendant une éternité, puis que je l'avais aidé à transporter le tapis de la salle à manger à travers un chemin marécageux et arboré, jusqu'à atteindre une petite clairière. Que j'avais pleuré et gémé tandis qu'il avait commencé à creuser au clair de lune.

Elle n'aurait pas voulu que je finisse en taule. Shlak. Tu le sais. Elle aurait voulu que je m'occupe de toi. Shlak. Quoiqu'il se soit passé, a-t-il commencé, à bout de souffle et en sueur dans l'air humide, c'était un accident. Il faut que tu

me croies.

Et j'avais tellement envie de le croire. À tel point que j'ai vu le fantôme de ma mère, bleu et avec une auréole de saint. Elle acquiesçait de la tête aux paroles de mon père et je savais qu'elle voulait que je me protège, vu qu'elle n'était plus là pour le faire. Elle aurait voulu que je joue le jeu jusqu'à ce que je trouve quoi faire, maintenant que mon univers tout entier s'était brisé en mille morceaux.

Maman, ne me quitte pas, ai-je supplié. Ne pars pas. Et ma voix a résonné, aussi jeune, désespérée et terrifiée que j'étais.

La ferme. Arrête de dire ça, s'est-il énervé.

J'ai obéi. Parce que, vu l'expression de son visage, je me suis demandée s'il ne serait pas capable de creuser ma tombe à moi aussi si je n'obtempérais pas.

Pendant trois jours, j'ai gardé son secret en racontant à la police que j'étais rentrée dans une maison vide ce jour-là. Et que, non, je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait ma mère. Mais j'étais dans un tel état que l'inspectrice ne m'a jamais lâchée. Elle a compris ma peur, ma douleur. Que je jouais un jeu auquel je n'avais aucune envie de prendre part. C'était son idée à elle de convoquer mon père pour un nouvel interrogatoire et de laisser ma grand-mère et ma tante me ramener chez elles. Entourée de la famille de ma mère, en sécurité à leur côté, je parviendrais peut-être à avouer la vérité.

Quand j'ai tout raconté à ma grand-mère et à ma tante, on s'est rendues directement au commissariat. Et la seconde partie de notre cauchemar a commencé. Au moins, on nous rendra son corps, répétait ma grand-mère. De toute évidence, ça la réconfortait un peu. On pourra au moins l'enterrer convenablement pour qu'elle repose en paix. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette histoire l'a tuée, la pauvre. Elle ne s'est jamais remise de son chagrin. Je n'ai pas d'enfant mais j'imagine que, quand on perd le sien, on ne

peut pas reprendre sa vie comme si de rien n'était. C'est déjà suffisamment dur comme ça pour toutes les autres connaissances du défunt.

Personne ne m'en a voulu, de ce qui était arrivé à ma mère. Personne ne m'en a voulu d'avoir eu peur, d'avoir gardé le secret de mon père, d'avoir menti. Non, personne ne pouvait en vouloir à un enfant perturbé, à la jeune personne mentalement dérangée qui éprouvait des difficultés à définir son identité sexuelle.

Il fallait que je réfléchisse, mais je n'y arrivais pas. La panique avait pris le dessus. Donc je me suis arrêtée contre un arbre creux et je me suis laissée bercer par son étreinte humide. J'ai laissé le silence m'envelopper, en écoutant le vent dans les feuilles. Qui c'était, cet homme, devant la porte ? Je n'arrêtais pas de le revoir. Une ombre. Pas mon père, bien sûr. Il était dans le couloir de la mort, en Floride. S'il avait été libéré, je l'aurais su. Est-ce que, au final, il y avait vraiment eu quelqu'un ? J'ai fouillé dans mon sac pour me saisir de ma plaquette de médocs et de la bouteille d'eau que j'emportais partout. J'ai avalé mes cachets. Il valait mieux tard que jamais.

Après une petite minute passée assise, à reprendre mon souffle, je me sentais déjà mieux. J'avais le bouquin, volé dans le grenier de Luke, et le GPS sur mon portable (même si je me doutais que j'allais sûrement perdre le signal à un moment donné. Mais, honnêtement, de nos jours, qui possédait encore une boussole ?). J'ai sorti l'enveloppe de mon sac et j'ai mis le collier de Beck. J'allais la retrouver. Elle était forcément là, à l'endroit indiqué dans le livre. C'était ça, le dernier indice qu'il n'avait pas eu l'occasion de me donner. J'en étais persuadée.

Comment Luke avait réussi à l'amener là, je n'en savais rien. Mais j'étais certaine qu'elle était bien ici et j'allais aller la sauver. Voilà ce que j'avais à l'esprit. Je l'avais blessée.

J'étais responsable de ce qui lui arrivait. Je la sauverai. Mais, de toute évidence, je n'étais pas au top de mes capacités.

Et puis j'ai entendu un bruit. Au début, j'ai cru que c'était le chant d'un oiseau, lointain et étrange. Mais je me suis rendue compte que c'était quelqu'un qui criait mon nom. C'était vraiment au loin. J'ai attaché mon sac autour de mon corps et j'ai cherché la localisation de l'endroit en question sur mon portable. J'ai observé la carte de la forêt des Hollows, tout en me disant que c'était à distance d'oiseau. Ce n'était pas si loin que ça, à un peu moins de cinq kilomètres de là. Si j'arrivais à trouver le chemin entretenu par l'État, j'y serais plus rapidement.

J'étais habituée à ce milieu et à l'aise parmi le silence des arbres. J'ai à nouveau entendu la voix, faible et lointaine. Je me suis mis en route. Je n'aurais pas pu dire s'il s'agissait d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Est-ce que c'étaient les flics ? Ma tante ? Luke ? Aucune idée. J'ai décidé de courir.

Le meurtre coule dans mes veines. Un lien tordu de psychose hérité de mon père et de mon grand-père maternel, et sûrement d'autres personnes encore avant eux. De père en fils, ce poison coule dans le sang, sans pour autant nous tuer. J'ai souvent espéré que ce soit le cas, pourtant. Je déteste qui je suis. J'exècre mes origines. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me débarrasser de qui j'étais. Et pourtant, cette personne est toujours là.

C'est après la mort de ma grand-mère et la condamnation de mon père que j'ai informé ma tante de mon désir de me faire appeler Lana. Je me suis approprié le nom de jeune fille de ma grand-mère, Granger. De cette façon, j'avais dans l'idée d'enterrer qui j'étais derrière son nom de jeune fille, avant qu'elle ne soit touchée elle-même par le mal de mon grand-père. Le gène de la violence et du meurtre se transmet uniquement dans l'ADN masculin, d'après différentes études.

Si je pouvais dissimuler cette partie de mon être, peut-être que je pouvais ainsi échapper à ce gène, hérédité de mon père et de mon grand-père.

Beck a été la première personne à me donner l'impression d'être un homme. Je me dissimulais toujours parmi un groupe de filles, pour affirmer mon propre personnage de femme. Vivre en tant que Lana Granger me permettait de me cacher de mon passé et de m'isoler de toute forme de contact sexuel. Mais depuis cette nuit avec Beck, je prenais vie comme jamais auparavant.

Je ne suis toujours pas sûr de ressentir ce que les autres ressentent. Je vois des gens rire et pleurer. Je vois Beck et son tourbillon d'émotions : sa passion, sa colère, sa joie. Je ressens quelques petites pointes d'émotion qui pourraient se rapprocher de ce que je constate chez les autres, mais est-ce que j'avais déjà été amoureuse, submergée par la joie ? Non. J'avais ressenti de la peine, des remords et de la peur. C'est comme ça que je sais que je ne suis pas un monstre.

Est-ce que le psychopathe sait qu'il est psychopathe ? Je me le suis souvent demandée. Est-ce qu'on se rend compte qu'on est profondément mauvais, dépourvu de toute émotion humaine normale ? Certaines personnes, dont des médecins à Fieldcrest et à l'école de tarés en Floride, croient qu'un « enfant psychopathe » (faute de meilleur terme – personne ne veut fournir un tel diagnostic à un enfant, donc personne n'a jamais pris la peine d'y donner un nom précis) peut apprendre à ressentir des émotions ou, au moins, à les comprendre.

Parce que le psychopathe est avant tout un imitateur. Il apprend à montrer des émotions qu'il ne ressent pas. Il cherche à se fondre dans son environnement, quel qu'il soit. Il se transformera en ce qu'il a besoin d'être pour survivre et se développer. Les États-Unis sont particulièrement doués pour donner naissance à des psychopathes. C'est un pays où on récompense l'individu qui se focalise sur la réussite à

tout prix. On récompense le narcissisme avec nos réseaux sociaux et nos affligeantes émissions de télé-réalité. On glorifie les dirigeants d'entreprise, même s'ils maltraitent les employés et violent l'environnement. Dans d'autres cultures, où l'individu est plus librement subordonné aux besoins de sa famille et de la société, on trouve moins de psychopathes. C'est pourquoi certains médecins progressistes pensent qu'en intervenant rapidement sur l'esprit en plein développement d'un enfant perturbé, on peut lui apprendre à penser aux autres. On peut lui apprendre à ne pas voir les autres uniquement comme l'instrument de ses propres désirs.

Ce que je suis ? Je n'en sais rien. Je sais que j'ai sincèrement aimé certaines personnes : ma mère, mon père, ma tante, Beck. J'ai regretté certains de mes actes, comme quand je blessais les autres quand j'étais gamin. Donc j'ai des sentiments. Mais ils sont étouffés et étranges. Le Dr Cooper pense que c'est dû à un développement interrompu, en partie hormonal, en partie psychologique, en partie à cause des traumatismes que j'ai vécus. Le cocktail de médicaments antipsychotiques et antidépresseurs que j'avale, aussi, ça joue. Elle est persuadée que je finirai un jour par assumer qui je suis. Elle ne me considère pas comme une personne diabolique, un monstre ou de la mauvaise graine. Elle ne croit pas à tout ça. Et moi non plus. Je suis enfoui sous des couches et des couches de résidus génétiques et pharmaceutiques. Mais, depuis cette nuit-là avec Beck, je sens le véritable moi commencer à se frayer un chemin pour sortir.

Les kilomètres ont été difficiles à parcourir et, quand j'ai enfin trouvé le sentier, le soleil froid d'hiver était haut dans le ciel. Midi devait être passé. Mais la clarté diminuait. Une épaisse couche nuageuse envahissait le ciel. Il y avait de la neige dans l'air. J'ai jeté un œil à mon portable ; l'appli de la boussole indiquait que je me dirigeais vers le nord,

exactement dans la bonne direction. Encore environ un kilomètre et demi et j'atteindrai l'endroit que Luke avait indiqué dans son livre. Mais je me suis mise à ralentir, en me demandant si je ne faisais pas une bêtise. Peut-être qu'il vaudrait mieux pour Beck que je me rende à la police pour leur fournir ce que je savais. Peut-être que j'étais en train de perdre du temps. Et si, en arrivant sur place, il n'y avait rien du tout ?

Mon téléphone n'arrêtait pas d'émettre des interférences. Je l'avais mis en silencieux, mais je le sentais vibrer dans ma poche. Ma tante, Sky, le Dr Cooper, et un autre numéro, que je ne connaissais pas, m'avaient appelé. Je me suis dit qu'il faudrait que j'écoute les messages, quand même.

– C'est une très mauvaise idée, m'avertissait Sky. Revenez et on mettra tout ça au clair. L'avocate, dont vous avez manifestement clairement besoin, est en route. Revenez, discutez avec elle et on ira trouver la police. Ils ne sont pas encore au courant que vous êtes partie, mais ça ne devrait pas tarder. Je ne peux pas les tenir éternellement à l'écart.

– Chéri, s'il te plaît, me suppliait ma tante, dont j'entendais les trémolos dans la voix. J'ai promis à ta mère que je prendrai soin de toi si, pour une raison ou une autre, elle ne le pouvait pas. Il faut que tu me laisses prendre soin de toi. Je te connais. Je sais que tu ne ferais de mal à personne.

– S'enfuir peut sembler un choix judicieux, déclarait le Dr Cooper, voire le seul possible. Mais, ensemble, on peut explorer beaucoup d'autres options. Appelez-moi. Ou venez directement à mon bureau. Je vous y attends.

Pourquoi est-ce que je ne pouvais laisser personne m'aider ?

J'avais encore un message non lu.

– Vous ne me connaissez pas, disait-il, mais moi, je vous connais. Je m'appelle Peter Jacobs. Vous avez peut-être entendu parler de moi comme l'homme à l'initiative du mouvement de libération de votre père. De nouvelles

informations me sont parvenues et je voudrais en discuter avec vous. Si vous voulez bien m'accorder cinq minutes de votre temps...

Tous les tueurs célèbres possèdent leurs groupies, et mon père ne faisait pas figure d'exception. Ce mec était son fan numéro un, le journaliste qui a toujours cru qu'un autre homme, l'amant de ma mère, avait été présent sur la scène du crime. Ça a été mon tout premier témoignage qui a été à l'origine de cette idée, et qui l'a encouragée. J'avais dit avoir vu une paire de chaussures que je ne connaissais pas près de la porte. Mais je n'en étais plus aussi certaine. Aujourd'hui, je ne pourrais plus jurer les avoir aperçues. Dans mon souvenir, il s'agissait d'une paire de chaussures de ville noires toutes simples. Mais est-ce que ça datait de cet après-midi-là ou bien d'un autre après-midi... je n'en étais plus sûr. Malgré tout, ça avait suffi à faire tenir la défense pendant des années, à coup d'appels et d'enquêtes. Qui est « S » ? Cette lettre écrite de la main de ma mère sur son calendrier, avec un petit cœur à côté, et que tout le monde considérait comme la preuve de la liaison qu'elle entretenait avec un autre homme ? Je n'en avais strictement aucune idée. Ma mère, d'après ce que je savais, ne travaillait que pour moi et ne s'occupait que de moi.

En arrivant dans la clairière, je l'ai vue : l'entrée d'un puits de mine au pied d'une petite colline. Le cadre, en bois fendu, était plié et mal en point, et l'accès était barricadé avec des planches. Ça semblait sortir tout droit d'un conte de fée, comme l'entrée d'une habitation de troll ou de hobbit. Je l'ai observée pendant un moment. Est-ce qu'elle était là ? Le ciel s'était encore davantage assombri et l'air était devenu encore plus froid. J'étais loin de tout, maintenant, à environ cinq kilomètres de tout endroit sûr, quelle que soit la direction que j'empruntais. C'est à ce moment-là que je me suis rendue compte de la stupidité de ce que j'avais faite. Il fallait que j'appelle la police, ou n'importe qui. J'ai sorti mon téléphone

de la poche et j'étais sur le point de composer un numéro quand j'ai entendu un bruit qui, j'en étais persuadé, venait de l'intérieur de la mine.

J'ai laissé tomber mon sac au sol, je me suis rapprochée et j'ai écouté. J'ai posé la tête contre le bois pendant un instant. Les planches étaient clouées et tellement serrées les unes contre les autres qu'il ne servait à rien d'essayer de les écarter à mains nues. Les clous étaient rouillés, comme si ça faisait des années qu'ils avaient été enfoncés. Un grand écriteau rouge était accroché dessus : « DANGER – SPÉLÉOLOGUES ET RANDONNEURS : INTERDICTION D'ENTRER DANS CE Puits DE MINE INSTABLE ET DANGEUREUX. »

J'ai quand même essayé de tirer sur les planches pour les faire céder tout en me mettant à crier :

– Beck ! Beck ! C'est moi ! Tu es là ? Réponds ! Je suis désolée !

Ma voix m'est apparue stridente et paniquée. Une nuée d'oiseaux noirs s'est envolée en hurlant.

– Tu as complètement perdu la tête ou quoi ?

La voix m'a traversé de part en part et la brusque montée d'adrénaline que j'ai ressentie a failli m'envoyer sur la lune. Je me suis retourné et j'ai vu Langdon. Malgré le froid ambiant, il transpirait à grosses gouttes face à l'effort qu'il avait réalisé, le visage rougi. Je me suis adossée aux planches de bois et je me suis laissée glisser au sol. J'ai remonté les genoux contre ma poitrine et je me suis pris la tête entre les mains.

– Combien de fois est-ce que je vais devoir encore te poser cette question ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

– J'ai cru qu'elle était là, ai-je répondu.

J'ai sorti le bouquin de mon sac et le lui ai balancé. Langdon était plié en deux, les mains sur les genoux. Il s'escrimait encore à reprendre sa respiration. Mais il a tout de même rattrapé le livre et jeté un œil à la page cornée.

– C’est vous qui m’appeliez ? Depuis tous ces kilomètres ?
– Qui d’autre ça aurait pu être, franchement ? a-t-il rétorqué.

Il s’est approché pour observer le puits. Il a passé la main sur la surface rugueuse et a touché les clous.

– Ça doit faire des siècles que personne n’est entré dans cette mine. Les clous sont tellement rouillés qu’ils ont quasiment fusionné avec le bois.

– J’ai entendu quelque chose.

Je continuais à écouter, mais je ne percevais plus aucun bruit. C’était peut-être Langdon, que j’avais entendu approcher. J’étais tellement perdue et épuisée que je ne pouvais plus me fier à mes impressions. Elle est morte, a murmuré une voix dans ma tête. Elle est morte parce que tu l’as laissée toute seule dans les bois. C’est de ta faute.

Langdon a posé sa tête contre les planches.

– Je n’entends rien, a-t-il constaté.

J’étais complètement lessivée. J’ai senti que j’étais en train de me replier sur moi-même. Tous mes sentiments se faisaient absorber par cet immense vide en moi.

Langdon m’a tendu la main et m’a relevée.

– Il faut que tu rentres, Lana. Ça sent le roussi. Tout le monde est sur les nerfs. Ta tante, la pauvre, se fait un sang d’encre.

– Ce n’est pas comme ça que je m’appelle.

La lumière grise du jour semblait s’intensifier et, autour de nous, les feuilles murmuraient en chœur.

– Je sais, a-t-il dit.

Son visage avait perdu toutes ses couleurs et sa position s’était relâchée. C’était une tour sombre avec, en toile de fond, le gris du ciel. Mon corps réagissait : un poids dans mes entrailles, ma gorge qui se serrait...

– Je sais, a-t-il répété.

Et la compréhension a été immédiate. Je le revoyais, au cours de ces derniers mois, me mettre entre les mains la

petite annonce de Rachel, se rendre dans des endroits où il n'avait aucune raison de se trouver, descendre dans la tombe de Marla Holt.... Inexplicablement, il avait un rôle à jouer dans tout ça. Mais lequel ? Et, surtout, pourquoi ? Les questions se bousculaient dans ma tête.

– C'était vous, dans la maison ? lui ai-je demandé.

C'était la première qui m'était venue, même si c'était loin d'être la plus importante.

Il a souri, mais ça n'avait rien à voir avec le sourire chaleureux et rassurant auquel je m'attendais et dont j'avais besoin de sa part. Il a légèrement acquiescé de la tête. Il ne ressemblait plus en rien à la personne que je connaissais.

Cours, m'a averti une voix dans ma tête. Éloigne-toi de lui.

Mais j'étais figée sur place. Je n'arrivais pas à me faire à l'idée que cet homme – mon tuteur, mon conseiller, mon professeur – pouvait se révéler autre chose qu'un ami.

Ça avait toujours été mon souci, d'essayer de comprendre les choses qui me perturbaient ; comme le jour où j'avais poussé ce gamin, dans la cage à poules, pendant la récré. Le monde était tellement compliqué et il y avait tellement de facteurs qui entraient en jeu en toute circonstance : la physique, la psychologie, la chimie. Ce gamin et moi, on ne s'aimait pas, c'était la première chose. L'animosité. Il m'avait embêté, donc je l'ai poussé. Cause à effet. Il était trop près du bord pour éviter la chute en faisant un pas en arrière, et trop gros pour retenir son corps. La physique.

Il s'agissait d'un lien réciproque et délicat entre ces différentes forces ; la façon dont les choses interagissent entre elles m'a toujours fascinée. Et ça a toujours perturbé les autres, que je reste là, immobile, à réfléchir. Ils m'ont toujours pris pour une folle.

J'ai vu Langdon se baisser et ramasser quelque chose.

– Qu'est-ce que vous faites là ? lui ai-je demandé. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je suis là pour toi. Comme ça a toujours été le cas.

Il s'est approché de moi et a tendu la main pour se saisir de la mienne. Je l'ai laissé faire et c'est alors que je me suis rendue compte qu'on n'avait quasiment jamais eu de contact physique depuis qu'on se connaissait. Sa paume était froide et douce.

– J'attendais que tu me révèles qui tu étais vraiment, a-t-il continué. Que tu me mettes dans la confiance.

Sa proximité me déstabilisait. Ce n'était plus l'homme que je connaissais. Une étrange lueur de désir se reflétait dans son regard. Il continuait à s'approcher de moi et je me suis rendu compte, trop tard, qu'il se penchait pour m'embrasser. Je me suis écartée rapidement en faisant un pas en arrière. On aurait pu croire que c'était par dégoût, mais non. Je n'aurais pas su dire ce que je ressentais vraiment. J'avais juste envie de partir d'ici. En d'autres circonstances, j'aurais fait preuve de beaucoup plus de délicatesse, c'est sûr. Et là, j'ai vu la flamme de désir dans son regard se transformer en colère.

– Non, ce n'est pas comme ça entre nous. Je ne suis pas homosexuelle, ai-je expliqué.

C'était une révélation pour moi aussi. Je me suis mise à reculer doucement. Cours, m'a répété cette voix dans la tête. Cette fois, je lui ai presque obéi, mais c'était trop tard.

– Il faut que j'y aille, vraiment, ai-je déclaré en pensant qu'il y avait encore peut-être une chance pour qu'il me laisse simplement partir.

Il n'a rien répondu et s'est simplement contenté de balancer son bras derrière lui. Alors, lentement mais inexorablement, son poing s'est dirigé droit sur moi. Quand j'ai pris conscience qu'il m'avait frappée, j'étais déjà au sol, la tête remplie de signaux d'alarme qui s'étaient déclenchés, suite à la peur et à la douleur ressenties.

J'ai levé les yeux sur lui avec la sensation d'être toute petite et impuissante par terre. Il s'est approché de moi, une pierre à la main. J'ai tenté de lui demander pourquoi il faisait

ça. C'était dingue. Qu'est-ce qu'il voulait ? Mais je n'ai pas pu prononcer un mot. Son visage, aussi vide d'expression que le mien, a été la dernière chose que j'ai vue avant que le monde ne devienne d'un blanc immaculé, puis d'un gris flou et, enfin, tout noir.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongée sur la terre froide et dure. La nuit était tombée. La couche nuageuse devait être basse et épaisse, parce que je ne voyais pas les étoiles et que la lune m'apparaissait simplement comme un point argenté dans le ciel. J'ai fermé les yeux très fort, évaluant la douleur dans ma tête, l'endroit dur où ma hanche reposait, les liens autour de mes poignets et de mes chevilles. Un son régulier rebondissait contre les arbres autour de moi. Un son que j'ai tout de suite reconnu. L'espace d'une seconde, j'ai cru que j'avais perdu l'esprit ou que j'étais condamnée à revivre sans cesse le cauchemar qu'était ma vie.

La nuit où j'ai aidé mon père à transporter le corps de ma mère là où il avait prévu de l'enterrer, je croyais que j'étais en train de rêver. À plusieurs reprises au cours de la nuit, j'en ai même été persuadée. Parce que de telles choses n'arrivent pas dans la vraie vie et parce que mes rêveries et mes cauchemars étaient souvent beaucoup plus nets que la vie réelle. Et puis, malgré toutes les souffrances que j'avais subies, rien n'aurait pu me préparer à une telle réalité.

Pour tout vous dire, je me rendais compte, bien souvent, que mes visions n'étaient pas réelles. Je savais qu'il n'y avait pas de vieille femme dans ma chambre qui me disait que ma mère ne m'aimait plus. Je racontais ça quand je voulais l'embêter, parce que j'étais jalouse ou peu sûre de moi. Et j'avais surpris ma mère et ma grand-mère discuter de mon grand-père, qui avait tué plusieurs adolescentes. Mais, cette fois-là, j'essayais de la reconforter. Je m'étais dit que, si elle

pensait qu'il en était désolé, elle considérerait peut-être que, au final, il n'était pas si mauvais que ça et que, par extension, elle arrêterait de s'inquiéter autant pour moi. Ça tient debout, non, dans l'esprit d'un enfant mentalement perturbé ? Ma pauvre mère. Je me demande si elle est en paix, maintenant. J'espère.

On continuait à creuser, et j'écoutais le son résonner dans la nuit.

C'est la chose à faire. Je sais qu'un jour, tu t'en rendras compte, avait déclaré mon père. J'étais resté assise contre un tronc d'arbre, à pleurer. Sinon, qu'est-ce que tu vas devenir ? Et arrête de pleurer. Tu es trop vieille pour chialer comme une gamine.

Voilà une inégalité de plus entre les sexes : les petits garçons et les hommes n'ont pas le droit de ressentir des émotions. Et surtout pas de les exprimer de la même manière que les femmes. C'est de la faiblesse. Il n'y a que les chochottes et les petits pédés qui pleurent. Tout le monde dénonce constamment la manière dont les femmes ont systématiquement été maltraitées, dénigrées, détestées et discriminées au cours de l'Histoire. Et, bien sûr, c'est vrai. Mais personne ne parle jamais de la façon dont cette misogynie s'était répercutée sur les hommes. Quand vous détestez les femmes, vous détestez tous les éléments féminins de votre propre psychologie. Jung pensait que l'inconscient se composait de deux archétypes anthropomorphiques primaires. L'animus représente l'inconscient masculin, tandis que l'anima représente l'inconscient féminin. Parce que l'anima d'un homme (autrement dit, son côté le plus sensible et émotif) doit être si souvent réprimé, il en devient l'ombre ultime de l'homme, un côté sombre qui est haï et enfoui au plus profond de son être. Jung croyait fermement qu'il fallait accepter cette part d'ombre, l'adopter... ou bien en subir les conséquences (à savoir, une terrible souffrance psychique).

À cette époque, je n'avais eu aucune envie d'arrêter de pleurer. Mon père lui-même avait versé quelques larmes à peine cinq minutes plus tôt. La douleur qui m'étreignait était vivante, c'était une bête qui m'habitait et qui se composait de peur, de tristesse et d'horreur. Si je n'avais pas pleuré, j'aurais pu implorer.

Mais, aujourd'hui, je ne pleurais pas. Je restais immobile, allongée, à écouter le bruit en me demandant ce qui m'arrivait et comment j'allais m'en sortir. Personne n'était au courant de l'endroit où je me trouvais. Je ne ressentais pas autant de terreur que j'aurais dû, compte tenu de la situation dans laquelle j'étais empêtrée. C'était en partie à cause des bêtabloquants qu'on m'avait prescrits. Ils endorment la réaction chimique provoquée par la peur, d'où cette apparente indifférence qui déstabilisait tellement les gens. Ce soir, cependant, j'avais comme l'impression que ça jouerait en ma faveur. Le bruit s'est alors brusquement interrompu. Le silence s'est fait.

J'ai attendu.

J'ai souvent repensé à ces chaussures que j'avais vues. Je me rappelle avoir remarqué leur petite taille et avoir pensé qu'elles appartenaient peut-être à ma mère. C'était le genre de chaussures pratiques, avec des lacets en cuir, que ma mère n'aurait sûrement jamais portées parce qu'elle faisait très attention à son apparence. Elle répétait aux filles du foyer que, quand on s'habillait, on renvoyait une image de nous à chaque personne qu'on rencontrait. Si vos vêtements sont sales, froissés ou qu'ils vous vont mal, vous renvoyez l'image de quelqu'un qui ne se préoccupe pas assez de soi. Ça en dit long sur vous aux professeurs, aux possibles futurs employeurs et aux hommes. Si vous ne vous préoccupez pas de vous, pourquoi est-ce qu'eux le devraient ?

Ces chaussures appartenaient à quelqu'un de

pragmatique, qui faisait passer la praticité avant l'esthétisme. Mais si elles s'étaient trouvées près de la porte quand je suis arrivée, ce dont je n'étais plus aussi sûre, elles avaient disparu quand mon père et moi sommes partis en direction de la forêt. Je crois. Vous voyez ? C'est difficile. Quand, à la base, on est fou et, par-dessus le marché, profondément traumatisé, notre soi-disant témoignage oculaire frôle l'inutile. Il y avait des voix, aussi. Je me rappelle les avoir entendues depuis ma cachette sous le lit. Mais je n'en étais pas certaine non plus. Homme ou femme, je n'en sais rien. Et, bien évidemment, je n'ai rien compris des paroles prononcées, qui ne couvraient pas mes hurlements terrifiés.

– Quel temps il faisait, cette nuit-là ?

Langdon se tenait au-dessus de moi. Lui aussi, il portait des chaussures très pratiques, tout terrain, de la marque Merrell. Idéales pour la randonnée, l'escalade et creuser une tombe. D'ailleurs, la tombe qu'il creusait, c'était pour qui ? me suis-je demandé. Moi ?

– C'était en Floride, ai-je répondu, donc il faisait chaud et humide. Et c'était un peu plus marécageux qu'ici.

– Mais c'est bien cette nuit, pas vrai ? Cette nuit, ça fait pile sept ans que ça s'est passé ?

Un empressement déplaisant perçait dans sa voix.

– Oui, ai-je confirmé.

J'avais oublié. Je ne notais plus les dates des tragédies que j'avais vécues sur le calendrier. J'étais persuadée que j'étais passée au-dessus de tout ça – enfin, autant que possible. Quand les plaies commencent à cicatriser, on le sait parce qu'on recommence à vivre. On commence à apprécier le moment présent. On tourne son attention vers le futur. On arrête de regarder le passé en espérant de tout cœur que les choses se sont déroulées différemment.

– Pourquoi est-ce que tu l'as laissée te toucher ? a-t-il demandé.

J'ai rassemblé le courage suffisant pour lever les yeux sur

lui et, je vous jure, il ne ressemblait en rien à la personne que je connaissais. L'expression fulminante et haineuse de son visage le transformait au point de le faire ressembler à un vampire. Je me suis demandée si l'excursion qui faisait le tour des endroits hantés des Hollows contiendrait ce lieu-ci dans quelques années.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? ai-je rétorqué.

J'ai tenté de me redresser, mais il m'a repoussée du pied. Il n'a pas eu besoin d'y mettre beaucoup de force ; l'univers tout entier me paraissait chanceler. J'ai senti quelque chose de dur qui appuyait contre ma hanche, dans ma poche. La bombe lacrymogène ! Ça aurait été parfait si j'avais pu l'attraper malgré mes mains attachées. Mais impossible.

– En quoi ça vous regarde ? ai-je continué.

J'ai vu le désespoir et la fureur déformer ses traits. C'est à ce moment-là que je me suis rendue compte qu'il savait depuis le début qui j'étais, ce que j'étais vraiment. J'ai repensé au raconter que Beck m'avait rapporté : J'ai entendu dire qu'il avait un mec en ville. Un courant bizarre était peut-être passé entre nous. Mais Beck m'avait montré une chose sur moi que je n'avais pas vraiment compris. J'étais tellement repliée sur moi-même et j'avais tellement refoulé mes sentiments, que je n'avais strictement aucune idée de ce que je voulais. Mais, aujourd'hui, je savais : je voulais Beck.

– Où est-ce qu'elle est ? Où est-ce qu'elle est, Langdon ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Un sourire horrible a éclairé son visage et il s'est détourné de moi. Je me suis redressée en position assise à l'aide de mes coudes, vu que mes poignets étaient toujours attachés. Je me suis mise à les frotter l'un contre l'autre pour les libérer. Et c'est là que j'ai aperçu Beck, couchée en position fœtale, près de la tombe qu'il avait creusée. Elle était pâle et attachée, comme moi. Elle portait les mêmes vêtements que le soir où je l'avais abandonnée en pleine forêt. C'était de ma faute. Elle était là à cause de moi.

– Beck ! ai-je hurlé.

Mais elle était immobile. Trop immobile.

De son pied, il a poussé son épaule. Et j'ai cru la voir bouger. Est-ce qu'elle avait bougé ? Est-ce qu'elle avait émis un faible gémissement de peur ? Il l'a poussée, plus fort cette fois, et elle a roulé jusqu'à atterrir au fond du trou avec un boum répugnant.

Il faut que tu me croies quand je te dis que je ne l'ai pas tuée, a insisté mon père dans la voiture, sur le chemin du retour. Il faut que tu comprennes ça.

Je te crois, ai-je répondu, même si je n'en croyais rien du tout. Mais qu'est-ce que je pouvais bien dire d'autre ? Une torpeur s'était emparée de moi. J'étais fatiguée, mais je me sentais bien.

Je fais tout ça pour toi, tu comprends ?

Je comprends.

Hé, fiston, tout va bien ?

Tout va bien.

Le Dr Cooper et moi avons travaillé sur cette conversation à de très nombreuses reprises. Elle m'avait expliqué que ce n'était pas normal, que c'était mal, qu'il m'avait manipulée.

Très bien. Maintenant, écoute-moi bien, c'est comme ça qu'on va procéder. On aurait aussi bien pu discuter d'un exposé ultra-compliqué qu'on m'avait demandé de faire à l'école. Et il a continué à parler pour me dire que, demain, une fois qu'il aurait tout nettoyé, il allait la déclarer disparue. Tout ce que j'aurais à faire, c'était de dire que la dernière fois où je l'avais vue, ça avait été le matin, avant de partir à l'école. Que, quand j'étais rentré, la maison était vide et que j'étais partie du principe qu'elle avait dû rester plus tard que prévu au travail. Il m'avait ordonné de déclarer certaines choses, dont je ne me souviens plus aujourd'hui. Mais ça avait été une séance de coaching très complète sur la façon dont je devais agir et ce que je ne devais surtout pas dire.

Prononce le moins de mots possible quand tu t'adresses aux flics. Ne dis rien qui répondrait à une question qu'ils ne t'ont pas posée. Ne cherche pas à combler les silences.

Je me rappelle aussi que, le lendemain matin, quand la police est arrivée, il a suffi d'un regard à cette inspectrice pour connaître la vérité. Plus tard, elle m'avait confié qu'elle avait tout de suite perçu que je dégageais une énergie terrifiée et accablée de chagrin.

Mais la question reste en suspens. Est-ce que c'est mon père qui l'a tuée ? La vérité, c'est que je n'en sais rien. Je sais qu'ils se détestaient et qu'ils restaient ensemble pour mon bien. Je sais qu'il entretenait une liaison ; une autre femme, un autre enfant, une autre vie qu'il préférait à celle qu'il vivait avec nous. Ça venait en tête de liste des raisons pour lesquelles il avait été foutu dès le départ, à mes yeux et aux yeux de presque tout le monde. En plus de ça, les flics étaient déjà intervenus à plusieurs reprises, après que les voisins les avaient appelés à cause des cris et des bruits de violence provenant de chez nous. Mon père avait contacté un avocat spécialisé dans les divorces, qui avait témoigné au procès en décrivant la réaction de mon père quand il s'était rendu compte du montant que lui coûterait un divorce. Voilà la longue et horrible liste des preuves accablantes qui s'accumulaient contre lui. Mais il n'y avait aucune preuve physique, rien qui permettait d'affirmer que mon père s'était tenu sur le palier et l'avait poussée. Mais comment est-ce qu'elle aurait pu tomber, sinon ? De mille façons, avait protesté la défense. La majorité des accidents mortels étaient d'ordre domestique. Ou encore le mystérieux amant. Il aurait pu la pousser, lui aussi.

Mais mon père a été condamné et chacun de ses appels a été refusé. Et, aujourd'hui, l'horloge continue à tourner et sa vie défile. Pour la toute première fois, maintenant que ma propre vie est en jeu, je m'interroge. Est-ce que je lui devais quelque chose ? Est-ce qu'il était dans le couloir de la mort

parce qu'il était un mari infidèle et un mauvais père ? Est-ce qu'il y avait eu quelqu'un d'autre, ce jour-là ?

– Pourquoi est-ce que vous faites ça ? ai-je demandé à Langdon.

Je ne suis pas sûre qu'il ait compris, parce que mes mots étaient sortis dans un gémissement, alors que je m'efforçais de me mettre debout.

– C'est là où les petites putes comme Beck et ta mère doivent finir, tu ne crois pas ? Dans une tombe, sans inscription, au milieu de nulle part.

Ses paroles et son ton m'ont complètement pétrifié. Un frisson m'a parcouru et j'ai senti que je tombais à nouveau à terre.

– J'ai lu tout ce qui a été écrit à ton propos, a-t-il continué. Je sais que tu l'as aidée à enterrer son corps.

– J'étais gamine, me suis-je défendue. Une gamine effrayée et perdue.

– Oui, bien sûr. Mais tu l'as quand même aidée.

Ce n'était pas la première fois qu'on me le sortait, cet argument. Je l'avais lu sur ces sites Internet consacrés aux meurtres, où des timbrés se regroupent pour analyser certaines affaires, spéculer et décrypter la couverture médiatique, à l'aide d'une psychologie de comptoir, glanée dans la myriade d'émissions télé décrivant les procédures policières qui passaient tous les soirs en prime time, tout ça pour avancer leur propre théorie. Et c'est cette partie-là de l'affaire qui les avait passionnés, ma soi-disant complicité. J'ai toujours détesté ces gens qui cherchaient à me rendre coupable. Je les plains, même. Leur vie doit être bien triste, pathétique et ennuyeuse pour qu'ils en arrivent là. Je ne compte plus les personnes qui croient que c'est moi qui ai tué ma mère et que mon père est allé en prison pour me protéger.

Même le détective privé, qui continue à faire pression pour

obtenir la libération de mon père, l'avait envisagé, pendant un moment. Aujourd'hui, toutefois, il semblait m'avoir rayé de sa liste de suspects. Mais c'est une belle histoire pour le fan-club de mon père, vous ne trouvez pas ? Après tout, ce n'est pas un meurtrier, mais un vrai héros ! Il est allé en taule pour protéger son taré de fils. C'est pour cette raison que je n'étais pas pressé de rappeler l'équipe de mon père quand ils me laissaient des messages. Ça fait des années qu'ils se gourent sur toute la ligne.

– Vous connaissez mon passé, ai-je dit à Langdon. Vous savez que je prenais à l'époque un cocktail d'antipsychotiques et d'antidépresseurs, sans parler des médicaments pour dormir.

– Je sais, avec tous les effets secondaires que ça implique : la sédation, la brusque prise de conscience de ses sentiments, l'incapacité à ressentir du plaisir, l'asexualité, a-t-il énuméré d'un ton monotone. Ça fout complètement en l'air les réactions chimiques du cerveau. Aujourd'hui encore.

– Aujourd'hui encore, oui.

Mentalement, je suis très perturbé et ce, depuis aussi loin que je m'en souviens.

– Alors comment est-ce que tu peux savoir qui tu es ou ce que tu veux ? Je ne peux pas croire que tu la désires, elle, a-t-il craché en jetant un œil à la silhouette inerte de Beck.

– Et peut-être que ce n'est pas le cas.

J'ai vu son expression changer et, intérieurement, j'ai souri. J'étais cinglé, pas de doute là-dessus, mais j'étais aussi extrêmement intelligent. En revanche, ce que je n'étais pas, c'était homosexuel. Je m'en étais rendu compte, maintenant. Mon affection pour Langdon et la proximité que j'avais avec lui, en y repensant aujourd'hui, c'était parce que je le considérais comme un père, quelqu'un qui me conseillait et qui me guidait, quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance. Et j'étais tellement dissocié de mes sentiments, n'ayant aucune idée de ce à quoi pouvaient ressembler des

sentiments positifs et sains, que j'ai cru que c'était autre chose. Peut-être avait-il senti ma confusion et cru y lire un désir refoulé.

Il a fait un pas vers moi. J'ai levé mes poignets.

– Détachez-moi, ai-je dit doucement. C'est complètement dingue.

Je ne savais rien de lui, au fond. C'était mon prof et conseiller pédagogique depuis ma première année. On est arrivés à peu près en même temps dans cette fac, mais tout ce dont on a toujours parlé, c'était de moi. Il ne m'a jamais dit grand-chose sur lui, à part qu'il avait grandi dans le nord-est. Ses parents étaient tous les deux décédés. Sa sœur était mariée, vivait à Poughkeepsie et avait deux petites filles. Je le savais parce qu'il avait une photo d'elles sur son bureau. Mais qui c'était, au fond ? Qu'est-ce qui l'avait fait devenir ce qu'il était ? Qu'est-ce qu'il désirait ?

Il s'est approché de moi, m'a jaugé pendant un instant, puis a défait mes liens. Je n'avais qu'une envie : me précipiter dans la tombe. Est-ce qu'elle était morte ? Est-ce que je pouvais encore lui venir en aide ?

– Anhédonie, a-t-il dit.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse.

– L'incapacité de ressentir du plaisir. Un effet secondaire commun lors de la prise d'antipsychotiques.

– Oui, c'est vrai...

– Ça n'a pas semblé être le cas quand tu étais avec elle, a-t-il constaté d'une voix furieuse et amère.

J'ai ressenti un regain de dégoût envers lui. Mais je n'ai pas bougé alors qu'il s'approchait.

– Donc c'est vous qui avez écrit ce dernier poème ? ai-je demandé.

Il a acquiescé.

– Et celui d'avant ?

– C'est moi qui les ai tous écrits, a-t-il répondu.

– Vous vous êtes servi de lui ? Vous vous êtes servi de Luke pour m’atteindre ?

Il pouvait entrer en contact avec Luke à Fieldcrest. Et c’était lui qui avait décroché cette petite annonce sur le tableau et qui m’avait poussé à y répondre.

– Rien de plus facile, a-t-il rétorqué en haussant les épaules. Ce gamin est une loque humaine. Il a tellement besoin de l’attention d’un homme qu’il serait prêt à faire n’importe quoi.

J’ai senti mon estomac se retourner de tristesse pour Luke. On choisit nos propres prédateurs. La fleur dégage le parfum qui attire les insectes que la nature a spécifiquement créés pour la butiner. Est-ce que Luke avait choisi Langdon ? Et moi, est-ce que je l’avais choisi aussi ? On les attire à nous, en envoyant des messages sans en être conscient. Luke et moi, on est deux victimes faciles. Dans d’autres circonstances, on aurait pu être les prédateurs, surtout Luke s’il avait été plus âgé. Mais, au final, on se retrouvait être des proies.

Il a fait un pas vers moi, s’approchant non sans hésitation. Il ne m’avait détaché que les poignets. Mes jambes étaient toujours liées aux chevilles. Il ne voulait pas que je m’enfuie. J’ai essayé de lui lancer un sourire, mais j’ai senti qu’il était crispé et pas sincère du tout. Ma main me démangeait. Je n’attendais qu’une chose : l’occasion de la plonger dans ma poche. Mais j’ai pris mon mal en patience et je n’ai pas bougé.

– Laissez-la partir, ai-je dit.

Quelle erreur... Son visage s’est transformé et a revêtu un masque dur et froid. Il a tendu le bras dans ma direction et j’en ai profité pour sortir la bombe lacrymo et l’asperger.

Il a hurlé en reculant et en trébuchant, tout en se frottant les yeux. Je me suis baissé pour lui échapper. Alors qu’il se penchait en hurlant de douleur, je me suis dépêché de détacher mes chevilles et de courir jusqu’à la tombe où il

avait fait basculer Beck. Lentement, il m'a suivi, une main se frottant les yeux, l'autre tendue devant lui pour trouver son chemin.

J'ai sauté dans le trou et j'ai atterri à côté d'elle, presque sur elle. Je me suis penché sur son corps et je lui ai soulevé les épaules. J'ai failli mourir de soulagement quand elle a bougé la tête et ouvert les yeux. Ils étaient vitreux, mais ils me fixaient. Elle était complètement droguée. Bordel. Elle était lourde, en plus. Comment est-ce que j'allais la sortir de là ? J'avais sauté dans la tombe sans vraiment prendre le temps de réfléchir à comment en ressortir avec elle.

– Tu m'as abandonnée là-bas, a-t-elle murmuré d'une voix assourdie. Connard. Tu m'as abandonnée là-bas.

– Je sais. Je suis désolé, Beck, je suis désolé.

– Va te faire foutre, Lane.

Elle a levé le bras pour me gifler mais il est retombé lourdement sur mon épaule avant d'atteindre sa cible.

– Ok, très bien, ai-je dit.

Oui, c'était mon prénom : Lane. Mon vrai prénom.

– Très bien, ai-je répété. Mais on s'engueulera plus tard, d'accord ?

Et c'est à ce moment-là que Langdon s'est mis à nous balancer de la terre dessus.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Malgré l'importance, dans notre culture, de la découverte de ce que nous sommes véritablement, on y accorde peu de patience. C'est comme une blague, une mode légèrement sarcastique, de dire que quelqu'un se cherche encore. Il semblerait que la plupart des gens sachent déjà qui ils sont. C'est du moins l'impression qu'en retire quelqu'un d'aussi perdu que j'ai pu l'être. Les grosses thématiques de la vie, comme l'identité sexuelle par exemple, semblaient être évidentes pour les autres.

On montre davantage de patience envers les petites filles qui agissent comme des garçons. Un garçon manqué, c'est mignon. Un beau jour, elle jettera son jean boueux pour enfiler une robe et tout le monde s'extasiera devant sa beauté. On rira de bon cœur en se rappelant l'époque où elle montait aux arbres et où elle attrapait des grenouilles à mains nues.

Mais on ne manifeste pas une telle tolérance envers un petit garçon qui va enfiler une robe, qui veut jouer à la dinette ou qui aimerait une poupée à câliner. Jung dirait que c'est parce que, même culturellement, notre anima est réprimé, détesté, raillé. On hait notre part de féminité. Une petite fille un peu garçonne, c'est tout à fait acceptable. Un petit garçon un peu féminin ? Beaucoup moins. Dans certains coins, il se prendrait une branlée et subirait des agressions homophobes. Il en viendrait peut-être même à se faire tuer. Oui, on déteste notre anima à ce point-là.

Beck avait complètement perdu connaissance et j'essayais de lui enlever la terre du visage, principalement au niveau du nez et de la bouche.

– Pourquoi est-ce que vous faites ça ? ai-je hurlé à Langdon.

Il s'est approché du bord de la tombe.

– Pourquoi ? a-t-il répété.

Il avait l'air incrédule, comme s'il n'arrivait pas à croire que je venais de poser une question aussi stupide. Malgré le froid, je voyais la sueur couler le long de son visage rougi. Les murs de terre qui nous entouraient paraissaient élevés, mais ils s'effritaient, donc je me suis mis à les gratter pour essayer de créer un point d'appui où je pourrais glisser mon pied et me sortir de là à la force des bras.

– Je suis venu ici pour toi, a-t-il répondu en désignant les arbres autour de lui d'un geste de la main. Je t'ai suivi ici, dans ce trou perdu au milieu de nulle part.

Je ne comprenais rien de ce qu'il disait, et il a dû le lire sur mon visage.

– Tu ne te rappelles pas de moi ? a-t-il demandé.

Maintenant, il avait l'air blessé, comme si je l'avais terriblement déçu.

C'était un homme différent de celui que je croyais connaître. Il n'avait plus rien du prof et du conseiller gentil, qui avait le cœur sur la main, et sur lequel j'avais pris l'habitude de compter.

– Le Dr Chang était mon mentor, a-t-il précisé.

J'ai mis quelques secondes avant de replacer le nom. Je me remémorais tellement peu ces années-là de ma vie... L'intervalle qui séparait cette époque d'aujourd'hui avait été un défilé sombre et chaotique d'événements horribles. Je ne repensais plus au Dr Chang et à son école de cinglés, même si j' imagine que je lui devais bien une fière chandelle.

L'établissement ressemblait beaucoup à Fieldcrest. Mais mes souvenirs de cette ancienne école, de mes profs et de la routine des journées s'avéraient confus et vagues. Est-ce que je me rappelais de Langdon ? Ça devait remonter à une dizaine d'années. Il avait dû faire partie de ces jeunes

médecins qui changeaient à chaque semestre.

Pour une personne mentalement perturbée et sous traitement comme moi, dix ans, ça aurait aussi bien pu représenter des millions d'années. Je me souvenais déjà à peine du visage de ma mère, même en fermant les yeux. Petit à petit, elle s'estompait de plus en plus de ma mémoire.

Qu'est-ce que je devais répondre ? me suis-je demandé. Est-ce que je devais faire semblant de me rappeler de lui ? Ou bien lui dire la vérité ? Sans savoir quoi faire, j'ai fait ce que je faisais toujours : je l'ai fixé d'un air absent en essayant de déterminer ce qu'il voulait.

– Je suis désolé, ai-je fini par dire. Je ne me souviens pas grand-chose de cette époque-là.

– Je participais aux côtés du médecin aux séances de thérapie de groupe, a-t-il expliqué. Tu sortais complètement du lot. Un jeune sensible et surdoué dans une pièce remplie de fous.

Je m'évertuais à le revoir. Mais je ne me rappelais vraiment que du Dr Chang et de certains autres médecins, comme le Dr Rain, qui enseignait la science, et le Dr Abigail, qui exerçait la thérapie par l'art. Une prof de musique, aussi, jeune et très jolie. Je me souvenais de son visage, mais pas de son nom. En revanche, je ne revoyais pas du tout Langdon. Franchement, après toutes les années qu'on avait passées ici, à la fac, ensemble, est-ce que ça ne me serait pas revenu plus tôt ? Ou bien est-ce que quelque chose au fond de moi s'était souvenu de lui et avait fait en sorte que je me rapproche de lui ? Je ne sais pas.

C'était à son tour, maintenant, de me regarder curieusement, la pelle à la main. J'attendais qu'il parle, mais il s'est alors éloigné de la tombe. Malgré toute la peur que je ressentais, une partie de moi était triste. Je lui avais fait confiance. Pourquoi est-ce que tous ceux que tu aimes finissent toujours par t'abandonner ?

Quand il est revenu, il avait un flingue. Ça faisait bizarre,

de le voir dans sa main. C'était plutôt le genre d'homme à se trimballer avec un livre, un ordinateur portable ou un stylo, mais pas avec un semi-automatique.

– Tu l'as tuée parce qu'elle avait percé ton secret, a-t-il annoncé, impassible. Tu lui as creusé sa tombe. Et puis, de désespoir, tu t'es tiré une balle et tu es tombé dans le trou à ses côtés. C'est comme ça quand je vous ai découverts tous les deux. La police n'aura aucun mal à me croire. Je leur expliquerai que ça faisait plusieurs jours que je t'observais et que je te suivais, parce que j'étais très inquiet pour toi.

Tout le monde goberait cette histoire en sachant que mes mensonges venaient d'être percés à jour. C'était un récit tout à fait logique, qui s'emboîtait parfaitement avec tout le reste. La fin appropriée d'une histoire tragique et propre à titiller l'imagination. Tout le monde adore ce genre de faits divers, qui mêle meurtre et suicide.

– Ne faites pas ça. S'il vous plaît. On peut s'en tirer tous les deux. Nous tous, même. Il ne s'est encore rien passé qui ne pourrait pas être rattrapé.

– Tu m'as avoué que tu avais tué ta mère, aussi, a-t-il repris, imperturbable, comme dans une transe. Que tu as laissé ton père aller en prison pour te protéger.

– Alors tout ça, en fait, c'est pour ça ?

– Ton père est un ami, a-t-il précisé de manière hautaine. On est proches, tous les deux.

Est-ce que c'était vrai ? Aucun moyen de s'en assurer. Est-ce que c'était mon père qui tirait les ficelles depuis sa prison, derrière les barreaux ?

– Personne n'y croira, ai-je relevé. C'est quasi impossible de nos jours de s'en sortir sans se faire prendre quand on commet un crime. La médecine médico-légale possède des techniques trop avancées pour ça. Ils verront bien la trajectoire de la balle. Vous finirez en taule. On vous amènera peut-être même sur la chaise électrique.

J'essayais juste de gagner du temps. Je me rendais bien

compte que ma voix comportait un accent désespéré et qu'il ne m'écoutait pas.

– Si mon père est lié à cette histoire, il faut que vous sachiez qu'il se sert de vous. Exactement comme vous vous êtes servi de Luke. Et de moi. On est de mèche avec nos prédateurs, professeur. Est-ce que ce n'est pas vous qui me l'avez enseigné ?

Il a levé l'arme en me visant et j'ai fermé les yeux. Quand le coup est parti, je me suis demandé ce que ça ferait de mourir, combien de temps ça prendrait, si je souffrirais, et ce qui m'attendrait de l'autre côté.

Un silence s'est alors installé et s'est étiré pendant un long moment. J'ai fini par rouvrir les yeux. J'ai vu le bras de Langdon pendouiller sur le rebord de la tombe. En m'inspectant rapidement, je me suis aperçu qu'il ne m'avait pas tiré dessus. J'ai alors vu un petit visage blanc, aussi pâle et rond que la lune, apparaître au bord du trou.

Luke a baissé le regard vers moi et a souri. Il tenait la pelle de Langdon.

– Je l'ai frappé. Avec ça, a-t-il déclaré en levant la pelle. Il allait te tuer.

– Bien joué, l'ai-je félicité, faute de savoir quoi dire.

Aussi heureux que j'étais de le voir (aussi heureux que j'aurais été de voir n'importe qui, en fait), c'était perturbant de le regarder se tenir comme ça au-dessus de moi, une pelle à la main.

– Ça va ? a-t-il demandé.

Il a laissé tomber la pelle et s'est mis à fouiller dans son sac à dos.

J'ai secoué la tête en guise de réponse.

– Tu peux nous sortir de là ?

Il a relevé la tête de son sac et m'a fait un petit signe affirmatif.

– J'ai apporté une corde, je vais vous faire sortir.

– Est-ce que tu vois mon sac ? Il me faut mon portable.

Il n'a rien répondu.

– Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre avec toi, Luke ? Est-ce que tu as appelé les flics ?

– Non. Je suis venu tout seul.

– Luke, où est le flingue ?

Il a tourné le regard vers Beck.

– C'est qui ?

– Une copine. Elle a besoin d'aide. Il faut que tu retrouves mon portable, ça passe avant de nous faire sortir de là.

– D'accord, a-t-il dit avant de s'éloigner.

– Comment est-ce que tu es venu jusque-là ? ai-je crié pour qu'il m'entende, juste histoire de continuer à le faire parler.

L'air glacial se faisait douloureux maintenant que l'adrénaline ne coulait plus dans mes veines.

– Comme les autres fois. J'ai pris mon vélo.

Sa voix paraissait lointaine. J'ai levé les yeux pour observer le bras inerte de Langdon qui pendouillait toujours.

– Tu es déjà venu ici ?

– Tu le sais très bien, a-t-il souligné.

Il semblait se rapprocher. Le ciel s'éclaircissait et on pouvait entrevoir quelques étoiles. Beck a gémi en marmonnant des mots incompréhensibles. J'ai posé une main sur son front en lui murmurant des paroles réconfortantes :

– Ça va, tout va bien, on va rentrer à la maison.

Luke est réapparu, mon téléphone portable à la main.

– Tu as été dans ma chambre aujourd'hui, dans ma cachette, au grenier.

Je n'ai rien dit. Ce n'était pas le moment qu'il pique une crise.

– Pas vrai ? a-t-il insisté en constatant que je rechignais à répondre.

– Il y a beaucoup de choses dont il faut qu'on parle.

J'ai essayé d'insuffler à ma voix la même intonation que

celle du Dr Cooper, réconfortante mais ferme. Elle avait toujours une idée très claire de la bonne marche à suivre, ce que j'avais toujours admiré chez elle.

– Et on en discutera, je t'assure. Mais, là, il faut que je sorte de ce trou et qu'on prévienne la police.

– Je veux qu'on en parle maintenant, a-t-il protesté.

Il s'est agenouillé et s'est mis à attacher Langdon, ce qui n'était sûrement pas une mauvaise idée. Mais il me fallait absolument cette corde, ou bien ce téléphone. Et, de toute évidence, il n'était pas pressé de me les refiler.

– Et si on jouait à un jeu ? a-t-il proposé.

Oh, bon sang ! Je me suis évertué à garder mon sang-froid mais le stress commençait à monter. J'ai remarqué que l'arme était posée au bord de la tombe et qu'il avait la main dessus. Bordel. Je me suis adossé au mur et j'ai pris une profonde inspiration alors que, du pied, j'essayais aussi subtilement que possible de continuer à approfondir le petit trou que j'avais creusé. La terre était froide et dure et j'avais l'impression de ne pas avancer.

– Quel genre de jeu ?

Je me suis efforcé de garder une voix égale. Je ne voulais pas qu'il sache que j'étais à bout de patience. Ni que j'avais peur. Jusqu'à maintenant, je ne l'avais encore jamais battu à aucun des jeux auxquels on avait joué ensemble.

– Celui des vingt questions.

– Et si je gagne ?

– Alors je vous aiderai, toi et ta copine, à sortir de là. Et tu pourras prévenir les flics.

– Et si c'est toi qui gagnes ?

Il m'a lancé un petit sourire, les yeux brillants et sombres d'espièglerie.

– Je pourrais vous tuer, reboucher la tombe et rentrer chez moi pour me recoucher tranquillement. Ils partiront du principe que je suis resté enfermé dans ma chambre toute la nuit. Les deux seules personnes qui sont au courant que

j'arrive à m'éclipser de la maison sont ici.

Je n'ai rien répondu et je me suis contenté de continuer à creuser avec mon pied.

– Ils finiront par découvrir le pot aux roses, Luke.

– Mais je pourrais aussi t'aider quand même. Si je gagne, j'aurais le choix de faire ce que je veux. Parce que, tu sais quoi ? Je ne peux jamais faire ce que je veux. Les enfants n'ont jamais le droit de faire ce qu'ils veulent. C'est nul !

Il était aussi boudeur et pleurnichard que n'importe quel gamin de onze ans. Mais il était complètement cinglé, et c'est ça qui le rendait dangereux – comme ces petits africains, qu'on droguait, et qui se trimballaient avec des fusils. On ne peut plus fous, drogués et violents ; c'était une combinaison terrifiante et terrible. J'ai senti la bile remonter dans ma gorge, sans savoir si c'était de colère ou de peur. J'avais toujours tellement réprimé mes émotions que je n'arrivais pas à les distinguer. Mais, malgré tout, je ressentais aussi pour lui une légère empathie. Je le comprenais. J'étais comme lui. Peut-être plus aujourd'hui, mais je l'avais été il y a un bout de temps.

– Je comprends, ai-je dit. Je ne suis pas beaucoup plus âgé que toi, tu sais. J'ai connu les mêmes problèmes.

– Je sais. Crois-moi. Je sais tout de toi, Lana.

Et moi qui pensais que je savais garder un secret comme personne et me cacher du monde entier... Beck, Luke, Langdon. Tous les trois avaient vu au travers de mon mensonge.

– Dans ce cas, tu peux m'appeler Lane.

– Lane, a-t-il répété comme s'il voulait voir ce que ça donnait. C'est vraiment un nom de tapette.

– Et comment on joue, alors ? Tu penses à un truc et je dois deviner ce que c'est ?

– Tu ne sais pas jouer au jeu des vingt questions ? s'est-il étonné.

– Ça fait un bail que je n'y ai pas participé.

Jamais, en réalité.

– J’ai un petit peu modifié les règles, a-t-il annoncé. Tu peux poser n’importe quelle question, pas seulement celles où on répond par « oui » ou par « non ». On n’a pas toute la nuit.

Il s’est assis au bord de la tombe, ses jambes se balançant à l’intérieur et ses talons cognant contre le mur de terre. Il a levé le regard au ciel, comme s’il réfléchissait. Au clair de lune, c’était un ange en parka. Si des ailes lui avaient poussé dans le dos et qu’il s’était envolé, je n’en aurais même pas été surpris.

– D’accord, c’est bon, tu peux commencer à me poser tes questions.

J’ai observé son visage, parfaitement figé, gravé dans la roche. Je distinguais malgré tout un petit quelque chose derrière ce masque. Je savais à quel point il était seul. Je le savais, parce que, moi aussi, toute ma vie, j’avais été seul.

– Aide-moi juste à sortir de là, ai-je dit.

– Non, a-t-il rétorqué, calme et serein. Joue avec moi.

CHAPITRE TRENTE

– C'est une personne, un lieu ou un objet ?

– C'est une personne, a-t-il répondu. Mais aussi un état d'esprit.

– Homme ou femme ?

Il m'a lancé un regard appuyé. Son visage semblait dire :
« c'est plutôt ironique de ta part de demander ça ».

– Homme. Et ça fait déjà deux questions.

Beck a marmonné quelque chose d'inintelligible et j'ai baissé les yeux sur elle.

– La ferme ! lui a-t-il aboyé.

Je ne crois pas qu'il m'ait vu sursauter. Je me suis agenouillé à ses côtés. Soudain, elle avait l'air tellement plus pâle et plus faible. Elle était droguée et probablement déshydratée et affamée. J'ai posé une main sur son front et sa peau était froide. Ce n'était pas bon signe, j'imagine. Est-ce que c'était à cause du choc ? Elle a ouvert les yeux en sentant ma main et je n'y ai vu que de la peur. Ça m'a fait comme un électrochoc. J'ai réalisé à quel point on était dans la merde, et je me suis mis à paniquer. Le cerveau se met en pause, quand on panique, et j'étais déjà épuisé. Donc quand elle a murmuré quelque chose, je n'ai rien entendu.

– C'est de la triche ! s'est-il exclamé.

Il tenait maintenant l'arme entre ses mains et je sentais qu'il s'énervait.

– Elle ne sait même pas ce qu'il se passe.

– Si, elle le sait très bien, a-t-il rétorqué d'un ton acerbe.

Je me suis redressé pour lui faire face, mais je sentais encore la main de Beck sur ma jambe.

– Vieux ou jeune ?

– De tous âges.

– Bon, écoute... est-ce qu'on ne pourrait pas arrêter là ? Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

– Trois, quatre et cinq questions.

Il tapait en rythme contre le mur de terre avec ses talons et il s'était mis à se ronger l'ongle du pouce. J'ai recommencé à creuser avec mon pied. Le trou s'agrandissait. Encore quelques centimètres, me suis-je encouragé, et je pourrais peut-être me hisser hors de cette tombe. J'ai à nouveau cru entendre quelque chose dans l'air. Est-ce que c'était une sirène ? Le vent se levait et une neige légère s'était mise à tomber. Beck frissonnait. Est-ce qu'on allait mourir ici ce soir ?

– Est-ce que je connais un homme comme ça ?

– Plusieurs, même, je dirais.

– Est-ce que je suis comme lui ?

Le trou s'est encore un peu plus élargi.

– Oui, mais tu ne le sais pas.

– Et toi ?

– Aussi.

Très franchement ? Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir. Intellectuellement, j'étais vidé de mes forces. Tout ce à quoi je pensais, c'était à sortir Beck et moi-même de ce merdier. Luke a penché la tête, comme s'il écoutait quelque chose. J'ai profité de cette petite diversion pour donner un grand coup de pied dans la terre gelée et j'ai senti mon pied s'enfoncer encore davantage dans le trou. Mes mains tremblaient de froid et de peur.

– Où est-ce que ce genre d'hommes vit ?

– Partout. N'importe où.

Beck tirait sur mon jean mais je l'ignorais. Si je la regardais encore, j'allais craquer et ça risquerait de nous attirer à nouveau ses foudres.

– Ne la regarde pas, a-t-il ordonné. Regarde-moi.

Sa cheville était largement à la portée de ma main. Mais si

je le faisais tomber dans la tombe avec nous, on serait tous coincés. Les flocons de neige étaient glacés et pénétrants. Ils commençaient déjà à tenir au sol. J'allais devoir sortir de là en un seul mouvement. J'allais devoir prendre un bon appui, le saisir à la cheville et me hisser de là en même temps. Il serait peut-être trop surpris pour appuyer sur la gâchette. Après tout, il ne devait pas avoir une grande expérience avec les armes.

Je n'arrivais même pas à réfléchir à une autre question. Mon regard a croisé celui de Luke.

– Tu abandonnes ? a-t-il demandé.

– Non.

J'ai entendu un gémissement dans la clairière et Luke s'est tourné vers l'origine du bruit. Il a alors sauté sur ses pieds. Le bras de Langdon a lentement disparu de mon champ de vision tandis que Luke tirait son corps pour l'éloigner de la tombe.

– Luke ! ai-je appelé, sans obtenir de réponse.

Une seconde après, j'entendais un horrible vlan ! Puis un deuxième. Ça m'a retourné l'estomac. Beck s'agrippait encore plus fort à ma jambe. Je me suis penché sur elle. Cette fois, je l'ai entendue. Sa respiration était chaude contre mon oreille alors qu'elle me murmurait la solution de l'énigme.

Je me suis redressé, abasourdi. Malgré mon ahurissement complet, je savais qu'elle m'avait dit la vérité. Une partie de moi l'avait su depuis le début.

Quand j'ai relevé la tête, Luke se trouvait au bord du trou. Il tenait la pelle à la main et de fines gouttelettes de sang avaient éclaboussé son visage et sa veste.

– Question suivante ?

J'ai fait semblant de ne pas remarquer son apparence de tueur sorti tout droit d'un film d'horreur, le visage inexpressif et couvert de sang. J'ai essayé de lui lancer un sourire tendre. Après tout, est-ce que ce n'est pas ce qu'on veut

tous, au fond ? Aimer et être aimé ? Oui, bon, peut-être pas tout le monde...

– Rien ne t'oblige à faire ça, ai-je dit. Langdon s'est servi de toi. Je sais que rien de tout ça n'est de ta faute.

Un petit son est remonté du fond de sa gorge et, l'espace d'une seconde, j'ai cru qu'il allait éclater en sanglots, soulagé de pouvoir tout déballer. Son visage s'est tordu et la commissure de ses lèvres a tremblé. Je me suis rendu compte qu'en réalité, il riait.

– C'est vraiment ce que tu croies ? m'a-t-il lancé. Que c'est lui qui s'est servi de moi ? Ce misérable pédophile homo ? Non.

En un seul mouvement, j'ai enfoncé mon pied d'un coup dans la prise et je me suis hissé suffisamment haut pour atteindre le rebord de la tombe et en sortir à la force des bras. Quand j'ai atterri sur le sol glissant, Luke m'attendait déjà, la pelle levée, mais j'ai roulé sur moi-même avant qu'il n'ait le temps de l'abaisser sur mon crâne.

Elle s'est écrasée au sol avec un bruit sourd, à quelques centimètres seulement de ma tête, en envoyant valdinguer de la terre et de la neige un peu partout. Je me suis vite remis debout. La seconde d'après, je me jetai sur lui de tout mon poids. Je l'ai attrapé par la taille et on est tombés par terre. Luke a poussé un gémissement quand mon corps a atterri sur le sien.

Je lui ai agrippé les poignets. La pelle lui avait échappé des mains, hors de notre portée, et le flingue reposait au bord de la tombe. Au départ, il s'est débattu en se tortillant sous moi et en poussant un hurlement étranglé de rage. Mais je l'ai maintenu en place et, après un moment, il s'est mis à sangloter. De bons gros sanglots bien pathétiques.

– Tu as raison, a-t-il déclaré. Il s'est servi de moi. Il m'a agressé sexuellement et il s'est servi de moi pour t'atteindre.

– Je connais la réponse à ton jeu, ai-je annoncé, toujours en le plaquant au sol.

– Non, c'est impossible ! s'est-il écrié.

– La réponse, c'est frère. Tu es mon frère.

Il en a eu le souffle coupé, et ses sanglots théâtraux se sont tout de suite arrêtés.

– Elle te l'a dit, a-t-il rétorqué en plissant les yeux. Tu as triché. Tu n'as pas gagné.

– Non, je le savais depuis le début, ai-je menti.

– Je suis ton demi-frère.

Il me l'avait presque craché au visage. Les sanglots avaient disparu de sa voix, qui était soudain aussi tranchante que du verre.

– On n'a pas la même mère. La tienne est morte et enterrée. Il l'a tuée parce qu'il voulait être avec ma mère. Mais, au final, il s'est retrouvé en prison... à cause de toi !

J'avais l'impression qu'il me tailladait le corps tout entier avec des lames de rasoir. Chaque mot qu'il prononçait me déchirait, suffisamment pour blesser mais pas pour saigner.

– Espèce de sale petit connard, ai-je sifflé.

Et il s'est remis à chialer, gémissant qu'il aurait voulu connaître son père, qu'il voulait rentrer chez lui, retrouver sa mère et qu'il me détestait. Je me suis aperçu que ce n'était qu'un gosse. Et, parce que j'étais idiot et faible, j'ai commencé à le plaindre.

– Si tu l'avais fermé, on aurait pu tous vivre ensemble. C'était ça, le plan, a-t-il expliqué.

Une balafre de plus au cœur. Je sentais que je commençais à faiblir, aussi bien physiquement qu'émotionnellement. Ce grand vide que j'avais en moi venait de s'ouvrir et éjectait de mon corps tout ce qu'il contenait : ma force, mon combat, ma volonté de vivre. Le monde était trop moche. Pourquoi est-ce qu'on aurait envie d'y vivre ? Quand, à force de se tortiller, il est parvenu à dégager ses poignets de mon emprise, je n'avais plus de ressources en moi pour les retenir. Même d'entendre Beck qui m'appelait faiblement depuis sa tombe ne suffisait pas à me redonner

l'envie de me battre. Il ne lui fallut pas beaucoup de force non plus pour renverser nos positions. Il s'est retrouvé à califourchon sur mon torse, a refermé ses mains autour de mon cou et s'est mis à serrer.

Est-ce que c'était vrai ? Est-ce que mon père avait tué ma mère pour pouvoir vivre avec Rachel et Luke ? S'il s'en était sorti sans se faire prendre, qu'est-ce qu'il avait prévu pour mon compte ?

Luke n'était pas très fort, donc il ne me coupait pas complètement la respiration. Mais ça me faisait quand même mal et cet impératif biologique qu'on a tous en nous de se battre pour sa survie m'a étreint. Je haletais, je voyais des étoiles et quand, finalement, le manque d'oxygène m'a poussé à tenter d'arracher ses petits doigts de mon cou, je me suis rendu compte que sa poigne était mortelle.

– Luke, ça suffit !

Je ne savais pas vraiment d'où venait cette voix. Elle a résonné une deuxième fois, plus forte et plus ferme :

– Ça suffit !

C'était Rachel et sa voix rebondissait parmi les arbres.

– Lâche ton frère !

Il a retiré ses mains et j'ai pris une grande goulée d'air. J'ai senti avec soulagement mes poumons se remplir et j'ai roulé sur le côté pour me mettre à tousser sans pouvoir m'arrêter.

Il s'est levé pour faire face à sa mère, qui s'approchait lentement de nous. Elle a embrassé la scène du regard, la mâchoire ouverte d'incrédulité.

– Qu'est-ce que tu as fabriqué ? s'est-elle exclamée.

Elle a tendu les bras pour le secouer par les épaules.

– Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

C'était un hurlement perçant, un cri d'horreur et de désespoir absolu.

Mais Luke n'eut pas l'occasion de répondre parce que les bruits distants que j'avais entendus auparavant se sont soudain accentués. Il y avait des voix et des lumières dans

les arbres, les énormes pales d'un hélicoptère au-dessus de nous et puis, brusquement, la clairière a été inondée par une lumière aveuglante – le faisceau de l'appareil.

J'ai rampé jusqu'à la tombe où reposait Beck. Elle était pâle et complètement immobile. Langdon, lui, était allongé dans une grande mare de sang.

Mon père aurait répété encore une fois que les garçons ne pleurent pas. Et je l'aurais fait encore une fois mentir. Parce que, pour la première fois depuis la mort de ma mère, j'ai pleuré.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Le froid régnait toujours dans la région quand je suis sorti du bâtiment pour enfourcher mon vélo. On était pourtant fin février, mais il n'y avait toujours aucun signe de réchauffement. La marmotte continuait à voir son ombre et retournait vite se mettre à l'abri dans son terrier. Aucun crocus ne parvenait à percer la couche persistante de neige. Il faisait froid et gris tandis que je parcourais à vélo la courte distance qui séparait mon nouvel appartement en ville de la maison des Cooper.

Ça allait être la première des trois séances qu'on avait prévues pour préparer la conversation par Skype que j'avais acceptée d'avoir avec mon père. Le Dr Cooper voulait que je sois prêt, que j'aie les idées bien en place et que mes questions soient déjà établies. Elle ne voulait pas que je sois pris de court. Je lui avais demandé si ça ne la dérangeait pas d'être à mes côtés pendant la conversation qu'on aurait et elle avait accepté. Est-ce que ce n'est pas fascinant, ce pouvoir immense qu'exercent nos parents sur nous ? J'avais peur de voir rien que son image sur un écran.

Je n'avais aucune envie d'aller en Floride pour le rencontrer. Et le Dr Cooper m'a confirmé que rien ne m'y obligeait, qu'il ne relevait pas de ma responsabilité de lui accorder ce qu'il voulait. Mais j'avais beaucoup de questions à lui poser. Et j'avais besoin d'en connaître les réponses. Donc j'avais accepté une conversation par Skype, qui se déroulerait dans le bureau de Jones Cooper, un endroit où je n'aurais jamais pensé remettre les pieds. Je ne voulais pas l'organiser dans mon nouvel appartement, que je partageais avec Beck, ni dans le bureau du Dr Cooper. Ces deux

endroits étaient, pour moi, des refuges où j'étais libre, enfin, d'être qui j'étais réellement et je n'avais aucune envie de les voir envahis par l'homme qui avait tué ma mère, même si c'était mon père.

L'intérêt envers Beck et moi s'était estompé bien que, pendant un bon bout de temps, on avait été assaillis par les journalistes dès qu'on mettait un pied dehors. Donc j'appréciais d'autant plus les rues paisibles tandis que je descendais la colline. Vous imaginez les gros titres : « Le délinquant juvénile et le prof psychopathe kidnappent de concert l'étudiante disparue, qui sera sauvée par son petit ami travesti ! ». C'était interminable : on ne pouvait plus allumer la télé ou lire le journal sans tomber sur l'histoire qui fascinait la région et le pays tout entier. Beck n'arrêtait pas de rechercher les derniers articles rédigés sur nous et publiés sur Google, et lisait toutes les conneries que les gens écrivaient. Elle assurait que c'était seulement pour se taper une bonne rigolade. Mais j'avais plus l'impression qu'elle se forçait à dire ça (et à le penser), histoire de faire comme avant, de redevenir l'ancienne elle.

Toutefois, jusqu'à ce que les procès commencent (s'ils commençaient un jour), l'intérêt qui nous était porté s'était estompé. Je n'ai jamais accordé une seule interview, je n'ai jamais réagi face à la foule, j'ai toujours gardé la tête baissée. Je portais toujours les mêmes fringues, l'uniforme androgyne que je m'étais créé : un jean, une chemise blanche, un caban noir, un bonnet de ski et des Doc Martens. Ils n'ont jamais obtenu une photo intéressante à publier. Beck faisait attention, elle aussi. Ce qui m'a surpris, parce que je m'étais plutôt attendu à ce qu'elle se pavane devant les journalistes. Mais elle était encore trop secouée pour s'en amuser. Elle faisait toujours des cauchemars et elle s'est vue prescrire un antidépresseur. Elle a aussi commencé des séances avec le Dr Cooper.

Je l'ai laissée à l'appartement, aujourd'hui, enveloppée

dans une couette sur le canapé, à boudier. Elle ne voulait pas que je parle à mon père, et ces séances de préparation avec le Dr Cooper ne lui plaisaient pas.

– Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à te raconter ? m'avait-elle demandé. Ça ne va faire que raviver de mauvais souvenirs.

– Ce n'est rien. Ça ira, ai-je menti.

En vérité, ni elle ni moi n'allions vraiment bien. Ça allait mieux, mais il nous faudrait du temps. Lynne, la mère de Beck, habitait avec nous, le temps que sa fille redevienne « davantage comme avant ». Frank et elle ont complètement accepté notre relation, ce qui m'a étonné. C'était le genre de parents un peu hippie qui essayaient de soutenir leur fille, quoi qu'elle décide et quoi qu'il lui arrive. Frank se montrait un peu froid avec moi, mais toujours très poli et respectueux. Non, franchement, c'est le mieux qu'on puisse tirer d'un homme. Ils sont tellement repliés sur eux-mêmes, dissimulés derrière des couches et des couches de « un homme, ça ne pleure pas », de « fillette » et de « comporte-toi en homme », qu'ils ne savent même plus quoi ressentir. Moi, pourtant, je devrais savoir.

Beck et moi ? Notre relation était bizarre. Mais, une chose est sûre, c'est bien de l'amour.

– J'ai toujours su que tu étais un mec, m'a-t-elle confié. Au début, l'idée que tu sois lesbienne m'a effleurée. Mais j'étais persuadée, en tout cas, que tu n'étais pas une fille comme les autres.

– Je n'ai jamais pensé non plus que tu étais une fille comme les autres.

Elle a trouvé ça drôle.

– J'ai tout de suite eu envie de toi, avait-elle ajouté.

Elle avait été un peu vexée que je ne puisse pas dire la même chose. J'étais tellement emprisonné, replié sur moi-même et perdu, que je ne savais même pas ce que je voulais, ni si je voulais quoi que ce soit. J'étais un puceau de vingt-deux ans, mentalement perturbé et souffrant d'une

certaine confusion quant à mon identité sexuelle. Je ne voulais pas que quiconque me touche. Je ne voulais même pas que les gens se tiennent trop près de moi. La présence physique de Beck, en réalité, m'avait toujours rendu extrêmement mal à l'aise. Mais peut-être que, pour moi, ça voulait dire qu'elle m'attirait.

Par contre, j'avais pu lui dire que je l'avais toujours aimée, ce qui lui avait rendu le sourire. Et c'était vrai.

– Je t'aurais aimé exactement pareil si tu avais été une fille, a-t-elle précisé. Ce que j'aime, c'est toi, c'est ta personnalité.

Je ne sais pas si j'aurais pu dire la même chose. Mais j'aime la façon dont Beck aime. Si tout le monde aimait comme elle, le monde s'en porterait bien mieux.

En roulant sur mon vélo dans la ville, je me suis surpris à penser à Luke, comme tous les jours depuis que j'avais appris que c'était mon frère. Ce soir-là, ils l'avaient emmené tandis qu'il hurlait et, la nuit, je l'entendais encore dans mes cauchemars. Jetehaisjetehaisjetehaisjetehais, s'était-il époumoné. Est-ce qu'il parlait de moi, de sa mère ou du monde entier ? Tous à la fois, peut-être.

Quand la police était arrivée, j'avais été la seule personne à pouvoir expliquer ce qu'il s'était passé à Chuck Ferrigno. Donc je lui ai tout raconté : qui j'étais vraiment (il n'en avait pas eu l'air très surpris : soit il était déjà au courant, soit il faisait partie de ces personnes qui avaient déjà tout vu), les raisons de ma virée chez Luke, en panique, ce que j'y avais découvert et la raison pour laquelle j'étais venu dans cette clairière.

Je lui ai aussi raconté pour Langdon. Qu'il était possible qu'il soit fasciné par mon père (ou de mèche avec lui), et qu'il était fasciné par moi également. Et puis, j'ai fini par Luke. Toute cette histoire paraissait bien sûr complètement folle. Et l'expression du visage de l'inspecteur Ferrigno, une moue perplexe et irritée, m'a fait comprendre qu'il n'y croyait pas vraiment. Ils ont emmené Beck et moi à l'hôpital, et un

policier a gardé la porte de ma chambre. Ils ont mis quelques jours à décider que j'étais bien victime et non pas coupable.

– Ne leur dis rien tant que tu n'as pas d'avocat, m'avait conseillé Rachel alors qu'ils me ramenaient avec eux.

Ce qui était assez étrange, de sa part. Je n'ai rien pu lui répondre. Je n'arrivais même pas à la regarder en face. Est-ce que ce que Luke avait dit était vrai ?

– Ton père ne voudrait pas que tu leur parles sans avocat.

Elle est restée là, à m'observer, alors que des médecins m'accompagnaient sur le chemin, en direction de l'ambulance qui attendait. Beck avait été héliportée. Et je me souviens juste n'avoir rien ressenti, si ce n'est cette torpeur si familière. Je me suis retournée pour jeter un dernier coup d'œil à Rachel et une étrange pensée m'a traversé l'esprit. De quoi était-elle au courant, au juste ?

Je suis passé devant la maison des Kahn sur le chemin du bureau du Dr Cooper. Dans la cour, un panneau « à vendre » avait été planté dans le sol. La maison semblait vide. Luke était tombé dans un état catatonique (mais oui, bien sûr. C'est ce que tout le monde croyait, mais je le connaissais mieux que ça). Il avait été admis dans un établissement psychiatrique, à environ quarante minutes des Hollows. Langdon était plongé dans le coma, ayant subi de terribles lésions cérébrales suite aux coups de pelle de Luke. Il ne récupérera jamais à cent pour cent. Ce que ça me fait ? Ça craint. Je le déteste. Il me manque. J'aurais aimé qu'il soit là pour qu'on en discute. J'espère juste qu'il s'en sortira, pour qu'il puisse être puni de ce qu'il a fait et répondre à toutes les questions que j'avais à lui poser.

Donc il ne restait que Beck et moi pour témoigner de ce qu'il s'était vraiment passé. Mais ni elle ni moi ne connaissions tous les détails, juste certaines parties de l'histoire. Et Rachel jouait à la pauvre mère éplorée, totalement innocente dans cette affaire. Elle prétendait être aussi déconcertée que tout le monde de la façon dont

Langdon et Luke avaient comploté ensemble pour me faire du mal. Elle ne comprenait soi-disant pas pourquoi. Leur déménagement aux Hollows avait uniquement pour but d'inscrire Luke à Fieldcrest ; ni lui ni elle ne se doutaient que c'était ici que je me cachais de mon horrible passé. Mais bien sûr, je vais la croire, tiens... Jung ne croyait pas aux coïncidences, et moi non plus. Il croyait au synchronisme : le déroulement de deux événements (ou plus) qui, causalement, sont sans rapport ou qu'il est peu probable de voir se dérouler en même temps par hasard et qui, pourtant, se déroulent en étant liés de façon significative. En d'autres termes, l'univers complotte contre nous : nos esprits et nos idées sont reliés, ce qui laisse penser à un système beaucoup plus large, une sorte de système nerveux où on est tous connectés les uns aux autres. Je ne suis pas très convaincu par cette hypothèse. Mais les gens complotent, ça, j'en suis sûr. Surtout les gens comme Luke.

J'avais passé la maison des Kahn. Je n'étais plus qu'à quelques rues du Dr Cooper, mais je me suis surpris à faire demi-tour.

Quand je suis parti cette nuit-là, après l'avoir laissée seule dans la forêt, Beck est restée assise, à pleurer. (Est-ce qu'elle me le pardonnera un jour ? Sincèrement, je n'en sais rien.) Et puis, au bout d'un long moment, elle a fini par avoir froid et par se calmer. Elle a commencé à récupérer ses affaires. À ce moment-là, je t'ai détesté, m'a-t-elle raconté. Je m'apprêtais à rentrer au campus pour révéler à tout le monde que t'étais un mec. J'allais bousiller ta vie. Est-ce qu'elle l'aurait vraiment fait ? Sûrement pas. Beck s'enflammait d'un coup pour se refroidir aussitôt.

Elle l'a entendu s'approcher, mais elle a cru que c'était moi qui revenais m'excuser.

— Il était petit, ce n'était qu'un mioche. Mais il te ressemblait tellement, c'en était impressionnant. Comment

est-ce que tu as pu passer à côté ?

Elle avait découvert tout ce qu'il y avait à découvrir sur mon passé. Elle m'a dit qu'elle se doutait depuis le début qu'il y avait quelque chose de bizarre chez moi. C'est pour ça qu'elle m'a tout de suite bien aimé. Dès qu'elle a appris pour ma tante, il lui a suffi d'une rapide recherche Google pour trouver son blog. Et, dès qu'on savait qui était Bridgette, il n'était pas compliqué de comprendre qui j'étais. Elle avait lu tous les livres et tous les articles qui en parlaient. Elle avait regardé tous les flashs infos de l'époque et tous les films inspirés de l'affaire. Elle a tout de suite compris qui était Luke dès qu'elle l'a vu. Elle a compris que c'était l'autre fils de mon père.

– Mais, intérieurement, il ne te ressemble en rien. J'ai tout de suite su qu'il était sans cœur. Il est profondément mauvais.

Mais il s'était approché d'elle tout doucement, gentiment.

– Est-ce que tout va bien ? lui avait-il demandé. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

– Qu'est-ce que tu veux ? avait-elle rétorqué. Et qui t'es, au juste ?

Étant donné qu'il ne lui a pas répondu, elle a tenté de le contourner. Mais il l'a suivie. Alors elle s'est mise à courir et la course-poursuite était lancée.

– Il riait, a-t-elle raconté. Un rire enfantin, qui résonnait dans la nuit noire. C'était cauchemardesque.

Dans la panique, elle a trébuché et s'est étalée par terre.

– Quand je me suis relevée, j'ai vu Langdon devant moi. Et Luke était derrière.

– Il ne t'aime pas, avait déclaré Langdon. C'est impossible. Parce qu'il m'appartient.

Il s'est précipité sur elle et il l'a frappé avec un objet qu'elle n'a pas pu distinguer. Tout ce qui lui était arrivé ensuite ne lui revenait qu'en cauchemar ; des souvenirs flous et sombres, dans lesquels elle se revoyait transportée à travers la forêt,

où elle distinguait Langdon lui planter une piqure dans le bras, Luke qui était assis dans le puits de la mine, à la fixer. Elle se rappelait qu'il lui avait apporté de l'eau et des sucreries. Elle avait survécu en mangeant des Mars. Pourquoi est-ce qu'il la gardait là, dans cet état ?

– Parce que ça les amusait, je crois bien, a-t-elle expliqué. Comme quand un gamin attrape un lézard ou une grenouille qu'il enferme dans un bocal.

Le Dr Cooper pense que je devrais moins me tracasser du comment et du pourquoi des choses. Comment Rachel et Luke m'ont retrouvé ? Comment sont-ils entrés en contact avec Langdon ? Qu'est-ce qu'ils avaient prévu ? Est-ce que ça avait un rapport avec mon père ? Qui manipulait qui ? Elle affirme que, en ce qui me concerne, ça n'a aucune importance. Mais ça en a. Entre les cauchemars de Beck et mes réflexions obsessionnelles, ni elle ni moi ne pourront peut-être jamais redormir une nuit complète. Je sentais que je m'épuisais de plus en plus. C'était en train de me tuer. Je devais connaître les réponses à ces questions ; et c'était en partie pour ça que j'avais besoin de parler à mon père.

Je me suis arrêté sur le trottoir devant leur maison. Sa voiture n'était pas dans l'allée. Je repensais à son journal intime. Rachel devait avoir changé les serrures. Mais il s'avérait que j'avais encore la clé de la porte d'entrée dans ma poche. Et si jamais elle ouvrait toujours ?

Le Dr Cooper et Sky m'avaient tous les deux recommandé, pour différentes raisons, de ne pas m'approcher de Rachel Kahn. Elle ne pourra pas vous donner ce dont vous avez besoin, m'avait prévenu le Dr Cooper. Car tout ce dont vous avez besoin est déjà en vous. Ses raisons, ses réponses, quelles qu'elles soient, n'auront aucune incidence sur votre bien-être psychologique. Seul le présent compte. Vous avez traversé de terribles procès, intérieurement et extérieurement. Et vous avez survécu. Vous êtes sur le chemin de la

cicatrisation. Restez concentré sur le présent et le futur.

Mais le passé, le présent et le futur ne sont pas une ligne droite. Ils sont entortillés et s'entremêlent les uns autour des autres. Comment est-ce qu'on peut affronter le futur sans comprendre son passé ? lui ai-je demandé. Oui, il est important d'analyser et d'assimiler votre passé, a-t-elle répondu. Pas celui de Rachel. Pas celui de Luke. Mais le vôtre.

Cette envie que j'avais de les rencontrer, au tout début, Rachel et Luke... je voulais tellement les aider, être là pour eux. Est-ce que quelque chose, au fond de moi, m'a poussé à entrer dans leur vie ? Est-ce qu'un lien psychique et/ou biologique, m'avait attiré vers Luke ? Quand je repense à ces moments passés chez eux, assis à leur table, je m'étais senti à l'aise et heureux. Je m'intégrais à leur famille. Même si c'était tordu et étrange à dire, ça restait vrai.

Mon portable a vibré dans ma poche et j'ai répondu sans même regarder le numéro. Peu de personnes possédaient celui de ce nouveau téléphone : Beck, ma tante, le Dr Cooper, l'inspecteur Ferrigno et Sky.

– Est-ce que je m'adresse bien à Lane ? Lane Crowe ?

Ça m'a fait tout bizarre d'entendre mon vrai nom. Je m'étais caché derrière Lana Granger pendant tellement longtemps... Mais mon nom apparaissait maintenant partout. J'étais Lane Crowe, héros, cinglé, travesti, effigie transgenre des enfants harcelés et souffrant d'une dysphorie de genre. J'ai été raillé par la communauté gay et lesbienne, les féministes et les experts du parti Républicain. J'étais l'invité le plus désiré sur tous les plateaux de talk-show depuis que l'homme enceinte avait fait le tour des télés. Ce téléphone portable-là était le troisième que j'achetais depuis le début du mois.

– Qui est à l'appareil ? ai-je demandé, à deux doigts de raccrocher et d'aller m'en racheter encore un autre.

– Paul Rodriguez. J'ai travaillé pour votre père.

C'était le privé, qui m'avait déjà appelé plusieurs fois.

– Ne raccrochez pas, s'il vous plaît, s'est-il hâté de continuer. Je pense que vous aimeriez entendre ce que j'ai à vous dire. Les flics ne voudront pas m'écouter. Ils en ont marre.

J'ai gardé le téléphone à l'oreille et les yeux fixés sur la maison.

– Je vous écoute.

– Votre père m'a viré parce que j'ai enfin découvert qui avait vraiment tué votre mère. Je suis désolé d'être aussi cash, je sais que vous en avez bavé. Mais c'est ce qui vous est arrivé, avec ce gamin de onze ans, qui m'a fait percuter. Je n'arrive pas à croire que je n'ai pas saisi plus tôt. L'enquête menée sur elle l'avait écartée de l'affaire. Elle avait un alibi.

– Allez-y, dites-moi.

Il faisait durer le suspense.

– Je suis au courant que vous allez lui parler dans quelques jours, et je veux que vous sachiez la vérité. Vous arriverez peut-être à le convaincre de sauver sa peau.

Il a ensuite assez rapidement craché le morceau. Tandis qu'il me parlait, j'ai vu Rachel se mettre derrière la fenêtre du salon. Elle a levé la main pour me saluer tout en me lançant un faible sourire. Ma respiration créait de la buée blanche à cause du froid.

– Je vous remercie, M. Rodriguez, ai-je déclaré.

– Vous pensez pouvoir lui faire entendre raison ? J'ai comme la sensation qu'il a envie de mourir.

Non, ce n'était pas ce que mon père voulait. Après toutes ces années, je comprenais enfin que, ce qu'il voulait et avait toujours voulu, c'était de prendre soin de ses enfants.

– J'essaierai de lui parler, promis. M. Rodriguez, vous pouvez m'accorder une faveur ?

On aurait dit le genre de gars qui vous rendrait service sans problème et sans jamais rien vous demander en retour.

– Bien sûr.

– Est-ce que vous pourriez appeler l'inspecteur Ferrigno, de la police des Hollows, et lui répéter ce que vous venez de me dire ?

– Attendez une seconde, a-t-il protesté.

Il avait dû entendre quelque chose qu'il n'avait pas apprécié dans ma voix.

– Ne faites rien de stupide, d'accord ?

J'ai mis fin à l'appel sans répondre, j'ai fourré le téléphone dans ma poche, et j'ai commencé à parcourir l'allée qui menait à la maison de Luke.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Les chaussures. La petite paire de chaussures que je trouvais pratiques. Je me souvenais les avoir vues le jour où ma morte est morte. Des chaussures qui n'appartenaient pas à un homme, mais à une femme. Les voix que j'avais entendues, alors que j'étais planqué sous mon lit, elles étaient paniquées et se disputaient. J'avais entendu mon père et une femme. Rachel. Ça ne pouvait être qu'elle.

Elle m'a ouvert la porte et je suis entré. Je me suis toujours senti le bienvenu ici, comme si c'était à cet endroit que j'appartenais. Et c'est parce que j'appartenais en effet au monde des meurtriers et des psychotiques. C'était mon univers.

Elle s'est dirigée vers la cuisine et m'a préparé une tasse de thé – menthe et miel, exactement comme je l'aime.

Je me suis assis à la table, à la même place que le jour de l'entretien. J'avais l'impression que ça s'était passé il y a une éternité. Mais ça ne faisait qu'un peu plus d'un mois. J'étais une personne complètement différente, à l'époque. Je m'étais assis ici et je m'étais présenté en tant que femme. Aujourd'hui, j'assumais pleinement ma masculinité.

Je me sentais vivant et bien dans mon corps pour la première fois de ma vie. Je restais parmi les femmes pour me cacher, pour me guérir. C'était tellement plus simple d'être une femme ; elles étaient tellement plus douces, plus vraies et plus proches du cœur et de l'esprit. J'avais totalement adopté cette partie de ma psyché, mon anima. Et je l'avais laissé s'exprimer. J'en étais ressorti plus fort.

– Je voulais simplement discuter avec elle, a-t-elle commencé.

Elle savait déjà pourquoi j'étais là et elle allait droit au but.

– Ta mère, a-t-elle précisé.

Elle a baissé les yeux sur ses ongles parfaitement manucurés.

– C'était insensé qu'elle veuille le garder pour elle juste à cause de toi. Ça faisait des années qu'ils ne s'aimaient plus. Et moi aussi j'avais un enfant perturbé.

Ma mère était tout l'opposé de Rachel. Elle était impétueuse : des émotions passionnées, un tempérament passionné et un amour passionné. Comment avait-elle réagi à la visite de Rachel ? À ses exigences ? Pas très bien, j'imagine. Elle avait dû péter les plombs. Quand elle se disputait avec mon père, c'était toujours elle qui perdait le contrôle, elle qui aurait pu en premier avoir recours à la violence.

– Mais elle ne voyait pas ça comme ça, a continué Rachel.

Ma mère avait donc laissé entrer Rachel. Elle s'était montrée polie au départ, puis les choses s'étaient gâtées.

– On a commencé à se disputer. On était en colère toutes les deux, parce qu'il avait fait des promesses à chacune. On avait toutes les deux un enfant de lui. Elle m'a traitée de salope, et je reconnais l'avoir giflée.

Je m'imaginai parfaitement la scène, je voyais ma mère reculer, abasourdie par cette attaque. Qu'est-ce qu'elle aurait fait, ensuite ? Elle aurait répondu. Et, bien sûr, c'est ce qu'elle a fait. Après, elle a couru à l'étage pour ne pas envenimer la situation, pour s'enfermer dans la chambre et appeler la police.

– Mais je l'ai rattrapée avant qu'elle ait le temps de le faire. On s'est battues pour le téléphone qu'elle tenait à la main et elle a couru dans le couloir, toujours en tenant le combiné. Ton père était censé être là. On avait convenu, au départ, d'en discuter avec ta mère ensemble, tous les deux. Mais il était en retard. Il était automatiquement et inlassablement en retard dès que ça avait trait à nous. Parce qu'il était toujours

fourré avec ta mère et toi.

Et la voilà, l'amertume.

– À vous entendre, on dirait que ma mère était sa maîtresse. Ce qui n'était pas le cas, ai-je rétorqué.

Aucun de nous n'était innocent dans ce qui était arrivé. On y avait tous joué un rôle. Mais de nous tous, ma mère avait été celle qui avait été le plus trompée. Si j'avais été normal, si mon père avait été fidèle, alors rien de tout ça ne serait jamais arrivé. Et je ne serais pas là, à l'écouter la dénigrer ainsi.

– C'était un accident, a repris Rachel. Dans notre lutte, elle a trébuché sur le chemin du couloir. Le coin du tapis a glissé sous ses pieds et elle a basculé par-dessus la rampe.

Elle a pris une inspiration et s'est mise à pleurer. Silencieusement, stoïquement, les larmes ont coulé.

– C'était un accident, Lane. Je t'en prie, crois-moi. Ça m'a hantée pendant tout ce temps. Pas un jour ne passe sans que je regrette ce qui est arrivé.

Je voyais bien que c'était vrai. En la regardant, j'avais toujours eu cette impression qu'elle paraissait vide. J'étais parti du principe que c'était Luke qui l'avait obligée à devenir la femme prudente et triste qu'elle était. Bien sûr, il avait son rôle à jouer, mais c'était tellement plus que ça. La culpabilité, si on vit avec, se révèle un horrible fardeau. Ça nous pèse, ça nous fait courber l'échine, ça nous fait manger la poussière.

Mais sa tristesse et ses regrets ? Du pipeau. Ses actes avaient directement mené à la mort de ma mère. Elle avait laissé mon père aller en prison et elle était clairement prête à le laisser y mourir pour un crime qu'il n'avait pas commis. Elle n'était pas aussi désolée qu'elle voulait le faire croire. Pas assez pour avouer la vérité à tout le monde.

– Ton père est ensuite rentré, a-t-elle continué.

Elle a tendu la main vers moi sur la table. Je n'ai pas bougé le moindre muscle.

– Mais toi, tu n'étais pas censé rentrer. Tu étais censé rester à l'école jusqu'à la fin de l'après-midi.

Je n'ai rien répondu. Elle a acquiescé de la tête et a laissé sa main là où elle était, en une invitation à la serrer.

– Je voulais appeler la police et faire face aux conséquences. Mais je ne pouvais pas. Qu'est-ce qui serait arrivé à mon fils, aux besoins si particuliers ? Je n'avais pas de famille, pas de mari. Donc on a décidé qu'il cacherait le corps et ferait comme si elle s'était enfuie avec son amant. Parce qu'elle aussi elle avait une liaison, tu le savais ?

– Mais oui, bien sûr, allez-y, salissez la mémoire de la victime. C'est toujours la meilleure défense, pas vrai ? Cette salope a eu ce qu'elle méritait, c'est ça ? Mais je suis désolé de vous apprendre qu'on n'a jamais eu une seule preuve de cette soi-disant liaison.

Elle a baissé la tête.

– Je suis désolé. Je n'aurais jamais dû dire ça.

J'entendais l'horloge avancer dans la cuisine.

– Je devais m'occuper de Luke, et ton père de toi. C'est à vous deux qu'on a pensé avant tout. Je sais qu'elle aurait voulu que ton père prenne soin de toi, Lane. Ce qu'on avait prévu, c'était ensuite d'attendre que les choses se calment. Et on aurait pu tous vivre ensemble. Comme une vraie famille.

– La famille la plus tordue au monde, vous voulez dire.

– Aucune famille n'est parfaite, a-t-elle rétorqué sèchement. On a tous nos problèmes.

Je sentais qu'elle avait encore des choses à ajouter, donc j'ai attendu.

– L'état de Luke s'est aggravé après le départ de son père. Comme je te l'ai dit, plus il grandissait, plus il devenait ingérable. On est allés d'école en école, de médecin en médecin. On lui avait diagnostiqué plusieurs maladies différentes, et on le soignait pour toutes à la fois. Rien n'a jamais marché. Mais tu sais comment ça se passe, toi aussi

tu es passé par là. J'étais littéralement au bout du rouleau quand j'ai reçu un appel de Langdon Hewes.

Elle s'est appuyée contre le dos de la chaise et a levé les yeux au plafond. Elle a essuyé ses larmes.

– Il m'a expliqué qu'il avait rencontré ton père quand tu étais dans cette sorte de pensionnat, en Floride. Ils avaient continué à s'écrire, une fois ton père en prison, et il était censé garder un œil sur toi à Sacred Heart College, à ton insu, bien sûr. Il m'a dit ce que tu avais fait, comment tu te cachais des événements de ton passé. Il m'a demandé d'amener Luke à Fieldcrest. Il pensait que ça pourrait l'aider.

– Mais Luke est irrécupérable, l'ai-je interrompue.

Rachel a acquiescé.

– Ça n'a pas mis longtemps, d'après moi, pour que Langdon devienne esclave de Luke. Il avait presque tout de suite flairé cette obsession que Langdon nourrissait pour toi.

Cette correspondance avec mon père, c'était vrai. L'inspecteur Ferrigno m'en avait parlé. Mais il m'avait aussi dit qu'il n'y avait rien de bizarre dedans. Les lettres de mon père se contentaient de lui demander si je progressais et de le remercier de bien avoir voulu faire attention à moi, et à Luke aussi. Une correspondance normale entre un père inquiet et un conseiller d'éducation, qui est par ailleurs un expert reconnu dans les cas d'enfants perturbés comme Luke et moi.

Sauf que ça n'avait rien de normal. Langdon s'était servi de l'absence de tout lien avec notre père pour s'insinuer dans nos vies. Il avait cherché à nous rapprocher, pour des raisons qui n'étaient connues que de lui seul. Peut-être qu'il pensait ainsi nous aider. Sans perdre de vue son objectif « d'être là pour moi », de m'amener à « le mettre dans la confiance », comme il l'avait confessé dans les bois. Et Rachel, sûrement par désespoir, l'avait laissé se servir de nous. Mais je n'avais aucune envie de lui parler de mes doutes. J'étais simplement venu écouter ce qu'elle avait à dire.

– Au fil des ans, Luke s’est mis à te détester, a continué Rachel. Il te tenait responsable du fait que votre père soit en prison. Bien sûr, petit, j’ai essayé de le protéger de toute cette affaire. Mais, en grandissant, il a tout découvert de lui-même.

« On s’est donc dit, Langdon et moi, que, s’il apprenait à te connaître, il pourrait peut-être dépasser ce stade. Je pensais que ça vous ferait du bien, à tous les deux, de vous connaître. Que ça vous aiderait, autant lui que toi. D’où la petite annonce et Langdon qui te pousse à y répondre. »

Elle décrivait cette histoire comme si c’était complètement innocent. Mais ça avait été tout le contraire. Langdon n’avait jamais pris à cœur le bien de Luke, ni le mien. Il cherchait simplement à assouvir ses propres désirs. Pourquoi ne semblait-elle pas s’en rendre compte, même aujourd’hui ? Voulait-elle minimiser son rôle dans l’affaire ? Qu’elle ait cru que toute cette histoire puisse être positive, nous être bénéfiques, me paraissait complètement insensé.

– C’était l’idée de Langdon, alors.

Bien sûr. Au départ, c’était lui qui tirait les ficelles.

– Je ne sais pas quand Luke s’est rendu compte du pot aux roses. Je n’avais pas réalisé que les choses étaient devenues aussi compliquées que ça. Ils mettaient sur pied des projets dans lesquels je n’étais pas impliquée. Luke était tout le temps sur les nerfs et je ne comprenais même pas pourquoi. Je l’enfermais à clé dans sa chambre tous les soirs, parce que j’avais peur de ce qu’il ferait une fois que je me serais endormie. Je ne me suis rendu compte qu’il sortait en douce de la maison que ce soir-là, devant l’entrée de la mine.

– Et Beck ? Pourquoi l’avoir kidnappée ? lui ai-je demandé.

C’était un point qui me travaillait. Je réfléchissais simplement à voix haute, sans réellement attendre une réponse de sa part. Pourtant, celle qu’elle m’a fournie s’est avérée étonnamment perspicace.

– Luke était prêt à n'importe quoi pour te faire du mal. Et Langdon devait la considérer comme une menace dans votre relation. J'ai bien peur qu'aucun d'eux ne la voyait vraiment comme un être vivant. Pour Langdon, c'était un obstacle. Pour Luke, c'était un pion.

Avec Langdon dans le coma et Luke dans un état catatonique, les chances de découvrir qui se servait de qui et pourquoi étaient minces. Je lui ai demandé son avis là-dessus.

– Franchement, je n'en ai aucune idée.

Elle était l'incarnation même de l'épuisement. Rien que la regarder me donnait envie de m'allonger et de ne pas me réveiller avant un siècle.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à mon père. Deux fils, avec deux femmes différentes, tous les deux souffrant d'une maladie mentale. Ma mère et Rachel étaient tellement différentes, aussi bien physiquement que mentalement. Qu'est-ce qui avait bien pu l'attirer chez elles ?

Je me suis souvenu de ce qu'elle m'avait confié sur les maladies mentales dont avait souffert sa famille : le combat de son père contre la dépression, et le suicide de son frère.

Est-ce que c'étaient les blessures de chacune de ces femmes qui l'avaient séduit ? C'était un homme qui voulait résoudre les problèmes, réparer les dégâts. Il aimait se sentir utile. Rachel et ma mère dégageaient peut-être une sorte de parfum qui l'avait attiré. Elles avaient besoin de sa stabilité, il avait besoin de leur chaos. Le Yin et le Yang.

– Pourquoi est-ce que vous me racontez ça ? lui ai-je demandé. Pourquoi maintenant ?

Tant d'années s'étaient écoulées depuis, et mon père était à deux doigts de l'injection mortelle. Elle était sur le point de s'en sortir en toute impunité. J'ai toujours su qu'une partie de l'argent de mon père serait reversée à son second enfant. Il me l'avait dit en personne, il y a bien longtemps. Mais vu que je n'avais aucune envie de savoir quoi que ce soit sur sa

maîtresse et mon demi-frère, j'avais relégué cette information dans un coin de mon cerveau. Rachel s'apprêtait donc à recevoir une bonne grosse somme d'argent.

Elle s'est écroulée sur la table, la tête entre les mains.

– Parce que je suis fatiguée, Lane. Je ne peux pas continuer comme ça. Je ne veux pas que ton père meurt à cause d'une chose pour laquelle je suis complètement responsable. Je ne peux pas vivre un jour de plus dans le mensonge. Je ne peux pas aider Luke. Je croyais que je pouvais, et c'est pour ça que j'ai gardé le secret aussi longtemps. Mais, aujourd'hui, je me rends compte de ce qu'il en est vraiment. Cet incident, ça a prouvé qu'il m'était supérieur. Un jour, il sera plus fort que moi. Un jour, quand il jugera que ça lui sera le plus bénéfique, il me tuera.

Je n'ai rien dit. C'était vrai. Une partie de moi avait envie de la réconforter, mais je me suis retenu. On a alors entendu frapper à la porte.

– Police des Hollows. Ouvrez.

Elle a posé son regard sur moi.

– Tu savais déjà tout. C'est toi qui les as appelés.

– Vous êtes prête à leur raconter la vérité ? ai-je demandé.

Elle a acquiescé faiblement, l'air pâle et terrorisé. Elle m'a pris la main. Cette fois, je l'ai serrée, pour la réconforter. Je sais à quel point c'est dévastateur de faire face à la vérité, à son passé, à tout ce qu'on avait cherché à dissimuler jusqu'au dernier moment. Ça donnait le vertige, comme si on se tenait au bord d'un précipice, qu'on regardait en bas et qu'on imaginait la chute et l'impact, alors qu'au départ, on avait la sensation qu'on allait s'envoler.

– Est-ce que tu prendras soin de lui, Lane ?

– Oui. Je vous le promets.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Langdon Hewes est mort. Ça faisait la une du journal des Hollows : Hewes meurt d'un anévrisme. Les mots, ainsi nus sur la page et dépourvus de toutes les implications de l'accident qui y avaient mené, m'ont énervé. J'ai plié le journal et je l'ai balancé sur le sol, où il est resté là, inoffensif, éclairé par la lumière du matin.

Et, même si je n'avais aucune raison de me poser des questions, je m'en suis posées quand même. Les blessures de Langdon étaient importantes mais, aux dernières nouvelles, il avait montré une certaine amélioration : quelques mouvements, quelques paroles. Et puis, brusquement, il meurt. Certains diraient que c'était un soulagement. C'est ce qu'on dit, en général, quand quelque chose dure depuis trop longtemps pour notre propre confort. Ça a été un soulagement. Il est en paix, maintenant. C'est mieux ainsi. Mais personne ne sait vraiment si c'est vrai. Qu'est-ce qui attend Langdon de l'autre côté ? Qui pourrait le dire ?

On est en septembre, en plein automne aux Hollows. Il fait encore chaud, et les jours semblent s'étirer et passer doucement. Beck et moi, on a repris les cours. Elle repasse son dernier semestre. Je commence mon Master en pédopsychiatrie à Sacred Heart, tout en travaillant en stage conventionné à Fieldcrest. Ma mère voulait que j'aide les autres, et moi aussi, c'est ce que je veux faire.

C'est inné chez toi, ce boulot, me lançait toujours Beck d'un ton malicieux. Psychopathe.

C'était par une journée d'été indien comme celle-ci qu'Elizabeth avait disparu. Je pense souvent à elle. Sa vie a

été écourtée. L'affaire de sa disparition n'a jamais été rouverte, et le jugement d'une mort accidentelle n'a donc pas été revu. Puisqu'il avait été prouvé que je n'avais rien à voir dans la disparition de Beck, la police n'avait pas vu l'intérêt de porter un nouveau regard sur les événements de cette soirée-là. Une perte de plus pour le monde, une jolie fille de plus décédée. Était-elle une victime du destin ou une victime de la violence ? J'ai essayé de me rappeler cette soirée. S'était-on disputés ? Avait-elle découvert qui j'étais vraiment ? Était-elle partie en pleurs de la fête à cause de moi, et non de son petit ami, comme l'affirment certains témoins ? Je prie pour que mes rêves, dans lesquels je la vois pleurer, soient réellement issus de mon imagination, et ne soient pas de véritables souvenirs. Je sais que je ne l'aurais jamais blessée sciemment. Ce qui, au final, ne change pas grand-chose. Une mort accidentelle paraît tout aussi cruelle et impitoyable qu'un meurtre.

En parlant de mauvaises intentions... Luke est toujours dans un établissement psychiatrique situé à quarante minutes des Hollows. Je lui rends visite tous les quinze jours. Et, aujourd'hui, c'est justement jour de visite.

Beck est déjà partie en cours. Donc j'ai pris une douche et je me suis habillé. Elle était en colère contre moi ce matin et on s'est disputés pour savoir qui d'entre nous aurait dû s'arrêter au magasin hier pour acheter du café. On a été obligés de se le préparer avec le marc de la veille, parce que la personne qui était censée y aller (Beck) avait oublié. Elle est toujours en pétard contre moi le jour où je vais rendre visite à Luke, elle cherche toujours à faire une scène. Elle ne veut pas que je continue à aller le voir, et elle déteste que je m'en sente obligé.

C'est mon frère, Beck. Qui d'autre que moi pourrait s'occuper de lui ?

Euh... son père ?

Mon père ne peut même pas s'occuper de lui-même, alors

Luke...

En quoi est-ce que c'est ton problème ? Ton frère a essayé de te tuer. Ton père aurait très bien pu tuer ta mère, même si ce n'est pas lui qui l'a poussée. C'est complètement dingue. Comment est-ce qu'on peut simplement envisager de vivre une vie normale ?

On ne peut pas, ai-je rétorqué. Rien ne sera jamais normal dans notre vie. Jamais. Si tu voulais couler une vie tranquille et normale, t'as choisi le mauvais petit ami.

Elle est partie en claquant la porte, ce qu'elle avait pourtant promis de ne plus refaire. Mais on rompt tous des promesses, non ? Tout le temps.

Je suis sorti de l'appartement, j'ai sauté dans mon hybride neuve et j'ai traversé la ville en faisant un bruit du diable. J'avais voulu acheter une voiture puissante, une « muscle car » du genre Dodge Charger, pour me rapprocher de ma toute nouvelle masculinité. Mais je suis trop sensible, j'imagine. Beck et moi, on a donc acheté une hybride, une Prius, qui ressemble plus à une chaussure orthopédique qu'à une voiture. Mais bon. Tu vois, lui ai-je glissé en signant les papiers de vente. Ça, c'est être normal. On achète une voiture, comme tout le monde.

La ferme, a-t-elle rétorqué. Mais elle souriait. Qui pouvait se douter que, sous les tatouages, les piercings et le sale caractère, ma petite amie voulait simplement tout ce que les autres filles désiraient également ? Elle voulait qu'on l'aime, elle voulait être en sécurité et posséder une maison et une voiture. Et elle voulait tout ça avec moi. Aujourd'hui, je peux réaliser certains de ses rêves, et c'est déjà ça.

J'ai passé le panneau qui annonçait la sortie de la ville et j'ai parcouru les rues des banlieues en périphérie. Ensuite, j'ai longé les champs. Puis je suis arrivé dans une région très boisée. Les arbres commencent à prendre une teinte flamboyante.

J'aimerais pouvoir dire que le fait de les voir me remplit de

joie, d'un sentiment de paix ou de renouveau. Mais non. Soyons francs, pas grand-chose n'a changé. Je suis toujours ma thérapie et j'ai toujours besoin de médicaments pour contrôler mes différents problèmes. Beck et moi... notre relation ressemble à ce qu'elle a toujours été. Il y a énormément d'amour entre nous, mais on continue à se disputer, et le ton monte vite, il ne s'apaise pas plus rapidement qu'avant. Ma froideur la fait parfois pleurer.

Je pense à la relation de ses parents, orageuse, chaotique et décousue. Je pense à mes parents, qui avaient souvent recours à la violence. Comment est-ce qu'on pourrait apprendre à s'aimer différemment ? On sait tous les deux qu'il faut qu'on essaie, et c'est ce qu'on fait. Mais notre relation ne se résume pas à des nuits torrides et à l'achat de voitures hybrides.

Enfin, au moins, je suis entier, accompli, comme me le rappelle souvent le Dr Cooper. Je ne me cache plus. Je ne mens plus. Et j'ai fait des Hollows ma ville. J'ai la sensation que celle-ci m'a entouré, adopté et protégé. Que je peux y vivre sereinement. Libéré de mon passé, je peux y affronter le futur.

J'approche des bâtiments réservés aux jeunes, dans l'établissement qui accueille Luke. De l'extérieur, on a tout fait pour ne pas laisser envisager ce qu'abritait réellement cette grande bâtisse. L'aménagement paysager est charmant comme tout. Les grilles dégagent l'impression d'être joliment décorées (alors que je sais qu'elles sont électrifiées), semblables à celles d'un manoir (pour cinglés) ou d'un country club (pour malades mentaux). Et l'homme qui m'attend à l'entrée est armé. Il me connaît, ce garde vieillissant, avec ses cheveux gris gominés et son impressionnante bedaine. Il me fait signe d'entrer et je ressens, comme d'habitude, mon estomac se nouer. Je déteste cet endroit. Et j'en suis venu à détester mon frère.

Mon père est malade. Il souffre d'un cancer du foie et il ne

lui reste que très peu de temps à vivre. J'ai fait le trajet jusqu'en Floride pour le voir, une fois qu'il a été relâché et admis dans un hôpital implanté pas très loin de là où il avait passé les sept dernières années. Nos retrouvailles, sans entrer dans les détails, avaient été maladroites. Il s'est excusé de toutes les erreurs qu'il avait commises.

Je suis désolé, fiston. Je n'arrive plus à compter toutes les fois où je vous ai laissés tomber, ta mère et toi.

Le Dr Cooper m'encourage à entamer un voyage vers le pardon. Mais c'est un concept que j'ai du mal à comprendre. Qu'est-ce que ça signifie, de pardonner à quelqu'un ? Ça sous-entend simplement que vous évacuez la colère, la haine. Ça ne veut pas dire que tout va bien maintenant, ou que vous avez oublié tout le mal que cette personne vous a fait. Vous avez canalisé l'ébullition de vos sentiments. Quand vous y repensez, ce n'est plus aussi à vif. C'est tout.

Mais je ne suis pas en colère. Je ne déteste pas mon père. Ma mère me manque, tous les jours. J'aurais tellement aimé que notre vie ensemble se soit passée différemment. Mais ce n'est pas lui que je tiens pour responsable, ni elle, ni même Rachel. Non, vraiment, c'est moi le seul responsable. Peut-être que si j'avais été un enfant normal, ils auraient vécu une vie différente. Le Dr Cooper dit qu'on a encore des progrès à faire sur ma façon de voir les choses.

Ce n'est rien, papa, lui ai-je répondu. Moi aussi, j'ai laissé tomber maman.

Il a tenté de me convaincre du contraire mais, physiquement, il était bien trop faible pour réussir. On a fait la paix, je pense. On est unis par le sang, mais on reste des inconnus l'un pour l'autre. On est tellement éloignés qu'on ne peut plus se retrouver, maintenant. Si je pouvais ressentir plus d'émotions, j' imagine que j'en serais profondément triste.

Je n'avais qu'une chose à lui demander, et il a été content de pouvoir y répondre. Deux semaines plus tard, les papiers

sont arrivés par courrier, envoyés par Sky. Ils avaient été signés par toutes les parties.

Les visites se déroulaient toujours dans cette agréable pièce ensoleillée. Ils l'appelaient la « pièce du matin ». Elle disposait d'une cheminée et de canapés confortables. Des fleurs fraîches agrémentaient les vases en plastique bien agencés sur les tables basses. Des livres étaient soigneusement rangés sur les étagères. C'était un endroit doux et confortable, voire même joli. Si on ne tenait pas compte du gardien armé qui était installé juste devant la porte, bien sûr.

Aujourd'hui, à mon arrivée, Luke est assis près de la fenêtre. Son douzième anniversaire vient juste de passer, et c'est intéressant de constater les changements qui s'opèrent en lui entre chacune de mes visites. Il grandit, il devient plus fort. Ça me fiche la frousse.

En général, on se contente de s'asseoir ensemble. Je parle de choses sans intérêt : la météo, les événements qui se déroulent aux Hollows. J'évite les sujets tendus. Je ne parle jamais de notre père ou de sa mère. Ni de Beck. Je parle de séries télé, de films et de jeux vidéo. Lui se contente de regarder par la fenêtre d'un air inexpressif. Il n'a pas prononcé un seul mot depuis le soir où il a été admis dans cet établissement.

Mais aujourd'hui, je sens de l'électricité dans l'air, un changement palpable d'atmosphère. Quand la porte s'est refermée derrière moi, les poils de mes bras se sont dressés, et j'ai eu un frisson.

Je me suis assis là où je me mets d'habitude, aussi loin de lui que la pièce le permet.

– Salut Luke. Comment ça va ?

Comment est-ce que tu peux vivre avec ça ? Rester assis là, à lui parler, après ce qu'il t'a fait. Et ce qu'il m'a fait, s'est insurgée Beck ce matin, les larmes aux yeux.

– Il fait encore assez chaud, dehors. Mais on sent qu'un

front froid ne va pas tarder à arriver.

C'est un monstre.

– Tu as entendu la nouvelle ? a-t-il demandé.

J'ai sursauté. Ça faisait un an que je n'avais plus entendu le son de sa voix. Elle paraissait étrange, un son déformé, qui partait dans les aigus puis dans les graves. J'ai essayé de ne pas lui montrer ma surprise.

– Quelle nouvelle ?

– Ce barjot de prof y est passé.

Il continuait à regarder par la fenêtre.

– Où est-ce que tu as appris ça ?

– Je connais des gens. Ils me racontent des trucs. Si tu vois ce que je veux dire...

– Non, pas du tout, ai-je répondu.

C'était faux. Je voyais très bien ce qu'il sous-entendait : qu'il manipulait le personnel.

– Et on dirait bien que notre bon vieux père ne va pas tarder à le rejoindre.

Il avait la voix d'un jeune homme mais l'intonation et la formulation d'un vieil homme. C'était très perturbant.

– Non, c'est vrai, il ne va pas bien.

– C'est assez ironique, non ? Juste quand tu viens de le tirer du couloir de la mort... a-t-il fait remarquer.

Voyant que je ne réagissais pas, il a repris :

– J'ai une amie, ici, une infirmière. Elle a eu une bien triste vie. Elle a perdu un fils, d'environ mon âge, il y a deux ou trois ans de ça. Je ne crois pas qu'elle ait réussi à surmonter cette épreuve.

Qu'est-ce qu'il essayait de me dire ? Je me suis raidi sur mon siège. Dans la pièce, l'air s'était fait étouffant. Je me suis dit, à nouveau, que mon silence était la meilleure des réponses.

Il a fini par se retourner pour me fixer. Son regard était vitreux, sûrement à cause des médicaments qu'on lui donnait. J'en connaissais la liste, puisque j'avais rendez-vous

avec son médecin toutes les semaines. Je n'étais pas d'accord pour qu'on lui en administre. Aucun traitement n'existait pour des personnes comme Luke. C'était un psychopathe, une machine impitoyable et calculatrice qui ne possédait aucune empathie ni aucun sentiment pour qui que ce soit. La petite fenêtre qui avait pu s'entrouvrir pour lui permettre d'apprendre un sentiment qui s'approcherait de l'empathie, comme affirmait qu'il était possible le Dr Chang, s'était refermée. Luke était un lionceau en cage. Il ne ferait plus que grandir, maintenant, et se transformer en un prédateur encore plus puissant et plus efficace. Il ne pourrait plus jamais y échapper. On ne pouvait que tenter de le mater.

Il a remué sur sa chaise en me fixant, comme s'il attendait que je prenne la parole. Il voulait que je lui pose les questions que je mourrais d'envie de lui poser. Mais je suis resté silencieux. Je voulais qu'il commence, et je savais qu'il ne pourrait pas se retenir très longtemps.

– Tu sais qu'ils m'ont menti ? Ma mère et Hewes, a-t-il alors lancé. Ils ont essayé de me rouler. Mais, dès le départ, j'ai su qui tu étais.

– Comment tu t'en es douté ?

Il a plissé le nez.

– Je t'ai reconnu, bien sûr. Tu n'as jamais entendu parler de Google ?

J'ai repensé aux historiques de ses recherches que j'avais parcourus sur son ordinateur. De nos jours, on ne peut plus garder de secrets, même pas face à un gamin de onze ans.

– Et je me suis assuré qu'il le comprenne au cours de nos... séances en tête-à-tête.

– Vos séances en tête-à-tête ?

Rien que d'y penser, ça me donnait la chair de poule. Je me les imaginais très bien, tous les deux, chacun ayant une idée derrière la tête, manipulant et se servant de l'autre. Qui était le prédateur, qui était la proie ?

– Quand j’ai découvert le pot aux roses, il m’a expliqué qu’il était en contact avec notre père et qu’il voulait nous aider à nous retrouver en tant que frères. Mais je savais qu’il était amoureux de toi. C’était malsain. Et bizarre. Sérieusement, je veux dire, qui donc pourrait t’aimer ?

J’ai eu un petit sourire. Il ne pouvait plus me blesser, maintenant, mais la tentation d’essayer était trop forte pour lui.

– Donc vous parliez de moi, dans vos séances en tête-à-tête ?

Luke a de nouveau remué sur sa chaise, comme s’il était physiquement mal à l’aise. Il s’agitait de plus en plus.

– Il se fichait complètement de ma pomme, a-t-il continué. Il n’a jamais eu l’intention de m’aider à m’en sortir.

Il en a semblé déçu, ce qui m’a surpris. Luke était-il conscient que quelque chose clochait chez lui ? Avait-il eu espoir de s’en sortir ? Je me suis souvent obligé à me rappeler qu’il n’était qu’un enfant. À son âge, j’étais autant atteint que lui par la maladie. Nous sommes deux personnes différentes, bien sûr. Je ne suis pas sociopathe. J’ai des problèmes, mais je peux ressentir des choses, comme de l’empathie et de l’amour. Je ne considère pas les gens comme des pions sur un échiquier. C’est pour cette raison que la thérapie, le soutien psychologique et les traitements ont pu m’aider. Est-ce qu’il était encore possible d’aider Luke ? Je n’en ai aucune idée.

Je suis resté silencieux. Il y avait tellement de choses que j’aurais voulu savoir... mais je refusais de lui donner la satisfaction de lui demander des détails.

– Je te suivais. Tout le temps. Tu t’en es rendu compte ?

J’ai haussé les épaules. Je m’en doutais, parce que j’avais repensé à la boue sur les roues de son vélo et à cette silhouette aperçue dans les bois, quand j’avais récupéré l’indice dans le cimetière.

– Et ce soir-là aussi. Je t’ai vu pénétrer dans la forêt, j’ai

compris que tu étais énervé, et cette fille t'a suivi. J'ai appelé Hewes depuis le portable de ma mère, que je lui avais volé, et on s'est rendus tous les deux sur place. On t'a observé. On t'a observé quand tu étais avec elle. C'était répugnant.

– Pourquoi tu m'as suivi jusque dans la clairière ?

– Et pourquoi pas ? C'était une occasion comme une autre. Il voulait te connaître. Je voulais te faire souffrir. On a tous les deux obtenu ce qu'on voulait. Enfin, lui, pas tout à fait, ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. D'ailleurs, il est devenu un peu marteau, après ça. Moi, j'aurais préféré la tuer, mais lui voulait attendre l'anniversaire de la mort de ta mère. Ce qui, je dois l'admettre, était en fait plutôt bien pensé.

La folie inspirant la folie. Wow. C'était un miracle qu'on ait survécu. Et, parce que je n'étais pas aussi fou que lui, je lui ai quand même demandé :

– Alors pourquoi tout ça ? Quel était le but ?

C'était en partie la raison qui me poussait à revenir ici, semaine après semaine. Non pas pour prendre soin de lui ou pour lui faire savoir qu'il n'était pas seul. Mais parce que je savais qu'un jour, il allait craquer et me balancer tout ce qu'il mourait d'envie de me raconter. Les commissures de ses lèvres se sont relevées en un sourire horriblement faux.

– Langdon, la chasse au trésor, l'enlèvement de Beck, ai-je précisé juste au cas où.

– Pourquoi ? a-t-il répété en ayant l'air agacé. Je croyais que tu l'avais deviné.

– Éclaire-moi.

– C'était pour gagner.

Ses lèvres étaient sèches et gercées. Sa peau avait une pâleur grisâtre malade. Mais notre ressemblance était indéniable, sauf que lui serait beaucoup plus fort que moi une fois adulte.

– C'était un jeu ? ai-je demandé, histoire d'être bien certain de comprendre.

– Tu sais que ça l'était. Tu as accepté de jouer. Tu en avais

même envie.

J'ai failli rire.

– Et qui a gagné ?

– Moi, bien sûr, a-t-il déclaré.

J'ai désigné la pièce d'un geste du bras.

– Tu en es bien sûr ? ai-je relevé.

– J'ai révélé tes secrets. Ça, c'était la première chose. Tu étais un menteur, un imposteur, et je voulais que le monde entier le sache.

Il m'a regardé, attendant une réaction de ma part, comme n'importe quel petit garçon. Je ne lui ai pas fait l'honneur de lui en montrer une.

– PS, a-t-il ajouté, tu étais mieux en fille.

Je lui ai lancé un faible sourire, qu'il n'a pas semblé apprécier. Il a remué, mal à l'aise, et s'est penché en avant sur son siège.

– Langdon est mort, a-t-il continué. Donc il ne pourra jamais dire à qui que ce soit comment je me suis servi de lui, comment je l'ai manipulé et séduit pour qu'il finisse par m'aider. Mais, de toute façon, personne ne l'aurait cru. Personne ne croit un pédophile.

– C'en était un ?

– C'en était un à partir du moment où je dis que c'en était un, m'a-t-il répondu d'un ton sec.

Mon manque de réaction l'énervait. Rachel était une femme sensible, elle l'avait elle-même reconnu. Elle réagissait, elle lui transmettait de l'énergie quand il jouait sa comédie. Et il aimait ça, ça l'encourageait à continuer. Mais il n'obtiendrait rien de moi.

Langdon avait peut-être été un pédophile. Il avait clairement nourri une obsession à mon égard. J'étais un garçon à l'apparence de petite fille ou de petit garçon – dans un cas comme dans l'autre, une sorte de bête curieuse. C'était peut-être ce qu'il aimait : ni les hommes, ni les femmes, précisément. Ou bien, peut-être qu'au départ, il

essayait vraiment de m'aider. Mais c'était quelqu'un d'instable et Luke l'avait fait basculer. Maintenant que Langdon était mort, il n'y avait plus aucun moyen de découvrir la vérité. D'accord, Luke, je reconnais que tu as gagné sur ce coup-là.

– C'est lui qui m'a donné la clé, au fait, pour le cabanon du cimetière, m'a-t-il expliqué. L'association de préservation des lieux et de l'histoire de la ville, elle a une succursale sur ton campus. Ça a été un jeu d'enfant pour lui de se procurer la clé.

Je devais admettre qu'au moins, il tenait sa parole : il m'avait promis de tout m'avouer quand le jeu serait fini.

– Ma mère est en taule, a-t-il continué en énumérant ses victoires. Donc j'en suis débarrassée.

Là, je n'ai pas pu retenir un léger sourire.

– Et, bientôt, notre père va crever.

– Et ?

– Et je serai considéré comme orphelin, a-t-il conclu. Un orphelin plein aux as. Et notre bon ami Sky Lawrence s'occupera de tout pour que je sois bien pris en charge. Une fois que je me sentirai mieux, bien sûr. Ce qui est déjà un peu le cas.

Bien évidemment, Rachel et Luke connaissaient Sky, vu qu'il gérait l'argent de mon père et que Luke figurait parmi les bénéficiaires sur son testament.

– Donc, tout ça, c'était juste pour l'argent ? me suis-je étonné en jouant l'innocent.

– Mais non, imbécile ! s'est-il écrié. C'était pour que je puisse enfin faire ce que je veux. Les enfants ne peuvent jamais faire ce qu'ils veulent. Je te l'ai déjà dit, souviens-toi. Tu ne m'écoutais pas ou quoi ? Je suis libre. Je suis riche. À partir de maintenant, je peux faire tout ce dont j'ai envie.

Il serrait les dents et me toisait, la mâchoire relevée. Ce n'était pas beau à voir.

Je me suis levé et j'ai enfilé mon manteau.

– Eh bien, félicitations. Tu as gagné. Encore une fois. Je

ne suis pas mauvais perdant, et je dois reconnaître que tu as bien joué. Belle supercherie.

Je me suis dirigé vers la porte. Je sentais qu'il me foudroyait du regard. J'ai posé la main sur la poignée et je me suis retourné.

– Juste une petite chose que j'ai oublié de mentionner... Je suis parti en Floride voir notre père. Bon sang, qu'est-ce qu'il fait chaud, là-bas. Je ne sais pas comment font les gens pour le supporter.

Il en est resté bouche bée.

– Il m'a légalement cédé ta tutelle, ai-je annoncé en savourant la sensation de ces paroles sur ma langue. Ta mère ? Oh, elle sait qu'elle n'est pas en position de prendre soin de toi, et ce pour un bon moment. Donc elle me l'a cédée aussi. Je suis dorénavant ton unique tuteur. De toi et de ton héritage, par conséquent.

Son corps tout entier s'est raidi et le peu de couleur qu'il avait au visage a disparu.

– Légalement, tu seras adulte à dix-huit ans, mais j'ai le contrôle de ton argent jusqu'à tes trente ans. Et il y a un paquet de conditions instaurées par l'acte de tutelle, dont on discutera quand tu te sentiras mieux. Rien de très surprenant : bien travailler en cours, ne pas causer de problèmes, effectuer des travaux d'intérêt général, suivre une thérapie... des trucs comme ça.

Il a fait un pas vers moi, mais j'ai levé une main et il s'est immobilisé.

– Avant que tu commences à tirer des plans sur la comète, ai-je poursuivi, s'il arrive quoi que ce soit de suspect à ta mère, à Beck, à moi, ou à une personne de mon entourage, tout l'argent que tu possèdes sera divisé équitablement entre Fieldcrest et l'école du Dr Chang, en Floride. Tu ne toucheras pas un centime.

On aurait dit une statue, vibrante de rage, la bouche ouverte en un cri silencieux.

– On s’est bien compris, frerot ? lui ai-je demandé.

Il s’est précipité sur moi en lançant un vrai cri de guerre, bien qu’un peu étranglé, mais j’étais déjà de l’autre côté de la porte que j’ai vite refermée derrière moi. Il s’est écrasé contre la vitre, son visage rouge de colère. Le gardien, qui avait un peu piqué du nez, s’est dépêché d’intervenir.

Nos visages n’étaient qu’à quelques centimètres l’un de l’autre, séparés uniquement par une épaisse vitre. Je l’ai fixé droit dans les yeux et j’ai silencieusement articulé les mots que je mourais d’envie de lui cracher au visage depuis le tout premier après-midi qu’on a passé ensemble : « Échec et mat ».

REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser mes remerciements les plus sincères à :

Mon mari, Jeffrey, et notre fille, Ocean Rae, pour leur enthousiasme, leur soutien et leur amour sans faille. Les mots ne suffiront jamais à vous exprimer toute ma gratitude, j'espère donc vous la montrer au quotidien.

Ma remarquable éditrice, Sally Kim, qui a su (avant même que je ne m'en rende compte) que j'avais besoin d'écrire ce livre, et qui m'a aidée à le rendre tel qu'il est aujourd'hui.

Mon exceptionnel agent, Elaine Markson, une amie dévouée, qui m'a guidée, qui m'a aidée et qui gère ma carrière comme personne. Je serais perdue sans elle.

La brillante équipe des éditions Touchstone, et notamment : Carolyn Reidy, Susan Moldow, Michael Selleck, Liz Perl, Louise Berk, Stacy Creamer, David Falk, Brian Belfiglio, Cherlynn Li, Wendy Sheanin, Paula Amendolara, Tracy Nelson, Colin Shields, Chrissy Festa, Charlotte Gill, Gary Urda, Gregory Hruska, Louise Burke, Michelle Fadlalla, Bryony Weiss, Teresa Brumm, Meredith Vilarello, Ana Paula De Lima, Paul O'Halloran, Alanna Ramirez, et Allegra Ben-Amotz. Ces personnes m'ont toutes accueillie les bras ouverts dans ma nouvelle maison. Chacune apporte sa contribution et son talent à l'ensemble de l'équipe. J'adresse également toute ma reconnaissance à l'équipe de vente, qui se trouve au cœur d'un secteur ultra-compétitif, et qui fait tout pour que mes romans bénéficient d'une large portée auprès du plus grand nombre de lecteurs possible. Merci.

Les nombreuses personnes qui font partie de mon cercle d'amis et de ma famille. Ils m'encouragent jour après jour et m'aident à surmonter les moments les plus difficiles. Mes parents, Joseph et Virginia Miscione, mon frère, Joe, et sa femme, Tara, pour leur soutien indéfectible. Vous n'avez pas idée combien ça me fait chaud au cœur. Heather Mikesell et Shaye Areheart, deux très chères amies, qui lisent mes romans avant même leur publication et dont les conseils et les idées ont une valeur inestimable à mes yeux. Enfin, Marion Chartoff et Tara Popick, deux amies de longue date, qui m'ont accompagnée à chaque étape de ce livre.